



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

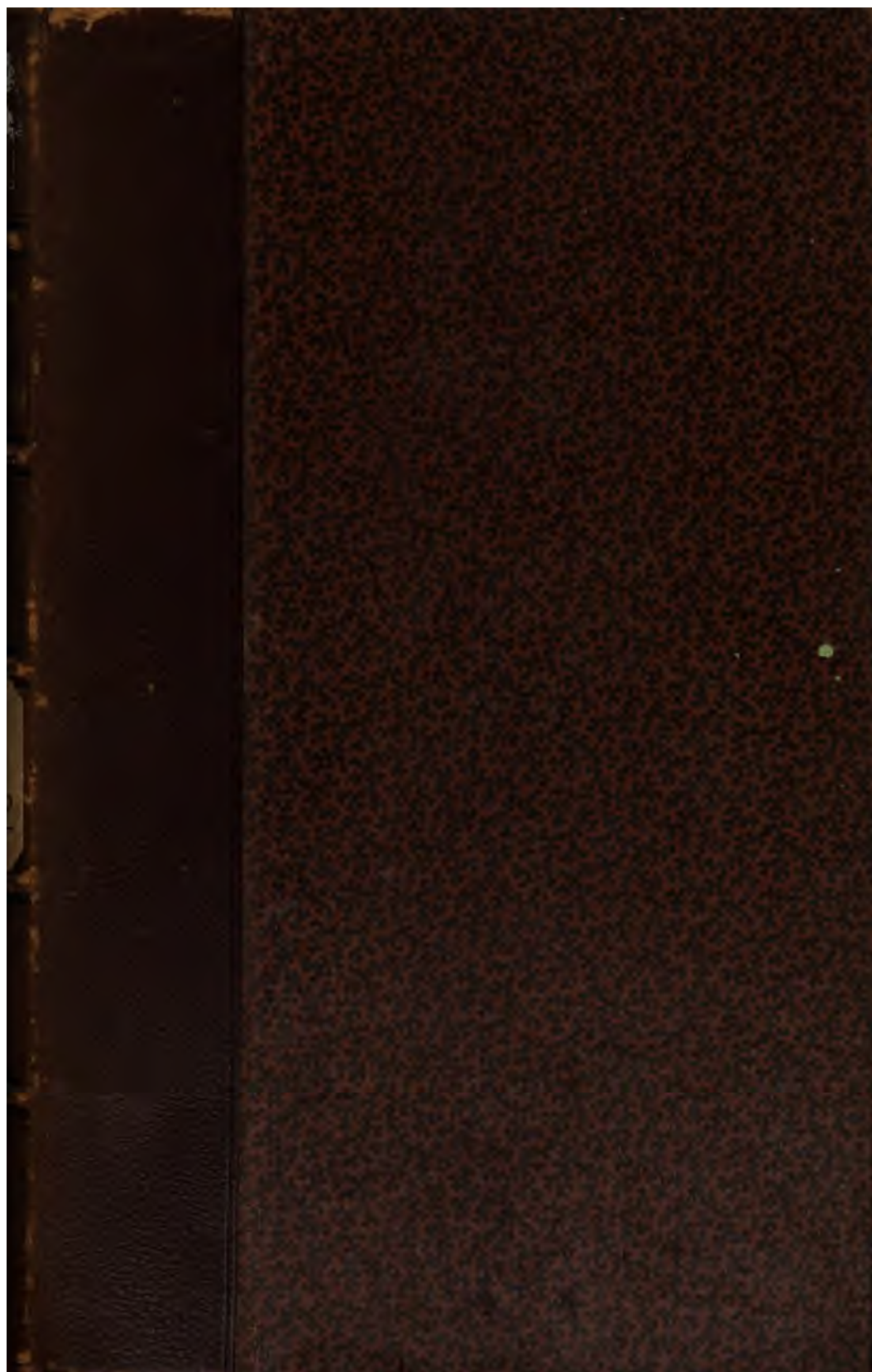
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

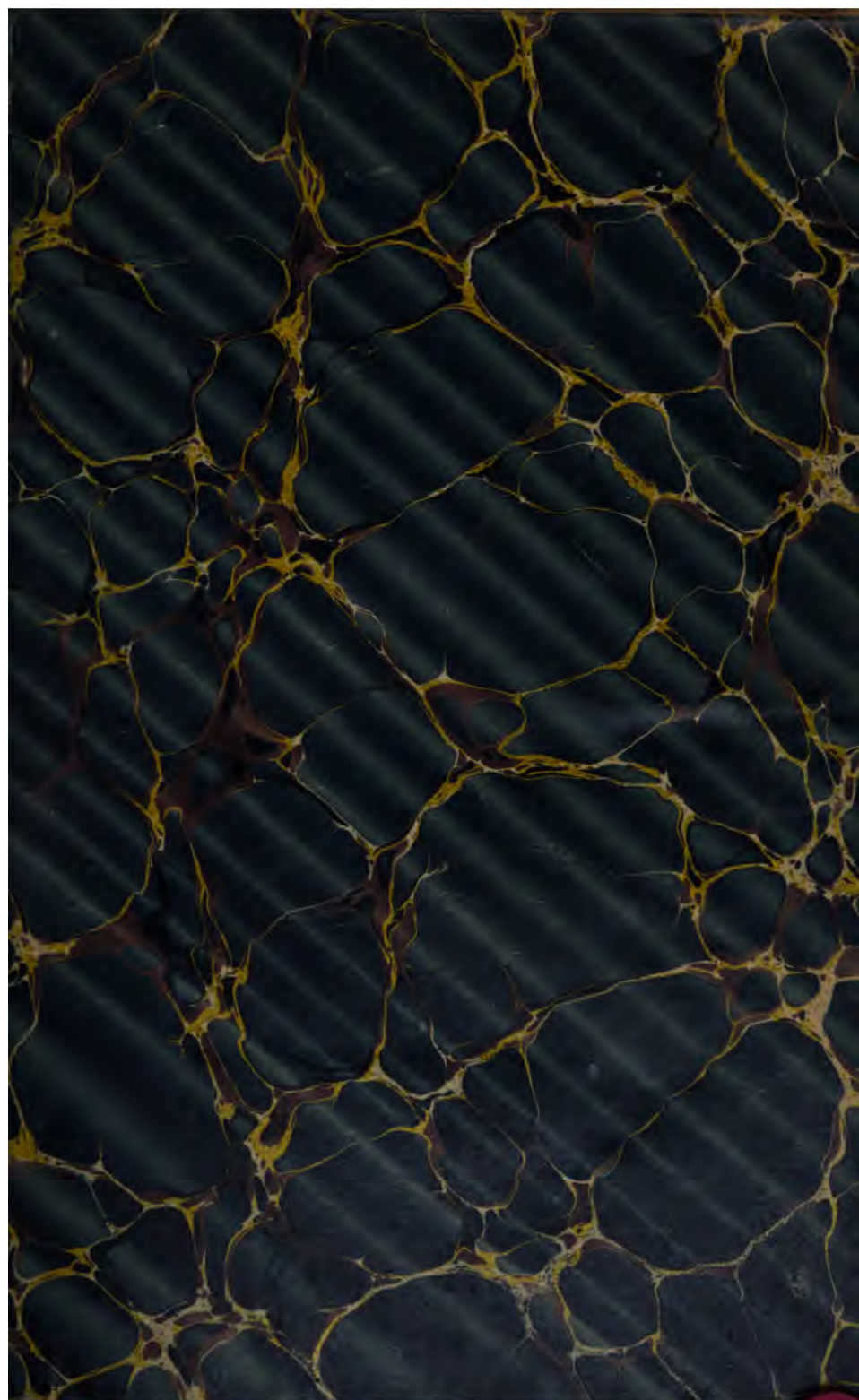


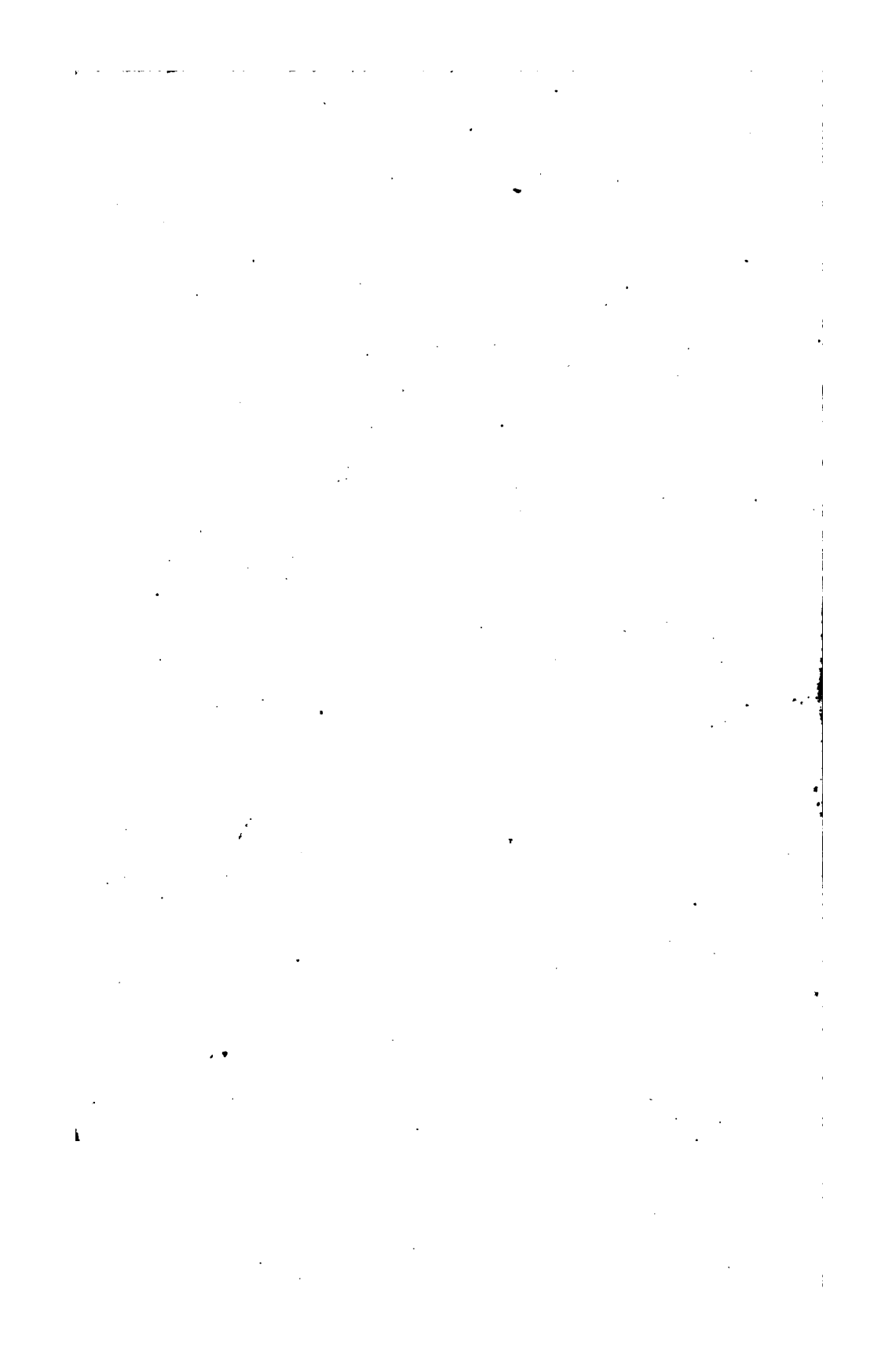


Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest

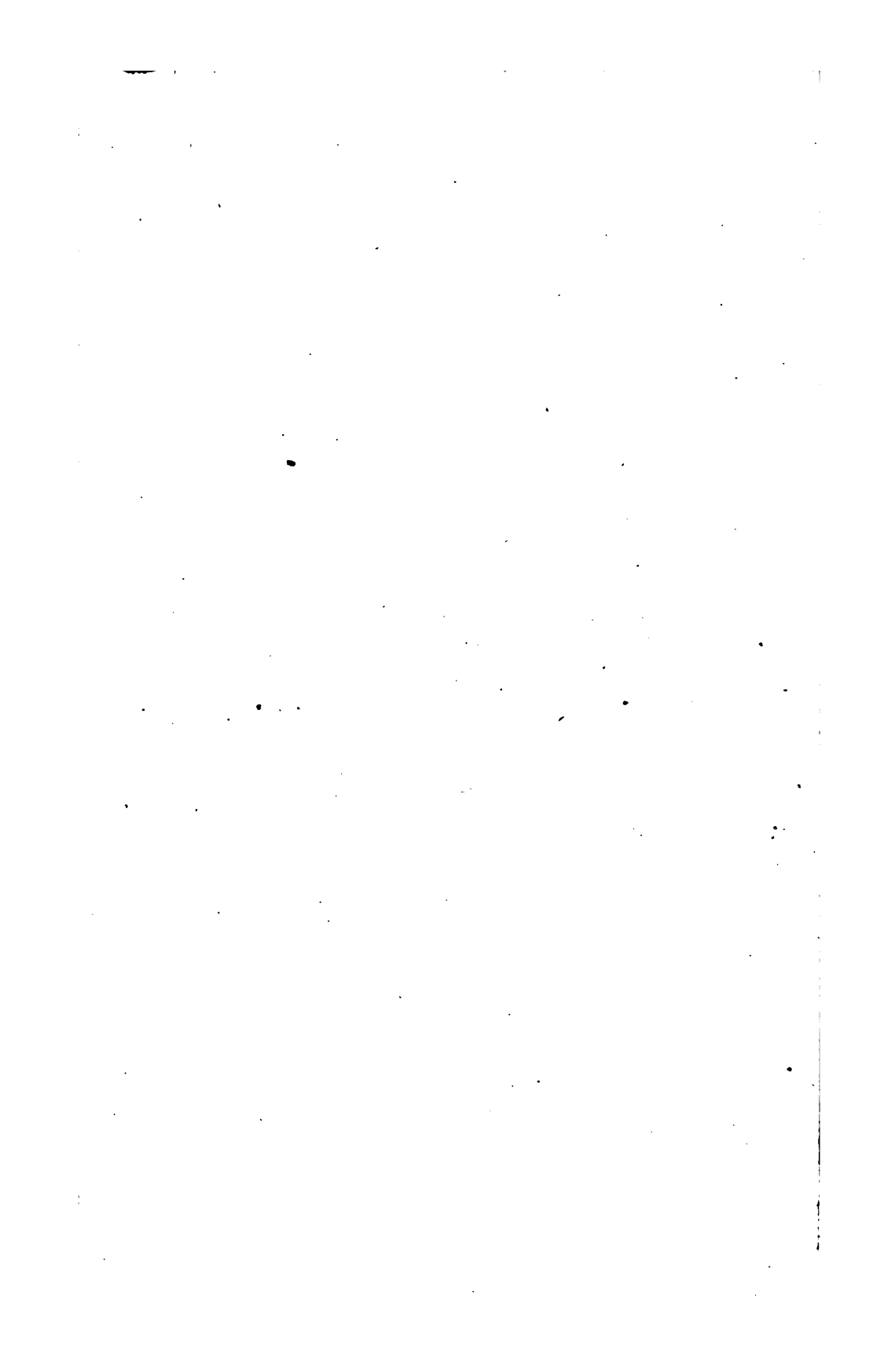


© 1868





G
//
• 8682



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Come Septième.

BULLETIN

123013

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. DE LARENAUDIÈRE.

TOME SEPTIÈME.

PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N. 16.

1827.



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉROS 45 ET 46. — JANVIER ET FÉVRIER.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRE, ANALYSES, ETC.

*Recherches sur les Druzes et sur leur religion, par M. le Chevalier
REGNAULT, Consul du Roi à Saint-Jean-d'Acre (1).*

Il existe dans le Liban un peuple remarquable par des opinions religieuses peu connues jusqu'à ce jour, soit à cause du mystère dont elles sont enveloppées, soit à cause des contradictions dans les récits de ses voisins ; c'est le peuple Druze, dont le nom même a induit en erreur ceux qui ont voulu parler de son origine. Les uns ont cru la trouver dans un de ses chefs ou législateurs nommé *Durzi* : d'autres, également trompés par l'étymologie, l'ont rap-

(1) On trouve, dans plusieurs ouvrages, des renseignemens détaillés sur les Druzes ; les principaux sont : *Voyage en Syrie et en Egypte*, par Volney ; *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins*, par Niebulhr ; *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie Mineure*, par M. Corançais ; *Voyage autour du monde, par terre et par mer*, par Pagès ; *Mémoire sur*

portée à des Français qui, sous la conduite d'un seigneur de la maison de Dreux, auraient résisté aux Sarasins, et seraient parvenus à s'établir dans le Liban. S'il est resté de la descendance de ces pieux guerriers, qu'on ne la cherche pas ailleurs que chez les Maronites, peuple limitrophe qui a toujours montré de l'attachement aux Français.

Le nom de *Durzi*, qui fait *Druze* au pluriel, est un nom de secte; il signifie celui qui en a étudié les mystères, et dérive du verbe étudier, *darass idross*, ainsi qu'il est expliqué dans les livres mystiques (1). Ces livres, qu'on appelle livres de la science, sont au nombre de cinq: ils renferment la morale et la cosmogonie des Hiérophantes d'Egypte. Comme on les cache avec le plus grand soin, ce n'a été qu'à l'occasion des dernières défaites des Druzes, qu'un personnage très-distingué, qui ne veut pas être connu, a pu s'en procurer les extraits que l'on offre dans cette Notice, avec la confiance qu'ils ont été fidèlement traduits de l'Arabe par M. Joseph Conti, jeune orientaliste.

Les Druzes passent généralement pour des gens livrés à l'idolâtrie, quoiqu'ils professent l'unité de Dieu, dans une religion qu'ils cachent non-seulement aux étrangers qui ne sauraient y être admis, mais encore à ceux d'entre eux qui ont négligé de se faire initier aux mystères de l'unité. Cependant ils professent exté-

les Druses, par Venturo (insérée dans les *Annales des Voyages*); *Museum cuficum et Borgianum*, par Adler; *Chrestomathie arabe*, par M. le baron Sylvestre de Sacy; *Répertoire de littérature biblique et orientale* (en allemand), T. xii, T. xiv, T. xv, T. xvii, contenant des mémoires de Bruns, Eirhorn et Adler; *Memorabilia*, par Paulus, (en allemand), T. i. La plupart des voyageurs qui ont visité ou décrit la Syrie et la Turquie asiatique, ont aussi parlé des Druses: consultez Ranwolf, d'Arvieux, Eug. Roger, Pococke, Brown, Scholz, Richter, Brown; les *Lettres édifiantes*, T. ii, et ii etc. E.

(1) Si l'on objecte que ce verbe s'écrit par un *s*, et non par un *z*, on répond que l'usage a prévalu sur la règle de la dérivation.

rieurement la religion Mahométane, pour conserver en leurs mains la force armée qu'on leur confie, sous le commandement de leur premier cheikh ou gouverneur.

Quoiqu'on ne puisse pas assigner précisément l'époque de leur expulsion d'Egypte, par suite des troubles qu'excita leur apostasie de l'Islamisme, leur établissement définitif, dans le Liban, ne remonte guère au-delà de cinq cents ans. Ils y occupent aujourd'hui un territoire d'environ cent cinquante lieues carrées, depuis *Nahr el Kelb* jusqu'auprès de Sour, entre la vallée de *Bqda* et la Méditerranée. Ce territoire est divisé en sept cantons :

Le premier, *El Kouf*, avec dix-huit principaux villages, entre autres, *Oumal*, *Baaqlin*, *Djedéidé*, *Djhaa*, *Baadaran*, *Smqanié*, *Mekhtara*, etc ;

Le deuxième, *El Aargoub*, avec neuf villages, comme *Kasarnabrak*, *Aain-Zaltha*, *Bégloun*, *Bérîch*, etc. ;

Le troisième, *El-Djerd*, dont le principal village est *Beteter* ;

Le quatrième, *El-Menassaf*, dans lequel se trouve *Deir-el-Qamar*, capitale du Liban ;

Le cinquième, *El-Chaïar*, avec le village d'*Elabey* ;

Le sixième, *El-Djerd*, qui se divise en *Djerd Fouqani*, avec le village d'*Eglat*, et en *Djerd Lehtani*, avec le village de *Chouegfaté* ;

Le septième, *El-Metu*, dont les principaux villages sont, *El-Rass*, *El-Aabdié*, *Chebénieh*, *Bremana*, *Kernéil*, *Hemana*, etc.

Ces sept cantons peuvent fournir quinze mille combattans, y compris quatre mille chrétiens qui habitent plusieurs villages où ils ont des églises comme les Druzes des *Khalouch*, ou lieux cachés, pour l'adoration. On trouve encore des Druzes dans le *Hauran*, à *Rachdaia*, à *Hasbaya* (pachalik de Damas) et à *Djebel-el-Aala*, dans le pachalik d'Alep. Les Druzes prétendent que leur secte est répandue en Egypte, en Europe et aux Indes, mais qu'elle ne s'y fait pas connaître.

Le gouvernement de ces cantons avait toujours été confié à un cheikh Druze, mais depuis la révolte du cheikh Béchir, qui a été

étranglé en avril 1825, dans le sérail d'Acre, il n'y a pas d'apparence qu'on lui donne des successeurs. Il ne restera donc aux Druzes que leurs chefs spirituels, ou *ogqals*. Ces chefs, au nombre de quatre, sont très-considérés : ils peuvent excommunier, punir les autres *ogqals*, et rendre des sentences en matière de religion. Ils héritent de tous ceux qui meurent sans enfans, et tous les Druzes sont obligés de leur faire des legs pour avoir leur bénédiction. Qu'on ne pense pas qu'ils abusent de ces privilèges, ni qu'ils aient d'autre ambition que de mériter, par la pratique des plus austères vertus, les récompenses que leurs livres leur promettent. On peut dire en général des *ogqals*, qu'ils sont sobres, modestes, charitables, désintéressés. Ils se privent du vin, du tabac, et s'imposent, par dévotion, d'autres abstinences et d'autres mortifications. Jamais ils ne portent sur eux d'ornemens en or ou en argent. Leurs habits sont en laine et de couleurs obscures. Quand ils doivent manger chez un gouverneur ou chez un homme qui perçoit des droits publics, de quelque genre que ce soit, ils apportent leur pain et leurs mets, crainte de manger le bien d'autrui : pour le même motif, ils changent les monnaies qu'ils reçoivent des gens en place contre d'autres monnaies chez les laboureurs ou chez les négocians. Enfin ils ont une si grande horreur du mensonge, qu'ils se tiennent sur la négative toutes les fois qu'on les presse par des questions insidieuses. Bien différens des juifs, qui prêchent la propagation de leur espèce, ils se font une vertu de la continence, et refusent aux étrangers l'admission dans leur religion, parce qu'ils doivent exercer sur tous les autres peuples une domination plus étendue pendant l'éternité. Quoiqu'ils professent en public la religion musulmane, dans laquelle ils élèvent les enfans Druzes jusqu'à un certain âge, ils ne négligent rien pour leur inspirer le desir d'être admis à la connaissance de celle qui contient les mystères de l'unité, les secrets de la divinité.

Les Druzes sont partagés en deux classes, dont la plus nombreuse est celle des *Djahels*, ou ignorans, *profanum vulgus* ; l'autre

est celle des *Oqqals*, dans laquelle on n'est admis qu'après bien des épreuves et divers degrés d'initiation, comme dans la Franc-Maçonnerie, à laquelle on peut la comparer, les initiés ayant leur mot sacré et leurs signes de reconnaissance. Voici la formule du serment qu'on fait prêter aux *Oqqals*, et qu'on appelle l'alliance de notre seigneur, commandant par son propre ordre :

« Moi.... tel, fils d'un tel, invoquant notre Seigneur, seul et unique commandant, inébranlable et incomparable, je déclare et j'atteste sur mon âme et sur mon corps, dans ce moment, que je suis sain de corps et d'esprit, et sans que j'y sois aucunement forcé, que je renie toutes les religions et toutes les croyances quelconques, ne reconnaissant autre chose que l'obéissance à notre Seigneur commandant (que son nom soit glorifié), obéissance qui est l'adoration de lui seul, à qui je n'associerai aucun être du temps passé, du présent et de l'avenir; que j'ai remis mon âme, mon corps, mon fils et tout ce que je possède à notre dit Seigneur; que j'accepte tous ses commandemens, pour les observer fidèlement, et que si jamais j'y contreviens en la moindre chose, ou si je fais à d'autres des révélations, je consens, d'après ce que j'écris et ce que j'atteste actuellement sur mon âme et sur mon corps, à être traité comme un infidèle au créateur adoré, et à être privé de tout avantage sur tous les points, parce que j'aurai mérité la punition du Très-Haut. J'affirme qu'il n'y a point au ciel d'autre Dieu adoré, ni présentement sur la terre d'autre pontife *Imam*, que notre Seigneur le Commandant; et que j'embrasse fermement le monothéisme.... » On place ici la date du jour, du mois et de l'année, à compter du temps du Mamlouk dudit Seigneur.

Voyons maintenant d'où est sorti le fondateur de cette nouvelle secte, et quelle digne légende ses actions lui ont valu. Cette recherche n'est pas sans difficulté, vu les contradictions qu'on trouve dans les historiens arabes. Les uns l'ont appelé *Mohamed*, fils d'*Ismaïl*, de la famille d'*Aly*, fils d'*Aba-Taleb*, et lui ont composé une histoire toute remplie d'invéraisemblances et d'exagérations.

C'est pourquoi, ne prenant dans leurs écrits que les faits généralement attestés, on reconnaît que ce Seigneur, le sixième de la famille des *Fatimioun*, s'appelait *Mansour-elm-el-Aaziz*; qu'il naquit au Kaire, un jeudi, le 23^e jour du mois de *Rabi-el-awal*, l'an 375 de l'*Hédjire*, correspondant à l'an 985 de Jésus-Christ; que son père étant mort au mois de *Chadaban*, l'an 383, il lui succéda sous le titre de Commandant, par l'ordre de Dieu, et de possesseur du glaive pour exterminer les ennemis de Dieu; qu'enfin, à l'âge de onze ans et demi, un jour de jeudi, à la fin de *Ramadan*, l'an 386, il se déclara le troisième *Khalif* de sa race, en Égypte.

Ce Commandant, ce *Khalif*, était d'une taille moyenne et d'un aspect à-la-fois gracieux, fier, imposant; son goût pour les sciences, ou plutôt son ambition effrénée du pouvoir l'avait rendu géomètre, physicien, astronome, sans réformer son naturel. Avec de l'activité, du courage, de la générosité, il se montra toujours cruel, arrogant, présomptueux, et, à l'exemple de Pharaon, au temps de Moïse, il poussa l'extravagance jusqu'à se faire passer pour Dieu incarné: alors il s'appela Commandant par son propre ordre, et exigea avec l'adoration de sa personne incréée, l'obéissance aveugle de ses commandemens. Comme il comblait d'honneurs et de richesses ceux qui le reconnaissaient, et punissait de mort ceux qui refusaient de croire à sa divinité, il eut bientôt dans le Kaire une foule de sectateurs qui le nommaient clément et miséricordieux, et qui criaient en le voyant: O l'éternel! l'unique, le seul qui donne la vie et la mort! parce qu'il savait parfaitement ce que chacun faisait chez soi, et qu'on lui attribuait le pouvoir de faire de l'or à sa volonté. C'étaient des temps d'une bien singulière ignorance, que ceux où l'on admettait également l'idée d'un Dieu qui se fait homme, et d'un homme qui se fait Dieu.

Le nouveau Dieu prétendit être de la race de *Fatime-el-Zehra*, fille du prophète *Mohamed*, dont l'origine remonte à *Aly*, fils d'*Abu-Taleb*, et cependant il débuta par faire afficher à la porte des mosquées et sur les places publiques, l'ordre de blasphémer les disci-

ples de *Mohamed*, Voici le précis de sa vie, suivant l'historien *Schems-Din-el-Zachabi*.

Le prince *Mansour* aimait les sciences et la justice, et il fit mourir les justes et les savans ; mais il fut plus miséricordieux envers les chiens ; il révoqua l'arrêt de leur extermination , après en avoir laissé tuer un grand nombre. Il exila les astronomes et prohiba l'astronomie , pour rester le seul instruit dans cette science. Il fit construire des mosquées et des collèges , dans lesquels il plaça des savans et des docteurs ; et peu de temps après , il massacra les uns et les autres et détruisit ces établissemens. Il fréquenta les lateturs, et s'en débarrassa de même. Il parcourait les rues, monté sur un âne, et punissait lui-même tous les marchands qu'il surprenait en fraude. Pour contraindre les femmes à rester chez elles, il défendit aux cordonniers de leur faire des souliers , et les tint pendant sept ans prisonnières dans leurs maisons. Un jour qu'il avait entendu le bruit que des femmes faisaient dans un bain public , il fit murer le bain et les y laissa mourir. Voulant ensuite montrer comment il faisait la police , il ordonna aux habitans du Kaire d'allumer des bougies, dans les rues et dans les places, pendant la nuit , et de laisser ouvertes leurs maisons et leurs boutiques , et promit que si quelqu'un perdait la moindre chose , il en rembourserait la valeur. Cet ordre fut exécuté à sa satisfaction , car rien ne manqua. Il entretenait la propreté dans les rues en les faisant balayer et en empêchant d'ouvrir les fenêtres. Il annula pendant vingt ans la prière *Tarawich*, qu'on fait la nuit en *Ramadan*, puis il la permit. Il défendit de manger du cresson et des *meloukhié* ; il s'emporta de même contre les dattes , dont il fit brûler une grande quantité, et contre les raisins secs , car il envoya des gens pour arracher les vignes. Il condamna les Chrétiens à porter au cou une croix en bois du poids de cinq rottes d'Égypte (environ trois kilogrammes) et de la longueur de trois pieds et demi ; et les Juifs, au lieu de croix, un tronc d'arbre du même poids et de la même longueur ; à ne porter que des turbans noirs , et à ne point acheter les montures ni les navires

des Musulmans. Ils leur fit bâtir des bains particuliers, où ils ne pouvaient entrer qu'avec leurs croix ou leurs troncs d'arbres ; enfin il les força d'embrasser l'islamisme, puis il leur permit de retourner à leur première religion ; et comme il s'en convertit sept mille dans une semaine, il fut si indigné de cet empressement qu'il fit ruiner leurs temples ; mais il ordonna peu de temps après qu'ils fussent rebâtis. Il se créa deux ministres, l'un juif, et l'autre chrétien, avec pleine puissance de gouverner ; ils s'en acquittèrent si bien qu'ils furent condamnés à mort, sur les plaintes des Musulmans.

Un de ses courtisans composa un livre sur la transmigration des ames et sur d'autres points de doctrine. Ce livre ayant été lu dans la grande mosquée du Kaire, le peuple se révolta contre le docteur, qui aurait été massacré, si le Commandant ne l'eût fait partir sur-le-champ pour la Syrie. Ce novateur vint habiter au mont *Baniass* (à deux journées de Damas), où, pour faire recevoir ses opinions, il soutint ses discours par des largesses. La croyance en la transmigration des ames s'est tellement conservée jusqu'à ce jour, que plusieurs villages attendent encore le retour du Commandant. Mais revenons à notre historien.

Quand le Commandant eut conquis toute la Syrie, en l'an 400 de l'*Hedjire*, il fit abattre plusieurs églises, même celle de Saint-Sauveur, à Jérusalem. Il changea encore les vêtemens des Juifs et des Chrétiens. Il porta lui-même, pendant sept ans, des habits de laine ; il entretenait nuit et jour des bougies allumées dans son palais, et il resta sept autres années dans les ténèbres.

Nous omettons bien des particularités d'un pareil règne, pour donner l'explication, suivant les livres druzes, de celles que nous venons de rapporter ; et pour prouver combien la disparition du Commandant, semblable à celle de Romulus, a été favorable à cette explication.

Le Commandant, qui connaissait tous les secrets des familles, par le moyen des vieilles femmes, eut des doutes sur la vertu de sa sœur *Séidat-el-Melouk* (la dame des rois), et résolut de la faire

mourir ; mais , pour éclaircir ses soupçons , il envoya des sages-femmes s'assurer de sa virginité. Celle-ci comprenant que sa mort était inévitable , voulut prévenir son frère ; elle alla trouver de nuit le prince *Sëif-el-Devlate*, *ebn-el-Devass*, dont la mort était également résolue ; elle l'informa de tout , et lui promit , pour l'entraîner dans sa vengeance , de le faire vizir auprès de son neveu , le fils du Commandant. Il convinrent de faire tuer le Commandant , quand il irait à *Halewan* où il avait coutume d'aller seul et monté sur un âne. Le lendemain , le Commandant étant sorti avec sa troupe , alla seul au lieu indiqué , et y fut massacré par une dizaine d'esclaves , à chacun desquels *Devass* avait donné cinq cents deniers. La troupe ne le voyant pas revenir , alla à sa recherche , et ne trouva , au bout de sept jours , que l'âne à qui l'on avait coupé les pieds , et auprès d'un bassin , les habits du Commandant , avec les marques des coups dont il avait été percé. Cet événement se passa dans la nuit de lundi 27 *cheval* année 411 et la vingt-cinquième du règne de Mansour.

Hamzé profita de la circonstance pour faire accroire au peuple que le Commandant avait disparu en s'échappant de ses habits , mais qu'il avait laissé un précieux manuscrit sur sa doctrine. Cette fable , que la sœur du Commandant était intéressée à accréditer , est devenue la base de la religion que l'on va examiner.

Les livres druzes portent que , depuis la création du monde jusqu'à ce jour , il s'est écoulé des milliers et des millions d'années , qu'aucun autre que le Dieu-Commandant , Créateur , ne peut calculer ; qu'Adam l'élu , le spirituel , le père excellent , le prudent *Chautil* fit un pacte avec les hommes et les appela au pays des vivans. On compte soixante-dix époques avant ce pacte. La durée d'une époque est de soixante-dix siècles et le siècle de mille ans. Il est dit aussi , dans le second livre de la science , que le Seigneur adoré s'est fait voir dix fois sous la forme humaine , et que la dernière fois il était le commandant apparu en Egypte. *Sijd - Abd-Allah* , l'un des princes *Tuoukhié* , que les Druzes regardent comme un pontife ;

Imam, prétend que les dix-neuf lettres de la formule , *Bissm-Allah el Rahman el Rahim*, signifient chacune un invoquant, comme *Hamzé* le mamelouk du Commandant ; que sept de ces dix-neuf invoquants ont été envoyés avec le titre de missionnaires dans les sept provinces du monde, et les douze autres, chacun dans une île de la mer pour appeler à l'adoration du Commandant.

Il est dit, dans le livre de la généalogie, que l'élu d'Adam eut *Chitt* pour successeur. Or, le successeur est l'invoquant, ou celui qui annonce que l'élu d'Adam est le Christ vivant. Chitt, au temps du Christ, était Jean-Baptiste, ou Adam l'oubliait. Satan est Adam le rebelle, ou le premier prononçant, et son successeur *Câin* ;

Le second prononçant est *Noë*, son successeur *Sem* ;

Le troisième *Abraham*, son successeur *Ismâïl* ;

Le quatrième *Moïse*, son successeur *Aaron*, et après *Aaron*, *Josué*, fils de *Noun* ; •

Le cinquième *Jessé*, son successeur *Pierre* ;

Le sixième *Mohamed*, fils d'*Abd-Allah*, son successeur *Aaly*, fils d'*Aba-Taleb* ;

Et le septième *Sâaid*, ou Satan, et son successeur *Qédah*. Satan a disparu après *Sâaid* et n'a plus reparu. Toutes ces personnes n'ont eu que deux ames qui ont passé d'un corps dans un autre. L'ame de ces prophètes était celle de Satan ou d'Adam le rebelle ; et l'ame d'Adam l'élu était celle du Christ vivant. Elles indiquent les deux principes du bien et du mal, comme il paraît par cette invocation au commencement du livre de la science : « Je me confie » en notre Seigneur, le haut et le très-haut, la cause des causes, » le créateur du passé, du présent, de l'avenir et de l'éternité, » l'unique, le tout-puissant et l'éternel Commandant qui, de sa lumière resplendissante, a formé l'intelligence ou le premier précurseur ; de celui-ci le monde, les limites spirituelles et ténébreuses. »

On voit, dans le livre de la transmigration, que quand une

femme conçoit, le fœtus est formé dans son ventre par l'esprit animal pendant neuf mois; mais, qu'au moment de l'accouchement, l'enfant reçoit l'ame raisonnable de quelqu'un qui vient de mourir à l'instant même, soit dans le voisinage, soit au loin. Les ames ne se mêlent point entre elles; chacune passe dans un individu de la même religion que celui qu'elle vient de quitter, de sorte que l'ame d'un Druze doit nécessairement aller à un Druze. Si un homme change de religion pendant sa vie, il est évident que sa demeure change aussi: et si l'ame d'un initié *Oqqal*, passe dans un Druze *Djahel*, il n'y a nul doute que celui-ci ne se fasse un jour initiateur, et n'adore, comme par le passé, l'unité de son Seigneur-Commandant.

Les mystagogues (suivant Timée de Locres) avaient inventé les dogmes qui font passer les ames des hommes mous et timides dans des corps de femmes que leur faiblesse expose à l'injure; celles des meurtriers, dans des corps de bêtes féroces; celles des hommes lubriques, dans des sangliers ou pourceaux; celles des hommes légers et inconstans, dans des oiseaux; celles des paresseux, des sots et des ignorans, dans des poissons. Les Druzes ne disent pas combien l'ame d'un *Oqqal* doit éprouver d'incorporations (1).

L'imposteur Hamzé a composé sur la doctrine des Druzes des épitres dans lesquelles il dit à ses frères: « Annoncez que la religion est la parole de l'unité, et que je vais à la Chine, en m'éloi-

(1) Les Païens ayant toujours pensé que la justice et l'équité de Dieu ne lui permettent pas de livrer aux démons les ames vicieuses, à la fin d'une seule vie et d'une seule épreuve, crurent que la Providence les renvoyait après la mort en d'autres corps, comme dans de nouvelles écoles, pour y être châtiées selon leurs mérites et purifiées par le châtement. Platon ne promettait l'entrée du ciel qu'aux ames qui s'étaient signalées dans la pratique de la vertu pendant trois incorporations; et Pindare, plus de cent vingt ans avant lui, enseignait la même doctrine sur les trois incorporations nécessaires aux ames vertueuses, pour entrer dans le séjour de la félicité.

— Beausobre, histoire du Manichéisme.

gnant de vous secrètement, pour me joindre à mes frères les invoquants; que le temps finira bientôt, et que notre seigneur d'heureuse mémoire, se transfigurera sous la forme humaine, comme il a fait en Egypte. Nous serons avec lui, moi et mes frères. Mes vêtemens seront verts, et je monterai une jument verte : mon frère l'ame, c'est-à-dire *Ismâïl*, aura des vêtemens rouges et montera une jument rouge : mon frère le verbe, c'est-à-dire *Mo-hamed*, aura des vêtemens jaunes et montera une jument jaune : mon frère *Aba-el-Kheir* des vêtemens blancs et montera une jument blanche, et mon frère *Beha-el-Din* des vêtemens noirs et montera une jument noire.

» Il se formera des troupes innombrables d'initiés qui viendront de la Chine dans les Indes. Elles conquerront par le sabre et par la force de notre Seigneur-Commandant. Notre Seigneur me donnera un sabre avec lequel je couperai jusqu'à ce que j'entre à la Mekke, que je la renverse de dessus ses fondemens et que j'en disperse les pierres. Nous ferons un tel massacre dans le monde qu'il n'y restera plus aucun infidèle.

» Alors la parole s'accomplira : notre seigneur glorifié se transfigurera sous la forme humaine, et toute la terre appartiendra aux adorateurs de l'unité. Ceux-ci diront de qui est aujourd'hui et à jamais le règne ! On leur répondra : de Dieu unique et vainqueur, de notre Seigneur-Commandant glorifié. Notre Seigneur dira : Je viens donner la vie et la mort, car je suis le tout puissant ; il accablera d'impôts les infidèles, hommes, femmes, enfans, jusqu'à ceux qui sont au berceau, pour les tenir également dans les angoisses et les tourmens. Mais les initiés hériteront de toute la terre dont ils seront rois et possesseurs, chacun selon sa dévotion ; ils vivront éternellement au milieu des délices et de la félicité, en se disant mutuellement : Heureux, vous qui avez eu de la patience et qui en jouissez ! »

Hamzé a aussi dit dans l'épître de l'exagération : « O infidèles et renégats ! vous périrez par la faim et par la soif ; vous paierez un

tribut de plus en plus pesant; vous porterez deux pendants d'oreilles de plomb, chacun du poids de vingt drachmes; l'extrémité de vos manches sera teinte en noir, et votre tribut sera de deux deniers. Les pendants d'oreilles des Chrétiens seront en fer, chacun du poids de trente drachmes; l'extrémité de leurs manches sera teinte en noir et leur tribut de trois deniers. Mais les pendants d'oreilles des renégats seront de verre noir, chacun du poids de quarante drachmes; leur habit sera couleur de plomb, leur tribut de cinq deniers, et ils auront sur la tête une queue de peau de renard. On coupera le cou à ceux qui refuseront de payer leur tribut, la justice devant être totalement annulée. »

Vient ensuite l'explication de paroles mytérieuses, comme *Doumda*, *Soumda*, l'aîle droite, l'aîle gauche, les pieds de l'arête, les trois vœux et l'anathème de l'imam. *Doumda* signifie *Hamzé*, parce qu'il disait : Dieu est toujours avec moi. *Soumda* est le second ministre, *Ismâïl*, qui a pris sa doctrine de *Hamzé* : les deux aîles sont le père du bien, *Aba-el-Kheir*, et la splendeur de la religion, *Beha-el-Din*, c'est-à-dire l'ouverture et l'ombre. Les pieds de l'arête désignent Mathieu et Luc, et les trois vœux, Mathieu, Marc et Luc qui ont prédit chacun, pendant sept années, la venue du Christ vivant.

Jean a dit : « *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur.* Il a dit aussi : *Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde.* Il a rendu témoignage de la transmigration des âmes, en disant : *Elie est venu, et vous ne l'avez pas connu.* Or, Jean était Elie dans le temps passé.

Le Christ était Adam l'élu, qui au moment de son crucifflment, donna sa ressemblance à Jésus, fils de Marie (1) pour être crucifié à sa place. Il y avait ainsi deux Christs d'une même figure, l'un Jésus, fils de Marie, et l'autre le Christ vivant, *Adam* l'élu,

(1) Les Musulmans ne croient pas même que Notre Seigneur ait été crucifié; ils assurent que ce fut un Juif qui lui ressemblait.

la première intelligence qui apparut sous la forme humaine , au temps du Commandant , c'est-à-dire *Hamzé* le grand *Imam*.

Tout ceci étant des mystères , *Hamzé* a recommandé aux initiés de n'en rien révéler aux étrangers , et de ne pas faire grâce à quiconque aurait commis le péché capital ou l'apostasie qui mérite l'anathème et la punition. Il ordonne de cacher, dans un lieu bien secret, les livres de la science, qui contiennent les commandemens du Seigneur, livres qui ne doivent être lus que par l'*Imam* et en présence des initiés; enfin, il veut que l'on coupe par morceaux tout étranger qui aura osé porter sur soi quelqu'un de ces livres. On ne peut en effet trop bien cacher aux Musulmans et même aux Chrétiens, des livres qui défendent la prière, la dîme, le jeûne et le pèlerinage à la Mekke, pour des motifs qu'on ne dit pas; qui enseignent que la bible, l'évangile et le qoran n'étant autre chose que le sens de l'unité, ne doivent se rapporter qu'au Commandant glorifié, et dans lesquels on trouve qu'Adam l'élu, ayant paru pour la seconde fois sous le nom d'Abraham, il changea la loi de Noë; que Moïse vint ensuite changer la loi d'Abraham et arracher l'univers à l'idolâtrie; que cette loi fut changée par Jésus; et celle de Jésus par Mohamed qui conquit le monde par le sabre et l'assujétit à sa loi nouvelle; qu'enfin apparut en Egypte le Commandant *Mohamed*, fils *Ismâïl*(2), et que le monde a cru à son unité, parce que ce Commandant changeait continuellement de formes, pouvant prendre celle qu'il voulait.

Suivant l'épître qu'on nomme Constantinopolitaine, Jean ou le Christ vivant, a dit trois jours après le crucifiment de Jésus, fils de Marie: Me voici ressuscité de la mort. Ces trois jours signifient: le premier, son exhortation à croire à l'unité; le second, l'apparition du Paraclet qui est Mohamed et aussi Noë, Abraham, Moïse, apparus avant le Christ; et le troisième; l'apparition du *Mehdi* ou

(2) C'est sous ce nom déjà cité que les Druzes s'obstinent à reconnaître leur fondateur.

Hamzé qui en appelle au contenu des quatre livres, la bible, l'évangile, les psaumes et le qoran. Il est dit dans l'Évangile : *Je suis le bon pasteur ; et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon père me connaît, et comme je connais mon père. J'ai des brebis qui ne sont pas de ce troupeau ; il faut que je les y amène, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.* Ceci indique le mahométisme ; de même que cet autre passage de l'évangile : *Entrez dans votre chambre, et priez votre père secrètement*, signifie cachez l'unité, et couvrez — vous des apparences des fausses religions, comme la mahométane. Le Christ a dit : *Celui qui écouterait ma voix, ne goûtera jamais la mort* ; et il n'a pas dit, celui qui fera comme moi. Tout ceci est la parole de l'unité qu'il ne faut pas révéler, d'autant plus que, pour en affirmer la vérité, il a ordonné à ses disciples de baptiser avec de l'eau.

Il y a aussi, comme dans l'évangile, une citation de dix vierges : cinq sages et cinq folles. Les sages sont les ministres du Commandant, qui invoquent l'existence ; elles sont aussi les cinq limites, savoir : 1^o l'intelligence, 2^o l'âme, 3^o le verbe, 4^o le père du bien, et 5^o la splendeur de la religion.

Les vierges folles sont 1^o le prononçant ou Mohamed, fils d'*Abd-Allah* ; 2^o la base, ou *Aly*, fils d'*Aba-Taleb* ; 3^o l'accomplissement, ou *Omar*, fils de *Khettab* ; 4^o le titre, ou *Aba-Bekr*, et 5^o l'invoquant, c'est-à-dire *Otman*.

La répétition d'instructions et d'explications aussi singulières sur la métempsychose et sur la palingénésie des Druzes, se retrouve encore dans l'épître intitulée : *Lumière de la chandelle du soir de vendredi*. *Hamzé* y donne des préceptes qui réunissent le cynisme à l'impiété. Il assure que le Seigneur-Commandant a disparu secrètement le soir du vendredi, pour revenir, à pareille heure et à pareil jour, posséder tout le monde. Il donne ensuite, en ces termes, les ordres de ce seigneur : « Il faut donc, ô initiés et initiées, que vous vous assembliez chaque soir de vendredi ; que vous lisiez et conserviez les livres de la science que vous a laissés notre Seigneur

glorifié. Il faut aussi que vous enseigniez vos ~~deux~~ initiées derrière un rideau, et que celles-ci n'élèvent point la voix. Lisez entre vous les vèpres secrètes, parce que j'ai détruit les sept colonnes de cérémonie et que je les ai remplacées par sept spirituelles. La première, la plus importante, est la véracité dans les paroles; la seconde, la conservation des frères; la troisième, le renouement à toutes les religions; la quatrième, l'adoration de notre Seigneur et Juge le Commandant; la cinquième, la soumission à ses commandemens; la sixième, le secret des mystères de l'unité; et la septième, le baisement, en tout temps, des parties sexuelles des initiées (1). »

Quand un Druze est parvenu à connaître toutes ces belles choses, et qu'il demande un plus haut degré d'initiation, on l'oblige à faire la confession de tous ses péchés, comme les doutes sur la religion, l'assassinat d'un frère ou de tout homme qu'il n'est pas permis de tuer, et la fornication avec ses sœurs, qui est considérée comme le plus grand péché. Il doit les avouer à l'assemblée, en présence des initiés, hommes et femmes, pour que la pénitence en soit valable. Alors il fait cette profession de foi :

« Grâce au sens des sens, le maître mentionné ! Gloire au haut, au très-haut ! Sachez, mes frères, que *Chautil* est le grand Adam,

(1) On reconnaît, dans ce dernier commandement, l'ancien culte d'Isis, ou plutôt de Cérès, qui était adorée à Syracuse. En Egypte, on exposait le phallus d'Osiris au respect des peuples, et en Sicile, les parties sexuelles de la femme, sous le nom de Myllos. Elles étaient représentées par un pâté de la même forme, composé de sésame et de miel. Athénée assure que les Syracusains portaient en procession et avec la plus grande dévotion, de pareils pâtés, dans les temples des déesses.

Le nom de Myllos avait encore deux autres significations : écrit avec l'accent aigu, Myllós désignait une femme de mauvaise vie, une appareilleuse ; et avec l'accent grave, Myllòs désignait un méchant homme, un fourbe, un scélérat. Cette explication nous a été donnée par un helléniste de Chypre. M. Pagnagi Angelato, ancien consul de la république Ionienne.

que l'on dit en apparence le père du genre humain ; mais qu'il est Adam l'élu , la première intelligence , la cause des causes , parce que son cœur s'est abandonné avec joie à l'unité de notre Seigneur , et que notre Seigneur lui a joint l'invoquant *Enoc* , qu'on appelle Ève en public , parce qu'*Enoc* n'était qu'une femme en comparaison de *Chautil* , celui-ci ayant reçu la science de notre Seigneur , et l'ayant donnée à *Enoc* , par qui elle est venue aux initiés. »

Tels sont les principaux objets de la croyance des Druzes , ou du délire de ceux qui en furent les inventeurs. Ceux-ci ont prétendu que Dieu forma , de sa lumière resplendissante , la première créature , qui fut l'intelligence ou *Hamzé* ; mais que *Hamzé* s'étant enorgueilli de s'être vu seigneur sans rival , Dieu lui en donna un dans Satan , *Harett-ebn-Termach*. *Hamzé* , qui était le précurseur , chef du temps et inventeur de la justice , devint dans la première époque , Adam l'élu , le savant *Chautil* ; ce qui est conforme à la doctrine sur la transmigration des âmes : quand le corps meurt , l'âme le quitte comme un habit dont elle se dépouille pour en prendre un autre , tant que Dieu le veut.

On donne ici le catéchisme des Druzes pour établir , s'il est possible , quelque connexion entre les dogmes et les discours de *Hamzé*. Ce docteur a dit : « La *Rakanie* dansait au Kaire devant le Commandant , jouait avec des mouchoirs cordés et mettait les hommes à nu , depuis la ceinture en bas. Alors ils se disaient les uns aux autres : faites-moi voir vos parties naturelles. » Pendant ce temps , les esclaves se livraient entre eux à la plus honteuse luxure ; et tout cela se faisait dans des vues profondes de sagesse qui seront expliquées.

CATÉCHISME à l'usage des Druzes Djahels qui veulent être initiés.

Le Djahél demande à l'Oqqal :

D. Monseigneur, enseignez-moi ce que signifie le nom de *Durzi*?

R. Il signifie sectateur du Commandant apparu en Égypte et de son serviteur, chef du temps, Hamzé, fils d'Aly.

D. Comment connaissons-nous la noblesse de *Hamzé*, dont la paix soit sur nous?

R. Par son propre témoignage, puisqu'il a dit : « Je suis l'origine des créatures du Seigneur, son secrétaire instruit de ses affaires; je suis le livre et le taureau; la maison édifiée; le maître des découvertes et des révélations; je suis aussi l'*imam* des justes, l'arbitre des lois, le distributeur des grâces; je dois détruire le monde et les deux témoignages, parce que je suis encore le feu ardent. » Sa noblesse est donc établie par des titres qui sont les mêmes que ceux du créateur ou Commandant glorifié.

D. Quelle est la religion de l'unité; la base de la croyance des initiés?

R. C'est la renonciation à toutes les autres religions, parce que nous sommes obligés de rejeter toutes les croyances.

D. Si jamais un étranger embrasse la religion de l'unité, la croyance et l'obéissance à notre seigneur, sera-t-il sauvé?

R. Non. Parce que la sentence a été prononcée, la plume brisée et la porte fermée; mais son ame, après sa mort, passera dans une personne de son ancienne religion.

D. Quand les ames ont-elles été créées?

R. Après l'intelligence ou Hamzé, l'élu du créateur, de celui qui a formé les ames par sa propre lumière, et en un nombre fixe qui ne pourra jamais augmenter ni diminuer.

D. Nous est-il permis de révéler aux femmes la religion de l'unité?

R. Oui. Notre seigneur glorifié a répondu d'elles, et elles lui

ont si bien obéi, qu'il y a plus de femmes que d'hommes initiés (1).

D. Que dirons-nous des autres nations qui prétendent adorer le Seigneur-Créateur ?

R. Que leur prétention est fausse, parce que l'adoration ne peut réussir sans qu'on n'en ait une parfaite connaissance ; ainsi quand même ils disent : *nous adorons Dieu*, sans savoir pourtant que Dieu est le Commandant par son propre ordre, leur adoration est de toute nullité.

D. Lequel des ministres a dicté les livres de l'unité, proclamé la cause de l'existence et publié les épîtres qui sont la base de l'unité ?

R. Ce sont les trois invoquans de notre Seigneur-Commandant, l'intelligence, l'ame et le verbe; ou *Hamzé, Ismâïl et Beha-el-Din* (2).

D. En combien de parties la science se divise-t-elle ?

R. En cinq parties, dont deux appartiennent à la religion, deux à la nature, et la cinquième à la vérité.

D. Et chacune de celles-ci en combien de parties se divise-t-elle ?

R. En plusieurs parties ; les deux premières comprennent toutes les religions, les deux autres, les sciences, et la cinquième, la vérité de la religion de l'unité.

D. Comment pourrions-nous connaître, à la première entrevue, nos frères les initiés ?

R. Après le salut, vous leur demanderez : les cultivateurs sèment-ils, dans vos villages, la graine d'*Ahlîedj* (myrobolan) ?

(1) Le septième précepte sur le Myllos a bien pu le rendre garant de leur discrétion et de leur empressement à rechercher l'initiation.

(2) On a vu que le nom spirituel de *Beha-el-Din*, splendeur de la religion, est l'Ombre. Mais les mystiques ne s'arrêtent pas à de pareilles contradictions qu'ils peuvent expliquer par les différens degrés d'initiation.

S'ils vous répondent : sans doute , ils le sèment dans les cœurs des croyans. Alors vous les questionnerez sur les limites ; et s'ils répondent , ils seront du nombre des frères.

D. Si un Druze meurt sans s'être fait initier , sera-t-il sauvé ?

R. Non. Tout au contraire , il sera auprès de notre Seigneur-Commandant glorifié , dans un éternel esclavage , portera les pendans d'oreilles et paiera le tribut.

D. Qu'entend-on par la pointe du compas ?

R. Hamzé , la voie de l'équité , l'arbitre de la justice , le chef du temps , le généreux prophète , la cause des causes , l'élu d'Adam , le précurseur et l'intelligence première.

D. Qu'est-ce que désigne la cîme ?

R. Adam le particulier , Hermès , Enoc , *Adriess* , et Jean , qui était Ismâïl au temps du Commandant , et *Moqdad* au temps de Mohamed , fils d'Abd-Allah.

D. Qui est l'ancien et l'éternel ?

R. Ismâïl , l'ame raisonnable.

D. Quels sont les pieds de l'arête ?

R. Ce sont les trois vœux , qu'on appelle aussi Jean , Marc et Matthieu , parce qu'ils ont prêché vingt-un ans la venue du Christ vivant.

D. Que désigne-t-on par la puissance ?

R. Mohamed , fils de *Ouahbé* de Jérusalem , ou le verbe , le troisième des cinq ministres.

D. Comment les ministres saluaient-ils le Commandant lorsqu'ils entraient chez lui ?

R. Ils disaient humblement : la paix vient de vous , notre-Seigneur , et elle retournera à vous , parce que vous la méritez de plus en plus ; que notre Seigneur soit béni , honoré et glorifié !

D. Et la possession , que désigne-t-elle ?

R. *Beha-el-Din* , qui était Aly , fils d'Ahmed au temps du Commandant glorifié.

D. Quelles sont les cinq vierges sages ?

R. Les cinq ministres de notre Seigneur le Commandant glorifié.

D. Quelles sont les cinq folles ?

R. Les cinq ministres de la loi apparente.

D. Quelles sont les lettres de la vérité ?

R. Les cent soixante-quatre femmes et filles qui appartiennent à notre Seigneur.

D. Quelles sont les lettres du mensonge ?

R. Le démon, sa femme et ses enfans, c'est-à-dire, Mohamed, fils d'Abd-Allah, prophète des Musulmans, et toute sa postérité.

D. Comment *Khemar*, fils de *Habach-el-Soléimani*, s'est-il permis de dire, dans son épître, qu'il est le frère de notre Seigneur ?

R. Lorsque notre Seigneur apparut en Egypte, il le déclara son frère, dans le dessein d'augmenter sa perversion et de le tuer légitimement.

D. Pourquoi notre Seigneur montait-il sûr des ânes sans selle ?

R. Pour abolir la loi du prononçant auquel l'âne ressemble, car il est dit dans le *Qoran* que la plus noble des voix est le braire des ânes. C'est la loi apparente ou la religion de Mohamed, fils d'Abd-Allah.

D. Pourquoi s'habillait-il en laine noire ?

R. Pour annoncer les afflictions et les souffrances que ses adorateurs ont endurées après lui.

D. Dans quel dessein et par qui les pyramides d'Egypte ont-elles été construites ?

R. Par notre Seigneur glorifié, pour y tenir cachés, jusqu'à son retour, les alliances et les titres qu'il a faits pour les hommes.

D. Pour quel motif le législateur a-t-il comparu au monde ?

R. Pour le triomphe des Monothéistes, et afin qu'ils s'affermissent dans l'adoration du Commandant, en reconnaissant que le législateur n'est que le démon.

D. Comment l'ame transmigre-t-elle ?

R. Toutes les fois qu'un individu meurt, son-ame le quitte pour aller s'incorporer dans un nouvellement né.

D. Quelles sont les Limites ?

R. Les cinq ministres du Commandant, 1^o *Hamzé*, le chef du temps ; 2^o *Ismâïl*, l'ame ; 3^o *Mohamed*, le verbe ; 4^o *Aba-el-Kheir*, l'aïeul ; 5^o *Beha-el-Din*, l'ombre.

D. Comment appelle-t-on les Chrétiens et les Musulmans ?

R. On appelle les Chrétiens commentateurs, parce qu'ils ont mal interprété l'Évangile ; et les Musulmans *descendeurs*, *Ahl-el-Tenzil*, parce qu'ils ont dit que le *Qoran* est descendu du ciel sur leur prophète Mohamed.

D. Que deviendra l'oqqal qui aura forniqué avec une sœur ou avec toute autre femme ?

R. Il faudra qu'il fasse pénitence pendant sept ans et qu'il aille chez tous les Oqqals leur demander pardon de sa faute, sans quoi il mourra comme un athée.

D. Comment distinguerons-nous la véritable croyance d'avec les autres ?

R. Ce sont les paroles d'un athée et d'incrédulité en notre Commandant, parce que les Oqqals se sont remis entièrement entre ses mains, et qu'ils ont accepté sa loi sans examen ni dispute, ayant déclaré qu'aussitôt que quelqu'un y contredit, il devient infidèle et athée.

D. Que disait-on de Mohamed, qui se prétendait fils de notre Seigneur ?

R. C'était l'adultérin d'une esclave. Il s'empara du commandement, après la disparition de notre Seigneur, en disant : je suis son fils, adorez-moi comme vous l'adoriez. Mais Hamzé lui répliqua : Notre Seigneur n'a point engendré, comme aussi il n'a pas été engendré.

D. Pourquoi donc notre Seigneur l'a-t-il fait son fils, au lieu de le tuer ?

R. Il a voulu, dans sa sagesse, que ce fils fût la cause des afflictions.

D. Pour quel motif est-il fait mention des diables et des anges ?

R. Les diables indiquent le monde ténébreux, qui n'obéit point à l'invocation de l'existence : mais quant à ce que disent les superstitieux, que les diables et les anges sont des ames sans corps, c'est une absurdité. Le démon, *Eblis*, est le diable, *Chéitan*, ou *Harett ebn Termah*, et les anges, sont ceux qui ont accepté l'invocation de notre Seigneur glorifié ou Dieu adoré de tout temps.

D. Qu'entend-on par les époques *Eddouar* ?

R. On entend les lois des prophètes, comme Adam, Noë, Abraham, Moïse, le Christ, Mohamed et Sâaïd, qui n'ont qu'une seule ame, laquelle a passé alternativement d'un corps à un autre. Ils sont aussi les diables, Adam le rebelle, que Dieu a chassé du paradis des Oqqals. Mais quant à ce qu'affirment les Chrétiens et les Musulmans, qu'il existe un ciel de délices et un enfer de feu, tout cela est sans aucun fondement et par conséquent faux.

D. Quels sont les anges porteurs du trône du Seigneur glorifié ?

R. Ce sont les cinq ministres de notre Seigneur : 1° le précurseur ; 2° le *citateur* ; 3° l'aïeul ; 4° l'ouverture, et 5° l'ombre. On les désigne aussi par les cinq limites : 1° Gabriel, qui est Hamzé ; 2° Mikail, l'ame ; 3° Séraphin, le verbe ; 4° Ezraïl (1), splendeur de la religion, et 5° Mitail, le père du bien.

D. Qui sont les quatre femmes ?

R. Ismâaïl, Mohamed, le verbe ; Salâmé, le père du bien, et Aly, l'ame.

D. Pourquoi les nomme-t-on femmes ?

R. Pour indiquer qu'ils sont inférieurs à Hamzé, à qui seul appartient le grade d'homme, et à qui ils obéissent comme des femmes.

D. Que disons-nous de l'Évangile ?

(1) Ezraïl est encore le nom de la mort ou l'ange de la mort.

R. Que c'est la dictée même du Seigneur le Christ vivant , qui était *Soleiman-el-Farsi* , au temps de Mohamed, fils d'Abd-Allah, et Hamzé ; ou l'intelligencé première , au temps du Commandant.

D. Au temps du Christ, fils de Marie , où était le Christ vivant ?

R. Il était au nombre de ses disciples. C'est lui qui a dicté l'Évangile et qui a instruit le Christ fils de Marie ; mais quand ce dernier l'a contredit , le Christ vivant lui a suscité la haine des Juifs , qui l'ont crucifié.

D. Et qu'est-il arrivé après sa mort ?

R. On l'a mis dans un tombeau , d'où le Christ vivant l'a volé pour annoncer qu'il est ressuscité de la mort.

D. Que s'est-il passé après cette résurrection ?

R. Le Christ vivant , c'est-à-dire Hamzé , l'esclave de notre Seigneur, est entré chez les disciples , les portes étant fermées.

D. Qui sont les prédicateurs de l'Évangile ?

R. Mathieu , Marc , Luc et Jean : ou autrement , les quatre femmes , Ismaël , l'ame ; Mohamed , le verbe , le père du bien et la splendeur de la religion.

D. Pourquoi nous est-il ordonné de cacher soigneusement la science ?

R. Parce qu'elle contient les secrets de notre Seigneur glorifié.

D. Que signifie l'abolition du jeûne ?

R. On l'a aboli parce que le prononçant *Nateq* , c'est-à-dire Mohamed, fils d'Abd-Allah l'a ordonné. Mais le jeûne, pour mortifier l'ame , devient une œuvre méritoire , de même que la dîme , dans l'intention de faire l'aumône aux frères.

D. Quels sont les commandemens de notre Seigneur ?

R. La véracité dans tout ce que nous disons , l'amour de nos frères et l'obéissance à notre Seigneur juge , en nous abandonnant totalement à lui.

D. Pourquoi dansait-on , jouait-on aux mouchoirs cordés , et mentionnait-on les parties naturelles des hommes et des femmes , devant notre Seigneur ?

R. Ceci se découvrira dans un autre temps , parce que la danse

indique chacun des prophètes qui a dansé à son tour , et qui s'en est allé; les coups de mouchoirs noués désignent la religion de Mohamed, fils d'Abd-Allah, et la mention du *phallus* se rapporte au Commandant, qui doit se lever pour renverser les infidèles, comme le *phallus* se lève à l'approche, etc.

D. Quelles sont les choses défendues?

R. Il est défendu de manger le bien des gens en place , de toucher à leurs mets, et même de se servir de leur argent, sans l'avoir échangé contre celui des négocians ou des cultivateurs.

D. Combien de fois notre Seigneur a-t-il apparu au monde?

R. Il apparut en Egypte , la huitième année de son règne , et il disparut la neuvième, parce qu'elle était calamiteuse; il reparut la dixième année, pour disparaître la onzième et ne revenir qu'au jour du jugement. Après sa disparition ses sectateurs se dispersèrent en Syrie.

D. Quand reparaitra-t-il ?

R. On n'en sait rien ; mais des signes le feront connaître. Quand vous verrez les royaumes se renverser et les Chrétiens vaincre les Musulmans , dites alors que la venue de notre Seigneur glorifié est proche.

D. De quelle manière traitera-t-il les nations étrangères ?

R. Il les détruira par le sabre ; et après , elles renaîtront au nombre de quatre , savoir : les Chrétiens , les Musulmans , les Juifs et les Druzes apostats ou ignorans ; toutes ces nations seront éternellement dans l'esclavage et dans les souffrances.

D. Combien de fois notre Seigneur s'est-il incarné sous la forme humaine ?

R. Dix fois : la première dans les Indes , et il a été nommé le Haut ; la seconde à Ispahan , et il a été nommé le Très-Haut ; la troisième à Mehdié , et il a été nommé le Juste ; et les sept autres fois en Egypte , sous les noms de Cher, Chéri, Elevé, Soigné , Puissant , Vainqueur et Commandant. C'était Ismaïl, fils de Mansour.

D. Combien de fois Hamzé, ministre du Commandant, a-t-il apparu ?

R. Ses apparitions sous la forme humaine sont au nombre de sept. Au temps d'Adam, on l'appelait *Chautl* ; au temps de Noë, Pitagore ; au temps de Jésus, le Christ vivant ; au temps d'Abraham, David ; au temps de Moïse, *Chedaïb* ; au temps de Mohamed, fils d'Abd-Allah, *Soléïman-el-Farsi* ; et au temps de Sâaid, Saleh.

D. D'où provient le nom de Durzi ?

R. Il provient de ceux qui suivirent le Commandant glorifié, lorsqu'il apparut en Egypte, sous la forme humaine ; car Durzy signifie celui qui a étudié les livres de l'unité.

D. Pourquoi donnons-nous des louanges à ces livres ?

R. Pour élever le nom du Commandant glorifié et de son mame-louk Hamzé, celui-ci ayant parlé les paroles de l'unité, dans l'Évangile que les Chrétiens ont mal interprété.

D. Pourquoi n'avons-nous pas d'autres livres que le *Qoran* ?

R. Pour cacher notre religion et faire croire que nous professons la mohamétane.

D. Que dites-vous des martyrs dont les Chrétiens se glorifient, et du courage qu'ils ont eu de donner leur vie pour l'amour du Christ ?

R. Les martyrs étaient du temps de l'ignorance, avant l'apparition de notre Seigneur sous la forme humaine. Alors on adorait le Christ vivant, c'est-à-dire Adam l'élu, connu sous le nom de Hamzé, après la venue du Commandant. Voilà pourquoi ils sont loués.

Ces notions, tout incomplètes qu'elles sont, nous paraissent indiquer suffisamment l'origine des principaux points de la croyance des Druzes, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans plus de détails sur un culte qui a cela de commun avec toutes les fausses religions, de n'avoir été établi que par la force, et de n'avoir proposé que les seules jouissances physiques, pour le règne éternel promis aux initiés.

A Seyde, le 19 avril 1826.

Le Chevalier REGNAULT.

NOTICE sur la Colonie Grecque, établie à New - Smyrna en Floride, dans l'année 1768 (1), par M. JAMES MÉASE, M. D., Membre de la Société Philosophique américaine.

Philadelphie, 1826.

Par le traité de paix conclu entre l'Espagne et la Grande-Bretagne, en février 1763, la première de ces puissances céda à l'autre tout ce qu'elle possédait sur le continent de l'Amérique septentrionale, à l'est et au sud de Mississipi. La Floride fut en conséquence divisée en orientale et occidentale qui formèrent chacune un gouvernement; le cours de l'Apalachicola marqua la ligne qui les séparait. Des gouverneurs, des ingénieurs et des officiers furent envoyés dans ces nouvelles possessions avec un nombre convenable de troupes.

L'opinion avantageuse qu'on s'était, à l'avance, formée en Angleterre de la grand fertilité de la Floride, fut confirmée par les lettres qu'écrivirent en Europe les premières personnes qui s'établirent dans la colonie, et par les rapports exagérés de MM. Stork et de Brahm, ingénieurs, qui la décrivirent comme un paradis terrestre. Leur Mémoire, qui fut publié, donna occasion à de vastes spéculations en terres, et à la formation de plusieurs établissemens dans cet El-Dorado supposé: tous se terminèrent par la ruine

(1) Les principales autorités sur lesquels sont fondés les détails donnés dans cette notice sont :

Concise Natural History of East and West-Florida, by Capitan Bernard Romans. Le premier volume de cet ouvrage fut publié à New-York en 1775, in-8°. Le second volume n'a jamais paru.

Mémoire du docteur Turnbull inséré dans le *Columbian Magazin* (décembre 1788). L'auteur qui avait conçu le projet de la colonie, composa cet écrit pour réfuter les allégations de Romans qui avaient été insérées dans un précédent numéro du même ouvrage.

complète des espérances des personnes qui s'y trouvaient intéressées et la perte totale des capitaux qui y avaient été employés.

La colonie de New - Smyrna fut une de celles qui éprouvèrent ce triste sort. On ne sait pas bien positivement si la première idée de cet établissement fut conçue par le docteur Turnbull qui amena les colons, ou si les capitalistes anglais, qui y étaient intéressés, le chargèrent de la peupler ; du reste le fait est peu important à constater. Il suffit de savoir que Turnbull fut le principal agent de cette affaire, et qu'il dirigea la colonie après qu'elle eût été projetée et jusqu'à sa dissolution finale.

Suivant ce qu'il nous apprend lui-même, il voyageait en Turquie à l'époque où il prit des arrangemens avec les colons ; il est probable qu'il s'était fixé à Smyrne comme médecin, puisqu'il y avait épousé une Grecque native de cette ville : ce fut en honneur de sa femme qu'il nomma New-myryna la colonie qu'il fonda en Floride.

Les colons arrivèrent en 1768, et furent placés dans la Floride orientale à 60 milles au sud de Saint-Augustin, ancienne capitale de la province. Voici comme cette troupe était composée :

1^o Grecs de Smyrne.

2^o Cent Italiens non mariés, ramassés dans les rues de Livourne.

3^o Habitans de l'île de Minorque. Le total était de 1,500 personnes, y compris les enfans.

D'après le plan arrêté, les colons devaient cultiver les terres ; mais la Compagnie devait d'abord les nourrir et les entretenir : ensuite elle devait être remboursée des frais du transport en Amérique sur les premiers produits. Pendant dix ans, ou plus, les colons partageraient également le produit net avec la Compagnie jusqu'à ce qu'elle fût payée de ses avances. Mais toute la dépense de l'entretien du fermier et de sa famille devait d'abord être prélevée sur le produit brut, avant que le partage dont il vient d'être question, s'effectuât, de sorte que, d'après le calcul de Turnbull,

la part du cultivateur ne pouvait être au-dessous des deux tiers du produit et de plus le fermier était toujours assuré d'avoir sa subsistance; car, dans le cas du manque total de récolte, le propriétaire ne pouvait pas le laisser mourir de faim. Turnbull prouve aussi que ces conditions étaient bien plus avantageuses pour les colons que celles qu'ils auraient eues dans leur pays où les fermes se louent à partage.

On n'a d'autres renseignemens sur les productions de la colonie, que trois faits cités isolément. Bernard Romans, malgré la teinte rembrunie de son récit, convient que l'on fit dans la colonie de l'indigo excellent. Turnbull dit qu'il vendit dans une année plus de 5,000 boisseaux de maïs, quantité excédant celle qui était nécessaire aux colons, et que l'on élevait beaucoup de volaille qui était vendue à Saint-Augustin et aux navires caboteurs.

Cependant la colonie, par différentes causes, ne réussit pas. Romans les attribue aux tromperies que l'on se permit envers les cultivateurs; assujétis à des travaux très-rudes, ils n'étaient pas suffisamment nourris; ils n'avaient par jour qu'une quarte de maïs et deux onces de porc; il leur était défendu de pêcher dans l'étang ou le bras de mer qui bornait leur terrain.

Turnbull repousse d'un ton indigné ces accusations, et dit que les colons étaient nourris suffisamment; qu'à la vérité on ne distribuait qu'une fois par semaine les vivres qu'il était nécessaire de tenir en magasin pour empêcher qu'ils ne fussent gaspillés, mais que si les colons avaient souffert de la faim, ils n'auraient certainement pas vendu leurs volailles. Il ajoute qu'on leur donnait tous les secours et les encouragemens nécessaires pour la pêche, et que plusieurs familles avaient dans leurs maisons des quantités considérables de poisson sec, un homme pouvant en prendre assez dans une heure pour sustenter sa famille pendant tout un jour.

Afin de prouver que le mécontentement des colons n'était pas dû aux causes alléguées par Romans, Turnbull raconte que peu de jours après le débarquement des colons, et avant le commencement

des travaux, Carlo Forni, Italien, engagea seize hommes résolus à se joindre à lui pour s'emparer des toiles, des vêtemens, etc., qui avaient été apportés pour l'usage de la colonie. Ils réussirent à se saisir d'une goelette, et la chargèrent de ces marchandises pour la valeur de 1,300 livres sterling; ils se seraient échappés avec ce butin, si la mer, qui était basse, ne les avait pas empêchés de passer la barre. Mais toutes les marchandises furent perdues, parce que les mutins les jetèrent par-dessus bord, afin d'alléger la goelette. Ils tuèrent aussi un M. Cutler, magistrat, et l'un des directeurs de la colonie, dont Forni était le lieutenant.

Suivant Romans, un détachement du neuvième régiment fut envoyé pour appaiser la révolte; mais une troupe de mutins s'échappa dans un canot et gagna les cayes des Florides; un navire de New-Providence, dans les Lucayes, recueillit ces fugitifs. Ce récit donnerait lieu de croire que l'insurrection ne se bornait pas aux dix-sept hommes dont Turnbull fait mention; cet écrivain ne parle pas de cette dernière circonstance. Romans dit que lui-même fit partie du grand jury qui, pendant quinze jours, examina l'affaire de cette révolte, et qui lança cinq mandats d'accusation. A la requête de Turnbull, tous les accusés déclarés coupables obtinrent leur pardon, excepté deux; savoir: Forni et l'homme qui avait assassiné Cutler.

Turnbull, pour prouver la fausseté des faits cités relativement à la sévérité dont on usa envers les colons, dit qu'en 1769, il alla en Angleterre, et que son absence dura près d'un an. Il laissa la colonie aux soins de madame Turnbull et de son neveu, jeune homme de vingt-trois ans; s'il l'eût regardé comme un maître cruel, il n'aurait pas laissé sa femme et ses cinq petits enfans au milieu des colons appartenant, pour la plupart, à des nations qui généralement vengent les injures par le meurtre; ils auraient pu en commettre sans le moindre risque, puisqu'ils avaient la facilité de se sauver dans un des bateaux de la rivière et de gagner la Havane. Quoiqu'ils eussent toujours en leur pouvoir ce moyen de s'échapper,

aucun d'eux ne déserta depuis la mutinerie de 1768 jusqu'à la dissolution de la colonie en 1777.

Le caractère aimable du docteur Turnbull, qui vécut plusieurs années à Charleston et y pratiqua la médecine, après la dispersion de la colonie, et le respect dont sa mémoire y jouit, autorisent à avoir une confiance entière à cette défense concise de sa conduite ; et à douter de l'exactitude de Romans. Si des rigueurs ont été exercées envers quelques colons de New-Smyrna, on ne peut accuser Turnbull de les avoir ordonnées ou approuvées. Des actes d'oppression ont pu être commis durant son absence, et il est très-probable que la conduite de beaucoup de gens aura donné lieu à des châtimens qui leur auront été infligés par les délégués des inspecteurs de la colonie qui s'étendait à une distance de huit milles en tous sens. Cependant Turnbull nous assure que, bien loin d'encourager cette manière d'agir, il congédiait les surveillans qu'il trouvait enclins à trop de sévérité.

D'un autre côté, il faut prendre en considération les préventions de Romans, qui percent dans la manière dont il raconte l'origine de la colonie : « Le docteur Turnbull, dit-il, désirait transplanter » un pachalik du Levant dans l'Amérique septentrionale ; par des » promesses trompeuses, on engagea de pauvres gens à quitter leur » patrie, les champs et les vignobles féconds de la Grèce et de » l'Italie, pour le New-Smyrna ; mais au lieu de l'abondance, ils » n'y trouvèrent que la disette au plus haut degré, et au lieu d'une » terre fertile, un sable nu et aride. »

Le docteur Turnbull répond à cette imputation : « Je n'ai pas » séduit les Colons : ce sont au contraire les Grecs qui m'ont sollicité de leur procurer un refuge pour eux et pour leurs familles, » étant réduits à l'excès de la misère, par la tyrannie du Gouvernement turc. Les Italiens étaient des étrangers ou des vagabonds » ramassés dans les rues de Livourne ; le Gouvernement toscan allait » bannir, parce que leur oisiveté les rendait dangereux ; ils étaient » les pauvres et nus, à l'exception d'un seul individu ; quelques-uns

» offrirent de travailler pendant un certain nombre d'années,
 » uniquement pour leur nourriture et un sequin ou dix shilling
 » sterling par an. Les émigrants de Minorque étaient également
 » très-pauvres, à l'exception de deux à trois familles ; ils ont sou-
 » vent déclaré que, sans l'assistance du docteur Turnbull, ils se-
 » raient morts de faim. »

D'après cet exposé, il ne faut pas beaucoup de pénétration pour découvrir les causes qui amenèrent la ruine des projets des propriétaires de la colonie. Certes c'est déceler un défaut absolu de connaissance de la nature humaine, qu'espérer que des gens tels que ceux que l'on avait engagés, seraient propres à travailler comme journaliers dans un pays si différent, sous tous les rapports, de ceux d'où ils venaient, et dans lequel la connaissance des plantes qu'ils étaient appelés à cultiver, l'activité, l'intelligence, en un mot toutes les qualités qui leur manquaient, étaient nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise. La masse des Colons était composée d'éléments qui offraient à tout homme doué de quelque réflexion, le présage infaillible d'une destruction plus ou moins prompte ; en effet, quand même la perversité des Italiens n'y aurait pas coopéré, le peu d'activité et le manque d'industrie des Smyrnéens et des Minorcains, bonnes gens, mais mal-adroits, aurait amené le même résultat. De plus, le Directeur-général montra, à plusieurs égards, bien peu d'habileté. En supposant même que tous les Grecs et les Minorcains fussent des gens irréprochables ; ce qui, pourtant, ne paraît pas avoir été le cas, ne devait-il pas prévoir que quelques-uns d'entre eux seraient corrompus par leur commerce journalier avec les vauriens d'Italiens ? Il commit une méprise funeste, en n'adaptant pas les travaux des Colons aux choses qui leur étaient familières, et en leur assignant des cultures qu'ils ne connaissaient nullement. La vigne et le cotonnier réussissant très-bien dans deux des pays d'où les Colons venaient, et le premier de ces végétaux croissant dans le troisième, ils auraient dû être les premiers objets de l'attention des propriétaires, surtout puisque, suivant le

témoignage de Romans, déjà le coton était cultivé dans la Géorgie et la Floride, et que la vigne croissait spontanément dans le pays (1). Le tabac, la vigne de Corinthe, dont on aurait pu se procurer aisément des boutures qui auraient été apportées dans les mêmes navires que les Colons, la soie, le figuier, et divers autres objets, auraient pu donner lieu à des cultures aisées et profitables, indépendamment de celle du maïs, nécessaire pour le pain.

Mais le Directeur se laissa guider par un principe singulier, dans l'organisation de la colonie, et ce fut peut-être ce qui l'empêcha d'essayer la culture d'aucune des choses qui viennent d'être nommées : « Je ne desirais, dit-il, engager que des indigènes, et ne » prendre que des gens qui ne pouvaient avoir aucun motif de » regarder en arrière, ni concevoir le moindre regret de quitter » leur patrie. » Il aura pensé, en conséquence, qu'il agirait contre l'esprit de cette règle, en introduisant ou cultivant quelque chose qui eût poussé dans les pays d'où venaient les Colons. Mais il est évident que s'il a eu des craintes que cette cause ne produisît du mécontentement dans l'esprit des Colons, elles étaient dénuées de tout fondement. Les pensées des Grecs, en se reportant vers leur pays, ne pouvaient que s'associer au souvenir des actes d'oppression et d'injustice auxquels ils y étaient sujets de la part des Turcs, et ils savaient bien qu'ils y seraient exposés de nouveau, s'ils y retournaient. Les Italiens savaient bien que s'ils se montraient à Livourne, on les déporterait ailleurs ; quant aux Minorcains, ils ne pouvaient souhaiter de revoir une île où ils étaient presque morts de faim.

Ces réflexions, bien naturelles, auraient réprimé à l'instant chez

(1) Romans dit (page 132) que les Français qui habitaient la Floride Occidentale, cultivaient déjà la vigne avec succès, et auraient fait du vin, s'il n'eût été arrivé de la Métropole l'ordre exprès de détruire tous les vignobles. Il ajoute que de son temps on voyait encore les restes des vignobles. Sous le gouvernement espagnol, la prohibition fut continuée.

les Colons, tout desir de retourner dans leur patrie, s'il eût pu entrer dans leur ame; séparés ainsi pour toujours et aussi efficacement des lieux qui les avaient vu naître, il n'était pas probable qu'ils seraient atteints de la nostalgie et détournés de leur principe d'association, en cultivant les plantes de leur terre natale, et il est évident, qu'étant occupés de cette manière, leur travail aurait ramené chez eux toute étincelle d'industrie dont ils auraient été doués, en excitant chez eux le seul sentiment agréable auquel leurs souvenirs transatlantiques pouvaient donner naissance.

D'ailleurs il fallait bien qu'il y eût quelque ouvrage de fait, et il est clair que les Colons auraient entrepris avec plaisir la sorte de travail à laquelle ils auraient entendu quelque chose, ou qu'ils auraient déjà vue dans d'autres pays, plutôt que d'autres absolument nouvelles pour eux.

Quel que puisse avoir été le principe ou la règle de leur occupation, il est certain que l'on n'essaya de cultiver ni le coton, ni la vigne, ni aucun des objets dont il a été question et que les travaux des colons furent bornés à défricher la terre et à semer l'indigo, le maïs et probablement la pomme de terre, et cette dernière pour leur usage. Comme ils ignoraient entièrement ce qui concernait la culture de ces végétaux, il aura fallu qu'ils l'apprirent des hommes du pays, à moitié instruits, qui étaient placés au-dessus d'eux comme maîtres d'ouvrage; mais l'impossibilité de communiquer avec eux, la maladresse des colons, l'indolence des uns et le caractère fâcheux des autres, doivent avoir formé des obstacles puissans à l'acquisition prompte des connaissances agricoles. Par cette raison les progrès des colons furent sans doute lents, et le produit de leur travail fut incertain, d'après les hasards des saisons et les défauts de la culture; tandis que la consommation des vivres, les demandes de vêtemens, et d'autres dépenses nombreuses de la colonie, étaient continuelles et constantes.

On sait cependant, qu'indépendamment de la vente d'une quantité considérable de maïs, et d'un peu d'indigo très-bon, ainsi

qu'on l'a dit plus haut, on fit aussi du sucre dans la colonie ; mais il est présumable que la balance, dressée à la fin de l'année, montra une diminution du capital, et il est très-douteux qu'aucun dividende ait jamais été partagé entre les propriétaires.

Une autre cause, qui tendit à retarder la prospérité de la colonie, fut le grand nombre de querelles entre ses habitans ; et la pire espèce des discordes, celle des familles. Turnbull avoue qu'il fut souvent obligé d'intervenir, afin de maintenir la paix entre l'homme et sa femme, parce que les femmes provoquaient quelquefois leurs maris à un tel point, que ceux-ci les traitaient durement. L'air vif de la Floride (1) avait effacé de l'esprit de tous les colons, si d'ailleurs ils l'avaient jamais connu, l'avis salutaire que Saint-Paul donne aux personnes mariées.

Enfin la guerre de la révolution américaine, qui commença en 1776, et au moment même où l'on peut supposer que les terres allaient être en plein rapport, doit avoir privé les colons d'un débouché facile, qui leur aurait été ouvert dans les colonies britanniques, sans cet événement. La colonie se débattit contre les causes de sa décadence jusqu'en 1777; alors elle fut malheureusement anéantie, ainsi que d'autres établissemens, par une invasion des habitans de la Géorgie, en représailles d'une attaque très-imprudente faite par le gouverneur de la Floride, sur la frontière de cet état. On ne connaît pas les particularités de cette catastrophe ; mais il est présumable que les bâtimens furent détruits et que tout ce qui appartenait aux habitans fut pris et emporté.

Il est impossible aujourd'hui de dire si, dans le cas où ils n'auraient pas été troublés, la colonie aurait continué à subsister ; mais comme le directeur général n'ignorait pas qu'elle n'était nullement profitable aux propriétaires, et leur causait beaucoup de désagrémens, il fut sans doute très-content d'annuler le contrat des co-

(1) Vignolles — On Florida, p. 72.

lons, et eux de leur côté ne furent pas moins heureux de l'occasion de devenir leurs maîtres. Turnbull alla s'établir à Charleston, dans la Caroline méridionale, où il vécut très-respecté. Les colons se retirèrent à Saint-Augustin, où Vignolle nous apprend que leurs descendans forment un corps nombreux d'hommes laborieux et vertueux, qui se distinguent également de l'indolent espagnol et des étrangers rapaces, qui ont visité cette ville depuis la cession de la Floride aux États-Unis. Les petits fermiers, les chasseurs, les pêcheurs et les laboureurs, qui composent ce corps, contribuent à la stabilité réelle de la société. Ils sont généralement d'un caractère modéré et probe, et très-sériés à remplir leur devoir; les crimes sont inconnus parmi eux; ils continuent à parler leur langue maternelle et ne se font pas moins remarquer par leur simplicité primitive et leur honnêteté, que par leur idiome (1).

MÉLANGES.

Voyage à Manipor.

Les détails suivans, concernant les pays compris entre Banskandî et Manipor ou Mannipore, sont extraits d'un itinéraire, inséré dans le journal de Calcutta, du 20 février dernier. Ils nous paraissent propres à remplir la lacune que laisse dans la Géographie, le peu de notions que l'on avait jusqu'ici sur ces contrées, et ils fournissent la preuve des nombreuses erreurs qui s'étaient glissées dans les relations antérieures, rédigées sur des renseignemens fournis par les indigènes; ces erreurs sont sensibles, surtout dans ce qui concerne la population du pays et le cours de la Barak ou Surma, tel qu'il est tracé sur nos cartes.

(1) Observations on Florida, by Charles Vignolles, p. 72.

Les voyageurs partirent de Banskandi le 4 décembre, et en quatre heures, arrivèrent à Lakhpor ou Lakshimpor. L'étroit sentier qui conduit aux rives de la Chiri Nollah, guéable en ce moment, longe la Barak jusqu'à Lakhpor, ville assez considérable, jadis, mais déserte depuis l'invasion des Birmans en 1824. Quelques habitans sont revenus s'établir sur la rive opposée de la rivière.

De Lakhpor, on arriva en six heures à Joujour, sur les bords d'un ruisseau appelé par les Nagas, Fodipori. On mit encore six heures pour atteindre les bords de la Jiri-Nollah; le chemin serpentait sur plusieurs rangées de collines. Cette rivière est une des plus considérables parmi celles du second ordre, et la profondeur de ses eaux peut la rendre navigable jusqu'au point où elle se réunit avec la Barak, à Nounghshi, au nord-est; mais elle est sujette à des crues et à des baisses soudaines, et son cours est fréquemment entravé par des rochers. Elle était guéable en ce moment, mais dans toute autre saison, on la traverse sur des radeaux de bambous. Après la Jiri, le Sauter se dirige au milieu de forêts entrecoupées de nombreux ruisseaux, dont les bords sont tous escarpés, et qui coulent sur un terrain assez uni. A quelques milles plus loin, dans l'est, les collines présentent une disposition plus régulière, et se dirigent parallèlement, du nord au sud, en chaînes réunies par quelques subdivisions de l'est à l'ouest. En cinq heures, on arriva à Kala Naga Ghat. Les habitans de ce village et de ceux des environs font ordinairement sur les rivières le trajet de cet endroit à Banskandi et Silhet.

On mit huit heures pour se rendre de ce lieu sur les bords de la Makro Nollah. A trois milles après Kala Naga Ghat, le pays commence à devenir montagneux, et la route traverse une rangée de collines d'un accès plus difficile que celles des chaînes pré-

cédentes; quoique moins élevées, elles sont plus rapides. Des forêts de bambous s'étendent, du pied de ces collines, jusqu'à une légère distance de leurs sommités, couvertes d'arbres et de lianes. Un sentier escarpé et difficile, conduit du sommet de la chaîne, aux bords de la Nollah. Cette rivière, coulant dans le ravin formé entre les collines, se jette dans la Barak, au pied du Kheimapic; elle était alors guéable. Les voyageurs arrivèrent en six heures à la Barak, qu'ils passèrent également à gué. La route se prolonge sur la chaîne de Kheibauda qui, s'élevant de trois à quatre mille pieds au-dessus des plaines de Kachar, et s'étendant en ligne non interrompue, de Allingba à Khima, peut être considérée comme la limite naturelle, entre la partie montagneuse de l'est et la contrée de l'ouest, entrecoupée de collines et de plaines. Le village de Kala Naga est bâti sur un des pics les plus élevés de la chaîne. On y monte, des bords de la Makro Nollah, par un sentier étroit et raboteux de trois milles de longueur. Le village, formé d'une soixantaine de maisons, a trois cents habitans de la tribu des Nagas. On voit au loin, dans le nord, deux mornes élevés, au milieu desquels, les habitans disent que coule le Barak. La source et une partie du cours de cette rivière sont encore au nombre des problèmes que les géographes n'ont point résolus. Elle est navigable pour les barques, jusqu'à l'embouchure de la Jiri Nolla, mais bientôt, elle est tellement obstruée par les rochers, qu'elle devient dangereuse; elle coule en cet endroit du nord au sud; mais à quelque distance de là, une colline détourne ses eaux qui se dirigent vers l'est. Son cours depuis Banskandi, tel qu'on le voit sur nos cartes, est fort inexact.

En six heures, on arriva de la Barak aux bords de la Somla. Après la première de deux rivières, commençant une montée, conduisant au pic sur lequel est situé le village de Kombéron, à

environ six milles de la rive. Ce village, un des plus considérables de ceux qui se trouvent sur cette route, peut avoir de cinq à six cents habitans de la tribu des Nagas. Deux heures plus loin, se trouve Nungba ou Lungba. La montée qui y conduit, en pente douce, est sur des rangées de collines transversales. Ces ramifications sont moins élevées et moins escarpées que les chaînes principales. Une averse de pluie retint les voyageurs à ce village.

Après huit heures de marche, ils arrivèrent à Munjerun Konao, village Naga. En sortant de Nungba, le chemin suit le cours du Lukchai Nollah qui sort des collines de Munjerun Konao et se jette dans l'Ireng. C'est le seul ruisseau qui borde une certaine étendue de terrain en plaine; tous ceux qu'on avait passés jusques là, coulent au fond d'étroits ravins qu'ils remplissent en entier lorsqu'ils sont grossis par les pluies. Le Lukchai parcourt une vallée de quatre ou cinq cents toises de largeur, bien cultivée, et produisant du riz d'une excellente qualité. La montée de Munjerun Kuno est très-facile; deux ou trois aqueducs, formés par des bambous, amènent l'eau de fort loin, et la versent dans un réservoir pratiqué sur les bords du sentier. De cet endroit, les voyageurs se rendirent en huit heures à Aouang Kul, village Naga. A partir des bords de l'Ireng, la côte est rapide; quelques sièges d'une pierre noirâtre sont placés de loin en loin sur les bords du sentier.

Aouang Kul est le point d'intersection des deux routes de Banskandi à Manipor et d'Aqui à Kala Naga.

Après ce village, on arriva en huit heures sur les bords de la Yehi, à un endroit appelé Lima Simtham. La descente, en partant d'Aouang Kul, suit le flanc des petites collines, et se termine aux bords de l'Yehi qui sort des hauteurs au nord-ouest de Manipor, et se jette dans l'Ireng après de nombreux détours.

La route, pendant une espace de six heures, longeait le cours de cette rivière, et était assez aisée. En quelques endroits cependant, les bois se prolongeant jusqu'aux bords de l'eau, obligeaient les voyageurs à faire un détour. Après s'être arrêtés pendant un jour, ils arrivèrent le 18 décembre à Manipor.

Cette ville est placée sur un amphithéâtre formé par les collines, qui a de dix à douze milles de profondeur de l'est à l'ouest, sur vingt à trente de développement du nord au sud.

Une large route conduit du pied de la montagne à la ville; mais elle est de distance en distance interrompue par des broussailles et traversée par des ruisseaux. Toute la vallée est couverte d'herbes épaisses et de marécages. De petites collines s'élèvent irrégulièrement à droite et à gauche, et l'on reconnaît encore la place qu'occupaient de nombreux villages dont il n'existe plus un seul. Les habitants en ont été réduits en esclavage, ou se sont réfugiés à Silhet où ils se font remarquer par l'industrie et l'activité qu'ils déploient. La ville de Manipor offre peu de vestiges rappelant qu'elle fut jadis la capitale d'un royaume. Deux fossés larges et profonds forment deux enceintes. L'intérieure était habitée par les rajahs et leur famille; l'extérieure, entre les deux fossés, par les officiers du gouvernement et leurs subordonnés. On ne voit aucun reste des demeures des princes et de celles du peuple; les seules ruines qui existent sont celles de deux temples en briques, de peu d'importance, et n'offrant aucun intérêt.

La vallée de Manipor est arrosée par de nombreuses rivières, qui, sortant des collines du nord de la vallée, et coulant au sud, se jettent pour la plupart dans le Ninghti ou Khindouain, branche occidentale de l'Irevati. On descend et on remonte leur cours dans des canots faits de troncs d'arbres creusés.

On arrive à Manipor en venant d'Ava, par deux routes, l'une

parcourt un étroit défilé au sud de Manipor, l'autre traverse une longue chaîne de collines habitées par les Nagas. Ce fut la première que prirent les Birmans; ils l'eurent bientôt rendue impraticable, et furent alors obligés de traverser les collines.

La richesse du sol de la vallée de Manipor est suffisamment indiquée par la force et la quantité des herbes sauvages qui y croissent, et par l'abondance des eaux qui l'arrosent. Sans doute, cette contrée abandonnée et déserte n'attend, pour se couvrir de riches productions, que la présence de l'homme et les travaux de l'agriculteur.

P.

DÉTAILS sur un volcan de l'Himalaya.

Ce volcan est situé dans le district du *Purneah*, l'un des sommets les plus élevés de toute la chaîne de l'Himalaya : ce pic est souvent visible, sur le bord oriental du Bourhampoutre, au sud des monts Garraou, ainsi que de Bhougilpore, mais pas assez distinctement pour pouvoir remarquer la colonne de fumée dont parle la lettre suivante. On peut le considérer comme un cratère éteint; et si la fumée sort maintenant d'un volcan, elle ne peut provenir que de l'est du pic, qui empêcherait qu'on ne la vît au sud.

Nous allons, à ce sujet, donner l'extrait d'une lettre, datée de Theon-Ke-Purneah, du 13 juin 1825, que nous empruntons à l'excellent recueil de M. le docteur Brewster.

« Au commencement de février 1825, nous étions sur notre retour d'une excursion faite vers la montagne qui est au nord de *Rungapannéi*, lorsque, au lever du soleil, nous observâmes un nuage épais, formé de fumée, s'élever perpendiculairement de la sommité supérieure de la montagne; après avoir atteint une hauteur considérable, en une colonne très-épaisse, cette fumée prit une direction vers l'est, comme si sa partie supérieure en avait été transportée par les vents; différentes parties

s'en détachèrent, semblables à de petits nuages, et la colonne resta en cet état pendant un assez long espace de temps.

L'atmosphère avait été très-belle pendant plusieurs jours de suite, et quoique l'aspect de la colonne restât constamment le même, cependant il arrivait quelquefois qu'elle paraissait plus grande et d'une densité beaucoup plus fortement prononcée, tout en s'élevant perpendiculairement, comme à l'issue d'un cratère, et offrant une dispersion vers l'est, dans la partie supérieure.

Depuis plusieurs années, je suis habitué à voir les montagnes chargées de neige et à en observer les apparences; mais je fus tellement frappé du caractère qu'elles avaient à mes yeux, ce jour là, que l'idée d'un volcan en action fut la première qui se présenta naturellement à mon esprit. Cette opinion, le désir de jouir d'un aussi grand spectacle, me conduisirent à en approcher le plus près possible, toutes les fois que l'état de l'atmosphère permettait de distinguer le pic; je remarquai toujours le même phénomène, et je suis convaincu que, bien qu'on n'y voie point de flammes, la constance de la sortie et l'aspect toujours semblable que cette colonne de fumée présente, ne peuvent être que le produit d'une fermentation ignée dans l'intérieur de la montagne. Je dois ajouter que j'ai vu, en une seule occasion il est vrai, la tête de la colonne portée à l'ouest, probablement changée par les vents supérieurs.

Le même aspect continua de se montrer jusqu'à l'époque des chaleurs; l'atmosphère se chargea alors de tant de vapeurs, qu'il fut impossible même de voir la montagne; et les pluies, qui commencent à tomber, n'ont point encore rétabli l'état primitif des choses.

Peu exercé à décrire les phénomènes de la nature, je crains bien que vous ne compreniez pas entièrement l'impression que je voudrais pouvoir vous communiquer; mais en se figurant une grande colonne de fumée, sortant avec violence du milieu d'un fourneau ardent, noire à sa base et plus claire au sommet (où le

vent vient la disperser à la région supérieure de l'atmosphère), je pense que vous aurez une idée réelle du phénomène que nous avons sous les yeux.

Le pic où l'on l'observe est au nord vrai de *Rungapannéi* : c'est le plus élevé de tous ceux de cette partie de l'Himalaya. Je pense que si c'est réellement un volcan, son cratère doit être situé au nord du sommet, parce que, au moment où l'on vit la fumée, le pic fut parfaitement visible, et qu'elle paraissait sortir de derrière : il est possible qu'elle sorte d'un plateau inférieur qui nous reste caché par le sommet.

Il est vraiment impossible que les apparences en question soient produites par des nuages, car on n'a point d'exemple que jamais aucun d'eux ait conservé la même forme pendant plusieurs mois consécutifs, tout en gardant la même position dans l'atmosphère. Je terminerai mes observations en ajoutant que, pendant toute la durée du phénomène, les sommets de tous les autres pics restèrent parfaitement distincts, dégagés de nuages et n'offrant aucun indice de fumée semblable à celle dont cette note est le sujet. »

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Expédition du capitaine Franklin.

Nous recueillons ici les documens les plus importants et les plus nouveaux publiés jusqu'à présent sur cette entreprise scientifique. Quelques-unes de ces lettres n'ont point encore été traduites ; elles intéressent la géographie botanique ; elles offrent des détails curieux sur la flore du Nord Amérique ; c'est ce qui nous a engagé à les insérer.

Fort Franklin, lac du Grand-Ours, 6 février 1826.

A New-York nous fûmes accueillis avec bienveillance et même avec intérêt par la haute société ; nous y passâmes huit jours fort agréablement. Nous remontâmes ensuite le fleuve Hudson dans un

bateau à vapeur pour nous repdre à Albanie. Ce fleuve est magnifique, et le pays qu'il arrose, riche de sites variés, et dont la plupart sont remarquables par un caractère tout-à-la-fois imposant et romantique. Albanie, siège du gouvernement de l'État de New-York, n'offre ni ce mouvement commercial, ni cette activité industrielle qui anime les villes maritimes des Etats - Unis. Elle est bien bâtie, bien habitée, et a le bonheur d'avoir pour gouverneur le général Witt-Clinton, militaire aimable et savant, qui eut la bonté de nous offrir l'hospitalité. Le dimanche, à l'église, le ministre presbytérien adressa à l'Eternel une prière particulière pour le succès et le salut des personnes de l'expédition.

Nous louâmes ici trois voitures pour nous transporter à Lewistown, à quatre milles d'Albanie. Notre société se composait alors de cinq officiers, quatre soldats de marine et du consul britannique, M. Buchanan qui nous accompagna jusque dans le haut Canada, et nous fut très - utile par sa connaissance des routes, des manières de voyager et des mœurs des habitants. En quittant Lewistown, nous passâmes le fleuve Niagara, et nous le remontâmes l'espace de sept milles pour contempler la chute célèbre de ce nom. Je n'entreprendrai pas de la décrire moi-même; elle a souvent été l'objet de tableaux plus ou moins heureux, et, cependant, son admirable aspect me parut cent fois plus imposant, plus grandiose que l'idée que ces tableaux peuvent en donner. Les autres cataractes, comparées à celle du Niagara, doivent être comptées pour rien. C'est un immense et superbe monument de la puissance du Créateur, de celui qui dirige à son gré les eaux, et qui leur a imprimé ici un mouvement que toutes les forces humaines ne pourraient arrêter. Opposez Xerxès et ses satrapes, ou le plus grand des potentats à la tête de la plus puissante armée qui ait jamais foulé la terre, et il suffira d'une minute pour les anéantir avec leurs hordes innombrables. Les environs de la chute sont charmans. Les riches habitants de l'Etat de New-York y viennent passer la saison des grandes chaleurs dans de jolies maisons de campagne décorées

avec une élégante simplicité. Une auberge domine la chute. Quelques degrés en bois, établis sur le bord du fleuve, permettent aux curieux de monter et de descendre. Cette chute a de si vastes proportions, qu'en contemplant le cours effroyable des eaux qu'elle précipite, l'œil aperçoit à peine les objets que l'industrie humaine y a joints.

De la chute du Niagara nous nous rendîmes successivement au fort Saint-Georges sur le lac Ontario, puis à York, où nous séjour-nâmes vingt-quatre heures; après quoi nous montâmes dans des charrettes qui nous conduisirent, par des routes affreuses, dans un pays mal habité jusqu'au lac Simcoe que nous traversâmes. Nous descendîmes ensuite le fleuve Nattawassaga jusqu'au lac Huron, et parvîmes en peu de jours à Penetanguishene, dépôt naval où nous fûmes rejoints par vingt-quatre Canadiens qui nous étaient envoyés de Montréal. Montés sur deux grands canots chargés de provisions, nous côtoyâmes les lacs Huron et Supérieur jusqu'au fort Williams, ancien entrepôt de la Compagnie des commerçans en pelleterie du nord-ouest. Nous y échangeâmes nos grands canots contre de plus petites embarcations propres à la navigation des rivières; et nous nous séparâmes en deux divisions. Le capitaine Franklin et moi nous prîmes les devants dans un canot peu chargé, et MM. Black, Kendall et Drummond nous suivirent dans trois autres canots qui portaient nos munitions. Nous arrivâmes le 15 juin à Cumberland-House, notre quartier d'hiver dans la première année de notre expédition antérieure. Ce fut également durant l'hiver dernier le séjour de quelques-uns de nos gens qui, pourvus de trois bateaux et de quelques provisions, avaient quitté l'Angleterre en juin 1824. Nous les rejoignîmes le 20 juin, assez à temps pour les aider à atteindre et à franchir ce point élevé, qui divise les eaux tombant dans la baie d'Hudson de celles qui se portent vers l'Océan arctique. La grande sécheresse avait tari le cours des rivières et des ruisseaux qui sillonnent en tous sens l'isthme de Methy; l'eau manquait pour le flottage des canots, si ce n'est dans

quelques petits bassins séparés les uns des autres par des gués fort étendus et presque secs. Il nous fallut porter les bateaux pendant presque toute la longueur de l'isthme, et cela par des marécages où d'innombrables mosquitoes nous incommodaient à chaque pas. L'isthme de Methy, qui s'étend sur une chaîne de collines sablonneuses, a lui-même environ douze milles de long; et, durant ce trajet, les bateaux furent portés sur les épaules des marins partout où ils ne pouvaient flotter sur les ruisseaux en question. Après cette opération pénible, qui causa des engorgemens aux jambes de la plupart de nos gens, nous descendîmes la rivière Athapeskow, et nous arrivâmes au fort Chepawayan sur le lac des montagnes, le 15 juillet. En consultant les voyages de Mackensie, vous verrez que c'est du fort Chepawayan que cet explorateur partit, le 3 juin 1686, pour son mémorable voyage à l'Océan arctique, dans le cours duquel il découvrit le fleuve qui porte son nom, et ouvrit au commerce des pelleteries une vaste étendue de pays jusqu'alors inconnus.

Le capitaine Franklin dut rester au fort Chepawayan jusqu'à ce que M. Black y fût arrivé, afin de pouvoir congédier ceux des Canadiens qui devaient retourner chez eux dans cette saison, et de faire quelques autres dispositions pour la suite de l'entreprise; mais pour qu'il ne se perdît pas de temps, il fut convenu que je prendrais les devants en emmenant avec moi les cinq bateaux, et je partis en conséquence le 21.

Les canots, sous MM. Black et Kendal (M. Drummond étant resté à Cumberland-House pour herboriser sur le Sankatchevan), arrivèrent enfin à Chepawayan le 23, et le surlendemain, le capitaine Franklin, après avoir renvoyé au Canada un canot chargé des voyageurs dont les services ne lui étaient plus nécessaires, partit pour me rejoindre. Nous fîmes tous rendus au lac de l'Esclave le 26 juillet, seulement deux jours plus tard que nous n'y étions arrivés dans la seconde année de notre expédition antérieure; différence dans la marche qui ne doit s'attribuer qu'à la connaissance perfectionnée que nous avons acquise de la route

et du mode de voyager, et aux bonnes dispositions faites par le capitaine Franklin. Après avoir passé deux jours sous le toit hospitalier de M. Macvicar, qui nous avait témoigné tant d'intérêt à l'époque de nos souffrances précédentes, je m'avançai de nouveau, et suivant la côte méridionale du grand lac de l'Esclave, j'atteignis enfin le fleuve Mackensie, et j'y pénétrai. Le courant de ce superbe fleuve nous emporta rapidement en avant, et, le 3 août, nous arrivâmes au fort Simpson, situé au confluent du fleuve des Montagnes et de la Mackensie. En descendant toujours ce dernier fleuve, nous parvîmes, le 6 du mois, à 7 heures du matin, au fort Norman, c'est-à-dire à 200 milles plus loin où nous débarquâmes. Au fort Norman, je laissai un bateau chargé d'une portion de nos munitions et d'un équipage d'élite pour le capitaine Franklin, et marchant toujours avec les autres, je sortis du fleuve Mackensie et je rencontrai celui du Grand-Ours, qui s'unit à ce dernier à environ 30 milles au-dessus du fort Norman. La rivière du Grand-Ours a un courant très-rapide; car, quoi qu'elle ait 76 milles de long (25 lieues), on le descend en huit ou neuf heures, tandis que, pour le remonter, il faut trois ou quatre jours de marche. Le 16 août, nous arrivâmes au fort Franklin, qu'on s'occupait alors à bâtir.

M. Dease, l'un des principaux négocians de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui, accompagné d'un petit nombre d'hommes, s'y était rendu au mois de juin, dans le but de faire quelques préparatifs pour nous recevoir, ne s'attendait pas à nous voir arriver avant le 25 septembre; le capitaine Franklin atteignit avec les personnes de sa suite, le fort Norman, le lendemain du jour où je l'avais quitté; puis, laissant en arrière M. Black avec les munitions, lui et M. Kendall descendirent rapidement le fleuve avec un équipage de sept hommes, y compris l'interprète esquimaux. Le troisième jour, ils avaient dépassé le fort Bonne-Espérance (lat., 67° 28') qui est le dernier des postes de la Compagnie, et, en trois jours de plus, ils atteignirent enfin l'Océan arctique. Ils virent que le fleuve s'y jetait par plusieurs embouchures séparées

les unes des autres par des deltas fort bas, que les débordemens du fleuve submergent, en général, au printemps. L'île des Baleines de Mackensie, terme du voyage du navigateur de ce nom, est un des plus avancés de ces deltas; mais cette île est environnée par les eaux douces du fleuve, et ce n'est qu'en approchant de l'île de Garry, trente milles plus loin vers la mer, qu'on aperçoit enfin l'eau salée, qui se distingue de l'eau bourbense de la rivière par une nuance très-tranchante. Le capitaine Franklin débarqua à l'île Garry, six mois justes après l'époque de son départ d'Angleterre, et ses amis n'apprendront peut-être pas sans émotion, que là, il déploya pour la première fois un drapeau en soie que sa femme avait brodé, dans sa dernière maladie, et qu'elle lui avait remis avec un pressentiment malheureusement trop bien fondé, qu'ils ne se reverraient plus en ce monde.

L'île de Garry est située au 69° 29' de latitude et par le 135° 41' de longitude occidentale. Du sommet de sa plus haute élévation, on aperçut un grand nombre de baleines noires et blanches et de veaux marins. Après y avoir passé un jour à faire des observations astronomiques, et avoir joui du bonheur de contempler une mer sans glaces, les voyageurs partirent pour retourner au poste d'où j'écris; ils y arrivèrent le 6 septembre. Pendant leur absence, nous avions donné au fort le nom de Franklin, qu'il porte maintenant. Ils aperçurent dans l'île de Garry plusieurs traces de campemens abandonnés par les Esquimaux, et pas un seul de ces sauvages. Quelques petits ouvrages en fer furent déposés dans leurs huttes, et depuis, on a su par une tribu d'Indiens, appelés *Yeux-Vifs*, qui fréquentent le fort de Bonne-Espérance, que ces présens ont été trouvés par ceux auxquels ils étaient destinés. A compter de son départ de New-York, le 26 mars jusqu'au 6 septembre, époque de la réunion des deux divisions au fort Franklin, l'expédition a parcouru l'espace de 5,160 milles, dont 596 dans les États-Unis et les parties habitées du haut Canada. A la date de cette lettre, tout ceux qui la composaient joussaient d'une bonne santé et n'atten-

daient, pour recommencer leurs travaux, que la fin de juin, époque où les fleuves seraient débarrassés des glaces.

Nous allons prendre maintenant dans la correspondance du docteur Richardson, ce qui est relatif à la végétation du pays. Nous donnerons en même-temps quelques fragmens de lettres de MM. Drummond et Douglas.

Fort Franklin, sur le lac du Grand-Ours, 10 novembre 1825.

Dépuis ma dernière lettre, nous avons poursuivi notre voyage presque sans interruption, jusqu'au moment de notre arrivée ici. Le capitaine Franklin, ayant continué sa navigation au large, a trouvé la mer, jusqu'aux bornes de l'horizon, entièrement libre de glaçons. Cette circonstance est bien propre à accroître l'espoir de succès dont nous nous flattons. Notre manière de voyager en descendant le fleuve, ne nous ayant permis de mettre pied à terre que deux fois par jour, m'a empêché d'herboriser au-delà des endroits où nous nous arrêtions pour camper ou pour déjeuner. Aussi, depuis notre entrée dans la contrée qui avait été déjà parcourue, ma liste ne s'est pas augmentée de plus de cinquante espèces. Si je pouvais explorer pendant l'été les *Rocky mountains*, qui, en quelques endroits, ne sont pas à plus d'une journée de marche de la rivière Mackenzie, je recueillerais, je n'en doute pas, quelques espèces nouvelles. Mais, quoique je me propose de faire tout ce qui dépendra de moi pour gravir quelques uns de leurs sommets avant mon retour, je crains que ce ne soit dans une saison trop avancée pour herboriser. Drummond est demeuré sur la Saskatchewan, et quoique les Indiens de ce pays aient montré cette année un peu de turbulence, ce qui l'obligera à faire ses courses avec précaution, j'espère que les plans qu'on a adoptés lui permettront de gravir avec sécurité les montagnes dans cette latitude, et qu'il en rapportera une abondante moisson. Je compte principalement sur lui pour l'entomologie et la botanique, dirigeant moi-même en grande partie mon attention sur d'autres ob-

jets. Nos collections, avant Cumberland-house, faites sur un pays que nous n'avions pas encore visité, contiennent plusieurs plantes qui ne se trouvent pas dans les flores d'Amérique; mais il n'y a guère que deux ou trois espèces qui n'aient été pas décrites. Ce sont en général des plantes hâtives. Les violettes surtout sont abondantes. J'espère que nos échantillons répandront quelque clarté dans ce genre difficile à connaître, quoique je ne pense pas que nous ayons rien ajouté au nombre des espèces. Les mousses de Drummond formeront la collection la plus complète qui ait été faite pour l'Amérique du nord, et j'espère qu'elle approchera, pour le nombre des espèces, de la *Muscologie* d'Angleterre.

Voici la liste de celles qui ont été recueillies pendant notre dernier voyage.

<i>Sphagnum latifolium.</i>	<i>Azzhenopterum heterostichum.</i>
<i>Andræa rupestris.</i>	<i>Anomodon viticulosus.</i>
<i>Phascum subulatum.</i>	<i>Bryum roseum.</i>
<i>Crispum.</i>	<i>Argenteum.</i>
<i>Diphyscium foliosum.</i>	<i>Punctatum.</i>
<i>Gymnostomum pyriforme.</i>	<i>Cuspidatum.</i>
<i>Truncatum.</i>	<i>Marginatum.</i>
<i>Lapponicum.</i>	<i>Turbinatum.</i>
<i>Rupestre.</i>	<i>Hypnum triquetrum.</i>
<i>Eucalyptia streptocarpa.</i>	<i>Abietinum.</i>
<i>Rhaptocarpa.</i>	<i>Tortula convoluta.</i>
<i>Weissia controversa.</i>	<i>Trichostomum pallidum.</i>
<i>Curvirostra</i>	<i>Microcarpum.</i>
<i>Grimmia affinis.</i>	<i>Pterogonium duæ species.</i>
<i>Tortula subulata.</i>	<i>Leucodon sciuroïdes.</i>
<i>Bartramia crispa.</i>	<i>Alterum.</i>
<i>Funaria.</i>	<i>Dicranum longifolium.</i>
<i>Cynodontium flexicaule.</i>	<i>Montanum.</i>
<i>Fontinalis cupillacea, abundant</i>	<i>Heteromallum.</i>
<i>fruit.</i>	<i>Rufescens.</i>

<i>Didymodon trifarium.</i>	<i>Hypnum velutinum.</i>
<i>Glaucescens.</i>	<i>Incurvatum.</i>
<i>Inclinatum.</i>	<i>Prælongum.</i>
<i>Orthotrichum clavellatum.</i>	<i>Halleri.</i>
<i>Pumilum.</i>	<i>Aureum.</i>
<i>Ludwigii.</i>	<i>Riparium.</i>
<i>Crispum.</i>	<i>Alopecurum.</i>
<i>Bartramia fontana.</i>	<i>Aduncum.</i>
<i>Pomiformis.</i>	<i>Stellatum.</i>
<i>Hypnum dimorphum.</i>	<i>Silesianum.</i>
<i>Polymorphum.</i>	<i>Pulchellum.</i>
<i>Rutabulum.</i>	<i>Jilaceum.</i>
<i>Cupressiforme.</i>	<i>Palustre.</i>
<i>Illecebrum.</i>	

J'ai trouvé aux environs du fort Franklin le *Bryum squarrosum* en graines. Je crois avoir découvert aussi une nouvelle espèce de *splachnum*, avec un filet long et très-mince, une petite capsule sur le côté de l'apophyse, et presque pas de tige. Il y a encore en abondance une petite espèce de mousse ressemblant à celle que Wahlenberg décrit sous le nom de *B. pulchellum atropurpureum*, mais bien différente de l'échantillon *B. pulchellum* de Funck. Elle a une capsule plus petite, ressemblant beaucoup, comme l'observe Wahlenberg, à la *Weissia nigrita*. La liste précédente ne comprend pas les mousses recueillies par Drummond, depuis notre séparation. Ajoutée à la première collection, elle porte le nombre des mousses du pays à plus de 150, et je suis certain que nous en découvrirons encore autant, et peut-être davantage.

La *Callitriche autumnalis* croît sur ce lac, et ne ressemble en rien à celles que j'ai vues en Angleterre, soit pour le port, soit pour le fruit. Elle fleurit sous l'eau. Le capitaine Franklin a apporté de l'île Carey, à l'embouchure de la Mackenzie, quelques

espèces que vous avez décrites dans l'appendix de Parry, entre autres le *Pyrethrum*, à grande fleur. J'ai trouvé aussi sur le sommet d'une colline voisine, une petite plante de la *Syngénésie*, fort curieuse. Elle a la feuille comme une chrysanthémum, avec un lobe terminal très-obtus, une seule fleur, avec un calice comme l'*Érigeron*. Elle était en graines lorsque je la cueillis, et je n'en pus voir la corolle.

Liste des graines envoyées.

1	<i>Ribes locustre</i> ,	Terrain pierreux.
2	<i>Ranunculus lapponicus</i> .	Terrain humide et gras.
3	<i>Viola</i> .	Dans les bois épais.
4	<i>Potentilla pennsylvanica</i> .	Lieux pierreux.
5	<i>Draba</i> .	Endroits secs.
6	<i>Ranunculus pennsylvanicus</i> .	Pierreux.
7	<i>Aquilegia</i> .	Dans les bosquets, au bord des rivières.
8	<i>Ranunculus</i> .	
9		
10	<i>Ribes hudsonianum</i>	Dans les bois.
11	<i>Vesicaria arctica</i> .	Lieux élevés et arides.
12	Plante de la didynamie.	Sols calcaires.
13	<i>Ranunculus</i> .	
14	<i>Polemonium</i> .	Capsule à trois valves, beau- coup de graines. Tube de la corolle sans valves; Sol sa- blonneux et profond.
15	Plante de la tetradynamie.	Sols argilleux.
16	<i>Heracleum</i> .	
17	<i>Linum sibiricum</i> .	Terrains calcaires.
18	<i>Primula farinosa</i> .	Argile compacte.
19	<i>Sisymbrium brachycarpum</i> .	Endroits découverts.
20	Plante de la tetradynamie.	Endroits secs.

21 <i>Athemont hudsoniana</i> .	Bords des rivières.
22 <i>Primula pusilla</i> .	Argile compacte.
23 <i>Carex</i> ?	Bords des lacs.
24 <i>Primula egalikensis</i> .	Sol humide et argileux.
25 <i>Ranex</i> .	Lac de l'ours.
26 <i>Xylosteum</i> .	Dans les bois.
27 <i>Gramen</i> .	Bords des lacs.

Des graines des mêmes plantes ont été envoyées à M. Sabine et au docteur Graham.

De M. Drummond.

Des Rocky mountains, 26 avril 1826.

Si je prends la liberté de vous écrire de cette partie du monde, c'est moins pour vous communiquer des découvertes que pour vous faire connaître ma manière d'être, et vous remercier de l'occasion que vous m'avez fournie de voir des objets qui ont le plus grand rapport avec mes goûts. Je ferai mon possible pour vous donner une légère idée du pays que j'ai vu ; car la manière dont nous avons voyagé ne m'a pas beaucoup permis d'en observer les productions. En débarquant à New - York, je fus frappé de l'aspect nouveau pour moi, des arbres qui croissent dans la ville : tels que le *platanus occidentalis*, et le *catalpa syringifolia*, avec ses fruits singuliers. Les forêts des environs de New - York se composent de chênes et d'arbres tombant de vétusté. Les grandes routes sont bordées de peupliers et de saules probablement exotiques, qui deviennent fort gros.

A l'ombre des forêts je reconnus deux espèces de *wintergreen* ombellées très-communes, la *mitchella repens*, etc. Dans les marécagés, le *pothos fastida* alors en fleurs, et des débris d'herbes et de plantes qui m'étaient inconnues. Parmi les *musci*, je remarquai trois ou quatre espèces de *leskea*. Je vis aussi pour la première fois l'*orthotrichum clavellatum*, et une mousse ressemblant au *leucodon sciureoides*. Les bas fonds étaient couverts de *juniperus virginianus* ;

et la *sarracenia purpurea* y croissait parmi les *sphagni*. L'aspect général du pays fut toujours à – peu – près le même jusqu'au moment où nous arrivâmes aux lacs Huron et Supérieur; là il devient plus montagneux, mais les rochers sont entièrement nus. Le froid occasionné par les lacs, peut faire classer ce pays au rang des contrées sous-alpines. Je trouvai sur les rochers près des rives, et en grande abondance, la *grimmia ovata* et *unicolor*, le *gymnostomum laponicum* (rare), le *pterogonium* filiforme, etc., l'*aspidium fragrans*, la *woodsia ilvensis*, et l'*orthotrichum elegans*, *ludwigii* et *crispum*, communs; le *pinus banksiana* commençait à se montrer, ainsi que le peuplier dans les endroits plus marécageux. La *primula pusilla* en fleurs couvrait les rivages. Un peu au-dessus du fort Williams, j'observai la *woodsia glabella*, et je crois une nouvelle espèce de *pteris*. Les chênes et les peupliers continuent à se trouver, mais font insensiblement place au *pinus alba* et *banksiana*. Les mousses qui croissent sous leur ombrage, sont en général l'*hypnum crista-castrensis*, *schreberi* et *abietinum*. L'*hypnum nitens* est commun dans les marécages, ainsi que plusieurs *lycopodium* qu'on ne trouve pas en Angleterre. Le *ledum latifolium*, la *gualtheria procumbens*, la *linnaea borealis* sont très-abondantes. On trouve aussi dans les marais l'*andromeda polyfolia* et *calyculata*.

Le pays continua à n'être entrecoupé que de petites collines et de lacs, et à présenter la même végétation jusqu'à Winnipeg. Là, ce n'est qu'un marécage continu, où l'on ne voit guère autre chose que des saules et des roseaux. Sur les rochers calcaires, je remarquai le *gymnostomum tenue*, et une nouvelle espèce, la *weissia calcarea*, etc. Les marais se prolongent au-delà de Cumberland-House, où je trouvai en abondance le *bryum triquetrum*.... Pendant un séjour de six semaines, je n'y recueillis que très – peu de plantes, et pour la plupart fort communes. Les eaux du lac, sur lequel Cumberland-House est situé, grossirent prodigieusement, et inondèrent tous les environs. Les bois étaient entièrement composés, en cet endroit, de peupliers et de saules. Je m'a-

perçus de l'effet de la crue des eaux en traversant la Saskatchewan ; les plantes de ses bords avaient péri , et la rapidité de notre marche ne me permit pas de visiter l'intérieur. Le niveau de la plaine , à Carlton-House , est de cinquante pieds au-dessus de la rivière , qui en cet endroit s'était élevée de vingt-cinq. Presque toutes les plantes que je vis dans la plaine , avaient cessé d'être en fleur ; mais je remarquai que celles de la Diadelphie étaient très-nombreuses. Les plaines, en général sablonneuses, sont peu favorables aux mousses. Comme il régnait beaucoup d'agitation parmi les Indiens des environs de Carlton, je me déterminai à pousser jusqu'à Edmonton, environ quatre cents milles plus loin dans l'ouest. La facilité que cette course m'offrait de voir des plantes , me mettait à même de juger de ce que je pouvais attendre pour la suite. Malheureusement c'est toujours à-peu-près la même chose.

Je trouvai l'occasion de faire partie d'une petite troupe qui se rendait à Colombie, ce qui me détermina à aller aux montagnes. Nous quittâmes la Saskatchewan, et nous nous rendîmes à la rivière Assinaboine, à cent milles nord-ouest d'Edmonton , à travers un pays couvert de forêts de saules et de peupliers. Je ne puis évaluer la distance qu'approximativement. Je remarquai plusieurs plantes que je n'avais pas vues encore , mais rien d'intéressant. Les voyageurs remontèrent la rivière dans des canots jusqu'aux montagnes qui sont à environ trois cents milles ; mais , comme ces canots étaient trop chargés , quelques-uns de nous durent faire la route par terre , et le désir de voir le pays m'engagea à être de ce nombre. Nous partîmes le 1^{er} octobre , mais malheureusement le 4 il tomba une telle quantité de neige qu'il me fallut renoncer à mes herborisations. Nous arrivâmes en dix jours aux montagnes , sans aucun accident. Le pays est partout très-boisé , mais il devient d'un aspect plus irrégulier en se rapprochant des montagnes. Je remarquai une espèce de pin que je n'avais pas vue encore ; c'est probablement le *pinus taxifolius*. Le *pinus banksiana* est le plus commun. Je trouvai en cet endroit un chasseur

indien que je me décidai à accompagner pendant l'hiver, attendu que la neige m'empêchait de songer à la botanique. Je reconnus cependant en quelques endroits découverts, plusieurs espèces intéressantes : la *menziesia cœrulea*, l'*arbutus alpina* avec ses baies rouges ; quatre ou cinq espèces de *pedicularis* ; les *juncus triglumis* et *spicatus* ; et deux ou trois autres espèces que je ne connais pas ; une plante ressemblant beaucoup à l'avoine, et qui est probablement l'*hudsonia*, non décrite par Nuttall ; quatre ou cinq saxifrages ; plusieurs *potentilla*, dont quelques-unes nouvelles ; le *dryas integrifolia* et *octopetala* ; deux ou trois espèces de *draba* et d'*alyssum* non décrites ; un beau *pteris* ; deux ou trois espèces d'*artemisias*. Parmi les mousses, j'en vis peu qui fussent nouvelles pour moi, et aucune que je croie pouvoir ranger parmi les plantes alpines. Le *splachnum angustatum* et les *mnioïdes* sont abondants, ainsi qu'un petit *gymnostomum* que je crois nouveau, ressemblant au *gymnostomum donianum*, mais de moitié plus petit, et venant dans les endroits pierreux. Je vis le *bryum demissum*, portant un petit nombre de capsules ; les *ettraria nivalis* et *cucullata* sont abondantes ; j'ai reconnu aussi la *dufourra arctica*. J'espère d'après cela, être à même de réparer, en quelque sorte, la perte du temps qui s'est écoulé sans que j'aie pu en profiter. L'hiver a été extrêmement rigoureux ; et, par conséquent, les animaux rares et chétifs ; cependant je n'ai pas manqué de vivres. J'ai parcouru le pied des montagnes l'espace de trois cents milles, au nord du Portage, et je suis revenu ici depuis peu de jours. Je suis allé me promener sur quelques parties de terrain que la neige ne recouvrait pas, et j'ai reconnu qu'il paraîtrait incessamment quelques fleurs, telles que la *saxifraga oppositifolia*, une *draba*, et une plante dont le genre m'est inconnu, mais que je crois une *globularia*. Je me propose de passer l'été dans les montagnes, de les traverser, s'il est possible, pendant l'automne, pour me rendre sur la Colombie, et de revenir au printemps à Carlton-House, pour y demeurer jusqu'au moment où je dois rejoindre le docteur Richardson à Cumberland-House vers le 5 août.

1827. Il y a fort peu d'insectes dans ce pays, et ce sont à-peu-près les mêmes qu'on trouve en Angleterre. Je m'occupe en ce moment de la chasse des oiseaux : mais ils ne sont pas très-nombreux ici, et disparaissent entièrement pendant l'hiver.

De M. Douglas.

Des grandes Chutes sur la Colombie, 24 mars 1826.

Monsieur, vous avez reçu, par le retour de M. Scouler, des détails intéressans sur la partie nord-ouest de l'Amérique. Son départ me fut très-sensible; pendant plusieurs jours, je me trouvais bien seul.

La partie supérieure du pays m'a paru extrêmement intéressante, et sa végétation est tellement différente de ce que présentent les côtes, que j'ai résolu de consacrer une année entière à son examen. Quoique cette résolution n'ait pas tout-à-fait reçu l'assentiment de M. Sabine, qui m'a défendu de rester dans ce pays après le départ du bâtiment; j'espère qu'il n'en sera pas trop contrarié. Je crois pouvoir atteindre les *Rocky Mountains* dans le mois d'août, et achever, avec ce que je possède déjà, une riche collection. Pendant l'hiver dernier, j'ai été constamment occupé à ramasser des mousses et des *Jungermannia*, et à faire des collections de zoologie. Je vous apprends avec plaisir que j'ai découvert une nouvelle espèce de pin, la plus grande du genre, et présentant probablement les plus beaux échantillons de la végétation américaine. Il atteint l'énorme dimension de 170 à 220 pieds anglais de hauteur, et de 20 à 50 de circonférence; les cônes ont de 12 à 18 pouces de long; j'en ai un qui a 16 pouces et demi de long et 10-pouces de tour dans la partie la plus grosse. Le tronc de cet arbre est extrêmement droit et dépourvu de branches jusqu'à une légère distance de l'extrémité qui forme une ombelle parfaite. Le bois de belle qualité donne beaucoup de résine. Des arbres de cette espèce croissent encore, malgré qu'ils aient été brûlés en partie par les habitans (usage très-fréquent parmi

ceux-ci, pour s'éviter la peine de ramasser d'autres bois), donnent une substance que je crois n'être autre chose que du sucre, bien que je sois presque effrayé de l'affirmer. Au reste, comme on en a envoyé en Angleterre avec les cônes qui la produisent, sa véritable nature sera bientôt connue. L'arbre croît abondamment à deux degrés au sud de Colombie, dans le pays habité par la tribu des Indiens appelés Umptqun. Ils ramassent les pignons en automne, et en font des espèces de gâteaux qui sont considérés comme un objet de luxe. La substance sucrée est employée pour assaisonnement comme le sucre chez nous. Je me propose de prendre plusieurs échantillons de ce pin, pour pouvoir en donner une idée assez correcte, et un sac de pignons. Je desire beaucoup me procurer le *phlox speciosa*, et s'il existe ici, j'espère y parvenir. Il y a dans ce pays plusieurs liliacées très-curieuses.

J'ai reçu des nouvelles de la compagnie du capitaine Franklin, du lac Cumberland; ils se rendaient au lac de l'Ours où ils doivent passer l'hiver. J'apprends qu'un M. Drummond, qui est probablement le botaniste de ce nom, qui a demeuré à Forfar, accompagne l'expédition en qualité de naturaliste. Il se trouve sur le côté opposé des montagnes, vers la rivière Pene. Il y a ici un nommé M. Macleod, qui a passé les cinq dernières années au fort Bonne-Espérance, sur la rivière Mackensie. Il m'apprend que s'il faut s'en rapporter aux habitans, qu'il connaît parfaitement, il doit exister un passage au nord-ouest. Ils parlent d'une grande rivière qui coule parallèlement à la Mackensie, et se jette à la mer près le cap de Glace, au nord duquel se trouve, dans une île, un établissement où les vaisseaux marchands viennent faire des échanges. Ils assurent que les gens de cet établissement sont fort méchans, et qu'il leur arrive souvent de pendre des Indiens aux manœuvres des vaisseaux; on ajoute qu'ils portent une longue barbe. Je pense qu'on peut ajouter quelque foi à tout cela, attendu que M. Macleod me montra des monnaies russes, des peignes et quelques objets de quincaillerie, ne ressemblant en rien à ceux que fournit la

Compagnie Anglaise. M. Macleod fit rassembler les habitans l'été dernier, pour qu'ils l'accompagnassent à son départ pour la baie d'Hudson. La mer est libre, dit-il, après le mois de juillet. La conduite de ce voyageur présente un exemple frappant de ce que peut la persévérance; dans le court espace de onze mois, il a visité la mer polaire et les océans Atlantique et Pacifique, au milieu de travaux et de dangers que personne, sans doute, n'avait affrontés avant lui (1).

Je ferai mon possible pour traverser le continent pendant le printemps de 1827. Mais, si je ne réussis pas dans ce projet, je saisirai la première occasion pour me rendre en Angleterre. J'ai une bien faible provision de linge et de vêtements, puisqu'elle se borne à deux chemises, deux mouchoirs, une couverture, un manteau, et que je n'ai pas de bas. Mais il m'était impossible d'en porter davantage, attendu que le papier pour envelopper les échantillons et tous les objets nécessaires aux observations, forment déjà un assez grand embarras.

P. S. Depuis que j'ai écrit ce qui précède, j'ai trouvé le *phlox speciosa* de Pursh, végétal superbe; sa description, cependant, demandera quelque attention. J'ai trouvé aussi, du même genre, une nouvelle espèce qui se rapproche de la *setacea*, et beaucoup de *tigarea tridentata* à fleurs jaunes. Je ne sais, en vérité, où m'asseoir pour écrire, et où placer mon papier.

Je me trouve maintenant par les $47 \frac{1}{2}$ degrés de latitude nord, et 119 de longitude ouest.

De M. Douglas à M. Scouler.

Priests rapid sur la Colombie, par 48° de latitude nord, et 117 de long ouest, 3 avril 1826.

Je me suis fait une contusion au genou en clouant une caisse, et cet accident m'a donné quelque inquiétude et m'a privé du plaisir

(1) Nous avions déjà fait connaître ce passage intéressant.

sir de vous voir avant votre départ. Je partis du fort Vancouver le 22 octobre, dans le dessein de vous voir, en me rendant au port Whitby sur la rivière Chichilin. Dans la soirée du lendemain, je mis pied à terre à Oak-point pour m'y procurer quelque vivres. Un Indien me remit la lettre par laquelle vous me faisiez part de l'espoir que vous aviez de rester quelques jours de plus ; comme, d'ailleurs, des habitans m'assurèrent avoir vu le bâtiment dans la matinée même, je pris mon parti sur-le-champ, et, sans perdre de temps, je me rembarquai à onze heures du soir, espérant arriver à la baie avant le point du jour. Malheureusement, le vent étant contraire et mes Indiens fatigués, nous n'arrivâmes qu'à dix heures, et j'appris, à mon grand regret, que votre bâtiment venait de quitter la rivière depuis une heure seulement. Je trouvai Tha-a-Muxci, chef indien dont vous m'aviez parlé quelquefois. C'est un beau vieillard. D'après la demande qu'il m'en fit, je le rasai, *afin qu'il ressemblât à un chef du roi Georges*. Il m'accompagna le long de la côte, et, en remontant le Chichilin jusqu'à soixante milles de l'embouchure. Là, je traversai, près du mont Saint-Hélené, un petit espace de terrain pour me rendre à la rivière Cow-a-Lidsk, que je descendis jusqu'à sa jonction avec la Colombie. C'est la course la plus infructueuse que j'aie faite ; la saison était avancée, et la douleur de mon genou me contrariait beaucoup. Aussi, je fus contraint à m'arrêter pendant trois jours au cap Foulweather, dans une hutte construite avec des herbes et des branches de pin ; et, comme il m'était impossible de sortir pour chasser, je n'avais que fort peu de chose à manger. Je tuai, dans le courant de l'excursion, plusieurs espèces de *procellaria* et de *larus*, et un *colymbus* ; mais les pluies qui tombèrent en abondance, ne me permirent pas de les conserver. La seule plante qui me parut digne de quelque attention, est une nouvelle espèce d'*eriogonum*. Je recueillis aussi quelques semences, entre autres celles de l'*helonias tenax*, et d'un beau *carex* à grand fruit. Cette tournée, qui dura vingt-cinq jours, me réduisit à un tel état de faiblesse que, pendant

le reste de la saison, j'ai été à-peu-près hors d'état de rien entreprendre. Pendant les intervalles de beau temps qui eurent lieu dans le cours de l'hiver, j'ai parcouru les bois pour ramasser des mousses; mais je ne connais pas assez bien ces familles pour pouvoir les classer. Comme il ne fallait pas songer à la botanique, je commençai à faire une collection d'oiseaux. Mais je trouvai un obstacle dans ma vue qui, toujours extrêmement faible, avait encore considérablement diminué depuis peu. J'éprouvai la plus grande difficulté à me servir du fusil, dont j'avais jusque-là fait usage avec beaucoup d'adresse.

J'ai une espèce de pin qui est le plus beau du genre, et j'espère en obtenir bientôt de nouveaux échantillons, ainsi qu'une grande quantité de semences. C'est, sans contrédit, le plus beau végétal de l'Amérique. J'ai une autre espèce de *mimulus*, le *mimulus alba*. J'ai laissé les bords de la mer dans le milieu de ce mois; mais, quoique j'eusse pu traverser le continent et retourner en Angleterre, je pense qu'il n'est pas dans les intérêts de la Société qui m'emploie, de négliger le champ intéressant de découvertes que me présentent les pays bordant la partie supérieure des rivières. Excusez mon griffonnage; j'ai bien peu de temps à moi, et surtout bien peu de commodités pour vous écrire. Ma caisse à échantillons me sert de table et de pupitre; mais au moins elle contient quelques objets curieux.

• *Retour du docteur Blume.*

Ce célèbre naturaliste hollandais, disciple de Brugmann, vient de rentrer dans sa patrie après un séjour de neuf années dans l'île de Java. Favorisé par les circonstances, plein de zèle et de connaissances variées, il a exploré cette grande contrée avec autant de talent que de bonheur. Il revient possesseur d'une immense collection dans les trois règnes, mais surtout en plantes, dont la plupart n'ont pas encore été décrites. Quand on se rappelle combien peu

de progrès l'histoire naturelle des possessions hollandaises, en Asie, a fait depuis les jours de Rumpf et Rheede, et les tristes résultats du zèle et des recherches de M. Kuhl et Van Hasselt, et la fin déplorable des naturalistes anglais Arnold et Jack, victimes d'un climat meurtrier, on met un double prix à l'heureux retour de M. le docteur Blume. Il s'occupe activement de la publication de ses travaux, à laquelle S. M. le roi des Pays-Bas accorde une protection toute spéciale. Il faut espérer que nous posséderons bientôt une flore complète de la plus belle des colonies hollandaises. L'échantillon que le docteur Blume en a déjà fait paraître à Batavia, sous le titre d'*Aperçu général de la botanique de Java*, donne une idée de l'importance de ses découvertes.

Depuis long-temps on a remarqué entre les Finlandais, les Surjaus, les Wotjaks, les Tscherming, etc., une grande affinité dans la langue et les mœurs. Le docteur Sjongren vient d'obtenir la permission de l'empereur de Russie, d'entreprendre un voyage pour faire des recherches sur ces peuplades.

Le célèbre voyageur Beltrami a découvert dans un couvent de l'intérieur du Mexique, un manuscrit de la plus grande rareté, peut-être unique. C'est l'évangile, tel qu'il fut dicté par les premiers moines espagnols, connus sous le nom de moines conquérans qui abordèrent dans ces parages, et qui fut traduit par Montézuma en langue mexicaine (probablement en caractères hiéroglyphiques), lorsqu'il embrassa le culte catholique. Ce manuscrit, grand in-folio, est d'une écriture élégante, sur un papier indigène qui ressemble au parchemin, mais plus large que le papyrus.

La nouvelle expédition russe de découvertes, composée des vaisseaux de la marine impériale, le *Moller* et le *Seniavin*, sous les ordres des capitaines Stanjikowich et Litke, a pour objet la reconnaissance des côtes appartenantes à la Russie, dans la partie du nord de l'Océan pacifique. Le premier de ces bâtimens est chargé d'explorer les côtes N. O. et les îles Alentiennes, et le second les côtes orientales de l'Asie, le détroit de Behering, les rivages de Kamschatka, les îles Carolines, la mer d'Otschosk, etc. Ce voyage doit durer quatre ans.

On vient de retrouver à Vienne le manuscrit du journal du célèbre voyageur Seetzen. Le docteur Heinrichs, son parent, l'a acheté d'un Italien, et se propose de le publier incessamment. Il n'est pas besoin d'ajouter que les amis de la géographie attendent cette curieuse relation avec une vive impatience.

Le naufrage de l'*Antelope* fit connaître les îles Pelew, un événement semblable, la perte du navire *La Valetta*, de 300 tonneaux, commandé par le capitaine J. W. Philips, neveu du contre-amiral Burney, a fait découvrir le 10 juillet 1825, une île et un rescif de corail jusqu'alors inconnus, situés par le 21^e degré de latitude sud, et par le 143^e degré de longitude orientale (M. de G.). Les naufragés ont fait un séjour de quatre-vingt-douze jours sur cette île, qui paraît inhabitée, du moins la relation de ce naufrage ne parle pas de ses habitans.

DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

*Lettre du capitaine CLAPPERTON. — Départ du colonel DENHAM.
— FERNANDO-PO. — Le major LAING.*

Le capitaine Clapperton, dans une lettre datée de Hio ou Eyo, capitale du Youriba, le 22 février 1826, annonce qu'après avoir été dangereusement malade, il est parvenu à se rétablir sans le secours de la médecine, et qu'il est parvenu à Hio, où il a été fort bien accueilli. Il comptait se rendre à Youri où Pearce fut tué, et y réclamer ses papiers, si Bello ne les avait pas déjà envoyés et Europe. « J'ai fait, dit-il, des découvertes importantes, j'ai franchi une chaîne de montagnes, dont auparavant on ignorait entièrement l'existence, et j'ai traversé un des royaumes les plus grands de l'Afrique, dont l'Europe ne savait pas même le nom. » Il termine sa lettre par assurer que le prétendu Niger n'est qu'à deux journées de route à l'est du point où il se trouve, et affirme qu'il a son embouchure dans le golfe du Benin. C'est sans doute cette assertion positive qui a déterminé le départ et la mission du colonel Denham, qui a quitté la Tamise dans les derniers jours de décembre, sur le vaisseau le *Cadmus*. L'objet précis de son voyage et le point qu'il va visiter, sont encore officiellement inconnus; ce qui paraît certain, c'est que cette mission se rattache au projet d'ouvrir des communications avec l'intérieur, et de former un grand établissement plus central que Sierra-Léone, qui n'a pas de rivières navigables et dont le climat est meurtrier; tout fait croire que Fernando-Po est le lieu choisi pour la nouvelle colonie. Cette île a depuis long-temps été signalée comme le point le plus convenable pour l'y établir. Elle est haute, boisée, bien arrosée, elle est saine, et sa fertilité ajoute à son importance de position. Ce qui change presque cette conjecture en réalité, c'est la nomination du capitaine Owen, qui a exécuté avec autant de

talent que de persévérance, la reconnaissance des côtes orientales d'Afrique, aux fonctions de gouverneur de Fernando-Po. Les journaux anglais annoncent que l'établissement de Sierra Leone doit y être immédiatement transféré. C'est un commencement d'exécution du projet de M. Macqueen.

Une nouvelle beaucoup plus extraordinaire, c'est l'annonce du retour du major Laing, par la voie de Tripoli. On assure qu'il a écrit de Tombouctou (sa lettre est sans date), qu'il était dans l'intention de se rendre directement à Tripoli, ce qui laisserait sans exécution la partie de son itinéraire dont la science attendait les plus intéressans résultats. (*Voir la lettre de M. Delaporte à M. Jomard, qui annonce l'arrivée du major à Touat, ville dépendante du royaume de Maroc.*)

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§. 1^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance particulière du 29 décembre 1826.

M. le baron Coquebert-Montbret fait un rapport sur le manuscrit intitulé : *Mirabilia descripta per Fratrem Jordanum, etc.*, dont la Commission centrale a ordonné la publication dans le tome II (2^{me} partie) du Recueil des Mémoires de la Société.

Il offre en même temps 500 exemplaires du *Fac simile* de l'écriture du manuscrit original, pour être joints au 2^{me} volume.

MM. Barbié du Bocage font hommage de 650 exemplaires du portrait de feu M. Barbié du Bocage, leur père, pour être joints au Bulletin (N^{os} 43 et 44), qui contient l'éloge de ce savant.

La Commission centrale, réunie pour délibérer sur plusieurs articles réglementaires relatifs à son administration intérieure, entre d'abord en discussion sur la proposition faite par M. Girard, d'éta-

blir un jeton de présence: elle en adopte le principe, et nomme une Commission, composée de MM. le baron Coquebert-Montbret, le chevalier Bonne et de Freycinet, qu'elle invite à lui présenter un rapport sur les frais, le type, la valeur et le mode de répartition de ce jeton.

La Commission centrale nomme, au scrutin, une seconde Commission chargée de juger les Mémoires envoyés pour concourir au prix relatif à la *Détermination des directions suivant lesquelles le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de Hougue et le cap d'Antifer*. Cette Commission est composée de MM. le comte Andréossy, Brué et de Freycinet.

M. le Président invite M. Warden à faire un Rapport à la Commission centrale sur les travaux de deux savans Américains, MM. le docteur Mease et Tanner qui ont enrichi les Archives et la Bibliothèque de plusieurs Mémoires et Ouvrages importants, et qui peuvent être jugés dignes de recevoir des diplômes de correspondans.

Un Membre propose que la lettre, adressée par le M. Président aux membres de la Commission centrale, soit insérée dans le Bulletin. Cette proposition est adoptée.

Séance du 5 janvier 1827.

MM. le marquis de Pastoret et le vicomte de Chateaubriand, pairs de France, remercient la Société du titre de *Président honoraire* qu'elle leur a conféré, dans son Assemblée générale du 1^{er} décembre, et ils l'assurent de tout l'intérêt qu'ils portent aux succès de ses travaux.

M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences accuse réception du tome II (1^{re} partie) du Recueil des Mémoires, et témoigne à la Société tout le prix que l'Académie attache à cette publication.

M. Moris adresse ses remerciemens à la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses Membres; il fera tous ses efforts pour concourir au but qu'elle se propose.

M. le Président annonce qu'il a été déposé sur le bureau un Mémoire pour le concours relatif au *Nivellement des fleuves et des rivières de la France*. Ce Mémoire porte la devise : *Les fleuves, pour être utiles, ont besoin des secours de l'art.*

MM. les colonels Jacotin, Corabœuf et le général Haxo sont nommés, au scrutin, membres de la Commission chargée de juger ce concours.

La Section de Comptabilité communique à la Commission Centrale le budget des recettes et des dépenses pour l'exercice de 1826-1827. Ce budget est adopté.

Sur la proposition de cette Section, la Commission Centrale décide que la Carte des Pachaliks d'Alep, d'Orfa et de Bagdad, qui fait partie du tome II du Recueil des Mémoires, sera vendue séparément : elle en fixe le prix à cinq francs pour le public et à deux francs cinquante centimes pour les Membres de la Société

La Commission adopte également diverses mesures proposées par la Section de Comptabilité pour faciliter la vente du Recueil des Mémoires.

M. Eyriès, au nom de la Section de Publication, fait un Rapport verbal sur trois Mémoires manuscrits, adressés à la Société et renvoyés à l'examen de cette section. La Commission adopte les conclusions de ce Rapport, et décide que les Mémoires, dont il s'agit, seront imprimés dans le Bulletin.

M. Eyriès veut bien se charger d'ajouter quelques observations préliminaires à l'un de ces Mémoires, relatif à la religion des Druses.

M. Jomard rend compte à l'Assemblée des travaux préparatoires de la Commission mixte, chargée de rassembler les éléments nécessaires à la rédaction d'une Carte hydrographique de la France.

Cette Commission, composée de cinq Membres de la Société et de trois Ingénieurs en chef des Ponts-et-Chaussées et des Mines, a décidé qu'elle se réunirait tous les jeudis pour discuter les bases de l'opération importante dont la Société a conçu le projet.

M. Warden annonce que le capitaine J. A. Nye, de Boston, a reconnu un rocher, dans le trajet de Marshfield, au Massachusetts, à l'île de Saint-Thomas; et qu'il en a fixé la position, d'après ses observations lunaires, par $31^{\circ} 19'$ de latitude nord, et par $55^{\circ} 47'$ de longitude ouest. (Voir Documents, page 80).

M. le Président invite M. le baron Ch. Dupin à faire un Rapport à la Société sur la *Carte industrielle et minéralogique du cours de la Dordogne, de la plupart de ses affluens et, en particulier, de la Vézère et de la Corrèze*, par M. Mévil.

Il invite également M. Alex. Barbié du Bocage à faire un Rapport sur le *Grand Atlas américain de M. Tanner*.

Séance du 19 janvier 1827.

S. E. le Baron de Damas, Ministre des Affaires Etrangères, adresse ses remerciemens à la Société, pour l'envoi qu'elle lui a fait du tome II (première partie) du Recueil de ses Mémoires, en l'assurant de tout l'intérêt qu'il prend à ses utiles travaux. Sur le desir de Son Excellence, la Société s'empresse de l'admettre au nombre de ses Membres.

M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie française remercie la Société pour le même objet.

M. le docteur Sébastien Minaño, Membre de l'Académie royale d'Histoire de Madrid, admis récemment dans le sein de la Société, offre, comme un témoignage de sa reconnaissance, un exemplaire des trois premiers volumes du *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal*, qu'il publie sous les auspices de S. M. le Roi d'Espagne. La Commission centrale accueille avec intérêt cet ouvrage, qui est le premier dictionnaire général que l'on possède sur la Péninsule, et vote des remerciemens à l'auteur.

M. le Baron de Nerciat, envoyé en mission à Smyrne, informe la Société de son départ, et lui témoigne le desir de recevoir ses instructions. M. le Président invite la Section de Correspon-

dance à dresser une série de questions sur le pays que M. de Nerciat a le projet de visiter.

M. Cadet de Metz continue la lecture de son Rapport sur le Mémorial topographique et militaire du Dépôt général de la Guerre.

M. Warden annonce que l'on vient de trouver près de l'embouchure de la rivière de Calcasu, qui se jette dans le golfe du Mexique, par le 29° 36' de latitude nord, une bouteille cachetée renfermant un billet qui indique que cette bouteille a été jetée à la mer, le 16 novembre 1823, à bord du Brick, *Jack-Tar*, par le 34° 45' de latitude nord, et le 16° 1' de longitude ouest, dans l'intention de reconnaître la direction des courans.

Cette bouteille, dit-on, a dû être jetée à la mer, entre Madère et la côte d'Afrique; elle aurait donc parcouru, en trois ans, un espace d'environ trois mille lieues.

Le même Membre fait hommage : 1° d'un tableau, publié en 1826, des peuplades indiennes des Etats-Unis, qui occupent le pays à l'est des monts Rocky, classées d'après leurs langues et leurs dialectes; par A. Gallatin, actuellement Ministre des Etats-Unis, à Londres; 2° d'une Circulaire, datée le 15 mai 1826, par laquelle le Secrétaire du département de la Guerre annonce l'intention du Gouvernement, de faire rechercher tous les renseignemens relatifs aux langues des Indiens, accompagnée de modèles de vocabulaires des mots et des phrases les plus usités.

M. le Baron Coquebert de Montbret communique à l'Assemblée une Carte manuscrite, composée de plusieurs bandes, qui représente des vues du littoral de la Chine. Cette carte, très-curieuse, paraît avoir été exécutée par un Chinois.

Diverses propositions, relatives au jeûon de présence, sont renvoyées à la Commission spéciale, chargée de faire un Rapport sur cet objet.

Séance du 2 février 1827.

M. Jomard communique l'extrait d'une lettre de M. Delaporte,

Vice-Consul de France à Tanger, contenant des détails sur la mort de M. Piloti qui se préparait à faire le voyage de Tombouctou, ainsi que quelques renseignemens sur la route de Taffileh à Tombouctou. Insertion au Bulletin (Voir Documens , page 82).

Un Membre appelle l'attention de l'assemblée, au sujet d'un article inséré dans le N° 54 du Journal de la Société Asiatique , sur le voyage de l'Evêque arménien d'Ardjenzan , et sur l'opinion de M. de Saint-Martin relativement aux voyages dirigés vers le continent d'Amérique en même temps que celui de Christophe Colomb.

M. de la Roquette annonce qu'il s'est occupé de cette question.

MM. Alex. Barbié du Bocage et Bianchi font lecture d'une série de questions sur Smyrne et les environs , que la Section de Correspondance avait été invitée à rédiger pour M. le Baron de Nerciat. Ces questions sont adoptées par la Commission Centrale.

M. le chevalier Bonne , au nom d'une Commission spéciale, communique le projet d'établissement d'un jeton de présence dans le sein de la Commission centrale, dont les fonds, sauf les frais de la fabrication, seront faits par chacun des Membres qui la composent. Tous les articles de ce projet sont mis aux voix et adoptés.

M. Warden communique une note relative à la découverte de plusieurs nouvelles fies, faite, dans la mer Pacifique, par le bâtiment américain, le *Loper*, employé à la pêche de la baleine. Insertion au Bulletin. (Voir Documens , page 81).

Séance du 16 février.

S. E. le Comte de Chabrol, Ministre de la Marine, remercie la Société de l'hommage qu'elle lui a fait du tome II du Recueil de ses Mémoires; par cette publication et par l'activité qu'elle donne à ses travaux, la Société lui paraît devoir acquérir chaque jour de nouveaux titres à la reconnaissance publique et aux encouragemens du Gouvernement.

M. le Contre-Amiral de Rossel, Directeur-général du Dépôt

de la Marine, adresse les nouvelles cartes publiées par le Dépôt, depuis décembre 1824 jusqu'en janvier 1827, et qui complètent divers Neptunes de l'hydrographie française dont la Société possède la collection. Lors d'une publication nouvelle, les Cartes qui en feront partie, seront envoyées immédiatement à la Société.

M. Lamblardie, Ingénieur en chef des Ponts - et - Chaussées, annonce qu'il s'occupait de questions relatives à la marche des alluvions et au régime des marées à l'embouchure de la Seine, à l'occasion d'un Mémoire qui a paru, en 1825, sur le projet d'un barrage-déversoir maritime à établir entre Honfleur et Harfleur, lorsqu'il eut connaissance du Programme publié par la Société sur le même sujet; il fait connaître les motifs qui l'ont empêché de concourir, et prie la Société d'agréer l'offre d'un exemplaire de son ouvrage.

M. L. Choris écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Vues et Paysages des régions équinoxiales, etc.*, qui doit servir de complément à son Voyage Pittoresque autour du monde, sur le brick le *Rurick*; sa lettre contient divers détails relatifs au but et aux résultats de ce voyage.

Le même Membre annonce qu'il est sur le point de mettre à exécution un projet de voyage dans l'Amérique méridionale, et sollicite les instructions de la Société. New-Yorck, les rivières de l'Ohio et du Mississipi, le Mexique, le Guatemala, Quito, le Pérou, le Chili, Chiloé, la Patagonie et, en général, tous les pays les plus méridionaux de l'Amérique, sont les points où ce voyageur se propose de diriger ses recherches. Cinq ou six ans lui paraissent nécessaires pour exécuter ce voyage d'après le vaste plan qu'il s'est tracé, afin de le rendre utile à la science.

La Commission Centrale invite la Section de Correspondance à examiner, de concert avec le Bureau, le projet que lui soumet M. Choris, à dresser une instruction générale sur les pays qu'il doit visiter, et, enfin, à proposer les mesures nécessaires pour favoriser une entreprise dont les résultats peuvent être d'une grande importance pour la géographie de ces contrées.

M. Cadet de Metz lit la fin de son Rapport sur le *Mémorial topographique du Dépôt de la Guerre*. Insertion au *Bulletin* d'un extrait de ce Rapport.

M. Warden fait un rapport sur les ouvrages de M. le docteur Mease.

M. le Président invite MM. les Membres à soumettre, à la séance prochaine, les nouveaux sujets de prix qui, aux termes du Règlement, doivent être mis au concours dans l'Assemblée générale du mois de mars.

Il invite également les Commissions chargées de juger les concours, à préparer leurs Rapports pour la séance du 2 mars.

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 janvier 1827.

M. BALLYET, Intendant militaire.

M. J-J. BAUDE.

M. Samuel BERNARD, Membre de la Commission d'Egypte.
etc.

M. Charles DUROZIOIR, Professeur d'Histoire au Collège royal de Louis-le-Grand; et Professeur Suppléant à la Faculté des Lettres de l'Académie de Paris.

Séance du 19 janvier 1827.

S. E. M. le Baron de DAMAS, Pair de France, Ministre des Affaires Etrangères.

Séance du 16 février.

M. le Baron FÉLIX, Maréchal-de-camp, ancien Maître des Requêtes, Inspecteur en chef aux Revues, en retraite, etc.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 janvier 1827.

Par S. E. le Ministre des Affaires Etrangères : *Monumens de la France* par M. le Comte de Laborde , 24^e livraison.

Par la Société Royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande : *Le tome 1^{er} de ses Transactions* , in-4°.

Par M. Giraldez : *Tratado completo de Cosmographia e Geographia historica , phisica e commercial antigu e moderna* , tome 2 in-4° , 1826.

Par M. Girault de Saint-Fargeau : *Dictionnaire de géographie physique et politique de la France et des Colonies* , 1 vol. in-8° , Paris , 1826.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales* , cah. de décembre.

Par M. Leuven : *Journal des voyages* , cah. de novembre.

Par la Société d'Agriculture de la Charente : *Le cah. d'octobre de ses Annales*.

Par la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure : *Séance publique de 1826*.

Séance du 19 janvier.

Par M. Ch. Bailleul : *Le Bibliomappe ou Livre-Cartes* , 12 , 13 et 14^e livraisons.

Par M. le D^r S. Minano : *Diccionario geografico-estadístico de España y Portugal* , tomes 1 , 2 et 3^e , Madrid , 1826.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques* , cahier de décembre.

Par M. Rauch : *Annales européennes* , cah. de septembre.

Séance du 2 février.

Par la Société Asiatique : *Les cahiers 53 et 54^e de son Journal*.

Par le Comité grec : *Documens relatifs à l'état présent de la Grèce* , nos 3 et 4^e.

Par la Société d'Agriculture de la Charente : *Le cahier de novembre de ses Annales.*

Par la Société d'Agriculture de l'Aube : *Mémoires de cette Société, 4^e trimestre 1826.*

Par la Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure : *Extrait des travaux de cette Société, 22^e cahier.*

Séance du 16 février.

Par S. E. le Comte de Chabrol, Ministre de la Marine :

COLLECTION des Cartes hydrographiques publiées par le dépôt de la Marine, depuis décembre 1824, jusqu'en janvier 1827.

Publication de décembre 1824.

Plan de la côte sud de l'île de Wight, depuis la rade de Sainte-Hélène jusqu'à Needles-Point. — Plan de la côte méridionale d'Angleterre, depuis la pointe Blackwood de l'île de Wight jusqu'à Saint-Albans-Head. — Plan de la côte méridionale d'Angleterre, depuis Saint-Albans-Head jusqu'à Abbotsbury. — Plan de la côte méridionale d'Angleterre, depuis Plymouth jusqu'au cap Lizard. — Carte réduite de Pernambuco et de ses atterages. — Carte réduite de la partie de la côte du Pérou, comprise entre 19° 5' et 16° 20' lat. sud. — Plans d'Ilay, de la caleta de la Guata et de la caleta de Noratos — Plan de Quilooa.

Publication d'octobre 1825.

Plan de la rade et du port de Plymouth. — Plan du port de Falmouth. — Carte de l'extrémité occidentale d'Angleterre et des Sorlingues. — Plan des îles Sorlingues. — Carte de la côte occidentale d'Angleterre, depuis le cap Sainte-Agnès jusqu'à la pointe de Hartland. — Plans de la baie d'Algésiras et des mouillages de Tarifa, Marbella et Frangerola. — Plans du port de Malaga, du mouillage de la tour de Molinos et de Nerja. — Plans des anses de la Herradura, des Berenguales, de Belilla et du mouillage d'Almúñecar. — Plans de la plage de Salobrena, de Cala Houda et des mouillages du château de Ferro et d'Adra. — Plans des mouil-

lages de Roquetas, d'Almeria, de Corraletes et d'une partie de la côte d'Espagne. — Plans de l'anse Saint-Joseph, de los Escullos, du port de San Pedro et du mouillage de la Carbonera. — Plans du port de las Aguilas, du mouillage du mont de Cope et des anses d'Almazarron et de Portus. — Plans de Por-Man, du mouillage de l'île de Grossa, de l'anse de Torre-Vieja et du mouillage de Lugar-Nuevo. — Plan du port de Valdivia.

Publication de mars 1826.

Carte des côtes de France (Entrée du port de Lorient, presque île de Quiberon et partie septentrionale de Belle-Île). — Plan des entrées du Morbihan et de la rivière de Craéh. — Baie d'Alicante, rade de Bénidorme, mouillage d'Altea. — Anse de Caloe, rade d'Almorayra, mouillage de Xavia. — Port de Denia, mouillage de Cullera, môle et grau de Valence. — Carte de la côte occidentale de Corse, depuis l'entrée du golfe de Sagone jusqu'à celle des bouches de Bonifacio. — Plan des îles Sanguinaires. — Plan des mouillages au fond du golfe d'Ajuccio. — Plan des mouillages de Propuano, Porto-Pollo et Campo-Moro. — Plan des Moines ou Monachi. — Plans des ports de Figari, Bonifacio et de la Calanque de la Conça.

Publication de janvier 1827.

Carte des îlots et écueils des Pater-Noster et de la côte depuis Baate Fiord jusqu'aux îlots Høsholmer. — Plan des ports des Alfauques et de Fangal et du mouillage de Peniscola. — Plans de Tarragone et de Barcelone. — Plans des mouillages de Salon, Mataro, Lloret, et du port de Blanes. — Plans des mouillages de Palamos, de Tasa, des îles Medas, et du port de San-Felin. — Plans des mouillages de Roses et des ports de Santa-Cruz, de la Selva et de Cadaques. — Carte du golfe de la Sidre (la Grande-Synte). — Carte de la mer de Marmara. — Carte de la côte méridionale du golfe du Mexique, depuis Laguna-Madre jusqu'au cap Cateche. — Carte de la côte septentrionale du Mexique, depuis Laguna-Madre jusqu'à la Floride. — Carte de la côte du Brésil, depuis Pernambuco jusqu'à Ciara. — Carte de la côte du Brésil, depuis Ciara jusqu'à

Maranhão.—Carte des atterages du port de Maranhão.—Carte de la rade et du port de Maranhão.—Carte générale de la côte du Brésil.—Carte des côtes et du golfe de la Californie.

Par M. Choris : *Vues et Paysages des régions équinoxiales, recueillis dans un voyage autour du monde; complément du Voyage pittoresque autour du monde*, 6 livraisons. Paris, 1826.

Par M. Lamblardie : *Observations sur un Mémoire de M. Pattu, Ingénieur en chef du département du Calvados, ayant pour titre : Développement des bases d'un projet de barrage-déversoir maritime*. Paris, 1826, in-4°.

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des Voyages, cahier de janvier 1827*.

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages, cahier de décembre 1826*.

Par M. de Larenaudière : *Séance générale annuelle de la Société de Géographie, du 1^{er} décembre 1826.*—Éloge de M. Barbié du Bocage, lu dans cette séance.—Discours prononcés aux funérailles de M. Malte-Brun; plusieurs exemplaires.

Documens et Communications.

EXTRAIT des Journaux des États-Unis.

Le capitaine James A. Nye, du brick *Aurora*, de Boston, reconnut un rocher, pendant le trajet de Marshfield, au Massachusetts, à l'île de Saint-Thomas; et, suivant les observations lunaires qu'il fit, sa latitude est par 31°. 19' nord, et par long. O. 55°. 47'. Le 4 mars, dit le capitaine Nye, sur les trois heures du matin étant assis sur le pont, j'aperçus quelque chose à la surface de l'eau, que je pris pour un navire sans dessus dessous. Je le fis remarquer au matelot qui tenait le gouvernail; et, lorsque nous en fîmes à cinquante toises, nous reconnûmes que c'était un rocher de trois à cinq pieds de hauteur, et de vingt-cinq toises d'étendue du nord au sud, entouré de varec. La mer était unie; mais, auprès du rocher, on

voyait s'élever de petites vagues, qui en battaient les flancs avec bruit et qui, en se retirant, semblaient dégoutter du varec. Après l'avoir passé, nous reconnûmes qu'il avait plus d'étendue de l'ouest à l'est que du nord au sud. La matinée était si claire que nous pûmes l'apercevoir distinctement pendant quelque temps. Je n'observai pas si l'apparence de l'eau était différente, tant j'étais occupé du rocher; et ce ne fut qu'après l'avoir dépassé que j'y songeai. Mon bateau n'étant pas disponible, je ne pus me rendre sur le rocher. (Communiqué par M. Warden.)

EXTRAIT du Journal intitulé : *Nantucket Inquirer*.

Le bâtiment américain, du port de Nantucket, le *Loper*, employé à la pêche de la baleine dans la mer Pacifique, a découvert, pendant son dernier voyage, plusieurs nouvelles îles sur lesquelles on ne possède encore aucuns renseignemens.

Groupe des Starbuck sous l'équateur.	173° 30' E.
Récif.	5° 30' S. 175° 00' O.
Ile de Loper.	6° 07' S. 177° 40' E.
Ile de Tracy (habitée).	7° 30' S. 178° 45' E.
Ile Oeno.	23° 57' S. 131° 05' O.
New Nantucket.	0° 11' N. 176° 20' O.
Ile de Granger.	18° 53' N. 146° 14' E.
Rocher situé entre les îles Falkland et le continent, environ à 200 milles ouest de ces îles.	51° 51' S. 64° 42' O.
(Communiqué par M. Warden.)	

EXTRAIT d'une lettre de Tanger du 14 avril 1826, adressée à M. Jomard par M. Delaporte, vice-consul à Tanger.

Je suis fâché de reconnaître votre lettre par une mauvaise nouvelle, car il paraît qu'un sort fâcheux est attaché à tous les voyageurs en Afrique. Le pauvre M. Piloti (1), qui paraissait porté de tant de zèle pour cette expédition, et qui avait réuni tous les renseignements et matériaux qu'il avait pu se procurer, vient d'éprouver ce triste sort. Il a voulu se mêler d'affaires politiques et religieuses ; et, malgré les conseils qu'on lui avait donnés, il vient de payer son imprudence de sa tête. Il faut croire que le voyageur anglais, Laing, qui vient d'arriver à *Touat*, sera plus heureux ; cependant vous observerez que *Touat* dépend de l'empire de Maroc, et que le commerce de cet Etat est intéressé à ce que les Européens ne pénètrent pas à Tombouctou, et met tout en œuvre pour les en empêcher.

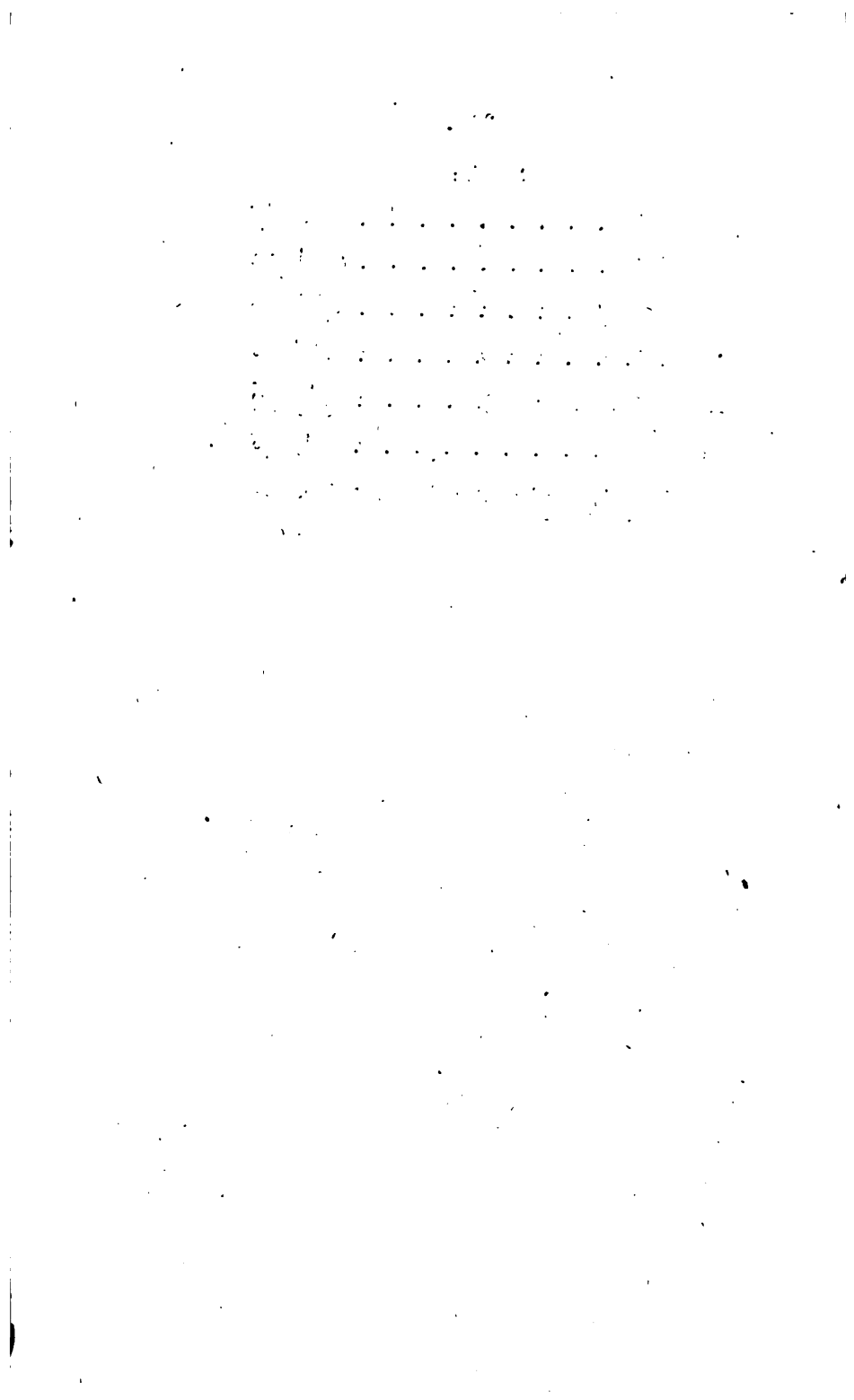
Un noir nommé Si Mohammed Labbar, de passage à Tanger, qui a été de Taffileh à Tombouctou sur un dromadaire, m'a dit avoir fait cette route en vingt-cinq jours, et qu'on ne trouvait de l'eau que dans les stations après indiquées, à compter de Taffileh, point de départ ;

(1) Antonio Piloti était un Espagnol réfugié, qui avait embrassé la religion musulmane. Après une résidence de plusieurs années dans l'empire de Maroc, il avait acquis la connaissance de la langue et lié des relations avec les Maures et les marchands qui font le commerce de Tombouctou ; c'est alors qu'il fit écrire en France pour obtenir des moyens de voyager dans l'intérieur. Il était sur le point d'effectuer son entreprise, au moment de la catastrophe à laquelle il a succombé, et qui est probablement l'effet d'une intrigue des Maures et des Juifs et d'un piège qu'ils lui ont tendu. E. J.

Savoir :

A Tabilbat	تابلت
Douimniah	دوي امنيعه
Beni-Ghareb.	بني غارب
Sergo.	سرقوا
Arouan (ou Bir Arouan).	بير اروان
Tombouctou.	تنبكتوا

Il y a cinq jours de marche entre chaque station.



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 47. — MARS.

PREMIÈRE SECTION.

REVUE.

PERSONAL NARRATIVE of a Journey from India to England. —
Voyage de l'Inde en Angleterre, par Bassora, Bagdad, les
Ruines de Babylone, le Curdistan, la cour de Perse, les
rives occidentales de la mer Caspienne et Astracan, exécuté,
en 1824, par le cap. George KEPPEL. 1 vol. in-4°. Lond. 1827.

L'auteur, second fils du comte d'Albermale, est fort jeune encore, et débute dans la littérature par cette relation intéressante et très bien écrite. Après avoir assisté à la terrible bataille de Waterloo, il suivit dans l'Inde, comme aide-de-camp, le marquis d'Hastings; et lorsque le bonheur de revoir sa patrie lui fut permis, il choisit sa route de retour par une voie de terre plus périlleuse que celle du cap de Bonne-Espérance. L'itinéraire qu'il s'est tracé ne l'a point conduit, à la vérité,

dans des contrées inconnues, et ne nous vaudra aucune nouvelle découverte, mais il offrira, grâce aux talens d'observation du jeune officier, des descriptions de lieux bien faites, des tableaux de mœurs bien dessinés : il n'en faut pas davantage pour se faire lire avec plaisir.

Le capitaine Keppel, accompagné de MM. Baillie, Hamilton, Lamb et du capitaine Hart, met à la voile de Bombay en janvier 1824, sur le vaisseau de guerre l'*Alligator*, touche à Mascate, débarque à Bassora et remonte l'Euphrate et le Tigre, visite Bagdad, fait une excursion aux ruines de Babylone, gagne Teheran par Kermanshah, parvient à Bakou sur la mer Caspienne, dont il longe les rivages jusqu'à Astracan, et se rend ensuite à Moscou, puis à Pétersbourg, où il s'embarque pour l'Angleterre.

Le premier et le second chapitre de cette relation sont consacrés à décrire les mœurs des Arabes et des Persans, et à faire ressortir les contrastes qui existent entre ces deux peuples rivaux. Le trait suivant peint à merveille l'orgueil arabe. Un cheik de cette nation avait exercé envers les voyageurs cette hospitalité des anciens jours. Ils prenaient plaisir à causer avec le plus jeune de ses fils, qui avait à peine trois ans; ses réponses spirituelles et vives leur faisaient connaître la manière dont son père l'élevait et le développement de ses premières idées. « Nous lui demandâmes, dit M. Keppel, s'il était Arabe ou Persan : indigné qu'on osât lui adresser cette question et mettre la chose en doute, sa petite main se porta sur une épée et il s'écria, tout en colère : Grâce à Dieu, je suis Arabe. A cette exclamation énergique nous nous prîmes à sourire; mais la figure du petit marmot porta long-temps les traces de son indignation, et cette répartie si prompte et si caractéristique nous fit voir avec quel soin ces deux races jalouses entretiennent chez leurs enfans la haine qu'elles se portent entre elles. »

Bassora est trop connue pour que nous nous y arrêtions : suivons plutôt notre voyageur dans les environs de cette ville, tant et si souvent décrite.

M. Hamilton, deux officiers de l'*Alligator* et M. Keppel, se rendirent à Zobeir, à huit milles de là, dans le dessein d'examiner quelques ruines qu'on suppose être celles de l'ancienne ville de Bassora. On les trouve à deux milles de Zobeir. On reconnaît les traces d'une muraille qui entourait cette ancienne cité. Là commencent les débris qui s'étendent au loin. Des fragmens de colonne sont couchés à terre dans toutes les directions ; d'autres sont debout et servent à indiquer l'étendue des bâtimens auxquels ils appartenaient ; on voit qu'ils étaient spacieux et entourés de colonnades. La partie des ruines qui existe à un mille à l'ouest de Zobeir, annonce mieux encore l'ancienne magnificence de ces constructions. Nos guides nous dirent qu'on croyait que ce quartier renfermait les palais de ces puissans et infortunés Barmecides, que l'histoire a moins célébrés encore que les Mille et une Nuits. C'est là que se trouve, dans une petite mosquée, la tombe d'un chef arabe, Zobeir, dont la ville voisine porte le nom. Ce chef fut un des premiers disciples de Mahomet, et fut tué à la bataille du *Chameau*, célèbre dans les Annales musulmanes.

Il serait difficile d'assigner une date certaine à ces ruines. D'Anville suppose qu'elles sont celles de la ville principale des Orchoëni ; Niebuhr et quelques autres voyageurs les identifient avec l'ancienne Bassora. Quoi qu'il en soit, l'époque où la ville dont elles sont les restes fut construite est tout-à-fait incertaine. Mais si nous avons une opinion à émettre dans cette question insignifiante, au lieu de reporter son existence jusqu'au règne de Trajan, nous penserions plutôt qu'Omar, dans la 14^e année de l'hégire, fut le fondateur de cette ville anéantie.

Zobeir est bien bâtie; ses rues sont droites, alignées, très-propres : c'est un contraste frappant avec Bassora, si puante et si sale. Zobeir a été fondée il y a un siècle par quelques familles arabes, qui la fortifièrent pour se mettre à l'abri des attaques et de la cruauté des Wahabis.

Les habitants de Bassora paraissent avoir autant de goût que les Anglais pour les courses de chevaux. Je crois qu'un Jockey de Londres, dit M. Keppel, eût cru sa profession déshonorée, s'il eût assisté à la course dont nous fûmes témoins. Quant à nous, nous eûmes peut-être plus de plaisir que si la chose s'était passée dans toutes les règles de l'art. Le lieu choisi était le grand désert, qui commence immédiatement hors des murs de la ville. Un sillon circulaire de deux milles formait l'étendue de la course, et le prix provenait d'une souscription faite parmi les Européens. Les cinq candidats qui se présentèrent avaient une tournure tout-à-fait grotesque. Au lieu d'être chamarrés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, une chemise grossière et très-courte, formait tout leur costume, et leurs chevaux n'avaient d'autre équipement que le mors en usage dans le pays. Ainsi accoutrés, ces demi-sauvages partirent au signal donné, en poussant un grand cri pour animer leurs chevaux. Le prix fut adjugé à un esclave éthiopien. Cette imitation ridicule d'un exercice qui a pour nous tant d'attrait, nous amusa comme une parodie : les acteurs seuls se chargeaient de nous divertir; car nous n'avions là, pour embellir la scène, ni riches équipages, ni jolies femmes, ni toilettes élégantes.

De Bassora, nos voyageurs ayant remonté le Tigre, dans un grand bateau, avec une garde arabe, se rendirent à Bagdad. Le capitaine fait, relativement à ce voyage, les réflexions suivantes :

« Quoique nous eussions une bonne provision de liqueurs ,

nous essayâmes de ne boire que de l'eau, et nous nous en trouvâmes si bien que, dans la suite du voyage par terre, nous ne bûmes pas autre chose. Nous attribuons à ce régime la santé dont nous avons constamment joui pendant notre longue traversée, et nous ne pouvons que recommander aux voyageurs, mais surtout à ceux qui parcourent l'Orient, l'usage de cette boisson préférablement aux liqueurs fermentées. Il est bien entendu que chaque fois que le voyageur s'arrêtera pour deux ou trois jours, il pourra se dédommager des privations de la route, et c'est ce que nous fîmes.

» Trois personnes de notre suite allèrent à la chasse dans le désert, et y trouvèrent d'excellent gibier. Les perdrix noires et les bécassines y étaient en abondance : pour ma part, je tuai des perdrix, et je puis dire que c'est dans le jardin d'Eden qu'est tombée la première pièce de gibier que mon fusil ait atteinte. Un autre de nos amis tua un lièvre, mais nos bateliers s'opposèrent à ce qu'on le fit cuire à bord, parce qu'il n'avait pas été tué selon la loi. Cette cérémonie se pratique en récitant une prière, et coupant le cou de l'animal, la tête tournée vers le tombeau du Prophète. Cependant, selon la loi des Juifs d'où sont empruntées presque toutes les prohibitions des Mahométans concernant les alimens, le lièvre est un animal impur, parce qu'il rumine, et qu'il n'a pas le pied fourchu.

» A quatre heures, nous nous arrêtâmes dans une bruyère où les bateliers et les gardes s'occupèrent à couper du bois pour la cuisine. Au milieu de cette occupation, un d'eux fit lever un lion qui dormait sous un buisson. Épouvanté de cet aspect, il communiqua sa frayeur à ses camarades qui se hâtèrent de regagner le bateau. Mais le lion se retira, et nos hommes se remirent tranquillement à leur ouvrage. L'abondance de gibier de toute espèce que nous apercevions, nous rappela que nous

étions dans le pays de Nembrod, ce fameux chasseur devant Dieu. A chaque pas nos ouvriers faisaient lever des pélicans, des cygnes, des oies, des canards et des bécassines. Des sangliers couraient de tous côtés. Une lionne vint devant notre bateau, et s'arrêta pour nous regarder pendant deux ou trois secondes. Lorsqu'elle fut à quelques toises, M. Hamilton et moi, nous fîmes feu sur elle, mais nos fusils n'étant chargés qu'à petit plomb, nous ne lui fîmes aucun mal. Elle se retourna doucement en entendant le bruit, et s'en alla aussi tranquillement qu'elle était venue. Nous vîmes dans l'après-midi une énorme quantité de petits oiseaux qui formaient un nuage, et obscurcissaient l'air dans leur vol. M. Hart nous dit que c'était une espèce d'ortolans; et qu'il en avait vu de semblables dans l'Inde.

» On prétend que Jubul Afééz date de la même époque que les ruines de Filifileh et de Sourout. Tandis que nous étions à examiner ces antiquités, nous fîmes lever un grand nombre de lièvres et de perdrix. Nous rencontrâmes quelques hommes conduisant avec eux des levriers. Ces chiens, fort beaux, sont un peu plus petits que ceux de la race anglaise. Ils ont les oreilles pendantes et couvertes, ainsi que la queue, de poils aussi fins que la soie. Les Arabes aiment beaucoup cette race; mais le chien étant, d'après le Coran, un animal immonde, les fidèles ne peuvent le toucher que sur le sommet de la tête : c'est, avec la langue, le seul endroit dont le contact ne puisse souiller. Le possesseur de ces chiens nous parut un être assez singulier pour un habitant du désert. C'était un jeune Arabe, petit-maitre; sa robe et son turban étaient mis avec grâce, ses sourcils étaient peints avec de l'antimoine, deux ou trois bagues ornaient chacun de ses doigts, et il s'exprimait avec une mollesse vraiment amusante. »

Tandis que le reste de la troupe remontait la rivière, M. Hamilton coupa à travers le désert, et ce voyage est le sujet d'un récit court, mais intéressant.

« Le 18, M. Hamilton traversa plusieurs camps arabes où il fut reçu avec toute l'hospitalité qui est en si grand honneur parmi ces tribus. Il décrit la plaine comme présentant, en quelques endroits, un aspect très-animé, par la quantité de tentes et de troupeaux de chameaux, de bœufs et de chevaux qui la couvrent. A neuf heures du soir, il arriva sur les bords d'un très-large canal dont les rives avaient trente pieds d'élévation. Il vit une très-grande quantité d'oiseaux appelés Bitterns, qui doivent un jour, dit l'Écriture, posséder Babylone. Il rencontra un bey arabe accompagné de quatre hommes à cheval et bien montés. Ils portaient des faucons, et étaient suivis par une troupe de levriers. M. Hamilton prit du café avec cette nouvelle connaissance, dans une tasse en or. Il passa une partie de la nuit dans la tente d'un Arabe, père de deux belles filles. On étendit un tapis pour lui dans l'endroit le plus reculé de la tente, et on lui servit du café, du lait, du beurre, un mouton rôti tout entier et des pipes. Il bivouaqua depuis une heure jusqu'à trois du matin pour faire reposer ses montures. En reprenant sa marche, le froid était tellement vif que ses gens furent obligés de descendre de cheval et de faire du feu avec des bruyères. La chaleur, pendant le jour, avait été à peine supportable; et ces deux températures opposées rappellent les paroles de Jacob à son beau-père Laban : « La chaleur me consumait durant le jour et le froid pendant la nuit. Pendant que nos gens étaient autour du feu, un soldat cria au voleur : dans un instant ils furent sous les armes; mais l'ennemi, en voyant leur nombre, prit la fuite. Le 19, M. Hamilton vit les ruines d'un bâtiment carré qui, d'après ce qu'il en dit, devait ressembler à celui que

nous avons vu sur les bords du Tigre. Il avait quarante pieds de diamètre, et était construit en briques rouges de quatorze pouces carrés. Chaque troupeau de moutons qu'on vit, dans la nuit, était gardé par quatre hommes armés. A minuit, M. Hamilton entra dans un autre camp, où il fut reçu comme il l'avait été la nuit précédente. L'Arabe chez qui il déjeûna, apprit par un enfant qu'on venait de lui enlever quelques moutons. Aussitôt il saisit le fusil d'un soldat, monta un cheval à poil nud, et se mit à galoper à travers le désert. Nos gens se remirent en marche le 20 au matin, et arrivèrent le soir à Bagdad. »

En arrivant dans cette ancienne capitale des puissans Califes, M. Keppel, qui voyageait les Mille et une Nuits à la main, et qui ne les quittera pas en parcourant la Perse, sentit se renouveler tous les souvenirs de ces merveilleuses fictions; mais la triste vérité vient bientôt poser sa main glacée sur la tête un peu romanesque du jeune officier. L'illusion se dissipe, il cherche en vain ces palais brillans d'or et d'azur, ces colonnes de jaspe, ces parterres de fleurs, ces jardins enchantés, ces eaux jaillissantes dans des bassins de marbre; toutes ces belles choses ont disparu. On lui montre seulement une maison fort ordinaire, qu'on lui assure avoir fait partie du palais d'Haroun-al-Raschid, et une mosquée bâtie par ce pieux commandeur des Croyans.

Ici nos voyageurs se rejoignent et visitent, entre autres choses, un monastère de moines errans appelés *Calenders*, dont il est fait mention dans les Contes Arabes. Ce qu'en dit M. Keppel nous a paru intéressant.

« A un demi-mille du pont est le monastère, dont la propreté est remarquable. De nombreuses inscriptions en caractères arabes et cufiques sont tracées sur les murs, et on en lit une très-longue sur la porte : dans la cour sont plusieurs arbres à fruits,

entre autres des orangers et des vignes. En descendant de cheval nous fûmes conduits au cheik Calender (le chef du monastère). Il était assis sur une peau de tigre dans une chambre carrée de vingt-huit pieds de long et environ quarante de hauteur : aux murs étaient appendus divers instrumens grossiers en fer, servant à la guerre avant l'invention des armes à feu, et dont plusieurs individus avaient fait don au monastère. Il y avait aussi quelques vases en cuivre, des œufs d'autruche, et des pierres blanches fixées aux murailles. Le cheik portait un turban de forme basse avec une draperie verte. Les autres calenders portaient des turbans semblables, mais avec des rubans rouges. Ils avaient tous pendu au cou un onix rond, un peu plus grand qu'un écu de six livres, qu'on appelle pierre à talisman. Un autre plus grand encore était au-dessous, et se nomme pierre du repos : c'est l'emblème de l'existence paisible de celui qui le porte. Sur la veste, on voyait une pierre ovale appelée le *Rumberia*, qui suit le calender au tombeau. Le cheik était un petit homme remuant et causeur, et avait cet esprit anecdotique que l'on trouve fréquemment chez les personnes qui ont beaucoup vécu dans le monde; il avait vu beaucoup de pays et parlait le persan avec facilité. A notre approche, il se mit à réciter une douzaine de mauvais vers par lesquels il exprimait son humilité, se traitant de juif, d'infidèle, de coquin et d'ivrogne.

Il fit ensuite un long discours pour nous remercier de l'honneur que nous accordions à un pauvre dervis qui avait quitté le monde. Cependant on ne s'apercevait pas par sa conversation qu'il y eût en lui rien d'un anachorète. Nous aurions bien voulu apprendre quelque chose sur son ordre, mais il aimait tant à s'écouter parler que force nous fut de le laisser faire. Il appuya beaucoup sur la doctrine pacifique des Calendres, et nous dit

que ne pas rendre un coup qu'on recevait , n'était autre chose que l'observation de cette simple exclamation : la volonté de Dieu soit faite. Nous lui fîmes observer que , nonobstant cela , chaque Calender portait une épée à son côté. Il nous dit que le monastère avait été bâti par le calife Aaroun-al-Raschid , il y a neuf cent vingt-six ans. Il nous montra aussi un tableau représentant , à ce qu'il prétendait , un roj d'Europe qui était venu présenter ses respects au roi des Calenders. Dans la chambre voisine, on nous montra une petite niche couverte d'inscriptions arabes , probablement tirées du Coran. En revenant dans le premier appartement, le cheik nous fit présenter des pipes et du café , et ensuite un bon déjeuner, composé de lait , de dattes et de confitures. Nous prîmes congé de lui , enchantés de sa réception. Les Mille et une Nuits donnent peu de détails sur l'ordre des Calenders. Le seul endroit qui en fasse mention est l'histoire des trois fils de rois , qui , tous les trois borgnes de l'œil droit, prennent des habits de Calenders, et soupent avec trois sœurs, chez lesquelles ils rencontrent Aaroun-al-Raschid, le visir Giafar et Mesrour, le chef des eunuques. On dit que ces Calenders avaient coupé leur barbe et leurs sourcils, d'où il paraîtrait que cet usage était originairement un des devoirs de l'ordre ; mais je n'ai pu obtenir aucun éclaircissement , à cet égard, de notre hôte beau parleur. Les Calenders, ainsi appelés du nom de leur fondateur, forment une secte de dervis mahométans , dont la morale relâchée et les habitudes vagabondes sont un grand sujet de scandale pour leurs frères plus orthodoxes. Ils errent comme des mendiants dans toutes les parties de l'Inde. Ils portent dans ce pays un habit de différentes couleurs , pour indiquer, à ce que je crois , leur extrême pauvreté. »

Nous visiterons incessamment , avec M. Buckingham , la Babylonie ainsi que le Pachalik de Bagdad ; nous nous bornerons

aujourd'hui à transcrire ici quelques réflexions de M. Keppel , sur les ruines de Babylone.

« Au milieu de ces étonnans débris , dit il , les animaux sauvages étaient aussi nombreux qu'à Mudjillebé. M. Lamb fut détourné de son attention par l'aspect d'un animal reposant dans une ouverture de muraille. J'en vis un autre dans une position semblable , et les traces récentes du pied d'un lion nous firent présumer que notre approche l'avait fait fuir. Du haut d'une élévation , nous découvrîmes l'amas de décombres , seuls restes de Babylone. Rien ne peut présenter un tableau plus frappant de destruction. La vue plonge sur un désert aride , où des ruines sont les seules indices qu'il fut jadis habité. Il est impossible , à cet aspect , de ne pas se rappeler l'accomplissement des prédictions d'Isaïe et de Jérémie : Babylone cessera d'être habitée ; l'Arabe ne plantera point la tente sur son sol : elle deviendra un morceau de ruines , une terre de stérilité et de désolation. »

« La prophétie d'Isaïe que Babylone deviendrait le séjour des animaux sauvages , fut accomplie lors de l'extinction des Seljoucides ; car les Parthes , leurs successeurs , firent un parc de la ville et la peuplèrent de bêtes fauves. On a cru pendant quelque temps que des arbres curieux devaient se retrouver là où étaient les jardins suspendus. Il n'en est rien ; on n'en trouve qu'un seul sur l'endroit le plus élevé. C'est une espèce de cèdre ; la moitié du tronc , qui est encore debout , a cinq pieds de circonférence : quoique ce tronc soit mort , les branches sont encore vertes et vigoureuses , et tombantes comme celles du saule. A l'exception d'un arbre semblable à Bassora , on n'en voit pas d'autres dans toute l'Arabie. Les Arabes l'appellent *Athélé*. Notre guide nous dit que cet arbre avait été conservé dans les jardins suspendus , afin qu'Ali pût y attacher

son cheval après la bataille d'Hilleh. Non loin de là, nous reconnûmes les traces d'une statue que Beauchamp et Rich n'avaient vue qu'en partie. Nous mîmes nos hommes à l'ouvrage, et, en deux heures de temps, nous découvrîmes une sculpture colossale en marbre noir, représentant un lion posé sur un homme. Cette figure était entière lorsque Rich la vit; mais maintenant il lui manque la tête. • Je serais porté à croire que cette statue a rapport à l'aventure de Daniel dans la fosse aux lions, et qu'elle était placée sur une des portes du palais ou des jardins. Il est à croire qu'un miracle aussi étonnant fut célébré par les Babyloniens, surtout si on se rappelle que Daniel fut ensuite gouverneur de la ville. Ce prophète fut aussi gouverneur de Suse (Shushan des écritures), où l'appelaient souvent les devoirs de son emploi, et où il mourut. Il y a peu de temps que Suse a été visitée par quelques officiers français au service du prince de Kermanshah. Ils y ont trouvé, entre autres morceaux d'antiquité, un bloc de marbre blanc portant des caractères babyloniens, et les figures de deux hommes et de deux lions, ce qui peut se rapporter à la même aventure. »

Au nombre des gravures qui accompagnent l'ouvrage de M. Keppel, sont deux dessins fort bons, représentant l'arbre et la statue dont il vient d'être question.

De Bagdad on se rendit à Kermanshah par un chemin dangereux.

« Pendant que nous étions à déjeuner, dit M. Keppel, entra M. Wolf, missionnaire arrivant d'un voyage long et pénible à travers le désert. Sa figure en portait des traces visibles; son teint, naturellement blanc, avait reçu des ardeurs brûlantes du soleil une teinte cuivrée. Il avait eu à surmonter beaucoup de fatigues et de dangers, et était si content de revoir des figures européennes, que sa joie paraissait n'avoir pas de bornes.

Il nous fit un détail intéressant des périls auxquels il avait été exposé en traversant la Mésopotamie. A peu de distance de Merdan, il trouva la singulière secte des Yezedis, qui ont une espèce de vénération pour le diable. Étant assis entre deux individus, il demanda à l'un, qui était chrétien, de quelle croyance était l'autre. Celui-ci lui répondit qu'il appartenait à une secte qui n'inclinait pas la tête et ne s'agenouillait pas pour prier. M. Wolf lui demanda alors s'il n'était pas un des adorateurs du diable. Il répondit : « Nous n'adorons rien, mais nous ne prononçons jamais le nom dont vous venez de vous servir. » Nous demeurâmes si peu de temps avec M. Wolf que nous ne pûmes pas apprendre grand'chose sur ce singulier peuple, qui croit que le diable est un ange déchu, mais qu'il doit un jour rentrer en faveur auprès de Dieu. Nous trouvâmes beaucoup de plaisir dans la conversation de ce voyageur. Il nous raconta une foule d'anecdotes, et se montra enthousiaste des pénibles et dangereuses fonctions qu'il remplissait. Quoique nous ne fussions point persuadés de l'efficacité de ses travaux, nous ne pûmes qu'admirer son zèle et sa piété sans faste. M. Wolf est un Allemand qui, ayant quitté la religion juive pour embrasser le catholicisme, devint membre de la Propagande. Se trouvant à Rome, il y remarqua des pratiques qu'il crut opposées au dogme catholique; il abjura le papisme, et dans un ouvrage attaqua si violemment le chef de l'église, que ses amis, pour sa propre sûreté, le forcèrent à quitter la cité sainte. Lorsque nous le vîmes, il avait mission de la Société biblique de Londres de reconnaître l'état de la religion juive dans l'Orient. Le résultat de ses observations a été publié depuis, dans un ouvrage périodique intitulé : *The Jewish-expositor*. Il aurait désiré nous charger de son journal, mais comme nous étions pressés de partir et que cela aurait demandé quelque temps, nous fûmes privés de ce plaisir. »

La personne dont parle M. Keppel se trouve actuellement en Angleterre ou en Écosse, et publie, dans un ouvrage périodique, des lettres qui, nous sommes fâchés de le dire, sentent un peu trop l'enthousiasme. Si son journal existe, il est bien malheureux que quelqu'un ne songe pas à le faire paraître.

Avant d'arriver à Kermanshah, M. Keppel et sa suite furent sur le point d'être assassinés par une troupe de Curdes de la tribu Calor, qui attendaient depuis quelque temps, jour et nuit, l'occasion d'attaquer et de piller des voyageurs. Se tenant sur leurs gardes, et faisant bonne contenance, ils arrivèrent sains et saufs à Kermanshah, où ils firent connaissance avec deux officiers français au service du prince.

Ces officiers ont retrouvé chez les Curdes l'enthousiasme qu'ils ont toujours conservé eux-mêmes pour leur ancien chef. En effet, l'audace et le caractère entreprenant du soldat couronné ont dû vivement frapper des hommes pour qui les chances de la guerre et les hasards d'une vie militaire ont tant de charmes. En 1814, lorsque l'étonnante prospérité de Napoléon prit fin par des revers plus grands encore, ces officiers cherchèrent dans l'Orient un théâtre où il leur fût permis d'exercer encore leur activité, et qui fournît un aliment à leur amour pour les aventures périlleuses. On ignore peut-être assez généralement qu'un certain nombre de militaires de différentes nations d'Europe parcourent en ce moment l'Asie, offrant leurs services à ses princes. Sept ou huit officiers, pendant quelque temps employés dans cette province reculée de Kermanshah, sont maintenant dispersés dans l'Orient. MM. Court et de Veaux ne purent nous dire sur quel point ils avaient porté leurs pas et leurs espérances; mais ils nous parlèrent avec beaucoup d'abandon de leurs aventures passées et de leurs projets pour l'avenir. Ils avaient eu d'abord le dessein, nous dirent-ils, de

remonter l'Indus pour aller offrir leurs services à un prince qui avait besoin d'officiers européens pour conduire ses troupes contre les Anglais ; mais ils en avaient été détournés par les obstacles qu'ils s'attendaient à rencontrer de la part de notre gouvernement indien. Entre autres anecdotes ; ils nous en racontèrent une concernant le dernier prince , et notre connaissance de Bagdad , Gaspar Khan ; elle fait connaître un supplice en usage à Kermanshah , et qui consiste à enterrer un homme vivant , la tête en bas , les pieds en l'air. Il y a quelque temps que Gaspar Khan , qui est employé par le roi dans des affaires de commerce , se rendit à la cour de Kermanshah en venant de Perse. Il fut reçu avec beaucoup de politesse par Mohamed-Ali-Mirza , qui lui fit faire un tour dans ses jardins. Pendant la promenade , il lui demanda s'il ne trouvait pas qu'il y manquât quelque chose. Le Khan répondit respectueusement que le jardin était superbe ; et qu'on ne pouvait rien y ajouter. Eh bien , moi , je trouve , dit Mohamed-Ali , qu'il y manque un arbre appelé Gaspar Khan , dont j'ai envie depuis long-temps , et je vais le faire planter tout de suite. Alors , changeant de ton , il ajouta : « Vous avez indisposé le roi contre moi ; ainsi préparez-vous à mourir. » Le Khan supplia instamment qu'on lui laissât la vie ; et la crainte d'irriter le roi par la mort d'un de ses agens , détermina probablement Mohamed à l'épargner. »

Pendant que les Anglais étaient à Kermanshah , il s'éleva une discussion entre MM. Court et de Vaux qui furent sur le point de se battre. Mais , malgré les efforts du seignor Oms , espagnol aussi au service du prince , pour empêcher une réconciliation , nos voyageurs parvinrent à l'effectuer avant leur départ pour Hamadan. Voici comment ils parlent de leurs adieux :

« Ayant fait partir nos domestiques et nos bagages deux heures avant nous , nous déjeûnâmes avec nos bons amis d'Europe , qui

vinrent ensuite nous accompagner jusqu'à mi-chemin de notre première journée de marche. Nous ne pouvons assez nous louer des témoignages de bienveillance que nous reçûmes de la part de ces deux officiers. Pendant tout le temps de notre séjour à Kermanshah, ils allèrent au-devant de tous nos desirs, et parurent oublier tous leurs projets pour ne s'occuper que de ce qui pouvait nous être utile ou agréable. »

Ce témoignage flatteur, rendu au caractère français sur une terre lointaine, forme un agréable contraste avec quelques anecdotes d'un genre tout opposé. Nous aimons à croire que les Anglais et les Français liront avec un égal plaisir ces détails aussi honorables pour les individus qu'ils concernent que pour la nation en général.

Pendant que M. Keppel était à Kermanshah, on préparait les funérailles de Mohamed-Ali, un des fils du Shah, mort depuis deux ans. Le Shah avait créé un ordre de chevalerie dont les insignes étaient une étoile avec deux lions combattant pour la couronne de Perse. L'origine de cet ordre est curieuse, elle peint les mœurs. Il y a quelques années que le Shah actuel, conformément aux lois du pays, appela ses fils auprès de lui pour leur désigner son successeur. Il choisit Abbas-Mirza, son second fils. Tous les princes s'inclinèrent en signe d'obéissance à l'exception de Mohamed-Ali-Mirza, qui resta debout et refusa de se soumettre. Il accompagna cet acte de désobéissance par des expressions fières et énergiques : « Que Dieu prolonge longtemps l'existence du roi des rois ; mais si mon frère et moi nous avons le malheur de survivre à Votre Majesté, voici ce qui terminerait nos prétentions au trône. » Et il tira à moitié son épée. Les deux vaillans frères se défièrent, dès ce moment, l'un de l'autre, et ont toujours été ennemis déclarés jusqu'à la mort de Mohamed-Ali. Le roi sanctionna, à ce qu'il paraît, l'ordre

dont nous avons parlé, quoiqu'il fût l'expression d'une désobéissance à sa volonté.

« Mohamed-Ali, dit l'auteur, est regardé comme le prince le plus belliqueux de la dynastie actuelle; sa mémoire est dans la plus haute vénération chez les tribus qu'il gouvernait. Un homme qui conduisait ses sujets à la victoire et au pillage devait être l'idole de ces sauvages montagnards, qui ont hérité de leurs ancêtres d'une soif insatiable de rapine. »

Voici le détail des funérailles exécutées par le fils et le successeur de ce prince :

« Depuis deux jours, on tirait, de temps à autre, des coups de canon, en attendant le moment où le corps devait être transporté à Meshed-Ali. Le matin où le cortège devait se mettre en marche, nous posâmes un crêpe à notre bras gauche, et à la poignée de notre épée, et nous montâmes à cheval de bonne heure, curieux de voir les obsèques d'un prince mort depuis deux ans. Comme notre empressement nous avait fait arriver beaucoup trop tôt, nous mîmes pied à terre dans un jardin près de la route, et nous nous amusâmes à écouter pendant quelque temps les conversations des groupes qui nous entouraient. Tous les individus étaient vêtus de noir, et leur figure joyeuse contrastait assez plaisamment avec la tristesse de leur costume. Notre attention fut bientôt éveillée par l'approche d'un cavalier aveugle d'environ soixante ans. Il était accompagné de plusieurs domestiques dont un tenait la bride de son cheval. Nous apprîmes que c'était un conseiller du prince appelé Hassan-Khan, et qu'on ajoutait à ce nom l'épithète de Khourd, pour le distinguer des nombreux courtisans qui portaient le même nom. Pendant le court intervalle d'anarchie qui, selon l'usage, suivit la mort du dernier roi, Hassan-Khan à la tête de tous ceux qu'il fut à même de rallier, disputa la couronne; mais,

vaincu par un rival plus puissant, il fut privé de la vue. Une salve d'artillerie, suivie de longs cris, nous apprit que le prince était sorti du palais avec le corps de son père. Nous nous plaçâmes auprès des portes de la ville, disposés à nous mêler au cortège. Nous vîmes arriver à cheval Nazir-Ali-Mirza, le plus jeune fils du prince défunt, joli enfant d'environ cinq ans. Il était entouré d'une suite de petits courtisans de son âge et de sa taille, qui paraissaient aussi habitués à rendre leurs hommages à leur petit maître et seigneur que celui-ci l'était à les recevoir. Il semblait être fort indifférent au bruit et à la foule qui l'entouraient, et conservait une contenance pleine de sérieux et de dignité. A notre approche, il nous rendit notre salut, de l'air de quelqu'un qui est fait à de pareils hommages.

« Cependant le cortège sortit lentement de la ville. Les artisans ouvraient la marche. Chaque corps de métier portait un drapeau noir, et conduisait un cheval couvert en draperies de la même couleur. Venaient ensuite deux hommes renommés pour leur force physique, et portant un palmier en cuivre. Après eux marchaient deux cents soldats qui devaient escorter le corps à Meshed-Ali; ils portaient des vestes bleues coupées à l'européenne, et leur costume était, pour le reste, celui du pays. Le cortège était précédé par des tambours et des fifres, jouant différents airs, entr'autres le *Rule Britannia* des Anglais, et quelques contredanses. Après les militaires venaient les représentants de l'église; c'était un corps de prêtres Mollahs à cheval, précédés par leur chef (Bashi) gros réjoui, ayant tout l'air d'un ivrogne; et récitant, d'une voix criarde, des versets du Coran. Ses suivans l'accompagnaient et faisaient retentir l'air de leurs lamentations. Derrière eux était le corps de Mohamed-Ali-Mirza, sur une espèce de litière couverte, traînée par deux mules. Immédiatement derrière le char étaient Mohamed-Hosein, prince

gouverneur, et deux de ses frères. Les principaux officiers de la cour fermaient le cortège. De temps en temps la cavalerie s'arrêtait, et chacun, découvrant sa poitrine, la frappait à coups de poing avec tant de force, que les chairs en portaient des traces visibles. Alors les cris redoublaient, et des larmes coulaient de tous les yeux. Des groupes de femmes voilées de la tête aux pieds étaient des deux côtés de la route, et ne formaient pas certainement la partie la moins bruyante de la cérémonie. Nous nous trouvâmes avec les officiers français sur les derrières de la troupe. Deux ou trois chefs marchaient sur la même ligne que nous. A ma droite paraissait un beau jeune homme dont les yeux étaient tout rouges par l'abondance des larmes qu'il répandait; c'était un des favoris du défunt pour qui il avait conservé un sincère attachement. Je commençais à m'attendrir et à prendre part à sa douleur, lorsqu'on me fit entendre que le vin faisait plutôt couler ses pleurs que le chagrin, ce qui me fut en partie confirmé par sa conduite ultérieure. Après avoir fait environ un mille, nous nous arrêtâmes sur un des côtés de la route, où nous attendîmes que le prince nous donnât la permission de quitter le cortège. Ses yeux étaient abattus, et les pleurs ruisselaient sur ses joues. Tout le monde en voyant sa contenance affligée, eût eu la plus haute idée de son amour filial. La journée se termina par une scène d'un genre tout différent. Le cortège arriva, au coucher du soleil, à Mahidesht. Son Altesse fit sortir du caravansérail ceux qui l'habitaient, et, prenant avec lui quelques joyeux compagnons, se détermina à veiller son cher père à la mode irlandaise, c'est à-dire en buvant, et à noyer dans les pots le reste de son chagrin. Le lendemain matin ces joyeux pleureurs remontèrent à cheval, et arrivèrent à Kermanshah sans accident, quoique le prince fût tellement ivre qu'il tomba de cheval dans les bras de ses

courtisans, en arrivant à la porte du palais. On le porta dans son appartement ivre mort. Au premier rang des personnes qui devaient l'accompagner dans cette orgie funéraire, était le Mollah Bashi, jadis son tuteur, actuellement le compagnon de toutes ses débauches. Celui qui, comme chef de la religion, avait accompagné par ses pleurs et ses cris, le requiem qu'il chantait pour l'ame du défunt, passa la nuit à prodiguer des consolations au prince. Celui qui, dans la matinée, avait chanté des vers extraits d'un livre qui proscriit le vin, était le soir tellement ivre, qu'il pouvait à peine prononcer un mot. Nous apprîmes ces détails de Suleiman Khan ou Soliman, le même dont le violent désespoir avait attiré mon attention. Il entra dans la chambre où nous venions de dîner, vêtu encore des habits de deuil qu'il portait la veille ; il nous raconta toutes les circonstances de la scène dont il avait été un des auteurs, s'interrompant de temps en temps par de grands éclats de rire. Suleiman Khan est le chef d'une tribu de douze mille Curdes, qui sont les meilleurs fantasins de toute la Perse. Ils ne sont pas mahométans, mais ils appartiennent à une secte particulière appelée *Ali Oulahies*, c'est-à-dire Ali est Dieu. Ils pratiquent la circoncision, sans en faire un rite religieux. Comme les simples dissidens d'une croyance dominante sont toujours plus méprisés des dévots que ceux qui s'en écartent totalement, ces sectateurs d'Ali sont beaucoup plus détestés que les Juifs et les Chrétiens. » (1)

(1) On trouve dans le voyage de Frazer des détails fort curieux sur ces Ali Oulahies. Ils reconnaissent la toute puissance divine dans Ali, le gendre du prophète, et l'origine de cette étrange croyance se rapporte à une légende aussi ridicule et aussi fantastique qu'elle-même. Ali, disent-ils, s'étant mis un jour en fureur contre un certain individu, lui coupa la tête avec son cimeterre ; mais se repentant aussitôt de sa vivacité, il lui remplaça la tête sur

Le desir de continuer sa route porta M. Keppel à refuser l'invitation que lui fit Suleiman d'aller le voir chez lui. C'est fâcheux, car il paraît que sa tribu conserve des mœurs et des usages particuliers dignes d'être observés. Quoique Suleiman Khan gouverne sa tribu en despote, il n'en est pas moins soumis à tous les caprices de la Cour de Persa. Il avait été condamné à mort par Ali-Mirza pour n'avoir pas réussi à l'attaque d'un fort, et il ne dut son pardon qu'à l'intercession de M. de Veaux. Par ordre du prince gouverneur, il reçut une si rude bastonnade, qu'il fut incapable de marcher pendant six semaines. Telles sont les alternatives de l'existence en Orient; le chef orgueilleux d'une tribu reçoit un châtiment cruel, par la seule volonté de celui qui, un instant auparavant, était le compagnon de ses débauches. »

« Un autre courtisan de ce jeune rejeton royal de si belle espérance, était alors un Arabe remarquable par son caractère. Il s'appelait Moullah Ali, et portait le costume persan. Le meurtre et tous les crimes lui étaient familiers. Ses dehors

les épaules et lui rendit la vie. A peine avait-il achevé ce miracle, que l'homme tombant à genoux commença à l'adorer en l'assurant qu'il était le Dieu du ciel et de la terre. Mais Ali, choqué de son impiété, lui répondit que ce titre ne lui appartenait pas. L'homme insista, et cette dispute théologique irrita tellement le gendre du prophète, que ne pouvant convaincre son adversaire, il lui fit sauter la tête une seconde fois. Une seconde fois encore la pitié succédant à son emportement, il rajusta fort proprement la tête de sa victime de manière qu'il n'y parut pas du tout. Aussitôt que l'opération fut terminée, et que le décapité put parler, il recommença à adorer Ali et à le reconnaître comme le Tout-Puissant. Mais cette fois, soit que la colère de ce dernier fût apaisée, soit que son orgueil fût secrètement flatté de tant de persévérance, il se borna à traiter son adorateur de fou, et à le congédier. De ces deux têtes coupées proviennent les Ali Oulabies, qui regardent encore Ali comme la Divinité même, et sont très-fanatiques dans leur croyance. L. R.

cependant n'annonçaient rien de semblable, et ses traits ne portaient aucun des indices dont les romanciers sont dans l'usage de peindre les scélérats qu'ils mettent en scène. Quand il parlait, son regard était plein de douceur, et le sourire errait toujours sur ses lèvres. Aussi la manière agréable dont il s'exprimait était cause qu'on se méprenait souvent sur le sens atroce de ses discours. Comme beaucoup d'Asiatiques que j'ai connus, son air était si opposé à son caractère que les plus fameux physionomistes s'y seraient trompés. Ses manières étaient extrêmement séduisantes, et il était doué de ce vernis de politesse si commun dans ces pays. Il portait une épée dont il était toujours prêt à se servir. Quelques semaines avant le jour où nous le vîmes, c'était un des premiers habitans de Mendali, ville turque, près de la frontière. Il était alors l'ami chéri de Davoud Pacha, et l'instrument complaisant de tous ses assassinats. Ce fut pendant son intimité avec le pacha, que, dans une fête religieuse, il invita seize personnes à dîner. Il plaça un de ses agens entre chaque convive qu'il fit égorger en même temps, donnant lui-même le signal, en plongeant un poignard dans le cœur de son voisin. Ce sont là les fêtes que nous présentent les relations de ces contrées barbares. Chez ces peuples, l'hospitalité, dont on parle tant, a rarement refrené les crimes excités par la vengeance ou par l'avarice. Il est aisé de supposer que l'amitié entre deux hommes tels que Moullah et le Pacha, amitié cimentée par le crime, n'a pas dû être d'une bien longue durée; aussi nous vîmes bientôt que cette unique fraternité s'était changée en haine irréconciliable. Chacun d'eux avait exercé sur les relations de son ennemi la vengeance qu'il n'avait pu assouvir sur lui-même. Soixante parens de Moullah avaient péri victimes du Pacha; son père était dans les fers à Bagdad, et dix mille piastres de-

vaient racheter sa vie. Moullah cependant n'était point resté en arrière dans ses vengeances : parti de Mendali à la tête d'un corps de sa tribu, il entra dans le désert, attaqua les caravanes turques, et, selon ses propres expressions, fit voler toutes les têtes portant turban. Les femmes furent victimes de la débauche de cette troupe de brigands qui se livrèrent à des excès dont le récit paraîtrait incroyable dans nos contrées. Comme il vit que nous écoutions avec beaucoup d'attention le détail de ses crimes, il prit notre silence pour une marque d'approbation, et nous dit d'un air reconnaissant : « Que vous avez de bonté de prendre tant de part à ma vengeance ! » Pendant notre séjour à Kermanshah, nous eûmes plusieurs conversations avec ce scélérat achevé, qui du reste possédait beaucoup plus de connaissances que la plupart de ses compatriotes. Il parlait de ses actions et de ses projets avec la plus rare impudence, et nous disait que sa vengeance était suspendue jusqu'au moment où les restes de Mohamed-Ali-Mirza seraient déposés dans le saint lieu de repos. Tout acte d'hostilité entrepris pendant qu'il était à la cour eût été probablement considéré comme une insulte faite au corps du défunt, et lui eût fait un ennemi du prince qu'il avait tant de raisons de ménager. Mais cela terminé, disait-il, puisse Alla m'accorder la grâce que le Pacha tombe en mes mains ; je lui arracherai le cœur, et je boirai son sang. En nous abordant le matin, il commençait toujours par dire : *Inshallah Pasha* (puisse le pacha), et il achevait sa pensée en passant sa main sur son cou. Nous lui demandâmes un jour de quelle manière il tuait ordinairement ses ennemis. « C'est selon, nous dit-il, j'en ai tué quelques-uns en combattant ; j'en ai étouffé d'autres pendant qu'ils dormaient. » Un autre jour, nous examinâmes ses pistolets qui étaient garnis de clous rouges. Il nous apprit que chaque clou indiquait un ennemi mis à mort par ces armes. »

Il ne faut point s'étonner si, entouré de pareils courtisans, le prince de Kermanshah se livre aux infamies dont l'ouvrage que nous annonçons donne le détail, et qui ne diffèrent en rien de celles dont nous avons parlé dans un de nos précédens numéros, à l'occasion de l'empereur Baber, l'un des ancêtres du prince actuel. Les mêmes scènes de débauche, de corruption et de cruauté, n'ont jamais cessé d'occuper les loisirs des ignobles possesseurs de la plus belle partie du globe.

Nos voyageurs, après avoir suivi une route dangereuse, furent bien accueillis à Hamadan (Ecbatane) par le prince et le visir. De cet endroit, MM. Hart et Lamb prirent à travers les montagnes du Kurdistan pour se rendre à Tauris, et MM. Hamilton et Keppel gagnèrent Teheran, pour voir la cour de Perse. Si l'on en croit ce dernier, l'influence anglaise serait toute puissante, non-seulement dans la capitale, mais encore dans les provinces de ce royaume, et d'autant mieux assurée qu'elle se placerait sous la double protection des intérêts actuels et des espérances. Aux funérailles du prince de Kermanshah, la musique jouait des airs anglais, surtout le fameux *Rule Britannia*. Les usages anglais sont communs dans les grandes villes. On voit dans l'armée persanne, commandée par le major Hart, beaucoup d'officiers anglais portant l'uniforme européen; et le médecin du prince royal, le docteur Cormic, est Anglais aussi. Toute la politique persanne paraît dirigée par des agens de la même nation. Cette alliance intime est une nécessité de position. L'indépendance de la Perse et l'existence de l'Inde britannique sont inséparables.

Teheran et la cour de Perse ont été si souvent décrites, et ces tableaux de l'étiquette et de l'orgueil ont si peu de valeur aujourd'hui auprès des générations nouvelles, que nous nous abstiendrons de les reproduire encore. Quittons les palais pour les jardins, et les riches tapis pour la simple verdure.

« Malgré la poétique admiration des Persans pour les fleurs, ils les négligent assez. Il en est cependant plusieurs qui sont fort belles. Je ne suis pas botaniste, et je dois me borner à parler de celles qui ont attiré mon attention; je citerai surtout un grand rosier appelé le *Nasteraoun*. Il s'élève à la hauteur de vingt pieds, et le tronc en a deux de circonférence. La fleur ressemble à notre rose des haies, mais elle est plus grande, a cinq pétales, et le calice campaniforme. La feuille de l'arbre est petite, polie et luisante. Les branches, pendant gracieusement vers la terre, sont cachées par l'abondance des fleurs. On voit ce bel arbre dans tous les jardins de Teheran. Le *Durukhtiubrishum* est une espèce de mimosa. Ses branches sont inclinées comme celles du saule pleureur. Ses fleurs sont composées de fibres soyeuses très-déliçables et ressemblent à du duvet de cygne teint en rouge. Elle a un parfum délicieux, et le nom de l'arbre, qui signifie arbre à soie, désigne son aspect. Il croît à Teheran, en plein air, où le thermomètre de Fahrenheit monte du 16° au 100° degré. Mais il ne vient pas aussi bien à Tauris, dont le climat est plus froid et plus variable. Il croît spontanément dans les forêts qui bordent la mer Caspienne. Il y en a un dans le jardin du prince royal, à Tauris, et un autre chez le résident anglais; mais on est obligé de les abriter du froid pendant l'hiver. Le *Zondjid* est aussi une espèce de saule : ses feuilles sont d'un blanc d'argent et ses fleurs d'un parfum suave, ont l'éclat de l'écarlate. Lorsque cet arbre est en fleurs, il excite la jalousie des Persans, qui prétendent que sa vue éveille les passions des femmes. Celui qui nous rendait compte de cette singulière propriété nous dit qu'à douze lieues au nord de Teheran, les maris enferment leurs femmes pendant la floraison du zondjid. »

A Tauris, nos voyageurs se réunirent de rechef; mais

M. Keppel, prenant une nouvelle route, quitta la Perse pour entrer dans l'empire Russe.

« Je traversai, dit-il, la rivière Arras qui est l'Araxe de Plutarque. Entre cette rivière et le Kur (l'ancien Cyrus ou Cyrnus) est la belle province de Karabangh, jadis le pays des *Sacæ* tribu belliqueuse de Scythes, mentionnée par Plinè et Strabon, et que l'on croit être le même peuple que les Saxons, nos ancêtres. En sortant de Karabangh, je me dirigeai vers l'est par le Shirvan (Albanie des anciens), qui fut le théâtre des exploits de Cyrus, et postérieurement de ceux de Pompée. La capitale de ce pays est Nova-Shomakhia que je traversai pour me rendre à Bakou, port de la même province, sur le rivage occidental de la Caspienne. De là je me portai au nord, en longeant la Caspienne, dans le Daghestan, ou *pays de montagnes*, nom qui explique suffisamment la structure du sol. Le Daghestan comprend les états de Lezguistan, Shamkhaul, Durband et Tabasseran. Le plus important est le premier, habité par la tribu la plus belliqueuse du mont Caucase, et qui avait été regardée comme invincible jusqu'à ces derniers temps. Du Daghestan, je me rendis à Astracan, et entrai en Europe par la ville russe de Saritzin. »

Pendant les dix jours de son voyage, en partant de Tauris, le capitaine Keppel endura toutes ses fatigues avec une espèce de plaisir, et se reposa à Berda sous la hutte de roseaux des Tartares.

« Pendant que je déjeûnais, le mollah du village vint me voir, et conversa avec moi en persan. En apprenant que je venais de l'Inde, il désira avoir quelques renseignemens sur les Afghans qu'il avait entendu citer comme le peuple le plus guerrier de l'Hindoustan, et avec lequel sa tribu se vantait d'avoir la même origine. Pendant mon voyage dans la province de Shirvan,

on me fit de nombreuses questions sur ce peuple, et il est étonnant de voir à quel point est répandue l'opinion qu'une colonie de l'ancienne Albanie (le Shirvan) a formé la tribu d'Indiens-Tartares, appelés Afghans. Je trouve dans mes notes l'extrait suivant d'un ouvrage dont l'auteur ne m'est pas connu. Le Shirvan actuel est l'Albanie des anciens, conquise par Pompée : on appelle aussi ses peuples Alaniens ; et les Arméniens qui ne prononcent pas la lettre *l*, mais disent Ghouka pour Luka, et Ighia pour Ilia, les appellent Aghonans ou Agonans. Ces anciens Albaniens ont abandonné leur pays aux Turcs qui l'habitent maintenant, et ont probablement formé la nation des Afghans que les Arméniens reconnaissent pour leurs frères, quoique leur idiôme soit très-différent. On prétend que les ruines de Berda sont très-anciennes, et quelques personnes pensent que ce sont celles de la ville des Amazones qui jadis habitaient ce pays. Mais puisque l'existence de ces femmes guerrières est un sujet de doute, la place de leur ancienne ville ne mérite pas beaucoup d'attention, et ces ruines ne paraissent pas dater d'une époque plus ancienne que le commencement de l'Hégire. Un mur détruit peut se reconnaître pendant un mille d'étendue du nord au sud. A son extrémité, dans un fort quadrangulaire, sont les ruines d'une mosquée que l'on attribue au calife Al-Raschid. Aux environs, on me montra plusieurs tertres qu'on me dit être les restes d'un temple consacré au feu, et un peu plus loin le tombeau d'un parent de Mahomet, devant lequel mes guides se prosternèrent. On prétend que c'était une nièce du Prophète, ce qui ferait dater ces ruines d'un millier d'années. Nous partîmes de Berda à onze heures et traversâmes une forêt. On ne saurait se faire une idée de la quantité de gibier que je vis dans cette route. Les perdrix portaient de dessous les pieds des chevaux, et les lièvres fuyaient en troupeaux devant nous.

« Un voyageur qui aime la chasse , et qui n'est pas pressé , trouve aisément de quoi alléger l'ennui de la route , par l'abondance du gibier et par la pêche des truites qui sont , dans ce pays , meilleures et en plus grande quantité que partout ailleurs. »

L'intéressante partie de cette relation qui concerne les rives de la Caspienne exigerait plus de détails que n'en permettent les bornes que nous nous sommes prescrites pour le moment. Nous nous bornerons à donner un extrait qui rend compte d'une visite faite par l'auteur à un temple consacré au feu , par les Guèbres , et qui est à Bakou , station russe , sur la côte occidentale de la Caspienne.

« Sur l'emplacement où se trouve la ville moderne , était jadis une cité célèbre du temps des Guèbres par ses temples sacrés dont les autels portaient un feu qui ne s'éteignait jamais , et qu'on alimentait par de la Naphte. Des milliers de pèlerins visitèrent annuellement ce lieu , jusqu'à l'époque de la seconde expédition d'Héraclius contre les Perses. Il pénétra , comme on sait , dans ces plaines , et détruisit les temples des mages. Le feu , qui brillait sur ces autels , continua à brûler , et le temple est encore habité par des pèlerins qui , sans être Guèbres , n'en ont pas moins de respect pour ces flammes sacrées. Je fus obligé , pour voir ces objets , de me détourner de beaucoup de la route que suivent les voyageurs se rendant par la Perse en Europe. »

6 *Juillet*. « Je partis de Bakou de bonne heure dans la matinée , suivi de mon domestique et d'un cosaque. Ce fut à seize milles au nord-est de la ville , et à l'extrémité de la péninsule d'Abosharon , qu'après avoir gravi une colline , j'aperçus l'objet de ma curiosité. Les environs sont formés de roches arides. Le temple est à peu près au milieu d'une cour , et compris dans l'enceinte d'un mur formant un pentagone. On y monte par trois degrés placés sur chaque face. Trois cloches de différentes

dimensions sont suspendues au plafond. A chaque coin est une colonne surmontant l'édifice extérieur, et du sommet de laquelle s'élève une flamme légère. Un feu de naphte brûle au milieu de la cour, et des flammes sortent de plusieurs points de l'extérieur. Le pentagone contient intérieurement dix-neuf petites cellules, dont chacune est habitée par un solitaire. En approchant du temple, j'e reconnus par les traits de ces pèlerins qu'ils étaient Hindous et non Persans comme on me l'avait dit. Quelques-uns préparaient leur repas. Je m'amusai beaucoup de la surprise qu'ils montrèrent en m'entendant parler l'hindoustani. L'idiôme dont ils se servaient était tellement mêlé d'un tartare corrompu, que j'eus beaucoup de peine à les comprendre. Je donnai mon cheval à garder au cosaque à qui on ne voulut pas permettre l'entrée du temple, attendu que c'était un infidèle. Je suivis un des pèlerins qui me fit entrer dans une cellule où un homme, qu'il me dit être un brame, était occupé à prier. Je reconnus l'apathie naturelle aux Indiens, dans la manière dont cet homme me reçut. Il était naturel de croire que l'aspect d'un Européen armé dût effrayer un individu appartenant à une caste aussi timide. Il ne témoigna cependant ni crainte ni surprise, et les yeux fixés sur la muraille, il ne daigna pas m'honorer d'un regard tant que durèrent ses prières. Quand il eut fini, il me salua poliment. Mon premier guide et le brame me firent alors visiter toutes les cellules qui étaient peintes en blanc et très-propres. Dans l'une nous trouvâmes le prêtre qui remplit les cérémonies de la caste Viragi. Ce faquir ne portait qu'un léger morceau d'étoffe autour des hanches. Il avait un morceau de soie rouge à la main droite, et un bonnet de peau de tigre. Je pense que ceci est un emblème de la vie de l'individu, qui, en quittant la société des hommes, est supposé n'avoir d'autre ressource pour se couvrir, que la

peau des bêtes féroces. Dans un coin était une figure de Vishnou, et tout auprès celle d'Hounoumann, la divinité singe que l'Inde révère. Mes conducteurs étaient charmés de voir que je connaissais leurs dieux. Un d'eux me dit : Vous connaissez si bien notre religion que je n'ai pas besoin de vous dire où vous devez aller ou ne pas aller. Tandis que nous étions là, un autre viragi entra. C'était un homme grand et de bonne mine, avec des cheveux bouclés et une barbe épaisse, portant une robe de poils de chameau. Son corps, tatonné de partout, portait l'effigie de Vishnou. En entrant dans le temple, il se prosterna; le prêtre alors lui mit dans la main un peu d'huile dont il avala une partie, et se frotta les cheveux avec le reste. Cet homme avait été jadis cipahis dans l'armée indienne, et sous les ordres du colonel Howard, dans le temps du lord Cornwallis. C'était le seul individu qui eût quelque connaissance de la langue anglaise. J'appris que les pèlerins venant de divers endroits de l'Inde, habitaient successivement l'endroit où nous étions, et se relevaient tous les deux ou trois ans pour garder le feu sacré. Cette règle ne s'applique point au pandit ou chef, qui demeure là pendant toute sa vie. Ils me parlèrent du chef actuel comme d'un homme aussi instruit que pieux; comme ils témoignèrent le désir de m'entendre converser avec lui, nous nous rendîmes à sa cellule que nous trouvâmes fermée. Ils me dirent qu'il dormait ou était en prières, et personne ne voulut le déranger. Parmi les pèlerins actuels, se trouvaient cinq brahmes, sept viragies, cinq sounapeys, et deux yogies. Ils se louaient beaucoup des Russes, mais témoignaient pour les mahométans plus de haine que cela n'a lieu parmi les Hindous, pour une secte différente de la leur. Ils disaient que Nadir Shah avait traité avec la plus grande cruauté leurs prédécesseurs qui avaient été par ses ordres empalés ou torturés par divers autres

supplices. Tous ces saquirs étaient polis et communicatifs, à l'exception d'un viragi, dont la caste est la plus rigide de l'Inde. C'était un vrai Diogène, et quand je le priai de m'accompagner, il dit que cela ne le regardait pas. Au dehors du temple se trouve un puits dont l'eau est imprégnée de naphte. Un pèlerin, après avoir ouvert ce puits, avertissait ses compagnons de se reculer, et y jetait de la paille allumée. Il s'en élevait aussitôt une grande flamme avec explosion. Les pèlerins m'engagèrent à rester jusqu'au soir pour jouir de l'aspect du temple dans l'obscurité ; mais le souvenir de ma patrie l'emportant sur la curiosité, me fit continuer ma route. Je traversai plusieurs villages dont les habitants étaient occupés à ramasser la naphte blanche et noire, et j'arrivai dans la soirée à une station de cosaques.

Il est fâcheux pour M. Keppel d'avoir été prévenu dans ces contrées peu fréquentées par des observateurs tels que MM. Henderson et Gamba ; le dernier surtout en décrivant le Shirvan et le Daghestan, en faisant des tableaux si complets et si animés de Bakou et d'Astrakan, a rendu la tâche de ses successeurs très-difficile.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§. 1^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 2 mars 1827.

M. Jomard communique une lettre de M. Delaporte, vice-consul de France à Tanger, qui fait hommage à la Société d'une relation récente et manuscrite de la contrée de *Sous*, au midi de l'Atlas et de l'empire de Maroc, traduite par lui de l'arabe, avec des détails sur les routes qui conduisent de Sous au Soudan. Insertion au bulletin.

Il communique également une note relative à l'expédition du capitaine Franklin. Insertion au bulletin. (Voir, documens, p. 119.)

M. Depping écrit à la Société pour lui offrir plusieurs exemplaires d'une notice extraite d'un recueil anglais, sur le *Cuttack* ou Orissa, province de l'Inde.

M. Bruguière soumet à la Commission quelques mesures préparatoires relatives à la publication de son mémoire sur l'Orographie de l'Europe.

M. le général Haxo, au nom d'une Commission spéciale, fait un rapport sur le concours relatif au *nivellement des rivières de la France*. D'après les conclusions de ce rapport, la Commission centrale décerne une médaille d'or, de la valeur de 100 fr., à M. Jodot, architecte, auteur du mémoire sur le nivellement de la vallée de la Meuse, portant pour épigraphe : *les fleuves, pour être utiles, ont besoin du secours de l'art.*

M. E. Salverte fait un rapport sur la relation des voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique, par le major Denham, le capitaine Clapperton et le feu docteur Oudney, traduits de l'anglais par MM. Eyriès et de Larenaudière.

Divers sujets de prix sont déposés sur le bureau et renvoyés à l'examen de la commission chargée de la rédaction du programme.

Séance de 16 mars 1827.

M. Woodbridge écrit à la Société pour lui témoigner le désir d'être admis au nombre de ses correspondans étrangers. La Commission décide qu'elle prononcera, à la prochaine séance, sur l'admission de ce candidat, s'il remplit les conditions prescrites par le règlement.

La Société Royale Asiatique de la Grande Bretagne et d'Irlande offre ses remerciemens à la Société pour l'envoi des deux premiers volumes de ses Mémoires.

L'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Dijon adresse les mêmes remerciemens à la Société, pour l'envoi de son bulletin, et lui exprime, en outre, le désir de posséder le recueil de ses Mémoires au prix fixé pour ses membres. Cette demande est renvoyée à la Section de Comptabilité.

M. le contre-amiral baron Roussin offre à la Société un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Pilote du Brésil*, et qui est le résultat d'un voyage entrepris dans le but de rectifier divers points géographiques des côtes de cette contrée. La Commission vote des remerciemens à l'auteur, et invite M. de Freycinet à lui faire un rapport sur cet ouvrage.

M. Denaix offre la 2^e livraison de ses *Essais de géographie méthodique et comparative*. Dans l'intérêt de la science, l'auteur réclame les conseils de tous les membres de la Société; il les prie de relever ses erreurs et de lui communiquer les améliorations qui leur paraîtraient utiles aux progrès de l'enseignement de la géographie. La Commission vote des remerciemens à M. Denaix, et ordonne le dépôt de son ouvrage dans la bibliothèque où tous les membres sont invités à venir le consulter.

M. Roux de Rochelle, ministre de France à Hambourg, recommande à la Société, M. Sieveking, syndic de cette ville, qui

se rend au Brésil pour une mission diplomatique, comme pouvant correspondre avec elle.

M. Jomard communique une lettre de M. Berghaus sur le nivellement de l'Oder (Voir page 124.)

Le même membre donne , d'après M. le capitaine Sabine , des nouvelles du major Laing , qui paraît être parvenu dans la province de Tomboucton dans le courant de l'année dernière. (Voir page 128.)

M. Alex. Barbié du Bocage communique l'extrait d'une lettre datée de Buenos-Ayres, le 1^{er} décembre 1826, qu'il a reçue de M. Douville, voyageur, membre de la Société (Voir documens, page 120.)

M. le général Androssy, au nom d'une Commission spéciale, fait un rapport sur le concours relatif à la question de savoir *suivant quelles directions le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de la Hague et le cap d'Antifer.*

La Commission adopte les conclusions de ce rapport, et décide que ce prix extraordinaire sera retiré du concours.

M. Alex. Barbié du Bocage fait aussi un rapport sur le concours général de 1827, et donne lecture d'un nouveau sujet de prix d'encouragement pour *un voyage dans l'ancienne Babylonie.*

La Commission adopte les conclusions du rapport et le nouveau sujet de prix.

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 mars 1827.

Par S. E. le Ministre des Affaires Etrangères : *Tableau historique et pittoresque de Paris, tome 4 (1^{re} partie).*

Par M. Cailliaud : *Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc, etc.*, t. 3.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de janvier.

Par M. Leuven : *Journal des voyages*, cah. de janvier.

Par M. Toulouzan : *l'Ami du bien*, cah. d'octobre.

Par M. le Docteur Haraque : *Journal d'agriculture, de médecine et des sciences accessoires, publié par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts, et par la Société de Médecine du département de l'Eure*, cah. de 1825, 1826, et de janvier 1827.

Par la Société Asiatique : *Le numéro 55 de son Journal*.

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Le cahier de décembre de ses Annales*.

Séance du 16 mars.

Par S. E. le Ministre des Affaires Etrangères : *Auteurs classiques latins*, tomes 83 et 84.

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des Voyages*, cah. de février.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cah. de janvier et de février.

Documents et Communications.

Le capitaine Franklin, parti de la baie d'Hudson, est parvenu à l'extrémité occidentale de l'Amérique, en suivant la côte boréale de ce continent, et s'est embarqué sur le vaisseau le *Blossom*, que l'amirauté avait envoyé par les mers de Chine, au détroit de Behring. Une partie de ses compagnons de voyage reviendra directement en Angleterre, en repassant par la route que l'expédition a suivie.

L'embarquement de Franklin aurait eu lieu, d'après la lettre écrite à M. Davies Gilbert, par un des directeurs de la compagnie d'Hudson, dans le mois d'octobre 1826 : cette date doit inspirer quelques doutes.

EXTRAIT d'une lettre adressée à M. Alex. Barbié du Bocage par
M. Douville, Membre de la Société.

Buenos-Ayres, le 1^{er} décembre 1826.

M. Douville annonce son arrivée dans la république Argentine, et l'accueil qui lui a été généralement fait comme naturaliste.

« La ville (Buenos-Ayres) fait des progrès tous les jours ; l'on bâtit beaucoup. Quelques maisons ont un étage, trois ou quatre en ont deux ; la masse n'a qu'un rez-de-chaussée. Les rues sont tirées au cordeau, et vont du nord au sud, et de l'est à l'ouest. L'Américain n'a pas changé depuis mon dernier voyage, il est toujours apathique et insouciant. Quelques hommes d'un génie supérieur et possédant de grandes connaissances, feraient leur fortune ici en découvrant les avantages que l'on peut tirer de ces contrées. Je vais séjourner ici quelque temps pour trouver une mine de charbon de terre que j'ai observée à peu de distance de Buenos-Ayres, lorsque j'étais ici il y a 8 ans. Il n'y a point de bois ; le charbon que l'on brûle, vient des États-Unis. Il vaut aujourd'hui 600 fr. le tonneau, et 170 fr. en temps de paix. J'ai découvert une plante qui remplace le lin et le chanvre qui ne croissent pas ici... Je vais tâcher d'utiliser les observations que j'ai faites pendant 12 ans que j'ai voyagé dans les pays étrangers.

» Le peu de manufactures qu'il y ait à Buenos-Ayres, appartient à des étrangers. Il n'y a aucun commerce aujourd'hui. La culture des terres est abandonnée ; les jeunes gens sont tous soldats, seulement les fils de famille peuvent se faire remplacer. La police n'a point assez de vigueur ; il y a beaucoup de voleurs et d'assassins.

» J'ai trouvé dans le fleuve de la Plata, un petit poisson électrique sur lequel j'ai multiplié les expériences. Je le conserve vivant. S'il veut s'accoutumer au flacon dans lequel je le garde, je l'enverrai vivant au cabinet du Jardin des Plantes. Je lui enverrai

aussi deux plantes que je trouve fort curieuses pour leurs propriétés, et dont je n'ai jamais entendu parler; je m'occupe de faire les dessins de 26 Caciques qui gouvernent dans la Patagonie. Je prierai la Société de vouloir bien en accepter l'hommage, ainsi que d'une *carte géographique* faite dans mon premier voyage, mais que je corrige avec le docteur don *Bartolomé Manos*, homme instruit, avec qui je fais des observations. C'est le seul qui s'occupe ici de géographie. Je ne tarderai pas à vous écrire pour apprendre à la Société le résultat de mes travaux. Je vous prie de l'assurer que je recevrai toujours ses ordres avec plaisir.

P. S. Il fait très-chaud, le thermomètre de Réaumur marque 33°,5. Il n'est pas tombé de pluie, depuis trois mois. »

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ.

La Société de Géographie, aux termes de son règlement, s'est réunie en assemblée générale, à l'Hôtel-de-Ville, le 23 mars 1827. On comptait, parmi les personnes présentes, plusieurs savans étrangers, et d'autres personnes de distinction qui avaient été invitées à assister à cette séance, entr'autres M. le Capitaine Sabine connu par ses voyages et par l'importance de ses travaux géodésiques, M. le baron de Capellen, Secrétaire d'Etat de S. M. le Roi des Pays-Bas, etc.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. Becquey, Directeur général des Ponts et Chaussées.

M. le président annonce qu'en exécution de l'arrêté pris dans l'assemblée générale du premier décembre 1826, le titre de *Président honoraire* a été décerné à MM. le marquis de Laplace, le marquis de Pastoret, le vicomte de Châteaubriant, et le comte Chabrol de Volvic, anciens présidens de la Société, et que la Commission centrale a accordé le titre de *correspondant étranger*, à MM. Tanner, de Philadelphie, et Woodbridge. Il propose d'accorder le titre de *président honoraire* à M. le baron Alexandre de Humboldt,

au moment où ce savant va quitter la France pour s'établir en Allemagne; et le titre de *correspondant étranger* à M. le capitaine Sabine. Ces deux propositions sont adoptées à l'unanimité.

M. le président soumet à la sanction de la Société, et l'assemblée approuve une résolution de la Commission centrale, portant que la Commission centrale continuera, aux termes du règlement, d'être composée de trente-six membres, indépendamment de M. le trésorier de la Société, qui sera considéré comme faisant partie de cette Commission, mais sans être astreint aux mêmes obligations que ses autres membres. M. le président annonce ensuite que la Commission centrale a décidé qu'elle ferait les frais d'un jeton de présence.

La Société a fait, en peu de temps, deux pertes vivement senties. L'homme de génie à qui l'on doit l'*Exposition du système du monde*, le *Traité de la mécanique céleste*, et la *Théorie analytique des probabilités*. Laplace fut l'un des fondateurs et le premier président de la Société de Géographie; le vide qu'y laisse sa mort, elle le laisse dans tout l'univers savant.

La mort a aussi ravi l'infatigable Malte-Brun, qui savait réunir à un point si rare l'exactitude, la précision et la clarté, et dont les travaux serviront long-temps de modèle aux écrivains qui se proposeront de traiter la géographie dans son vaste ensemble.

M. le président annonce que les éloges historiques de MM. de Laplace et Malte-Brun, seront lus dans la séance générale du mois de novembre 1827.

M. Eusèbe Salverte, secrétaire général de la Société, lit le procès-verbal de la séance du premier décembre 1826.

MM. Bottin, Vandermaelen et Donnet, écrivent à la Société, et lui font hommage, le premier d'un exemplaire de l'*Almanach du Commerce*, pour l'année 1827, le second de plusieurs livraisons du grand *Atlas universel de Géographie* dont il est auteur, le dernier d'une *carte d'Espagne et de Portugal* gravée dans un genre nouveau, et où l'on se propose d'approcher, autant qu'il est possible, de la vérité des dessins géographiques faits à la plume et au pinceau.

M. Jomard communique à la Société des nouvelles du major Laing : il paraît que ce voyageur est arrivé heureusement dans la province de Tombouctou, et même est parvenu dans la ville du même nom.

Sur le rapport de M. le général Haxo, la Société décerne à M. Marc Jodot, architecte, auteur du nivellement de la vallée de la Meuse, une des médailles d'or destinées, comme prix, aux auteurs des nivellements des rivières de la France. (Voir page 140.)

M. le général Andréossy lit un rapport relatif à cette question, que la Société avait proposée comme un sujet de prix : *Suivant quelle direction le flot arrive-t-il sur les différents points de la côte méridionale de la Manche?* Conformément aux conclusions du rapporteur, la Société retire du concours ce sujet de prix. (Voir p. 130.)

M. A. Barbié du Bocage, au nom d'une Commission spéciale, lit un rapport sur le concours de 1827, relatif à un voyage dans la partie méridionale de la Carmanie, et à des recherches sur l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie. La Commission propose de proroger le concours, pour le premier sujet, jusqu'en 1829; et pour le second, jusqu'en 1830. (Voir page 141.)

Elle propose, en même temps, de fonder un prix d'encouragement à décerner en 1830, pour un *voyage dans l'ancienne Babylonie et la Chaldée*. Ces diverses conclusions sont adoptées.

M. le président avait annoncé, à l'ouverture de la séance, qu'une Commission, formée dans le sein de la Société, et à laquelle se sont réunis plusieurs Ingénieurs du corps royal des Ponts-et-Chaussées et du corps des mines, pour le nivellement général et la confection de la carte hydrographique de la France, a commencé ses travaux, et qu'elle se dispose à publier une instruction pour l'application du baromètre à la mesure des hauteurs des montagnes. Il rappelle que la Société de géographie a, depuis un an, proposé des prix annuels d'encouragement pour le nivellement des rivières de France, et que, outre, trois médailles d'or, dont M. Perrot a fait les fonds, seront décernées en 1828, aux

auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des plus grands bassins de la France.

Aux termes du règlement, la Société procède, par la voie du scrutin, à l'élection d'un président, de deux vice-présidens, d'un secrétaire général et de deux scrutateurs, et à l'élection de quatre membres de la Commission centrale, au sein de laquelle quatre places se trouvent vacantes par mort ou démission.

Le scrutin dépouillé, M. le président proclame le résultat suivant :

M. le comte *Chabrol de Crouzol*, ministre de la marine, est nommé président ; MM. le vicomte *Héricart de Thury* et le baron *Capelle*, vice-présidens ; M. *de Freycinet*, secrétaire général ; MM. *de Prony* et *Morel de Vindé*, scrutateurs ; MM. *Julien* (de Paris), *Sueur-Merlin* et le capitaine *Duperrey*, membres de la Commission centrale. MM. *Pacho* et *Denaix*, ayant obtenu, pour la quatrième place vacante dans cette Commission, un nombre égal de suffrages, M. le président propose d'élire M. *Denaix*, comme le plus âgé des deux candidats : la Société adopte cette proposition.

La séance est levée à dix heures et demie.

Lettre de M. BERGHAUS à M. JOMARD, président de la Commission centrale.

Berlin, 18 février 1827.

Monsieur le président ! — Je vois dans la dernière partie du bulletin que j'ai eu le plaisir de recevoir dernièrement, que la Société Géographique a eu la bonté de m'admettre au nombre de ses membres dans sa séance du 6 octobre dernier. Je mets un prix infini à cet honneur, et je vous prie, M. le président, de vouloir bien porter à la Société, mes dévoués remerciemens. Autant qu'il sera en mon pouvoir, je m'efforcerai de concourir au but de votre réunion estimable, et je saisirai avec plaisir chaque occasion qui s'offrira à moi pour lui adresser des communications ; mon plus grand desir est qu'elles puissent être agréables et intéressantes pour la Société Géographique. — M. Girard, dans son discours

sur le nivellement universel de la France, observe que, dans le royaume de Prusse, l'on avait beaucoup fait pour l'hypsométrie. Cela est vrai, sans doute : nous connaissons les hauteurs de la plupart des montagnes des Sudètes, par exemples, du Harz, de la montagne Schisteuse de Rhin, etc. Nous connaissons les pentes de beaucoup de nos fleuves et rivières, tels que l'Oder, la Sprée, la Havel, l'Elbe (par parties), etc. Mais toutes ces opérations n'ont pas encore jusqu'ici été considérées sous un point de vue général et sont encore trop partielles pour pouvoir suffire à la confection d'une carte hydrographique et orographique de tout l'état prussien. Le nivellement de l'Oder, dont M. Girard a fait mention, a été publié dans plusieurs ouvrages, encore et depuis peu par M. de Oegenhausen dans son *Essai d'une description géognostique de la haute Silésie*. Cependant ce nivellement n'est pas fondé sur un procédé géométrique, mais sur des observations purement barométriques, que l'on doit à M. le général de Lindener, à MM. les professeurs Jungnitz et Wunsch, et à quelques autres observateurs. Mais le ministère de l'intérieur a dans ce moment ordonné un nivellement géométrique du cours de l'Oder, afin d'achever la reconnaissance hydrographique de ce fleuve, on a commencé par une mesure trigonométrique. Les observations barométriques ci-dessous mentionnées, ont donné les résultats suivans :

Élévation absolue (au-dessus de la mer) du niveau de l'Oder en pieds français (pied de roi).

1 Source de l'Oder près Libau. 990.	12 Embouchure de la <i>Weide</i> . 340.
2 Embouchure de la <i>Oppa</i> . . . 656.	13 Près Leubus. 282.
3 Embouch. de la <i>Ostrawica</i> . 626.	14 Près Aufhalt. 261.
4 Près Oderberg. 588.	15 Près Steinau. 250.
5 Près Ratibor. 552.	16 Près Koben. 230.
6 Près Kosel. 506.	17 Près Gros-Glogau. . . . 212.
7 Près Oppeln. 480.	18 Près Neu-Salz. 190.
8 Près Brieg. 419.	19 Frontière du Brandebourg. 175.
9 Près Breslau. 370.	20 Près Krossen. 159.
10 Embouchure de la <i>Zohc</i> . . . 360.	21 Près Francfort 116.
11 Embouchure de la <i>Weistritz</i> . 348.	

Un profil du niveau de l'Oder, près de Kosel, est particulièrement intéressant (dit M. de Oegenhausen), il passe par Saberze, Königsgrube et Brzenzkowitz, jusqu'à la jonction de la *Przems*a avec la Vistule. Ce profil qui se fonde sur des mesures faites avec le niveau, offre un bon aperçu des dimensions physiques de la haute-plaine de la Silésie supérieure, et coupe presque à angle droit, la file des hauteurs qui forment le point de partage entre l'Oder et la Vistule. La base de ce profil est le niveau d'eau inférieur (étiage), de l'écluse n° 1, près de Kosel, le même que celui de l'Oder qui, d'après la fixation ci-dessus, est à 506 pieds français, au-dessus de la mer. Au-dessus de ce niveau de l'écluse, on a observé les hauteurs suivantes :

	pieds.
1° Le niveau supérieur de l'écluse n° 18, près Gleiwitz. . .	152
2° Le fond de la galerie de mine royale de Hauptschlus- sel près Saberze.	205
3° Le fond du puits dit Friendschacht de la mine de Be- lowseegen.	409
4° Le banc suspendu (Hangebanc) du puits dit Vors- chtschacht sur la mine dite Königsgrube.	412
5° Le banc suspendu du puits dit Kosakschacht, sur la mine Hedwiggrube.	469
6° Le banc suspendu du puits dit Isaakschacht dans la mine de Caroline, près Bilkow.	405
7° Le niveau de l'étang de Rosdzin, près de Petit-Dom- browska, par Königsgrube et Misłowiz.	284
8° Le niveau de la <i>Przems</i> a, près le confluent de la <i>Czerna</i> et de la Biała blanche et noire, au-dessous de Mystowitz. .	248
9° Idem près Dziezkowitz, et des marais calcaires (Kalkbrüche).	222
10° Idem près Czarnuchowitz, près sa jonction à la Vis- tule.	189

Mais je commence à craindre d'avoir dit ici des choses qui pour-

raient bien être connues depuis long-temps de la Société Géographique. Il y a aussi apparence que les résultats ci dessus, ont aussi déjà été utilisés par l'auteur de la dissertation sur les chaines de montagnes qui a obtenu le prix. Dans peu j'aurai l'honneur de vous envoyer, M. le président, un résumé des nouvelles mesures de hauteurs qui se rapportent à la haute-plaine Thuringienne et au Harz. Ces mesures ont été prises en partie par M. le capitaine des mines de Veltheim et M. le professeur Hoffmann à Halle, en partie par moi-même, et n'ont pas encore été publiées jusqu'ici. — La mesure trigonométrique de l'état prussien que M. le lieutenant-général de Muffling exécute dans ce moment et qui se joint à la mesure du méridien de Delambre, a été avancée dans le cours de l'année dernière, jusques dans le grand duché de Posen. J'ai publié quelque chose dans la *Hertha*, t. VII, sur cette opération considérée comme mesure des degrés de longitude. Je me permets de diriger l'attention de la Société Géographique sur ce point.

Le 20 août les capitaines russes Stanikowitsch et Litke ont fait voile de Saint-Petersbourg pour la mer du Sud. M. l'Amiral de Krusenstern m'écrit à ce sujet. « Le principal but de cette expédition est une nouvelle reconnaissance des côtes nord-est de » l'Asie qui n'ont jusqu'ici pas encore été explorées ou examinées, et des côtes nord-ouest de l'Amérique, ainsi que des Iles » Aleutes que nous ne connaissons encore que très-peu. Peut-être » aussi que cette expédition nous donnera des éclaircissemens sur » les *Iles Bonin* du Japon, de l'existence desquelles je doute complètement, comme je l'ai indiqué en détail dans mes mémoires, » pag. 12 et 14. L'expédition ne sera de retour qu'en 1829. »

j'ai l'honneur d'être, etc.

Le Docteur BERGHAUS,
Professeur à l'Académie Royale de Prusse.

*NOUVELLES du Voyage du Major Laing à Tombouctou, communiquées
par M. JOMARD.*

La Société de Géographie, qui a offert une récompense à celui qui, le premier, aura atteint la ville de Tombouctou et recueilli des observations exactes sur toute la région dont cette ville est le centre, doit être empressée de connaître la marche hardie du voyageur anglais, qui, en 1825, a suivi la caravane de Tripoli, se rendant dans cette contrée jusqu'ici inaccessible aux Européens. Il est parti muni d'instrumens propres à faire des observations de longitude et de latitude. On sait que le major Gordon Laing s'est fait connaître par un premier voyage en Afrique, exécuté en 1822, dans les pays de Timanni, Kouranko et Soulimana. Voici des nouvelles récentes de cet officier, que nous tenons de bonne source. Elles pourront satisfaire en partie la curiosité des amis de la science.

Après avoir été retenu deux mois à Ghadamès, le major Laing est parvenu à el Sala (ou Ayn el Salâh), oasis du grand désert; il en a assigné la longitude beaucoup plus à l'occident qu'on ne l'a supposé jusqu'à ce jour, et même, dit-on, sous le méridien de Fez, ce qui paraît difficile à expliquer (1). El Salâh a été placé jusqu'à présent sur la route de Fez à Aghadès, presque au point où cette route est traversée par celle de Tripoli à Tombouctou. Ce même lieu serait en même temps à la moitié du chemin de Tombouctou à Ghadamès, la différence ne serait que de trois journées. C'est au sortir de l'Ouady Touat, que le major a été attaqué, qu'il a perdu deux de ses gens, et qu'il a été blessé lui-même à l'épaule.

(1) L'itinéraire de Tripoli à Tombouctou par le Cheykh Hagg Cassem, place Ayn el Salâh à 33 jours de Tripoli. Or, la distance de Tripoli au méridien de Fez (7° 18' O de Paris), ne pourrait guère être moindre, en se dirigeant à l'O. S. O., de 1200 milles géographiques, en ligne droite, ce qui ferait plus de 40 milles par jour, c. à d. plus du double du chemin ordinaire. Il s'agit donc d'un autre lieu du même nom de Salâh.

Une lettre (de Tripoli) du 1^{er} janvier dernier, apprend que le major est arrivé sain et sauf jusqu'à la province de Tombouctou. Son projet était de faire le tour du lac de Djenni (ou lac Dibbie), de visiter le pays de Melli, et de suivre le tours du Dialliba jusqu'à son embouchure; soit qu'il se jette dans le golfe de Benin, soit qu'il suive une autre direction. Dans le premier cas, il paraît avoir le dessein de revenir sur ses pas jusqu'à Sakkatou; de se porter sur le lac Tchâd, pour compléter la reconnaissance de la rive orientale, et ensuite de faire ses efforts pour gagner le Nil, s'il y a possibilité, et revenir en Europe par l'Egypte.

Le major Laing veut s'arrêter partout assez long-temps pour faire des observations géographiques et astronomiques. Il pense avec raison que le premier soin du voyageur, comme le premier besoin de la science, est d'assigner avec exactitude la position des lieux visités. Au reste, il ne faut pas s'attendre, à recevoir, avant son retour en Europe, aucun récit détaillé de ses excursions.

Il a observé que le grand désert de Sabra est divisé entre les tribus qui le parcourent, comme le serait un territoire cultivé. Il assure que les limites sont fixées avec une sorte de précision et observées avec scrupule, et que la moindre violation de ces limites serait une cause d'altercation et de guerre. C'est une remarque que l'on a déjà faite chez les Arabes des déserts qui avoisinent l'Euphrate et le Nil. Les Cheykh's des tribus ont l'habitude de comprendre dans leur juridiction, même les provinces peuplées et cultivées qui bornent les deux rives de ces fleuves, comme s'ils en étaient les possesseurs et les maîtres.

P. S. Si l'on en croit une lettre encore plus récente, parvenue en Italie, mais non par une voie directe, on aurait appris l'arrivée du major Laing, dans la ville même qui est l'objet de tant de vœux et d'efforts.

M. Jomard communique de nouveaux renseignemens sur le voyage du major Laing. Ce voyageur paraît être resté à Ghadamès, jusqu'au mois d'octobre 1825, et être arrivé en novembre à Salâh, où il a fait un long séjour. On a eu des lettres de lui, datées de ce dernier endroit, du mois de janvier 1826, annonçant son arrivée probable, au mois de mars suivant, aux environs de Tombouctou. Il devait y séjourner 4 ou 5 mois, et faire pendant ce temps deux excursions, l'une vers le lac de Djenni, l'autre au pays de Melli. Le capitaine Clapperton, de son côté, devait arriver à Sakkatou, dans le même mois de mars.

Les dernières nouvelles parvenues à Tripoli, vers le mois de janvier dernier, et transmises en Angleterre par le consul anglais M. Warrington, portent que l'on a trouvé dans un désert près de Tombouctou (à une journée), un pistolet appartenant au major Laing. Ce renseignement a été apporté par des hommes qui avaient vu cette arme. On a conçu, en Angleterre, des inquiétudes à ce sujet, parce que l'on est incertain sur la cause de cette rencontre. Il serait possible que cette arme eût été donnée en présent par le major Laing, et égarée dans les sables.

RAPPORT sur le concours relatif à la question de savoir *suivant quelles directions le flot arrive sur les divers points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de la Hague et le cap d'Antifer, etc. etc.*

M. le Comte ANDRÉOSSY, Rapporteur.

La Société de Géographie nous a nommés M. Brue, M. Louis de Freycinet et moi pour lui faire un rapport sur le concours du huitième prix extraordinaire qu'elle avait proposé, dont l'objet était de déterminer les effets que tendrait à produire, tant sur les atterrissemens que sur les marées de la côte méridionale de la

Manche, à l'égard surtout des ports du Havre et d'Honfleur, un barrage qui serait établi à l'embouchure de la Seine.

Le mémoire N° 2, ayant pour devise : *La prospérité du commerce dépend de la facilité des communications*, est le seul qui soit parvenu, cacheté, au bureau de la Commission centrale. Un autre, portant à découvert la signature de l'auteur, n'a pu, par cela même, être admis au concours.

Le sujet du prix renfermait les cinq questions suivantes :

1° Déterminer les directions suivant lesquelles le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de la Hague et le cap d'Antifer;

2° Indiquer les hauteurs auxquelles les marées de vives eaux s'élèvent le même jour sur ces différens points;

3° Faire connaître les lieux de cette partie de la côte qui sont attaqués par la mer et ceux où elle dépose des attérissemens;

4° Rechercher les causes qui concourent aujourd'hui à procurer au port du Havre l'avantage de conserver son plein où la marée étale pendant près de deux heures;

5° Enfin, rechercher quels changemens pourraient se manifester, quant'à la hauteur des marées et à la durée du plein, en différens lieux de cette portion de la côte, et notamment dans les ports du Havre et d'Honfleur, si l'embouchure de la Seine venait à être obstruée par un barrage qui ne permettrait pas au flot de s'y établir.

L'auteur du mémoire N° 2 examine chacune de ces questions séparément. Quatre cartes accompagnent son mémoire :

1° La carte générale de la radé de Cherbourg, par M. le baron Cachin, inspecteur-général des Ponts-et-Chaussées;

2° La carte de la côte de la Manche, extraite du Neptune oriental de M. Daprès de Manneville;

3° La carte de la même côte, depuis le cap de Barfleur jusqu'à la Somme, tirée du mémoire de M. Lamblardie, sur les côtes de la Haute-Normandie;

4° La carte de l'embouchure de la Seine, extraite du mémoire de M. de Bérigny.

Ces cartes hypothétiques sont destinées à exprimer de quelle manière leurs auteurs devaient concevoir que les courans agissent au moment du flot.

Avant de se livrer à l'examen dont nous venons de parler, l'auteur commence par déclarer qu'il se trouve dans l'impossibilité de répondre à chacune des cinq questions de l'exposé du Programme, vu l'immensité d'observations qu'aurait nécessitées ce travail, et l'obligation de rattacher, par de bons nivellemens, les côtes comprises entre le cap de la Hague et celui d'Antifer. Votre Commission pourrait s'arrêter là, et vous proposer de remettre le prix à une autre année, ou bien de le retirer du concours; mais elle croit devoir présenter quelques considérations qui tiennent au fond même des questions que la Société de Géographie a proposées.

C'est véritablement à l'influence de la position du cap de la Hague, ou plutôt de la pointe de Barfleur et du cap d'Antifer, sur les courans quant à leur direction, et à leur effet lorsqu'ils sont animés par les vents de nord-ouest, qui soufflent presque constamment et avec violence pendant six mois de l'année, que l'on doit les changemens survenus dans le golfe dont ces caps marquent l'entrée, changemens auxquels participe l'embouchure de la Seine. Par l'établissement du barrage projeté, ils doivent subir des modifications importantes, ainsi que les marées, dans ce golfe et sur les côtes qui l'avoisinent.

Cette dernière question, qui avait fixé l'attention de la Société de Géographie, est aujourd'hui controversée dans des ouvrages imprimés nouvellement. Les uns et les autres rappellent un Mémoire sur cette matière plus anciennement publié, et l'on y a recours pour en adopter les principes ou pour les combattre. On pressent qu'il est ici question du beau travail de M. Lamblardie sur les côtes de la Haute-Normandie (1), mis au jour en 1789,

(1) Ce mémoire, très-remarquable au fond, renferme d'ailleurs des opinions

et dont s'étaie presque constamment, l'auteur du *Mémoire* sur lequel nous sommes chargés d'émettre notre opinion.

Nous ferons observer d'abord, que cet auteur n'a pas une idée bien nette de ce qu'il appelle des *baies renfermées* et des *ports naturels*, qu'il semble faire dépendre uniquement des angles saillans et rentrans que forment les côtes de la Manche. Soumis à la topographie générale du terrain, les golfes à rivières confluentes à leurs extrémités laissent, en avant de l'angle qu'elles forment, des renfoncemens propres à devenir des ports, et qui sont plus ou moins considérables, suivant qu'il y existe plus de rivières confluentes, qu'elles viennent de plus loin, ou qu'elles forment entre elles des angles plus ouverts. Tel est, par exemple, Fécamp comparé à Dieppe : le premier, n'ayant que deux rivières confluentes, la Ganseville et la rivière qui passe à Valmont, est beaucoup moindre que le second qui en a trois, l'Eaune, la Bèthune et l'Arques. Les rivières solitaires n'ont que des anses, dont il est plus difficile de faire de bons ports.

Il est certain que des courans poussés par des vents violens détruisent les parties saillantes des golfes ; et, contre l'opinion de l'auteur, ce n'est pas cette légère diminution d'étendue qui altère le plus la propriété qu'ils ont d'offrir des abris aux navigateurs ; mais plutôt les matériaux provenant de cette démolition, lesquels sont convertis par le mouvement des vagues, en galets, en gravier, en sable et en dépôts terreux ou limoneux. Ces matériaux sont ici des rognons de silex empatés dans des couches de marne, formant, sur 220 pieds d'élévation, des strates de différentes épaisseurs, dont sont composées les falaises qui bordent les plages de la Haute-Normandie.

On doit à M. Lamblardie d'avoir, le premier, parfaitement rendu raison de la formation et de la marche des galets sur ces pla-

générales qui peuvent être contestées, notamment pag. 12 et 13, sur la manière dont les rivières établissent leurs lits.

ges. Il s'est attaché à prouver que les épis et les autres ouvrages conservatoires qu'on y établirait seraient des travaux en pure perte, en ce qu'ils n'arrêteraient point la marche de ces alluvions marines, lesquelles doivent obéir aux courans qui les poussent, et se déposer partout où leur vitesse diminue ou cesse d'agir. *C'est ainsi*, dit l'auteur du mémoire, d'après M. Lamblardie, *que la nature, toujours constante dans ses moyens, l'est aussi dans ses effets* (1). Nous ferons observer qu'il ne peut être question dans ce cas, que de l'effet dynamique résultant de l'action d'une masse fluide qui est animée d'une certaine vitesse. Par la constante mobilité de ses parties, elle affouille en outre les terrains qui sont susceptibles d'être pénétrés; remue, déplace, use par le frottement et par sa qualité dissolvante, ou plutôt érosive, les matériaux qui résultent des démolitions qu'elle a opérées; en détruisant leurs aspérités, convertit ces matériaux, sur les plages maritimes, en galets; dans les lits des torrens, en cailloux roulés et leurs débris, dans l'une et l'autre positions, en graviers, en sables et en dépôts limoneux.

Les cours d'eau naturels et les courans le long des plages maritimes, chargés de ces matières, étant soumis aux mêmes lois, il en résulte que la formation des dépôts ou attérissemens dépend, dans les deux cas, de tout ce qui tend à nuire à leur vitesse, savoir: les obstacles qui s'opposent d'une manière directe à leur mouvement, et les golfes, les anses et les eaux stagnantes où cette vitesse finit par s'éteindre.

Si les parties saillantes d'un littoral ne résistent point en général à l'action des courans, il en est d'autres qui, par leur position, semblent en être à l'abri; tel est le cap d'Antifer, qui, comme le dit M. Lamblardie, *n'est point dû au hasard* (2); mais dont il ne paraît pas qu'on se soit fait jusqu'ici une idée bien précise.

(1) *Mémoire sur les côtes de la Haute-Normandie*, pag. 31.

(2) *Mémoire sur les côtes de la Haute-Normandie*, pag. 2, art. 2.

La chaîne latérale qui, aux sources de la Sambre, de l'Escaut, de la Somme, et dans le voisinage de l'Oise, part du plateau du Nord et se dirige vers la Manche, fait la séparation des eaux de la Somme, de l'Oise et de la Seine-Inférieure. Après avoir éprouvé près de Forges, aux sources de la Béthune, du Thérain et de l'Andelle, un relèvement indiqué comme point de partage du canal qu'on avait projeté d'établir entre Dieppe et l'Oise, pour l'approvisionnement de Paris; cette chaîne latérale se termine à la mer par divers caps, dont celui d'Antifer prend le plus de saillie, et forme une sorte de musoir naturel, entre la côte du nord, allant vers Fécamp, Dieppe et Saint-Valery-sur-Somme; et la côte du sud, se dirigeant vers le cap de la Hève, le Havre et l'embouchure de la Seine. Ce cap, à l'égard surtout des courans, a des propriétés particulières que M. Lamblardie et ceux qui suivent sa doctrine, ont appréciées avec plus ou moins de justesse.

Le courant atlantique, qui au moment du flot, a sa direction de gauche à droite, en regardant la mer, après avoir doublé le cap de la Hague, se dirige de la pointe de Barfleur vers le cap d'Antifer. De ce courant principal se détache, à la pointe de Barfleur, un courant secondaire qui suit les côtes du Calvados, et va se répandre dans l'embouchure de la Seine.

Le cap d'Antifer, n'offrant point de côtes droites, et se prolongeant au contraire en saillie, donne au courant principal une direction divergente; mais ce cap étant un point d'incidence, les eaux s'élèvent à sa rencontre; et il part du courant principal un courant partiel qui prend sa direction de droite à gauche, en se portant dans le fond du golfe, et vers l'embouchure de la Seine, à la pointe du Hoc, après avoir passé devant le Havre. Le courant principal et ce courant partiel, qu'augmente encore parfois l'action des vents, agissent en sens contraires, sur les démolitions des côtes élevées et le mouvement des galets, dont les points de départ sont dans le voisinage du cap d'Antifer; en sorte que ce cap fait la séparation des deux courans et des directions

que prennent les galets (1). La direction et le progrès des courans et des galets, sont prouvés par le gisement des pouliers à la tête des jetées des ports de Dieppe et du Havre. Les deux courans marchant dans des sens opposés, les attérissemens à l'entrée de ces ports, qu'on peut regarder comme des lagunes ne recevant point des eaux douces, auront nécessairement des positions différentes d'où il doit résulter, ce qui est conforme à l'observation, que pendant qu'à Dieppe, le poulier s'établit à droite en entrant dans le chenal; au Havre, il s'amoncele à gauche. On voit, d'après cela, que la théorie du Docteur Gémilien Montanari, au sujet des ensablemens des ports de la Méditerranée (2), déterminés par le courant littoral de cette mer, trouve ici également son application.

Le fond du golfe où est situé le Havre et où débouche la Seine, reçoit donc des alluvions marines, sans cesse renouvelées; mais ces attérissemens ne sont pas les seuls; la rivière, dans les crues, y amène des alluvions fluviales qui, par les mouvemens du flux et du reflux, se combinant avec les alluvions marines, produisent ces variations que l'on remarque d'une année à l'autre, quelquefois d'une crue à l'autre, dans la grandeur, la composition, la forme et l'emplacement des dépôts.

En effet, il suffit d'un déplacement des points d'incidence du courant principal d'une rivière, pendant les crues, pour déterminer des attérissemens à droite et à gauche des nouvelles directions, parce qu'il s'y trouvera des eaux ayant une moindre vitesse et qui déposeront. Dans ces directions, au contraire, le courant, étant animé d'une plus grande vitesse, creusera. C'est à ces deux circonstances qu'est due la formation ou la disparition de ce qu'on appelle *bancs changeans*, à l'extrémité de la Seine.

Il est hors de doute comme le fait observer l'auteur du *Mémoire* n° 2, que le barrage qu'on établirait à l'embouchure de ce fleuve,

(1) *Mémoire sur les côtes de la Haute-Normandie*, pag. 29.

(2) Dans son ouvrage intitulé : *Il Mare-Adriatico e sua corrente esaminata*, publié vers l'année 1685.

dans la direction d'Honfleur à Harfleur, en séparant brusquement les eaux douces de celles de la mer, et en empêchant le flot de remonter et de descendre dans le lit du fleuve et dans la baie, ne change le régime de la Seine, en amont et en aval. En amont, les attérissemens, qui ne commencent à se manifester qu'à un myriamètre au-dessus de Quillebœuf (1), n'ayant point la faculté de se répandre sur une aussi grande surface qu'auparavant, pourront bien s'établir plus haut, et encombrer, en outre au-dessous de Quillebœuf, le nouveau lit du fleuve. En aval, le jusant, sortant de la Seine, qui concourait à entraîner les alluvions, n'existant plus, les alluvions s'accroîtront probablement dans le fond du golfe, et par conséquent à l'entrée des ports du Havre et d'Honfleur. Les variations à l'égard de ces attérissemens ne seront pas les seules auxquelles ces ports seront exposés ; on en observera encore dans la hauteur des marées des points dont il s'agit.

L'élévation de eaux dans les marées dépend non-seulement de l'action des vents, de la direction des courans généraux et de ceux du flux et du reflux, de la profondeur des golfes, etc. ; mais encore du gisement des côtes, et des changemens que ce gisement doit éprouver, par des ouvrages d'art qui forment obstacle au développement des marées, et à l'extension qu'elles étaient dans le cas de prendre avant la construction de ces travaux. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner de quelle manière les marées se prononcent dans le golfe de la Seine.

Nous avons vu que, du couran principal, se détachaient, à la pointe de Barfleur et au cap d'Antifer, deux courans partiels qui se rendaient, chacun de son côté, à l'embouchure de la Seine. C'est entre ces deux courans que la mer arrive du large, comme en plan incliné, jusqu'au fond du golfe pour le remplir. On con-

(1) C'est vis-à-vis de Quillebœuf que la Seine a le moins de profondeur, c'est par conséquent à ce point qu'est la plus grande élévation ou la crête de la barre de ce fleuve

goût qu'à son extrémité, elle s'élève d'autant moins et en plus de temps que ce golfe est plus profond, rempli de bancs, et qu'il s'opère un déversement considérable des eaux dans le lit de la Seine. Aussi, les jours de pleine et de nouvelle lune, on remarque plus d'une heure de différence entre l'instant de la pleine mer au Havre et celui de la pleine mer à Fécamp et à Dieppe, et plus de quatre entre l'époque de la pleine mer du Havre et celle de Rouen ; c'est-à-dire, que la mer est pleine à Rouen quand elle est presque basse au Havre. Mais lorsque, par un barrage à l'embouchure du fleuve, ce déversement n'existera plus, il est évident que la mer montera plus haut dans les ports du Havre et d'Honfleur qu'elle ne le fait dans l'état actuel des choses ; et ces ports, qui ne sont appropriés que pour une moindre hauteur de marées, subiront, ainsi que les deux villes, des submersions inévitables. En effet, les hauteurs de la mer, les jours de pleine et nouvelle lune, sont maintenant au Havre, à Fécamp et à Dieppe comme les nombres 19, 25 et 26 pieds. Le barrage une fois établi, le port du Havre conservant, à l'égard du courant principal, et sans aucune déperdition de marée, le même rapport de situation que les ports de Fécamp et de Dieppe, les hauteurs de la mer seront à peu près égales dans les trois ports : celui du Havre acquerra donc une augmentation de hauteur qu'on peut estimer de 6, ou au moins de 5 pieds, ce qui sera plus que suffisant pour produire la submersion dont nous avons parlé (1).

Les attérissemens, leurs causes, leurs effets sont suffisamment connus, et l'on ne saurait les révoquer en doute. Il faudrait, pour

(1) La question dont il s'agit ici, a quelque analogie avec celle qui est relative à la jonction et à la séparation des rivières. Il résulte en effet de l'examen de cette dernière, qu'en opérant une diversion dans un cours d'eau, son niveau baisse ; et qu'au contraire, en y introduisant latéralement de nouvelles eaux affluentes, son niveau tend à s'élever. On peut voir sur ce sujet, un travail très-intéressant de feu M. Lespinasse, ancien ingénieur du canal de Languedoc, dans le Tome 11, p. 115-140, des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Arts et belles-Lettres de Toulouse*.

qu'ils n'existassent pas, que les pluies n'amenassent point des troubles dans les lits des rivières; que ces rivières elles-mêmes ne corrodassent ni leur fond, ni leurs bords; que les eaux de la mer ne fussent point soulevées par les vents du large; et, qu'à la marée montante, poussées contre les côtes, elles n'occasionnassent pas leur démolition; enfin, que le fond des anses, les embouchures des rivières et l'entrée des ports ne devinssent pas des lieux de dépôts pour ces divers attérissemens. Tout projet d'ouvrages qui tendraient à produire une augmentation de hauteur dans les marées; et, en outre, une accumulation d'alluvions fluviales et marines, rendrait non-seulement la réussite de ce projet fort douteuse; mais, comme il a été dit plus haut, entraînerait de graves inconvéniens.

C'est par cette réflexion, appliquée au barrage de la Seine, que l'auteur du mémoire n° 2 envoyé au concours, termine un travail fondé sur des autorités qu'il n'a point discutées, et sur quelques observations locales, trop peu nombreuses pour qu'elles pussent remplir les conditions du programme qu'elles concernent.

Au surplus, la question principale à laquelle se rattachent les autres questions qu'on peut regarder comme subsidiaires de celle-ci, est encore en discussion parmi des gens de l'art très-habiles et d'une expérience consommée. Il manque aux uns et aux autres des données précises, dépendantes d'opérations qui n'ont point été faites, ou qui ne sont pas terminées; en outre, les théories sur lesquelles on se fonde, sont, à tort ou à raison, également contestées. Dans cet état des choses, et le concours n'ayant produit qu'un seul mémoire où l'auteur effleure à peine les questions qui faisaient l'objet du programme, votre Commission, considérant que la Société de Géographie n'a pas, et pourrait difficilement avoir, des renseignemens suffisans, pour juger une question d'un intérêt aussi majeur qu'est celui qui concerne le barrage de la Seine, envisagé sous le double rapport de la dépense et des effets que ce grand ouvrage maritime produirait, a été d'avis à l'unanimité, que le prix

extraordinaire qu'elle devait décerner sur cet objet, fût retiré ; et elle a l'honneur de vous en faire la proposition.

Paris, le 16 mars 1827.

Signés : LOUIS DE FREYCINET.

BRUÉ.

Comte ANDRÉOSSY, *Rapporteur*.

La Société de Géographie, après avoir entendu la lecture du rapport ci-dessus, en adopte les conclusions ; il reste par conséquent décidé, que le 8^e prix extraordinaire qu'elle avait cru devoir proposer, est retiré du concours.

RAPPORT

Sur un Mémoire relatif au Nivellement de la vallée de la Meuse.

Le Mémoire, qui a fait l'objet de ce rapport, est précédé de cette épigraphe : *Les fleuves, pour être utiles, ont besoin du secours de l'art.* Il renferme un nivellement exécuté le long du cours de la Meuse, sur une largeur de 353 mille mètres, entre Pagny sur Meuse, (village au-dessus de Commercy), et la frontière de la Belgique, au-delà de Givet. Le nivellement est accompagné d'un profil en long avec les ordonnées cotées relativement au plan général de comparaison, et il est précédé d'une description de la vallée de la Meuse, et de tableaux qui donnent les pentes de cette rivière, de deux en deux myriamètres, et ses produits moyens dans les basses eaux.

L'auteur de ce Mémoire a rempli la condition fixée par la Société, pour obtenir un des prix relatifs au nivellement, puisqu'il a procuré le nivellement géométrique de la Meuse, sur une longueur développée de près de 80 lieues, (le minimum de la longueur demandée étant seulement de 10 lieues). La Commission propose,

en conséquence, de lui décerner, conformément au programme, une médaille d'or de la valeur de cent francs.

A Paris, le 25 février 1827.

Signés : les colonels CORABŒUF, JACOTIN,
le général HAXO, Rapporteur.

RAPPORT

Sur le Concours de 1827.

MESSIEURS,

L'un des devoirs les plus importants de la Société, celui par lequel elle peut le plus efficacement favoriser les recherches scientifiques, étendre les limites des connaissances géographiques, et obtenir les résultats avantageux qu'elle s'est promis, est de distribuer des récompenses et des encouragemens. Les rédacteurs de vos statuts l'ont parfaitement senti, lorsqu'ils en ont fait l'une des dispositions réglementaires qui vous régissent. Ce n'est pas seulement, en effet, par leurs propres travaux que les corps littéraires et scientifiques se rendent réellement utiles ; c'est aussi par la noble impulsion qu'ils impriment à la science dont ils veulent hâter les progrès et développer les découvertes.

A ce titre, Messieurs, la Société peut déjà se flatter d'avoir été assez heureuse pour réaliser les espérances que son institution avait dû faire concevoir, et pour couronner des ouvrages du plus grand intérêt. Si elle a obtenu qu'un jeune voyageur, sans autre soutien qu'un courage à toute épreuve et un dévouement sans bornes, découvrit en quelque sorte une terre qui avait été l'antique séjour de la civilisation grecque, mais qui, malgré sa position peu éloignée de nous, et malgré sa célébrité, était restée presque ignorée, presque perdue dans l'immense continent dont elle fait partie, elle a aussi, en provoquant les recherches non moins précieuses, sur la position, la direction et les hauteurs des diverses chaînes de mon-

tagnes de l'Europe dont elle a ordonné l'insertion dans le troisième volume du Recueil de ses Mémoires, rendu à la science un service des plus éminens. Un tel succès devait être sans doute d'un heureux augure pour les concours suivans ; mais, l'attente de la Société n'a pas été totalement remplie dans celui qu'elle a ouvert pour cette année.

Deux sujets de prix, l'un relatif à la *détermination des directions, suivant lesquelles le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de la Hague et le cap d'Antifer*, et l'autre qui a pour but le *nivellement des fleuves et rivières de la France*, ont seuls été traités. Les deux savans rapporteurs chargés de vous instruire du résultat de ces deux concours, vous ont rendu compte de leur jugement. Quant à nous, Messieurs, nous n'avons malheureusement que des regrets à vous faire partager. Deux sujets de prix n'ont pas même été traités ; la Commission centrale, du moins, n'a reçu aucun mémoire qui les concernât.

Nous ne vous parlons point ici, Messieurs, du prix d'encouragement pour un *voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique*, prix extraordinaire dont le gouvernement a si généreusement contribué à augmenter les fonds, et dont le concours reste toujours ouvert. Les deux sujets de prix sur lesquels nous rappelons votre attention, et pour lesquels la Commission centrale avait cru devoir fixer un délai de deux années, sont :

1° *L'Exploration d'une partie de la Caramanie.*

2° *Les Recherches sur l'histoire des divers peuples répandus dans l'Océanie ou les îles du Grand-Océan, situées au S. E. du continent de l'Asie.*

Quoiqu'aucune pièce relative à ces deux sujets de prix, n'ait été envoyée à la Commission centrale, ils étaient néanmoins, l'un et l'autre, d'un trop grand intérêt, et leurs résultats devaient influencer d'une manière trop sensible sur les progrès de la science, pour que le comité auquel vous aviez confié le soin de faire un rapport sur

l'ensemble des sujets de prix mis au concours, ne prit pas le parti de les proroger. Considérant donc que le laps de temps que l'on avait accordé aux concurrents, n'avait point été suffisant pour traiter ces questions avec toute la maturité nécessaire, il a jugé convenable de reporter le concours pour la *Caramanie*, au mois de mars de l'année 1829, et celui pour les *Recherches sur les peuples de l'Océanie*, au même mois de l'année 1830. Il a pensé que deux années pour l'un, et trois pour l'autre, devaient suffire aux candidats qui n'ont point achevé leurs travaux :

Trois nouveaux programmes de prix avaient été déposés sur le bureau de la Commission centrale, le comité a dû les examiner ; ils avaient pour but :

1^o *L'exploration de toute la partie occidentale de l'Asie mineure, jusqu'au fleuve Halys.* On proposait de réunir ce projet à celui de la *Caramanie*, pour n'en plus faire qu'un seul, et la médaille d'or eût été d'un prix plus élevé.

2^o *L'exploration de la Syrie et de la Mésopotamie*, c'est-à-dire, des Paschalicks actuels de Damas, Haleb, Orfa, Diarbékir et Mossul.

3^o *Enfin, celle de l'ancienne Babylonie et de l'ancienne Chaldée, avec une carte de la partie inférieure du cours de l'Euphrate et du Tigre.*

Dans les deux premiers programmes, leur auteur avait eu en vue de provoquer les recherches et les voyages scientifiques dans toutes les parties de pays dont les rivages bornent le bassin de la Méditerranée, afin d'arriver insensiblement à connaître dans leur totalité les pays limitrophes de cet immense bassin. Déjà, et c'est un résultat que l'on doit au magnifique ouvrage sur l'Égypte, et à M. Pacho qui, jeune encore, a acquis une véritable célébrité, le pays est connu depuis la partie orientale de l'Égypte jusqu'au golfe de la Syrie, il eût donc été facile au moyen de l'exploration de l'Asie-Mineure, et ensuite de la partie qui serait restée à reconnaître de l'Asie et de l'Afrique occidentale, de compléter petit-à-petit ce vaste ensemble ; on eût, en outre, en adoptant la première proposition, fait connaître presque entièrement un des pays les plus

intéressans de l'antiquité, et en s'en tenant à la seconde, complété les notions recueillies par M. Rousseau, et corrigé ce qu'elles ont de defectueux. Mais, le comité s'est trouvé arrêté par les difficultés réellement grandes que la solution de la première proposition pouvait présenter, et pour la seconde, par cette considération que le travail de M. Rousseau remplissait au moins, quelque'imparfaitement que ce fût, une partie des besoins que la science pouvait éprouver.

• On s'est donc arrêté au troisième projet présenté. On a pensé que Baghdad et Bassora étant des lieux fréquentés par le commerce, qu'ayant des fonctionnaires de toutes les nations de l'Europe, et que renfermant plus de personnes instruites qu'un grand nombre de villes de l'Orient, elles pourraient devenir le centre d'opérations géographiques dont la science recueillerait les plus précieux résultats. Et d'ailleurs, quelle contrée pouvait séduire davantage sous le rapport des recherches scientifiques, que celles dont on propose l'examen. Témoin des faits qui rappellent l'histoire primitive, elle présente en quelque sorte, comme des titres à notre vénération, les ruines de la superbe et antique Babylone, celles de Seleucie, élevée pour être sa rivale, et qui fut à son tour écrasée par la Ctésiphon des Parthes; demeure des Chaldéens, dont le nom intimement lié à l'histoire de la science, a acquis tant de célébrité; séjour de populations tirées de la Grèce ou de l'Asie-Mineure, et amenées captives, que de souvenirs se rattachent à cette contrée, bouleversée plus qu'aucune autre par des commotions politiques, dont n'ont pu la préserver, ni son ancienne gloire, ni même la puissance des califes. Au milieu de ces plaines, autrefois si fécondes, on ne retrouve plus que quelques débris de ces travaux immenses entrepris dans les temps les plus reculés, et renouvelés par Alexandre, et depuis encore, pour l'arrosement des terres, l'assainissement du pays, sa sûreté, ou bien pour faciliter la navigation. A une végétation abondante, riche et variée, a pu succéder la misère, la dépopulation, la ruine; le sol, exposé sans abri aux ardeurs d'un so-

leil brûlant et presque déserté, a pu se couvrir de ronces et d'épines, les sables combler des canaux dont on reconnaît à peine les traces, la main des hommes détruire encore, comme pour hâter les ravages du temps, le pays n'en doit que mieux captiver votre attention.

Devenu méconnaissable, ne paraissant plus répondre aux récits des anciens, si l'on en juge du moins par quelques-uns des renseignements que nous possédons, et dont il faut pouvoir apprécier toute l'exactitude, la peinture fidèle et vraie que l'on tracera pourra seule résoudre des problèmes sur lesquels la science s'est jusqu'à présent vainement appesantie. Et quel moyen plus sûr d'y parvenir, que celui d'une reconnaissance tracée sur les lieux mêmes, et accompagnée de plans particuliers et de descriptions propres à jeter un grand jour sur *l'état ancien de toute la partie inférieure du cours de l'Euphrate et du Tigre, comparée à son état moderne?*

L'importance de cette question a réuni, Messieurs, les suffrages de votre comité, qui s'est décidé pour son adoption; il a cru, et avec raison; que le voisinage de Bassora et de Baghdad devait offrir de grands secours pour son entière solution.

Relativement aux deux autres sujets de prix sur lesquels vos honorables commissaires, MM. le comte Andréossi et le baron Haxo, vous ont fait entendre leurs rapports, votre comité ne peut que reproduire leurs conclusions. Il ajoutera cependant pour celui qui concerne le *nivellement des fleuves et rivières de la France*, que ce prix pour lequel la Société offre annuellement dix médailles d'or, doit au terme d'une décision prise par la Commission centrale, être renouvelée pour le concours de l'année 1828.

Lorsque l'on considère l'étude d'une science qui, ainsi que la Géographie, se lie si intimement à toutes les autres, d'une science à si juste titre désignée par l'illustre géographe du siècle d'Auguste, comme déroulant à nos regards le tableau philosophique du monde, avec quel intérêt ne doit-on pas envisager tout ce qui s'y rapporte, tout ce qui peut concourir à régler et à étendre les

limites de ses connaissances dans tous les âges ? Plus heureux que les anciens , les modernes ont pu , à l'aide de leurs instrumens et de méthodes d'observations plus sûres , arriver à des résultats , sans contredit plus positifs que ceux que l'antiquité nous avait transmis. Mais combien il existe encore sur notre mappemonde , de vides à remplir , de peuples à reconnaître , de contrées à explorer ; de terres nouvelles peut-être à découvrir , en un mot , de conquêtes à faire , même parmi les pays anciennement connus ! Sans doute que le goût de l'étude devenu plus général , que l'habitude de mieux sentir , et par conséquent de mieux juger , que le besoin de connaître , qui recherche incessamment de nouveaux alimens , ont produit , depuis un demi-siècle surtout , pour le monde savant , des résultats auxquels on était loin de s'attendre , aussi promptement au moins ; sans doute que les glorieux succès obtenus par d'intrépides explorateurs , ont rencontré une approbation universelle , que chacun leur a presque envié les trophées qu'ils avaient acquis aux dépens de leur fortune et souvent même aux dépens de leur existence ; mais c'est à vous surtout , Messieurs , à vous que dirige un zèle éclairé ; à vous qui vous êtes réunis pour mettre en commun votre savoir et vos lumières , qu'il appartient d'entretenir et d'encourager cette ardeur des recherches scientifiques , qui peut il est vrai recueillir partout des fruits précieux , mais non pas trouver toujours la palme glorieuse du triomphe. Si depuis plus de cinq années que vous existez , Messieurs , comme Société littéraire , vous avez entr'autres couronné deux ouvrages remarquables , deux ouvrages d'un genre bien différent , mais qui n'en sont pas moins importans par les résultats dont ils ont été suivis , et dont la publication est tout aussi honorable pour la Société elle-même , que pour ceux qui ont mérité ses suffrages , nous devons espérer que ce nouvel appel ne sera pas infructueux , et que vous aurez encore à décerner des récompenses justement acquises.

Voici , Messieurs , les conclusions de votre comité :

1° Le prix d'encouragement pour un *Voyage dans la partie mé-*

ridionale de la Caramanie, contrée de l'Asie-Mineure (médaillon d'or de la valeur de 2,400 fr.), qui devait être décerné dans la première Assemblée générale de 1827, sera prorogé à la même assemblée de l'année 1829 ;

2° Celui relatif aux *Recherches sur l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie* (médaillon d'or de la valeur de 1,200 fr.), qui devait l'être également à la même époque, sera reporté à la première Assemblée générale de 1830 ;

3° Le comité vous propose en outre d'adopter le programme suivant (voir ci-après, p. 158), d'un prix d'encouragement pour un *Voyage dans l'ancienne Babylonie et la Chaldée*, pour lequel il propose une médaille d'or de 2,400 fr., et qui devra être décerné dans la première Assemblée générale de 1830 ;

4° Enfin on renouvellera dans le programme des prix mis au concours pour cette année, l'annonce du prix relatif au nivellement des fleuves et rivières de la France, pour lequel la Commission centrale a décidé que dix médailles d'or de 100 fr. chacune seraient distribuées tous les ans.

Signé Alex. BARBIÉ DU BOGAGE.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

M. AGASSE, Secrétaire des Commandemens de Monseigneur le duc de Bourbon, pour la maison du Roi.

M. le comte BEUGNOT, Ministre d'État.

M. CARISTIE, Ingénieur au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. CERFBERR, Propriétaire.

M. CORDIER, Inspecteur divisionnaire au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. le comte de DIENNE, Commissaire général de la navigation.

M. LAMANDÉ, Inspecteur divisionnaire au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. LEGRAND, Ingénieur en chef au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. NAVIER, Membre de l'Institut, Ingénieur en chef au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. PARCIOT, Ingénieur en chef au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. PATTU, Ingénieur en chef au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. le baron ROUSSIN, Contre-Amiral, membre du Conseil d'Amirauté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par M. le Contre-Amiral Roussin : *Le Pilote du Brésil, ou Description des côtes de l'Amérique méridionale, situées entre l'île Santa Catarina et celle de Maranhao. Paris, 1827.*

Par M. Denaix : *Essais de Géographie méthodique et comparative, 2^e liv. composée d'un cahier de texte, d'une carte de l'Europe, en quatre feuilles, et de quatre tableaux.*

Par M. Vander-Maelen, de Bruxelles : *15 livraisons de son atlas universel de la Géographie physique, politique, statistique et minéralogique de toutes les parties du monde.*

Par M. Bruguière : *Tableau comparatif de la hauteur des chutes d'eau les plus célèbres, dédié à la Société de Géographie.*

Par M. Wilhelm : *Les Campagnes de Nero Claudius Drusus, dans la Germanie septentrionale, dédiées à la Société de Géographie.*

Par M. Bottin : *Almanach du Commerce pour l'année 1827.*

Par M. Ch. Bailleul : *La Bibliomappe ou Livre-Cartes, 15^e et 16^e liv.*

Par M. Donnet : *Carte d'Espagne et de Portugal, suivant les nouvelles divisions civile et politique, Paris 1823.*

Par M. Pattu : 1^o *Analyse des motifs du projet de la dérivation de la Seine.*

2^o *Développement des bases d'un projet de barrage déversoir maritime.*

3^e Lettre de M. Pattu à M. Pouettre, concernant les observations de M. Lamblardie sur les développemens d'un projet de barrage déversoir maritime.

PROGRAMME DES PRIX.

(Sixième Année.)

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE A TOMBOUCTOU ET DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

L'heureuse tentative des voyageurs anglais qui ont pénétré, en 1823, dans l'Afrique centrale, a dirigé de nouveau l'attention de l'Europe vers l'intérieur de ce continent, qui partage maintenant la curiosité avec les régions Polaires, le centre de l'Asie et les nouvelles terres Australes. Il était naturel que la Société de Géographie tournât aussi ses regards de ce côté, en indiquant, de préférence, la voie déjà tentée par Mungo-Park et qui touche aux établissemens français du Sénégal : aussi est-ce de son sein qu'est sortie la première pensée d'une souscription pour l'encouragement d'un voyage à TOMBOUCTOU. Il s'agit d'offrir une RÉCOMPENSE au voyageur qui sera assez heureux pour surmonter tous les périls attachés à cette entreprise, mais qui, en même temps, aura procuré des lumières certaines et des résultats positifs sur la géographie, les productions, le commerce de ce pays et des contrées qui sont à l'est. La France est la première nation de l'Europe qui ait formé des établissemens permanens au Sénégal, et son honneur est intéressé à favoriser les voyageurs qui cherchent à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par la route la plus rapprochée de ses établissemens. Le succès d'une telle entreprise ne serait pas sans fruit pour notre industrie commerciale; et, en la considérant sous le rapport des sciences, quelle inépuisable source de découvertes ne procurerait-elle pas à l'histoire naturelle, à la physique, à la climatologie et à la géographie physique et mathématique! Quel champ immense à défricher pour la connaissance des races huma-

nes, pour l'histoire de la civilisation des peuples, pour celle de leur langage, de leurs mœurs et de leurs idées religieuses!

L'intention des donateurs n'est pas précisément de mettre un sujet de prix au concours; l'appât d'une somme d'argent ne saurait être offert pour une tentative qui peut coûter la vie; mais on tient en réserve un juste et honorable dédommagement pour celui qui aura heureusement surmonté tous les obstacles devant lesquels tant d'autres personnes ont échoué jusqu'ici.

Juge et dispensatrice de cette récompense, la Société de Géographie saura apprécier le mérite, le courage et le dévouement des voyageurs, ainsi que les services réels qu'ils auront rendus à la science. Elle n'exige pas d'un seul homme des travaux qui supposeraient le concours de plusieurs observateurs et plusieurs années d'un séjour paisible dans le pays; mais elle demande des notions précises, telles qu'on peut les attendre d'un homme pourvu de quelques instrumens, et qui n'est étranger ni aux sciences naturelles, ni aux sciences mathématiques. Au reste, en ce moment même, plusieurs voyageurs français et anglais se portent vers les rives du Dialiba, et la Société doit se flatter que ses encouragemens ne resteront pas infructueux.

Dans la séance de la Commission centrale du 3 décembre 1824, un anonyme, membre de la Société, a fait don d'une somme de *mille francs*, pour être offerte en *récompense* au premier voyageur qui aura pénétré jusqu'à Tombouctou, par la voie du Sénégal, et rempli les conditions suivantes indiquées au procès-verbal de ladite séance : « Procurer : 1° des observations positives et exactes sur la » position de cette ville, le cours des rivières qui coulent dans son » voisinage, et le commerce dont elle est le centre; 2° les renseignements les plus satisfaisans et les plus précis sur les pays compris entre Tombouctou et le lac Tchâd, ainsi que sur la direction » et la hauteur des montagnes qui forment le bassin du Soudan. » Aussitôt après avoir eu connaissance de cette offre, M. le comte Orloff, sénateur de Russie, a consenti à ce que la donation qu'il

avait faite d'une somme de *mille francs*, à la séance générale du 26 novembre 1824, pour l'encouragement des découvertes géographiques, reçût la même destination.

Informée de l'objet de ces donations, S. E. M. le comte Chabrol de Crousol a souscrit, le 15 décembre suivant, au nom du Ministère de la Marine, pour le même voyage, pour une somme de *deux mille francs*. Par sa lettre en date du 22 janvier dernier, S. E. M. le baron de Damas a souscrit aussi, au nom du Ministère des Affaires étrangères, pour une somme de *deux mille francs*; et par une lettre en date du 19 mars, S. E. M. le comte de Corbière a également souscrit, au nom du Ministère de l'Intérieur, pour une somme de *mille francs*. Plusieurs autres souscriptions sont effectuées ou annoncées pour le même objet.

La Société de Géographie, chargée par les donateurs de décerner la *récompense*, et voulant prendre une part directe à l'encouragement d'une découverte aussi importante, a résolu d'offrir, en outre, une médaille d'or de la valeur de *deux mille francs*, au voyageur qui, indépendamment des conditions déjà énoncées, aura satisfait, autant que possible, à celles qui sont exprimées ci-après :

La Société demande une relation manuscrite avec une Carte géographique, fondée sur des observations célestes. L'auteur s'efforcera d'étudier le pays, sous les rapports principaux de la géographie physique. Il observera la nature du terrain, la profondeur des puits, leur température et celle des sources, la largeur et la rapidité des fleuves et des rivières, la couleur et la limpidité de leurs eaux, et les productions des pays qu'ils arrosent. Il fera des observations sur le climat, et il déterminera en divers lieux, s'il est possible, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Il tâchera d'observer les races d'animaux, et de faire quelques collections d'histoire naturelle, notamment de fossiles, de coquilles et de plantes.

Lorsqu'il sera arrivé à Tombouctou, s'il ne peut aller plus avant,

il s'informera des routes qui mènent à Kachnah, à Haoussa, au Bournou et au lac Tchâd, à Walet, à Tischit, et même à la côte de Guinée. Il recueillera les itinéraires les plus exacts qu'il pourra se procurer. Il consultera les habitans les plus instruits, sur la partie du cours du Dialliba qu'il ne pourra pas voir par lui-même.

En observant les peuples, il aura soin d'examiner leurs mœurs, leurs cérémonies, leurs costumes, leurs armes, leurs lois, leurs cultes, la manière dont ils se nourrissent, leurs maladies, la couleur de leur peau, la forme de leur visage, la nature de leurs cheveux, et aussi les différens objets de leur commerce. Il est à désirer qu'il forme des vocabulaires de leurs idiômes, comparés avec la langue française; enfin, qu'il dessine les détails de leurs habitations et qu'il lève les plans des villes partout où il pourra le faire (1).

VOYAGE A L'OUEST DU DARFOUR.

Les pays situés entre le Dârfour et le lac central de l'Afrique ou le lac Tchâd, sont totalement inconnus. Cette contrée, qui renferme le nœud des principales difficultés que présente la Géographie de l'Afrique centrale, doit partager, avec la région de Tombouctou, la curiosité et les recherches des voyageurs et des géographes.

Pour accélérer le moment où ces pays cesseront d'être étrangers à la science, un anonyme offre une somme de 500 fr. pour former le noyau d'un prix d'encouragement à fonder en faveur du voyageur qui, le premier, aura pénétré sur les rives du Misselad, en partant du Darfour, déterminé la source et l'embouchure de cette

(1) On souscrit pour l'encouragement du Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, chez M. Chapellier, notaire, trésorier de la Société, rue de la Tixeranderie, et à l'Agence de la Société, rue et passage Dauphine N° 36.

(2) Voyez pour plus de développement une lettre insérée au Bulletin de la Société, n° 42, p. 169.

rivière, et décrit avec exactitude les montagnes situées dans cet intervalle.

Un prix égal sera offert à celui qui, en partant des rives du Mis-selad ou de la ville de Ouaro, capitale du Bargou, sera parvenu jusqu'au lac Tchâd, aura reconnu les rivières qui coulent dans cet espace et aura procuré des lumières sur l'origine, le cours, l'importance, enfin la direction générale de ces rivières, savoir : le Bahr-Koulla (ou le Goulla), le Bahr-Dago, le Bahr-el-Ghazal, les branches ou les affluens présumés du Schary.

On appelle particulièrement l'attention des observateurs : 1^o sur le lit d'une rivière qu'on dit être à sec, vers la côte orientale du lac Tchâd, entre Tangalia et Mabah; 2^o sur le lac appelé Fittré. Ils chercheront quelle est la direction et la pente des eaux dans tout cet espace, et ils donneront au moins des idées générales sur le relief du pays, sur la nature et l'élévation relative des montagnes.

La Société met au concours les sujets de prix suivans :

PREMIER PRIX.

Une médaille d'or de la valeur de 500 francs.

M. le comte Orloff, sénateur de l'empire de Russie, Membre de la Société, a bien voulu faire les fonds d'un prix, pour lequel la Commission a choisi le sujet suivant :

« Analyser les ouvrages de Géographie publiés en langue russe
 » et qui ne sont pas encore traduits en français. On desire que
 » l'auteur s'attache de préférence aux statistiques de Gouverne-
 » mens les plus récentes, et qui ont pour objet les régions les
 » moins connues, sans néanmoins exclure aucun autre genre de
 » travail, et notamment les Mémoires relatifs à la géographie russe
 » du moyen âge. »

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale annuelle de 1828.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1827.

DEUXIÈME PRIX.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Une Médaille d'or de la valeur de 5,000 francs.

Reconnaître les parties inconnues de la Guyane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne du partage des eaux entre les Guyanes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après des méthodes savantes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société desire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an 1829.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1828.

Indépendamment des 5,000 fr., S. Exc. le Ministre de la Marine, M. le comte Chabrol de Crousol, a bien voulu faire les fonds d'un prix supplémentaire de 2,000 fr. pour le même voyage.

TROISIÈME PRIX.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE DE LA CARAMANIE, CONTRÉE DE L'ASIE MINEURE.

Une Médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société entend par la partie méridionale de la Caramanie, les contrées qui, au midi de la chaîne du mont Taurus, portaient autrefois les noms de Lycie, Pamphylie et Cilicie. Le capitaine

anglais Beaufort a levé les côtes de ce pays ; on pourra s'appuyer sur ses reconnaissances pour visiter l'intérieur.

On décrira le pays en parcourant les villes, bourgs et villages qui peuvent se trouver dans les vallées formées par les contre-forts du Taurus. Plusieurs de ces contre-forts sont très-élevés : on mesurera leur hauteur barométriquement, et l'on pénétrera dans la chaîne du Taurus qui les domine, et dont il sera nécessaire de mesurer également les plus hauts sommets. On examinera la nature du terrain, et on vérifiera si cette chaîne ne consiste pas dans une suite de plateaux élevés, semblables à ceux de la Cordillère d'Amérique. On suivra le cours des rivières en observant qu'elles ont formé beaucoup d'attérissements à leurs embouchures.

« La Société demande une relation manuscrite et détaillée, »
 » faite par l'auteur, d'après ses observations personnelles, et accompagnée d'une carte géographique sur laquelle sa route sera » tracée. »

L'auteur présentera le pays sous son aspect physique ; il en fera connaître le climat, le sol, les productions, la culture, l'industrie, le commerce et la population, dont il décrira les mœurs et les usages. Il donnera, autant qu'il lui sera possible, le plan des villes anciennes, dessinera les monumens, copiera les inscriptions grecques, romaines, arméniennes et même musulmanes, qu'il rencontrera, et fera mention des monnaies anciennes qui lui seront offertes, en ayant soin d'indiquer les lieux où elles auront été trouvées. Il poussera ses reconnaissances au-delà du mont Taurus, afin de pouvoir rattacher ses itinéraires à des villes connues, telles que Erekli, Konieh, Ak-shéer, Kara-Hissar, etc., et il cherchera même à pénétrer jusqu'à l'Euphrate.

Il fera des observations de latitude en plusieurs endroits, et déterminera les longitudes soit astronomiquement, soit par le moyen de la montre marine. On recommande particulièrement à son attention la transcription des noms des lieux dans la langue et dans les caractères du pays, et on le prie de remarquer si ces lieux ne

portent pas différents noms, suivant le langage des différents peuples qui les habitent.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1829.

La relation devra être remise au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1828.

QUATRIÈME PRIX.

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Une médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description plus complète et plus exacte que celle qu'on possède des ruines de l'ancienne cité de Palenquè, situées au N. O. du village de Santo Domingo-Palenquè, près la rivière de Micol, dans l'Etat de Chiapa de l'ancien royaume de Guatemala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le Rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans et les coupes et les principaux détails des sculptures (2).

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatemala et du Yucatan, font desirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quichè, province de Sololà (3), l'ancienne forteresse de Mixco

(1) *Voy.* Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenquè, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of Captain don Antonio del Rio : London, 1822, in-4°.

(2) Il est à desirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination de galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(3) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'Etat d'Honduras (1); celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocacab (2); enfin les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos (3).

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage de del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande 1^o des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques: ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2^o la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer; 3^o des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiômes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à

(1) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand. On donne au palais du roi 728 pas géométriques sur 376.

(2) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(3) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

Boudda (1). Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1830.

Les mémoires, cartes et dessins, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

CINQUIÈME PRIX.

Une Médaille d'or de la valeur de 1,200 francs.

La Société rappelle qu'elle a remis au concours, en 1824, le sujet suivant :

« Rechercher l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie ou les îles du Grand-Océan situées au sud-est du continent d'Asie, en examinant les différences et les ressemblances qui existent entre eux et avec les autres peuples sous le rapport de la configuration et de la constitution physique, des mœurs, des usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des monumens; en comparant les élémens des langues, relativement à l'analogie des mots et aux formes grammaticales, et en prenant en considération les moyens de communication d'après les positions géographiques, les vents régnans, les courans et l'état de la navigation. »

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale annuelle de l'an 1830.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

SIXIÈME PRIX.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS L'ANCIENNE BABYLONIE ET LA CHALDÉE.

Une Médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

Visiter et décrire tout le pays qui s'étend depuis le fond du golfe Persique jusqu'à la hauteur de Hit et de Baghdad, le long du cours

(1) Voy. Vues des Cordillères et Monumens, etc., par M. le baron de Humboldt, tom. I, pag. 383, in-8°, tom. II, pag. 592 et pl. 1x.

de l'Euphrate et du Tigre, entre les monts Zagros et les déserts de l'Arabie, et en dresser une carte où l'itinéraire du voyageur sera tracé avec l'indication des distances parcourues. L'auteur joindra à sa relation les plans particuliers qui doivent servir à son intelligence : entre autres, ceux du vieux et du nouveau Baghdad, des ruines de Babylone, en désignant et cotant les monumens principaux qui existent encore ; ceux des ruines de Séleucie et de Ctésiphon, du fameux Pallacopas et des travaux qui ont été faits partout aux alentours, et les dessins des inscriptions.

La position de Baghdad est déjà déterminée à $33^{\circ} 19' 40''$ lat. et $42^{\circ} 4' 30''$ longit. orientale de Paris (1). Niebuhr a fixé celle de Hillah ; il faudrait également donner astronomiquement celle de Bassora, que Beauchamp n'a relevée qu'à peu près, et, en général, celles du plus grand nombre de lieux que l'on pourra. On recherchera vers son embouchure l'ancien Eulæus ou Choaspes, et l'on remarquera si le lac Chaldaïque ne présente point encore quelques parties de sa surface qui nesoient pas comblées par les sables.

Il est à désirer que le voyageur puisse relever la chaîne qui court à l'orient du Tigre, la hauteur des montagnes qu'il rencontrera, les niveaux du cours de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que leur vitesse respective.

Toutes les observations qu'il lui sera possible de recueillir sur le climat, le sol, sa constitution, la nature de ses productions, sur l'importance de chacun des lieux qu'il verra, sur le genre des constructions et sur les matériaux mis en œuvre, sur les endroits d'où ils auront été tirés, sur les ruines des villes ou des monumens encore subsistans, sur les canaux anciens servant à l'irrigation des terres ou à la navigation, sur les travaux de l'industrie moderne et les objets de commerce, enfin sur la force physique et morale du peuple, et son caractère, entrent dans le plan de cette description ; mais la Société ne fait pas une condition indispensable d'un

(1) Connaissance des temps.

travail complet sur les questions accessoires. On doit s'attacher surtout à la Géographie positive, à la Géographie comparée et à la Géographie physique.

Les noms des lieux et des monumens, indépendamment de leur traduction, devront être écrits dans la langue et les caractères en usage dans le pays.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de l'année 1830.

La Société accordera à la relation qui approchera le plus des conditions du présent Programme, une portion du prix ci-dessus, portion dont elle se réserve de fixer le montant.

La relation et les pièces à l'appui devront être déposées au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

GEOGRAPHIE DE LA FRANCE.

SEPTIÈME ET HUITIÈME PRIX.

Une médaille d'or de la valeur de 800 francs, et une autre de la valeur de 400 francs.

La Société a mis au concours, en 1824, le sujet de prix suivant:

« Description physique d'une partie quelconque du territoire » français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes: les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte basse entre Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France, distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique

es hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Ces deux prix seront décernés dans la première Assemblée générale annuelle de l'année 1828.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1827.

PLUSIEURS PRIX.

POUR LE NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à chaque Ingénieur ou autre personne qui aura procuré le nivellement géométrique d'une partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France

Dix médailles seront consacrées chaque année pour le même objet. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de 25 au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 francs.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1827.

M. PERROT, *Membre de la Société, a bien voulu faire en outre les fonds de trois prix, dont voici le sujet.*

Trois médailles d'or d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première Assemblée générale annuelle 1828.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1827.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Les mémoires qui ne seraient pas écrits en français, doivent être accompagnés d'une traduction française.

Tous les mémoires envoyés au concours, doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

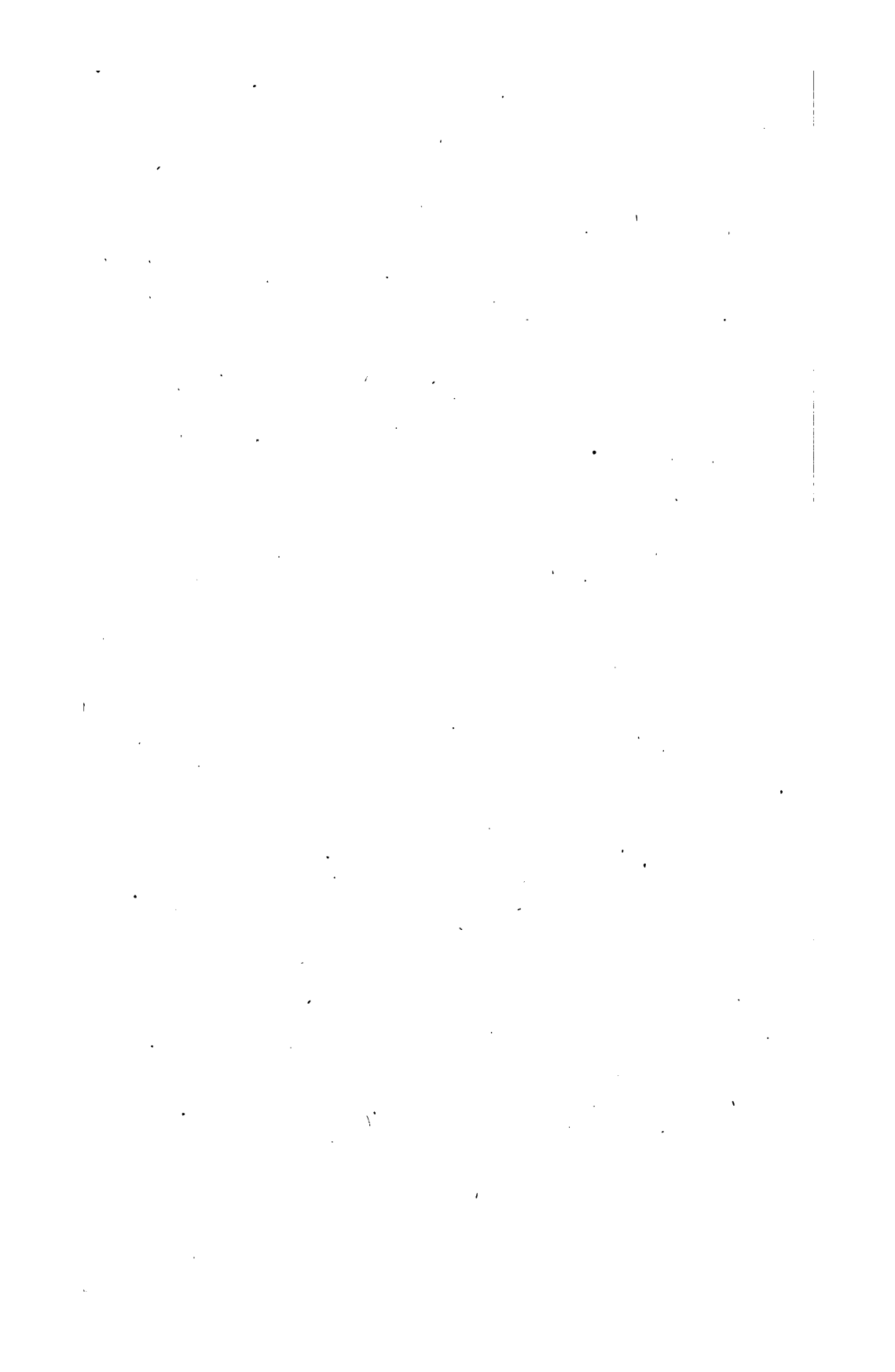
Les Mémoires resteront déposés dans les archives de la Société; mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

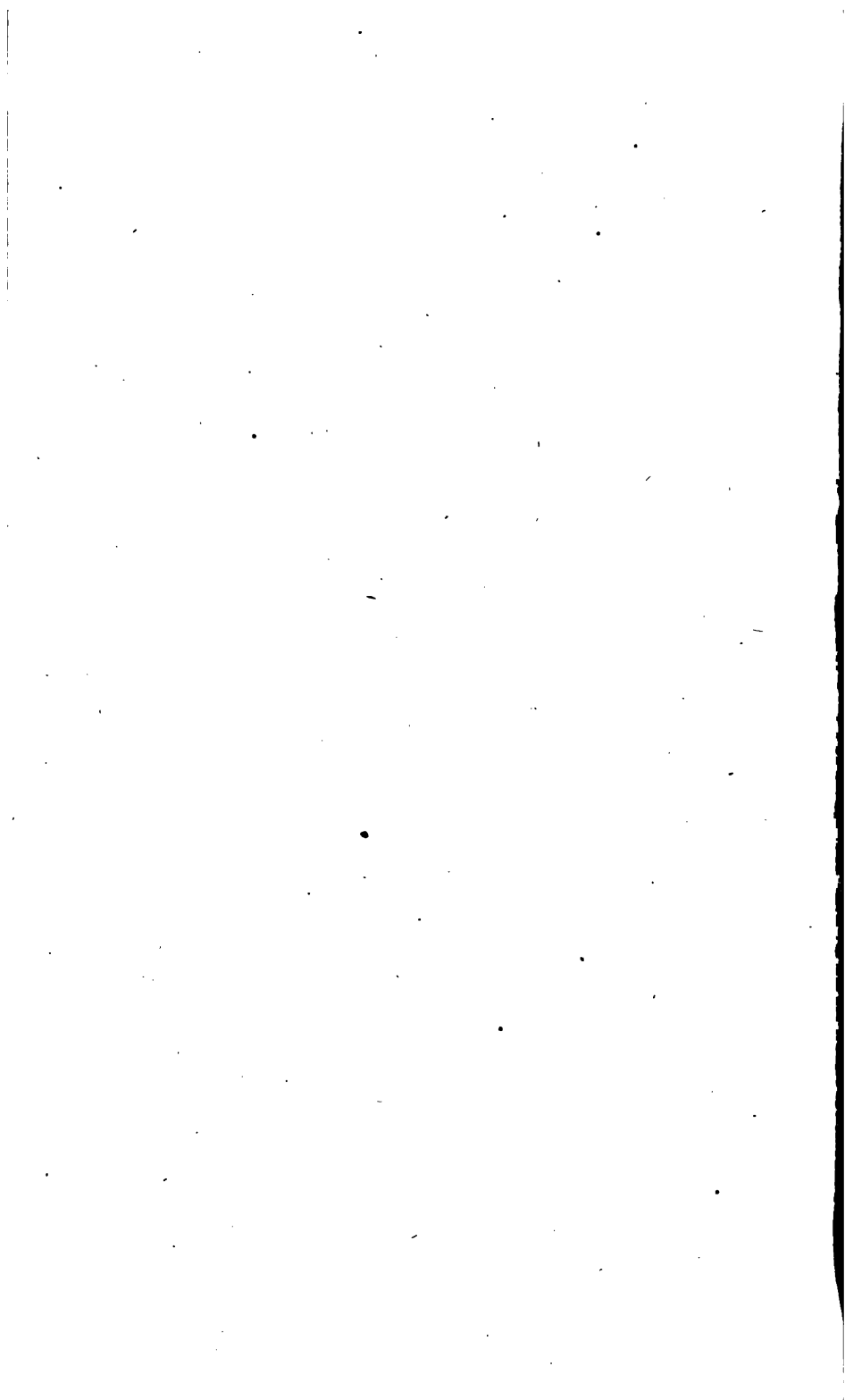
Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les Membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui *sont membres de la Commission centrale.*

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port* et sous le couvert de M. le Président, à Paris, *rue et passage Dauphine*, n° 36.

Paris, 23 mars 1827.





BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉROS 48 ET 49. — AVRIL ET MAI.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES ET ANALYSES.

TRAVELS IN MESOPOTAMIA.—*Voyages dans la Mésopotamie, etc., etc., par J. S. Buckingham, auteur des Voyages en Palestine, etc., etc., 1 vol. in-4° ou 2 vol. in-8°. Lond. 1827.*

Lorsque M. Buckingham se rendit dans l'Inde par terre, il ne traversa pas la Russie ni la Perse; il prit la route de la Méditerranée, puis des provinces turques de l'Asie-Mineure. Cette route lui a déjà fourni la matière de deux volumes intéressans. Le premier contient ses voyages dans la Palestine, le second ses excursions chez les tribus arabes, le troisième, que nous annonçons, conduit le lecteur d'Alep aux rives de l'Euphrate, dans l'ancienne Chaldée et l'ancienne Babylonie, sur le sol des premiers hommes et des premiers pasteurs, et au milieu des ruines des plus puissans empires de l'antiquité. A Alep, M. Buckingham fit ses préparatifs pour se rendre avec une petite caravane à Mardin et à Mosul; et, pour le soustraire aux avanies et aux exactions auxquelles sont ex-

posés les voyageurs européens de la part des gouverneurs du pays, on convint qu'il prendrait le costume arabe, qu'il en parlerait la langue et se conformerait, en tout, aux instructions que lui donnerait Hadji-Abd-el-Rackman, chef de la caravane. La route, dès la première station, se dirige au nord, en suivant le cours de la petite rivière sur laquelle Alep est bâti. Le pays dans le voisinage de cette rivière est stérile. Parvenu à l'une de ces sources, où la caravane fit halte au coucher du soleil, on remarqua que plusieurs ruisseaux sortant du même endroit arrosaient, en serpentant, une petite plaine où campait une horde de Turcomans, dont les tentes se distinguent au premier coup d'œil de celles des Arabes. On voyait non loin de là, dans un village, des restes de ces monumens qu'on a appelés Cyclopéens.

« Pendant toute la journée précédente, notre route se dirigea vers le nord. Elle inclinait maintenant vers le nord-est, et en suivant cette direction, nous arrivâmes, une heure après notre départ, à un village appelé *Okterin*. Il y en avait un autre plus petit et portant le même nom à un mille au nord du premier. L'un et l'autre étaient habités par des paysans qui cultivaient des champs de blé fort beaux et très-étendus. Les genres de bâtisse de ces deux villages nous parut fort singulier, de même que celui des villages en ruines que nous avons déjà vus. Chaque habitation a un dôme en briques non cuites, placé sur une construction en pierres de forme carrée : on dirait de loin une réunion de ruches placées sur un piédestal.

» Dans le village que nous traversâmes était un khan ou caravansérail musulman, de belle construction, où ne s'arrêtent guère les voyageurs. Près de là, on voyait une éminence en forme de cône tronqué, enfermée dans l'enceinte d'un mur circulaire et formée de grosses pierres sans ciment. On appelle ce monument le château ; mais, sur toute la colline, on n'apercevait aucuns autres vestiges de bâtimens, et je pense que la construction de celui-ci remonte à l'époque la plus reculée. Les pierres sont en général d'une trop

grande dimension pour que la force des hommes de notre époque ait pu les mouvoir; et cependant il est évident que si le peuple qui plaça ces masses eût connu l'usage des machines, il n'eût pas dû ignorer l'art de tailler les pierres. Mais la construction de ce monument, de même que celle de plusieurs autres du même genre, est un problème dont la solution présente la plus grande difficulté.

» Au pied de la colline, mais en dehors du mur, il y a des puits d'une eau excellente et dont nous bûmes, en nous servant des cruches de quelques femmes du voisinage : ces vases, très-larges dans le fond et étroits à l'ouverture, ont deux fortes anses de chaque côté; ils sont en cuivre, étamés extérieurement et intérieurement, et nous n'en vîmes pas un seul en terre. Presque toutes les femmes portaient des toiles de coton bleues; les jeunes étaient assez jolies, et toutes avaient un teint beaucoup plus clair que celles que nous avions vues jusqu'alors.

» De l'endroit où nous nous trouvions, nous apercevions aisément, à notre gauche, la chaîne du mont Taurus qui semblait parallèle à notre route, c'est-à-dire dans une direction du nord-est au sud-ouest. Quelques uns des sommets étaient couverts de neige; et, comme un petit nombre d'entre eux seulement bornait notre horizon, il nous fut facile de juger que nous nous trouvions sur un niveau très-élevé.

» Pendant que nous étions arrêtés aux puits d'Okterin, un pauvre âne de notre caravane y vint boire; il marchait encore avec facilité et sans paraître souffrir, quoiqu'il lui manquât à chaque jambe de derrière, entre le genou et la queue, plus d'une livre de chair. Le sang caillé s'était amassé au-dessous de la blessure. Il paraît qu'il avait été déchiré par une hyène, deux nuits auparavant, pendant que nous étions campés à Hailan, à quelques heures d'Alep. Ce que dit Bruce des Abyssiniens, qui enlèvent un morceau de chair à un bœuf vivant, recouvrent la blessure, et continuent à voyager avec l'animal, m'a toujours paru difficile à croire. La cruauté du fait ne pouvait me surprendre; il est parfaitement

dans le caractère du peuple dont on le raconte ; mais il me semblait qu'aucun animal n'était à même de marcher long-temps après une pareille opération. Notre âne m'offrit une circonstance parfaitement semblable : c'était un fait presque incroyable sans doute : mais, quelque extraordinaire qu'il fût , je ne pouvais douter du témoignage de mes yeux et me refuser à l'évidence.

» A une heure d'Okterin , nous trouvâmes un autre village du même nom , qui est celui du district dont ils font partie. Ici les toits des maisons étaient plats , et ne présentaient plus de dômes en briques. »

L'anecdote suivante peut servir à donner une idée du caractère des Turcomans.

Leurs femmes , qui sont généralement belles , ne se défigurent pas par des espèces de taches bleues sur le visage ; elles ne portent point de voiles , comme les femmes des Arabes. La jalousie des hommes est cependant encore plus forte. M. Maseyk , négociant hollandais très-recommandable sous tous les rapports , qui a demeuré quarante ans à Alep et voyagé dans les contrées voisines , m'a raconté le trait suivant , que j'aurais difficilement cru , si j'avais pu douter de la véracité du narrateur.

« Deux jeunes gens de la même tribu s'aimaient et étaient fiancés. Leur attachement était connu de leurs parens et de leurs amis , qui avaient fixé le jour du mariage. Ils se rencontrèrent un soir , par hasard seuls , mais en vue de toutes les tentes , et s'arrêtèrent un instant pour causer. Les frères de la jeune personne s'en étant aperçus , se précipitèrent sur eux les armes à la main. Le jeune homme prit la fuite et fut blessé d'un coup de fusil , mais son amante reçut cinq balles dans le corps , et fut percée de plusieurs coups d'épées par ses frères , qui abandonnèrent son corps aux animaux carnassiers.

» Le jeune homme gagna la tente d'un de ses amis , chef d'une autre tribu campée près de là. Il le pria de l'accompagner avec quelques cavaliers , pour enlever le corps de son amante , qu'il

trouva respirant encore. Il se rendit alors auprès des frères auxquels il demanda pourquoi ils s'étaient conduits d'une manière aussi barbare. Ils répondirent que leur sœur n'avait pas dû survivre au déshonneur qu'elle avait répandu sur la famille, en s'arrêtant sur la route avec son amant avant d'être mariée. Le jeune homme demanda alors la permission de prendre le corps pour l'ensevelir ; mais les frères, se doutant de la vérité, dirent que si elle n'était pas morte, ils allaient l'achever sur-le-champ, et se précipitèrent hors de la tente pour effectuer leur menace. Alors le jeune homme fit avancer les cavaliers qui étaient venus avec lui, et menaça de mettre à mort le premier qui s'opposerait à son dessein. Il fit emporter la jeune fille, qui à force de soins revint à la vie.

» Pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à son entière guérison, son amant, banni de la tribu, venait la voir toutes les nuits, il pleurait sur ses blessures, et se reprochait de n'avoir pas péri en la défendant ; mais la jeune fille le consolait : n'est-ce pas à vous que je dois la vie, lui disait-elle ; sans vous je serais morte, et si vous eussiez succombé, je n'aurais pas vécu sans vous ; croyons que le ciel, qui nous a conservé l'existence, ne permettra pas que nous soyons séparés ; nous serons bientôt époux. Le ciel entendit les vœux des deux amans, ils furent unis, et tous deux vinrent se fixer à Alep, où ils existent encore à la tête d'une nombreuse famille. »

Le passage suivant nous rappelle les tableaux de l'histoire sainte, tout en peignant les mœurs des Turcomans actuels.

« En poursuivant notre route dans la plaine, nous trouvâmes des cultivateurs occupés à la moisson. Au lieu de couper le blé, ils l'arrachaient comme aux jours dont nous parle la Bible. Un des moissonneurs, en apercevant la caravane, quitta ses compagnons et dansa devant nous, puis se tint debout sur ses mains, les pieds en l'air, et témoigna par d'autres signes de joie le plaisir que notre arrivée lui faisait éprouver. Il nous offrit ensuite un épi et une

fleur, comme les prémices de l'année; et c'était encore un souvenir de l'ancienne offrande de la gerbe présentée par Moïse aux Israélites. Nous payâmes ce présent par une poignée de *paras* (1), et la caravane répondit par des acclamations à celles des moissonneurs. »

M. Buckingham traversa l'Euphrate à Bir, petite ville du pachalick d'Orfah. A cette grande distance de la mer, la rivière parut cependant à notre voyageur, aussi large que la Tamise au pont de Blackfriars. Les habitants de ses rives la croient plus forte que le Nil. Mais M. Buckingham considère ces deux rivières comme ayant une grande similitude, sous les rapports géologiques et historiques. Bir ou BIRTHA, était jadis comme aujourd'hui, un passage très-fréquenté, entre la Syrie ou Canaan, sur la rive occidentale de l'Euphrate, et la Mésopotamie ou Chaldée, sur le bord oriental. On y voit des restes de fortifications, et particulièrement les ruines d'un château, assis au sommet de la colline sur laquelle la ville est bâtie.

De Bir, le sentier que devait suivre la caravane continuait à traverser les plaines des Turcomans, décrites avec tant d'exactitude par Xenophon, ainsi que l'a remarqué notre voyageur. Selon lui, les Turcomans appartiennent à la race tartare plutôt qu'à la race arabe; les mœurs de ces deux races ont toujours été très-distinctes; seulement l'influence de la religion du prophète a produit un effet purement local, en les mêlant ensemble. Il semble à notre voyageur que les Juifs descendent d'une de ces races de Tartares ou d'Arabes.

Laissant l'Euphrate, la caravane se dirigea à l'est vers Orfah, capitale de la contrée de ce nom. C'est, dit M. Buckingham, l'Ur des Chaldéens, le lieu où naquirent Abraham et sa femme, ainsi que plusieurs membres de leur famille, qui quittèrent ensemble cette

(1) Petite monnaie de cuivre dont la valeur n'est pas bien fixée; c'est la même que le Diwani d'Abyssinie.

ville d'Ur. Sans attacher beaucoup d'importance à ce fait, nous croyons toutefois que l'identité d'Orfah et d'Ur, comme ville, n'est rien moins que prouvée, parce qu'il n'est pas certain qu'il y ait eu du temps d'Abraham une ville d'Ur. On sait qu'en hébreu *ur* signifie aussi *vallée*. La vie errante et pastorale que menait ce patriarche ne permet pas de le loger dans ce que nous appelons une ville ; il faut le chercher sous la tente, c'est sous la tente qu'il vint au monde et le lieu de sa naissance dut être désigné par le nom de la contrée à laquelle ce lieu appartenait. Dans notre opinion, Ur de Chaldée ne signifie autre chose que la vallée d'Ur, au pays de Chaldée.

Quoi qu'il en soit, la tradition d'Abraham est conservée dans toute sa force dans Orfah. La mosquée est sur les bords d'un lac.

« Le lac appelé Birket-el-Ibrahim-el-Kalil, parce qu'il est près de la ville du patriarche Abraham, le bien-aimé ou l'ami de Dieu, est alimenté par un ruisseau qui vient du côté sud-est de la ville. Il formé un canal de deux cent vingt-huit pas de long, sur vingt-cinq de large ; il a environ cinq ou six pieds de profondeur. A l'ouest, où il commence, on a construit un bâtiment sur le ruisseau ; et, à l'extrémité orientale du grand canal, où l'on voit un petit pont, part un autre canal moins considérable, dont les eaux, divisées dans toute la ville, servent aux besoins des manufactures, des maisons particulières et des khans publics. Dans la partie du sud, règne une chaussée dont les bords n'excèdent presque pas le niveau des eaux, et derrière cette chaussée des jardins plantés de mûriers, dont la hauteur égale celle de nos plus grands ormes. Du côté opposé, la moitié des bords du canal est occupée par la façade de la mosquée du prophète dont elle porte le nom. Les pieds du mur sont baignés par les ondes du lac, qui sont aussi consacrées au patriarche.

» Le milieu de cette façade est un bâtiment carré d'où s'élèvent trois grands dômes d'égales dimensions, et un minaret qui sort du milieu d'un bois de cyprès majestueux. A chaque extrémité de ce

bâtiment central, des escaliers descendent jusqu'au niveau des eaux pour faciliter les ablutions des dévots. Les ailes sont terminées par deux bâtimens d'un dessin parfaitement uniforme, et complétant l'édifice le plus régulier qui existe peut-être en Turquie.

» Ce lac, consacré par la dévotion au patriarche, est fréquenté par tous les habitans des environs, qui s'y rendent autant par plaisir que par dévotion. Comme celui d'El-Bedaoui à Tripoli, en Syrie, il est rempli d'une énorme quantité de carpes, dont quelques-unes ont jusqu'à deux pieds de largeur et une épaisseur proportionnée : on les voit se jouer parfaitement dans les eaux limpides de ce petit lac; et ceux qui se rendent sur ses bords se font un plaisir d'acheter quelques végétaux et de les jeter à la surface de l'eau où les carpes se rassemblent en foule. Il est défendu de les prendre et de leur faire aucun mal; aussi elles se multiplient étonnamment, et je ne crois pas exagérer en disant que dans les deux canaux il y en a au moins vingt mille. Ce serait commettre un sacrilège des plus impardonnables que de les manger. »

M. Buckingham réunit dans une note quelques-unes des observations qui ont été faites sur l'ancienne adoration des poissons dans ce pays. Il est permis de penser que c'était le lac et ses poissons qui avaient déjà rendu sacré le site d'Orfah long-temps avant Abraham, et que la vénération dont ce lac était l'objet lui venait de la source sacrée qui alimente ses eaux. Pline nous apprend qu'Orfah, appelée aussi, à différentes époques, *Edesse* ou *Antioche*, se nommait encore *Callirhoé*, à cause de sa source ou fontaine. Cette dernière pourrait bien encore renfermer l'étymologie d'Orfah ou Ur. Dans les derniers temps, dit M. Buckingham, on l'appellait *Roha*, ou, avec l'article des Arabes, *Or-Roha*, et par abréviation, *Orha*. Nous ajouterons aussi que ce fut quelque part dans la Mésopotamie que Vénus, fuyant la persécution de Typhon, fut métamorphosée en poisson, aventure qui a quelque rapport à l'une des incarnations de Vishnou, changé aussi en poisson. *Deg*, dans la langue du pays, signifie poisson, et *Degon*, selon la my-

thologie des Chaldéens , était Vénus devenue poisson. Les environs , et non la ville , comme M. Buckingham le suppose , sont l'*Eden* de Milton et des autres poètes , quoique les traditions de la Bible le placent près de l'embouchure de l'Euphrate. La ville d'Orfah était l'Edesse des Grecs et des croisés ; c'est aujourd'hui la capitale de toute cette partie de la contrée , entre l'Euphrate et le Tigre. Son histoire , sur laquelle M. Buckingham a recueilli de nombreux détails , est du plus haut intérêt.

D'Orfah , le savant voyageur se rendit à El-Magar , et ensuite à Mardin et à Diarbékir d'où il revint à Mardin. Il alla de cette dernière ville à Dara , à Nisibin , puis , traversant les plaines de Sindjar , il gagna Mosoul sur la rive occidentale du Tigre. Il y a dans ces lieux plusieurs églises chrétiennes et de nombreux souvenirs des croisades.

Pendant qu'il était à Mosoul , il fit une excursion aux ruines d'une ville que l'on croit être celles de Ninive.

« Nous nous dirigeâmes , dit-il , au nord-est , et , passant un pont de pierre de construction mahométane , jeté sur un ruisseau qui se rend dans le Tigre , nous arrivâmes au bout d'une heure à la place présumée de l'ancienne Ninive.

» Là , sont quatre espèces de buttes ou levées de terre , disposées dans la forme d'un carré , sur lesquelles on ne voit ni briques , ni pierres , ni aucun vestige de bâtimens ; c'est simplement de grandes masses de terre recouvertes d'herbes , et ressemblant aux fortifications d'un camp abandonné.

» Le plus long de ces retranchemens va du nord au sud , et se présente sous la forme de plusieurs petites chaînes d'inégale hauteur , qui se prolongent sur une étendue de quatre ou cinq milles. Il y en a trois autres , près de la rivière , qui courent est et ouest. Le premier de ces trois derniers , en partant du sud , est appelé *Nebbé-Yonos* , ou *Yonas* ; on y voit un tombeau où l'on prétend que reposent les restes du prophète Jonas. Il y a un petit village tout auprès. Le second s'appelle *Tal-Hermoush* , et n'offre rien de

remarquable. Le troisième, à cause de sa régularité et de sa hauteur, est appelé *Tal-Ninoé*, la colline de Ninive.

» On trouve des élévations semblables à celles-ci tant au sud qu'au nord, pendant plusieurs milles; elles sont moins caractérisées et moins sensibles que celles dont nous venons de parler. Une plaine unie existe entre elles; on y remarque des fragmens de poteries et d'autres débris pareils à ceux que l'on voit sur l'emplacement de toutes les villes détruites. »

Si Ninive avait surpassé Babylone en étendue, comme l'ont cru Strabon et quelques autres écrivains de l'antiquité, Ninive eût été la plus grande ville du monde, et on pourrait admettre qu'il fallait trois journées, non pour en faire le tour, mais pour en parcourir la longueur, surtout si l'on se rappelle que Jonas ne commença à dénoncer la colère céleste qu'après une journée de marche à travers la ville; journée qui l'eût conduit à l'une de ses extrémités si trois jours eussent suffi à parcourir sa circonférence.

Mais nous avons sa superficie positive, en stades, qui nous met à même de comparer son étendue avec celle de Babylone. Hérodote donne à cette dernière un carré de quatre cent quatre-vingts stades, ou une circonférence de soixante milles, en comptant quinze milles pour chaque côté, et huit stades au mille. Diodore de Sicile donne à Ninive cent cinquante stades de long et quatre-vingt-dix de large, c'est-à-dire environ dix-neuf milles de longueur sur la rive du fleuve, et onze et un quart en largeur, du fleuve aux montagnes.

D'après ces mesures, Ninive aurait été plus longue et moins large que Babylone; toutefois, ajoute notre voyageur, elle remonte à une plus haute antiquité. On sait que la seconde grande capitale de l'empire d'Assyrie ne commença à fleurir qu'aux jours de la décadence de la première.

Ici, M. Buckingham déclare appuyer cette opinion sur le texte même de la Genèse, et c'est le même texte que nous invoquons pour la combattre, et rendre à Babylone une antériorité d'existence dont le savant voyageur cherche à la priver.

Nous commencerons par faire observer que dans les livres saints les localités qui appartiennent à l'histoire de l'homme, avant le déluge, ne sont décrites nulle part, si ce n'est le jardin de nos premiers parens, dont la position est assignée dans le pays d'Eden, du côté de l'orient. Adam et Eve furent chassés plus à l'est encore, puisque l'ange se tint à l'orient du jardin. On peut ajouter que Caïn alla demeurer dans la terre de *Nod*, c'est-à-dire à l'E. du jardin d'Eden.

L'endroit où habitait Noë n'est nommé nulle part; mais, à la fin du déluge, l'arche s'arrêta sur le mont Ararat, où Noë éleva un autel au seigneur.

Mais ce mont Ararat était à l'est de la plaine de Sennaar où il est reconnu que s'éleva Babylone ou Babel. Ce fut sur cette montagne que Noë et sa postérité habitèrent long-temps. Ce fut de là que ses descendans vinrent peupler la Mésopotamie; qu'ils y bâtirent une ville et une tour, et cette ville, la première construite après le déluge, s'appelait Babel et non pas Ninive.

Celle-ci ne dut sa fondation qu'à la puissance de la première. Nembrod l'avait bâtie. Il avait étendu sa domination sur une partie de la terre de Sennaar. C'est de cette terre, dit Moïse, que sortit Assur qui alla fonder Ninive: tel est l'ordre des événemens.

Comme on pourrait nous objecter qu'après la destruction de Babel le texte sacré disperse les peuples sur toute la terre, et que Ninive probablement prit alors naissance, nous croyons devoir faire observer que la Genèse rapporte toujours les faits dans leurs généralités, et revient ensuite sur les incidens particuliers et sur les accessoires de détails. Nous renverrons donc aux 9^e et 10^e v. du chapitre X de la Genèse, en ajoutant, d'après le même livre, que les progrès de la population et de la civilisation, après le déluge, ont toujours eu lieu par le N.-O. en remontant le Tigre et l'Euphrate, et non par le S.-E. en descendant les mêmes courans.

En fouillant la terre sur l'emplacement de Ninive, on a trouvé, dit M. Buckingham, une foule de pierres précieuses antiques, et

d'autres pierres chargées d'inscriptions hiéroglyphiques : quelques-unes ont été décrites et dessinées par M. Rich, de Bagdad, dans les *Mines de l'orient*. Dernièrement on a trouvé une grande table en pierre, couverte de dessins et de caractères inconnus. Etant tombée dans les mains des Turcs, elle a été brisée.

Après avoir décrit les ruines de Ninive, M. Buckingham donne les raisons qui le portent à croire, avec Bruce, que la ville de No, dont la destruction est rapportée par le prophète Nahum, était l'ancienne Thèbes.

La tradition populaire dans la Mésopotamie (l'ancienne Chaldée) rattache à toutes les ruines qui couvrent le pays, depuis Bir sur le haut Euphrate jusqu'à Birs-Nembrod, le nom d'Alexandre-le-Grand ou celui du vieux Nembrod, conquérant et fondateur du royaume, dont la plus ancienne ville était Babel, sa capitale. Lorsque la Genèse fut écrite, ce Nembrod avait dans la Chaldée et les environs une renommée populaire qui vit encore dans le souvenir des hommes d'aujourd'hui.

Après son départ de Ninive et de Mosoul, M. Buckingham passa à Arbil (l'ancienne Arbelle). Arrivé à Bagdad, il alla visiter une masse en briques, qui se trouve sur la rive occidentale du Tigre; elle est connue sous le nom d'*Akkerkouf*, plus généralement *Kesr-Nimerod*, c'est-à-dire palais de Nembrod. M. Rich lui donne cent-vingt-six pieds anglais de hauteur, et évalue son volume à mille pieds cubes; dans ce reste d'une antique construction, la brique alterne avec des couches de roseaux, suivant la méthode pratiquée à Babylone. Notre voyageur croit que c'est un débris de Pyramide. Rien ne prouve cependant qu'il ait existé en Chaldée des monumens de la nature des Pyramides égyptiennes. Au reste, c'est un point dont la discussion serait aussi fatigante pour nous que pour les lecteurs.

De Bagdad, M. Buckingham fit aussi une excursion aux ruines, qu'on croit être celles de Babel ou Babylone, dans le voisinage de la ville moderne d'Hillah; et cette partie de son voyage est sans

contredit la plus intéressante. A ses propres observations, il réunit avec talent celles de ses prédécesseurs, il les examine, les discute, et arrive presque toujours à des conjectures ingénieuses. Ses propres recherches l'ont conduit plus d'une fois à des résultats importants, et pour n'en citer qu'un seul, nous nous bornerons à sa découverte d'un reste de la fameuse muraille de Babylone, découverte échappée à l'examen de M. Rich, qui avait négligé de visiter la partie dans laquelle ce fragment a été reconnu. Mais c'était peu de trouver un nouveau débris, la difficulté était de l'identifier avec l'antique muraille, et d'établir qu'il en faisait partie; c'est ce que M. Buckingham nous paraît avoir exécuté avec succès. L'espèce de dissertation qu'il a été forcé de composer, est nourrie d'une érudition substantielle, et démontre toute l'exactitude de la description d'Hérodote. Nous aurions désiré toutefois que M. Buckingham fût plus sobre d'érudition, il la prodigue assez souvent sans mesure, et la moitié de son gros volume in-4° pourrait fort bien disparaître sans que l'autre en souffrît nullement. En général, les voyageurs modernes sont trop enclins à nous donner l'histoire d'un pays à la place du récit pur et simple de leurs observations personnelles. C'est là pourtant ce qu'on attend d'eux.

Nouvelles recherches sur le cours du Bourampoutre.

Nous avons publié dans le numéro de juin 1826 d'intéressans détails sur le cours supérieur du Bourampoutre, que l'on croyait alors sortir du *Brahma-Khound*. Cette conjecture ne s'est pas vérifiée. Il est maintenant certain que le *Khound* n'est pas la source de cette rivière qui vient du sud-est, et coule entre les premières chaînes des montagnes. Au-delà, sa marche n'a pas encore été déterminée. C'est ce qui résulte d'une reconnaissance faite par le capitaine Bedford, du corps des ingénieurs géographes. La relation qui contient ces renseignemens est intéressante sous plusieurs rapports; nous allons en présenter les principaux résultats.

La direction du Bourampoutre dans l'Assam était ignorée jusque dans ces derniers temps, et le tracé de son cours supérieur est encore une nouveauté. C'est pour la première fois que le *Braham-Khound* est visité par un Européen ; et cette reconnaissance établit comme un fait que le Bourampoutre n'en sort pas ; on voit même qu'il ne faut pas chercher sa source dans le système de montagnes où le *Khound* est placé. Il paraît qu'il vient de plus loin ; on ne peut affirmer, au reste, que le *Brahma-Khound*, dont il est question, soit le véritable *Khound* des Hindous. La légende, en décrivant cet endroit, donne un détail très-circonstancié de différens rochers et de plusieurs montagnes qu'elle place dans les environs, et dont le récit de notre voyageur ne fait aucune mention. Nous aurions cru trouver ici quelques niches de la déesse *Kamakhya*, comme celles qu'elle a dans d'autres parties de l'Assam, dont elle est la divinité tutélaire. Il est certain que les habitans considèrent le *Brahma-Khound*, dont il s'agit ici, comme le *Khound* sacré ; mais l'Assam ayant cessé, depuis plusieurs siècles, d'être Hindoue, les croyances et les pratiques de cette religion y sont totalement oubliées.

Ce voyage a eu pour point de départ Kondil-Mokh, et s'est prolongé le long du bras principal du Bourampoutre. Les 3 et 4 mars 1826, après avoir traversé les ruisseaux de Belidjan, Now-Dihing et Tenga-Pani, la rivière se montre coulant à l'est de Sadiya, ce qui déjà était une découverte, puisqu'aucune de nos cartes ne l'indique dans cette partie. Quoique très-large et très-profonde en quelques endroits, elle est généralement coupée de rochers, et séparée en différens canaux par des îles plus ou moins étendues ; des chutes nombreuses et rapides interrompent souvent son cours ; ses eaux, extrêmement claires, deviennent bourbeuses à la suite des pluies qui sont très-fréquentes pendant le mois de mars. Après chaque averse, elles augmentent considérablement et roulent avec une impétuosité qui rend la navigation difficile. Pendant le voyage qui nous occupe, plusieurs canots coulèrent, et quelques

hommes furent noyés. On avait chaque jour les plus grands dangers à courir.

Le 10, on changea de direction ; on remonta le Sokato, branche qui se détache de la rive droite du Bourampoutre, et qui, comme ce dernier, est rempli de rochers et d'îlots. On ne remarquait aucun mouvement sur ses bords ; et, bien que le rivage fût couvert de forêts, la solitude n'en était interrompue, de temps en temps, que par la fuite de quelques quadrupèdes ou de quelques oiseaux extrêmement rares.

Le Sokato forme, avec le Bourampoutre, une île très-étendue, couverte d'une forêt impénétrable, mais sur laquelle se trouve cependant un village assez grand appelé *Cheta*, et habité par des Mismiss, plus pacifiques que la tribu des montagnes, qui porte le même nom. Leur costume, leurs habitudes et leurs traits ressemblent assez à ceux des Mismiss de Dipung ; leurs armes sont l'arc, les flèches et la lance ; ils portent des sacs de voyage couverts en écorce de *sawa*, ressemblant à du crin de cheval. Ils ne paraissent pas très-déliçats sur leur nourriture qui consiste principalement dans une espèce de scarabée, très-commun sur les bords de la rivière, et qui, se cachant sous les rochers pendant le jour, prend son vol vers le soir ; il a une odeur forte et désagréable. Les Mismiss jettent la tête et mangent le corps avec des légumes.

Après un pénible voyage de dix-huit jours, pendant lesquels on eut à passer au moins quarante chutes, on reprit, le 28 mars, l'examen du *Bor-Lohit* ou Bourampoutre. A partir du point où commence le Sokato, au-dessus d'une chute rapide que les habitants déclarèrent ne pouvoir être remontée, la rivière n'a plus qu'une seule branche, et se dirige au nord, au milieu de la première chaîne de collines. Le courant est rapide et considérable, et toujours obstrué par de nombreux rochers de cinquante à cent pieds de hauteur, qui paraissent évidemment avoir roulé des montagnes voisines. Les rivages sont couverts de forêts où l'on remarque le *butea frondosa*. Cet arbre, vers les régions supérieures du Bouram-

poutre, atteint cinquante à soixante pieds, et ses grappes de fleurs rouges contrastent agréablement avec les corolles blanches et parfumées du kolie rampant. La rive gauche est couverte de blocs de granit épars, et posés sur du feld-spath en partie décomposé. On dit qu'au-delà des montagnes, la rivière n'a plus de chutes et qu'elle coule doucement sur une pente légèrement inclinée; on dit aussi qu'à partir de la première chute, elle vient du côté du sud-est, longeant des collines basses, derrière lesquelles des hauteurs plus considérables s'élèvent en amphithéâtre. On aperçoit dans le lointain des sommets couverts de neige.

Après avoir fait d'abord quelques tentatives inutiles pour se frayer un passage à la source prétendue de la rivière le *Deo-Pani* ou *Brahma-Khound* (eau divine, ou puits de Brahma), et avoir essayé vainement de se rendre aux villages dont on apercevait la fumée, on parvint enfin à communiquer avec les Mismiss de Dilli, village à une journée de la rive gauche, et avec le *Gaum* ou *Tikla*, chef du village de *Brahma-Khound*, avec qui on alla, le 4 avril, visiter le réservoir. Il est situé sur la rive gauche de la rivière; et formé, d'un côté, par un rocher parallèle au Bourampoutre. Deux ou trois petits torrens, descendant des collines, s'y jettent immédiatement. Vu d'une certaine distance, le rocher offre l'aspect d'une ruine gothique; une crevasse découpée en forme de fenêtre sculptée, qui se rencontre au milieu de sa hauteur, ajoute encore à l'illusion. Au pied du rocher est un banc de pierres. A mi-chemin de la montée, couverte de broussailles, se trouvent une autre espèce de banc, et une niche pratiquée dans une fente; c'est là que les dévots présentent leurs offrandes. Au-dessus on atteint une plate-forme, d'où l'on découvre tout le *Khound*, la rivière, et les hauteurs des environs. Il est impossible de parvenir jusqu'au sommet, qui affecte les formes bizarres d'aiguilles et de créneaux gothiques; on l'appelle le *Deo-Bari* ou séjour de la divinité.

De ce point, la descente conduit dans une espèce de vallée, au fond de laquelle est le *Kund*, long d'environ soixante et dix pieds

et large de trente, il est encore connu sous le nom de *Porbot-Kathar*, parce que, dit la légende, Parassourama (1) y ouvrit avec sa hache (*kat-her*) un passage à la rivière à travers les collines. Les offrandes sont nombreuses et variées ; quelques-unes d'entr'elles, telles que des volailles et des vaches, semblent en opposition directe avec les préjugés et les répugnances des Hindous. Au reste, comme on sait que tout ce que mangent les prêtres passe pour être agréable à la divinité, et que les Mismiss, ici, se nourrissent fort bien de ces sortes de viandes, ces offrandes n'ont rien d'extraordinaire. Il paraît toutefois que ceux qui viennent visiter le *Kund*, ne sont ni en grand nombre ni opulents.

Le village de Dilli se compose d'une douzaine de maisons bâties sur des petits plateaux de trente à quarante pieds de long. Les parties inférieures de l'édifice sont occupées par les troupeaux. Les Mismiss se nourrissent de leur chair, ainsi que de maïs, de *marwa* et d'ignames ; ils mangent aussi les scarabées, dont nous avons parlé, et les font rôtir après les avoir écrasés entre deux pierres ; ils cultivent la moutarde, le poivre, le coton et le tabac ; mais ils ne paraissent pas avoir de plantations de riz. On fait une liqueur alcoolique avec le *marwa*.

Les femmes, qu'on ne renferme pas, ont des traits agréables et une taille avantageuse ; elles portent le même costume que les Assamoises. Les hommes, en général bien tournés, montrent des formes athlétiques et un assez beau teint. Le pays est assez peuplé et parsemé de nombreux villages. Vingt d'entre eux reconnaissent l'autorité du *Dilli-Gaum*.

Le Tikla de *Brahma Kund*, que rencontrèrent nos voyageurs, est le plus jeune de trois frères qui partagent également les offrandes des dévots. Les chefs, comme les habitants, ne témoignèrent aucune crainte, et se montrèrent disposés à traiter les voyageurs de leur mieux ; mais le manque de provisions ne permit pas de

(1) C'est le nom de Wishnou dans sa 8^e incarnation.

s'arrêter long-temps en cet endroit, et nécessita le retour à Sadiya. Les pluies et les brouillards qui régnèrent pendant presque toute cette excursion, s'opposèrent aux observations indispensables pour déterminer la position des lieux visités. La seule reconnue est le point de départ de la Sokato, qui se trouve par les 27° 51' 21". Le thermomètre, pendant le voyage, varia de 57 à 65 degrés de Fahrenheit (environ 11° à 15 de Réaumur). Mais on peut attribuer cette température aux pluies continuelles accompagnées de vents d'est et de nord-est, venus des montagnes couvertes de neige. Quand le soleil se montrait, la chaleur était très-forte, et, le 30 mars, à midi, le thermomètre, sous la tente, était à 102° (31° de Réaumur).

Nous apprenons qu'un voyage a été fait récemment à l'est de Sadiya, par le lieutenant Wilcox, qui a remonté la branche qui porte le nom de *Thenga-Pani*, ou *Thenga-Nadi*. Après avoir passé la Mora-Tenga, Marbar et Disavi, la rivière n'avait plus que vingt-quatre à trente pieds de largeur; et les troncs d'arbres qui la traversent en rendent la navigation impossible. Ainsi que toutes les rivières à l'est de Sadiya, celle-ci a de nombreuses chutes, et sa rapidité empêche qu'elle ne franchisse ses bords, quoiqu'ils ne soient pas fort élevés. Tout le terrain qu'elle parcourt est très-fertile, quoique mal peuplé et mal cultivé. Il y a si peu d'habitans que les chefs sinhfo sont obligés de mettre eux-mêmes la main à la charrue.

L'exploration de la *Tenga-Nadi* n'a point mis sur la voie de l'origine du Bourampoutre. Si l'on s'en rapporte à de nouvelles conjectures dont nous ne connaissons pas les bases, mais qui paraissent fondées sur des indications verbales, la rivière, dès sa source, se diviserait en deux courans: l'un se portant au nord, sous le nom de *Talouka*; l'autre à l'est, sous celui de *Talouding*. Le premier est le moins considérable, et ses eaux sont bourbeuses; ses rives ne sont pas peuplées. Des villages assez nombreux sont situés sur les deux rives de la Talouding, qui prend naissance

dans une montagne du Kana-Deba. Du côté opposé de la même montagne, sort l'Iraouadi. Elles se rencontrent en dedans des frontières du Lama, une journée au-delà de Sitti, qui est à huit journées de Taïn. Taïn est le troisième village sur la route, du pays des Mismiss à celui du Lama. Cette route, au reste, est impraticable pour les bagages. A Taïn, la rivière est traversée par un pont de roseaux suspendu. Bameya, septième station sur cette route, est une montagne tellement escarpée, qu'on ne peut la gravir en ligne droite qu'au moyen de cordes.

Les sources des autres branches principales du Lohit ou Bourampoutre, aussi bien que celles du Bor-Dehing, ne sont point encore connues : il n'a rien été publié sur la dernière. Il paraît que les sources de la Dihong ne sont pas très-éloignées du pays du Lama, puisque les Mismiss, établis sur les bords de cette rivière, font un commerce actif avec cette contrée.

Le désir de tenir nos lecteurs au courant des progrès de la géographie, nous a déterminé à extraire ces renseignements de la *Gazette de Calcutta* et de l'*Asiatic Journal*. Ils sont loin de satisfaire complètement la critique; plusieurs d'entr'eux sont vagues et incomplets, et ne permettent pas encore de se faire une idée précise de l'hydrographie de cette partie de l'Assam. Toutefois, la certitude que le Khoumd ne donne pas naissance au Bourampoutre, et que son cours se prolonge bien au-delà de ce point, sont des faits importants, mais les seules découvertes vérifiées. La partie ultérieure de l'exploration fait déjà entrevoir que le principal courant sera d'autant plus difficile à déterminer, qu'il paraît que, dès son origine, cette rivière se développe comme un réseau sur une contrée dont les différents plateaux varient beaucoup entre eux, mais dont chacun d'eux, pris isolément, ne paraît pas présenter un mouvement très-considérable; ceci nous paraît expliquer cette multitude de branches ou canaux que le Bourampoutre dessine de temps en temps, et l'intermittence de leur réunion dans le même lit.

L. R.

MÉLANGES.

Côte septentrionale de Sumatra.

Les détails géographiques suivans , que nous empruntons à deux journaux anglais , nous ont paru assez neufs et d'un assez grand intérêt pour être mis sous les yeux de nos lecteurs.

Depuis l'extrémité d'Achem jusqu'à l'ouverture orientale du détroit de Banca , la côte nord de Sumatra s'étend au moins sur une étendue de 900 milles. Cette longue ligne est divisée , par la nature , en trois parties. Celle qui se prolonge du détroit de Banca à la rivière de Racan est basse et unie ; elle est privée de montagnes ; elle possède de grandes rivières , et la mer qui la borde est couverte d'îles et de bancs de sable. C'est le pays qui fournit le sagou , les rotins , le sang de dragon et le benjoin. Elle a une longueur de 500 milles. La seconde partie , comprenant environ 240 milles , commence à la rivière de Racan , et finit à la pointe du Diamant. La côte y est encore basse , mais moins marécageuse que dans la première partie. Elle n'a ni rivières considérables ni grandes îles : elle fournit le poivre noir. La troisième partie , qui a 150 milles , court de la pointe du Diamant à celle d'Achem. Ici la côte exposée aux flots de la baie du Bengale est hérissée de rochers et montagneuse. C'est peut-être le pays du monde qui produit le plus de palmiers : il fournit à l'Inde occidentale et à la Chine une énorme quantité de noix de bétel.

Toute cette côte immense est censée appartenir à cinq souverains , savoir : ceux de Palembang , de Jambie , d'Indragerie , de Siak et d'Achem ; mais il s'y trouve un grand nombre d'autres petits chefs qui sont réellement indépendans. De tous

ces états , le plus fertile et le plus peuplé est celui de Palembang. Il y a environ 400 ans qu'une colonie de Javanais en fit la conquête, s'y établit, et, se mêlant aux Malais, les initia aux arts et à l'industrie de Java. Le dialecte de cette île vint se mêler aussi à celui du pays, et aujourd'hui l'idiôme de la cour est presque le pur javanais. La population de Palembang doit à cette fusion avec une race plus éclairée, les connaissances agricoles et l'attachement au sol qui la distinguent des autres tribus de Sumatra. Sous l'autorité de ses propres souverains, ce pays faisait une exportation considérable de riz, de tabac, de poivre, et surtout d'étain. Banca formait alors une partie de son territoire, et faisait avec les Malais, avec Siam, la Chine, l'Arabie et les nations européennes, un commerce aussi étendu que le permettait la jalousie de ces dernières entr'elles. Cette prospérité fut entravée, mais non totalement arrêtée par le monopole sur le poivre et l'étain, que les Hollandais établirent dans le 18^e siècle. Pour punir une agression de ce peuple, les Anglais attaquèrent Palembang en 1812, et enlevèrent au sultan la souveraineté de Banca. On connaît l'insurrection récente des peuples de Palembang contre les autorités hollandaises. Ils ont affranchi le pays de toute domination européenne, et tout commerce extérieur a dû cesser.

Jambie n'est qu'une pauvre contrée de peu d'importance. Les principaux habitants sont Malais; mais il y a dans l'intérieur du pays une caste appelée Kubu ou Keubo, dont l'active industrie s'attache à la récolte du benjoin, du sang de dragon, des rotins, etc. La rivière de Jambie a quatre embouchures, dont deux sont navigables pour les petits bâtimens, non toutefois sans obstacles et sans danger. La capitale actuelle, Tanah-pileh (Terre choisie), est à une journée au-dessus du vieux Jambie, qui est éloigné de soixante milles de la mer. Sa popula-

tion est de 4000 âmes ; on trouve dans ce nombre cinquante familles arabes , mais il n'y a ni Chinois ni indigènes de la côte de Coromandel. Les productions du pays sont semblables à celles des autres parties de la côte : nous remarquerons seulement que ces rotins étaient connus en France et en Angleterre il y a un siècle, du temps d'Adisson , par exemple, sous le nom de cannes de Jambie. Il est à croire que ce pays dépendait jadis de Palembang , car on reconnaît, dans l'idiôme des habitants, quelques mots javanais qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, dans le malais pur. On voit aussi les ruines d'un temple hindou javanais , dans l'intérieur des terres , à quatre journées de l'ancien établissement. Les compagnies des Indes anglaise et hollandaise avaient, au commencement du 17^e siècle, des factoreries à Jambie, pour en exporter le poivre et l'or. Presque tous les produits de ce pays sont actuellement portés à Singapore, où l'on prend en retour des étoffes grossières d'Europe et de Chine, ainsi que de l'opium et du sel de Siam, qu'on transporte ensuite dans l'intérieur de Sumatra.

Indragerie est une province plus petite encore et moins importante que Jambie. Le sol y est, dit-on, fertile, et fournit d'abondantes récoltes de riz, dont on a fait, pendant les deux dernières années, de grandes exportations à Singapore. La rivière est large, mais d'une navigation difficile, à cause d'un courant dangereux. Les habitants, en général, appartiennent à la race malaise; mais on trouve sur les côtes quelques établissements de pirates de Magindanao, et spécialement à Ritteh, où ils s'établirent il y a environ trente ans. Les sultans de Johore s'arrogent aussi la possession de quelques villages maritimes, tels que Gaong; ils sont maîtres des grandes îles situées entre la côte et la péninsule. Le mot *indragerie*, qui signifie, en sanskrit, montagne d'Indra, est un des mots hindous, peu nom-

breux, qu'on retrouve sur la côte septentrionale de Sumatra. Le nombre plus ou moins grand des mots de cette langue peut être considéré, dans l'Archipel Indien, comme la juste mesure du degré de civilisation des habitans, et de leurs progrès dans les arts. On en trouve fréquemment à Java, qui est sans contredit le pays le mieux cultivé, comme dans les parties les plus riches de Sumatra, tandis qu'on n'en reconnaît que deux ou trois dans les langues de la péninsule malaise.

L'état de Siak est la principauté la plus étendue de la côte dont nous nous occupons ; mais ses diverses parties ne sont pas bien liées entr'elles. Elle s'étend inclusivement de Campar à Dili, et est bornée au sud par le territoire d'Indragerie, à l'ouest par Menangcabao, et au nord par Battaks et Achem. A partir du sud, le premier endroit de quelque importance est Campar, dont parlent les anciens écrivains portugais. La rivière de Campar est grande, mais dangereuse par une subite intumescence de la marée à son embouchure. La ville, appelée Pulo-Lawan, est située à quatre journées de la mer. Ce pays fournit à l'exportation du café, du sucre, de la cire, etc. C'est en ce moment un des établissemens malais les plus florissans du détroit de Malacca. Les Anglais prétendent qu'il doit cette prospérité à leur établissement à Singapore, puisque auparavant son nom était à peine connu. La quantité de café qu'on envoie de Campar à Singapore s'accroît chaque année ; elle est maintenant très-considérable. On en récolte dans le pays ; mais la plus grande partie vient des montagnes de Menangcabao, où on a commencé à le cultiver il y a environ douze ans. En retour, les habitans du Campar donnent à ceux de Menangcabao du sel de Siam, du coton du Bengale, et quelques produits des manufactures chinoises, qu'ils tirent de Singapore.

Après Campar, les îles Rankao, Papan, Saratas et Bancalis,

méritent d'être mentionnées ; elles sont habitées en partie par des Malais, et en partie par une autre race qui n'est pas encore convertie à l'islamisme.

Rankao, île basse et marécageuse, est sans contredit le lieu qui produit le plus de cette espèce de sagou, dont on fait à Malacca et à Singapore le sagou perlé, devenu depuis quelques années un grand objet d'exportation pour l'Europe. Sa culture et sa préparation sont entre les mains, non des Malais, mais de la population qui ne professe pas l'islamisme.

La ville de Siak, sur la rive droite de la plus grande rivière de Sumatra, à soixante-cinq milles de la mer, est petite, n'a que 300 maisons, et gémit sous un gouvernement despotique, vicieux et oppressif. Dans des temps plus heureux, son commerce avec Java était étendu ; alors les Bugis et les Chuliah de la côte de Coromandel exportaient, entre autres articles, de l'or pour une valeur de 130 à 140,000 piastres espagnoles. L'histoire de la population de tous les états malais, est un singulier mélange de misère et de prospérité ; alternative qu'il faut attribuer à l'action d'un gouvernement absolu, où la seule volonté du prince régissant fait la loi. Tyran, il anéantit, en quelques années, le commerce et l'industrie, et plonge le pays dans l'anarchie. A-t-il des lumières et de la modération, il ramène, dans un espace de temps aussi court, l'abondance et la richesse : tant sont grandes les ressources de cette belle contrée.

Havre de Ko-si-Chang (1).

La position géographique du groupe d'îles qui forment le havre de Ko-si-Chang rend ce petit archipel intéressant pour les marins,

(1) Nous suivons l'orthographe anglaise.

et particulièrement pour les Européens qui commercent avec Siam. Bien que ces îles présentent un havre vaste et commode, et qu'elles ne soient qu'à deux lieues au large de l'embouchure de la rivière de Siam, elles sont peu connues, et il n'y a même pas de cartes qui les indiquent avec exactitude. C'est ce qui nous engage à offrir à nos lecteurs les renseignemens suivans.

L'archipel est situé par les 13° 12' de latitude Nord et 100° 55' de longitude Est (méridien de Greenwich), à environ vingt-six milles sud-est de l'embouchure de la rivière Bankok. La partie la plus voisine du continent est la côte élevée de Bampesai, qui n'est qu'à quelques milles. Les îles, au nombre de sept ou huit, sont petites et de peu d'importance, à l'exception de deux, appelées par les Siamois, *Ko-si-Chang* et *Ko-cram*.

Ko-si-Chang, la plus grande de l'Archipel, a sept milles de long et trois de large; elle se compose de collines élevées et couvertes, jusqu'aux bords de l'eau, d'arbres de différentes espèces, dont quelques-uns, tels que les érables, fournissent un bois très-propre à être travaillé; mais ils n'ont pas une hauteur suffisante pour la mûture des bâtimens. Cette île est inculte, à l'exception d'un coin de terrain sur lequel demeure un solitaire chinois.

Ko-cram n'est que le quart de Ko-si-Chang. Il y a, à l'une de ses extrémités, un petit village habité par des pêcheurs siamois, qui cultivent une partie de l'île, dont ils ont brûlé les bois. Elle produit le maïs et les végétaux qui croissent sur le continent.

Ces îles sont renommées pour leurs belles variétés de pigeons. La plus remarquable est une espèce blanche, avec l'extrémité des ailes et de la queue noires. Elle est répandue sur toutes les îles du golfe, mais ne se trouve pas sur le continent. Il y en a une autre espèce à plumage brun et rouge, extrême-

ment rare, et deux ou trois variétés du pètit pigeon vert. On trouve, dans la moins grande de ces îles, une grosse racine qui paraît appartenir à une espèce nouvelle de végétaux ; elle ressemble beaucoup à la *discorea bulbifera* ou igname commune ; mais elle n'a presque pas de saveur, et atteint une grosseur énorme. On en a vu une qui avait dix pieds de circonférence, et pesait 474 livres : les habitans s'en servent comme remède. On la coupe en tranches minces, qu'on fait sécher au soleil, et on la réduit ensuite en une poudre d'un brun-clair, qu'on prend pour les fièvres, les maux de tête, etc. Les crabes de terre abondent dans quelques parties de l'île.

Les Cochinchinois qui visitent Ko-si-Chang, en se rendant à Siam, ont élevé un temple sur la grande île : c'est un petit édifice blanc, placé sur une éminence à la pointe du sud-est. Les navigateurs de cette nation y touchent régulièrement pour faire de l'eau et prendre du bois à brûler. Ce dernier objet, ici très-abondant, est porté par eux à la Cochinchine, où il est fort rare. L'eau provient d'un joli ruisseau qui sort de la colline où l'on aperçoit le temple cochinchinois : il court à la mer sur un lit de sable ; on y peut remplir cent barriques par jour.

Le rivage fournit de ces nids d'oiseaux si recherchés par les Chinois. Ils sont de mauvaise qualité, probablement parce qu'on les laisse séjourner sur les rochers, d'une saison à l'autre. Les bancs d'huîtres sont nombreux. La marée est considérable ; le flot monte de dix pieds et roule dans toute la baie qui, formée par les deux plus grandes îles, offre un bon mouillage, abrité de tous les vents, excepté de celui du nord ; mais, de ce côté, les lames ont peu de violence, à cause des bas-fonds qui sont à l'entrée du golfe.

Mines d'étain de Johore.

Quelques membres du club de Singapore firent, en juin dernier, une excursion à Johore. Ils découvrirent, en remontant la rivière, l'ancien tombeau d'un rajah malais, construit avec de grandes pierres placées les unes sur les autres, et formant des piles dont les intervalles étaient remplis de terre. Deux pierres de trois pieds de hauteur étaient debout à côté du monument; elles étaient sculptées avec soin et bien conservées et de grès dur. Les voyageurs débarquèrent ensuite au village de Gongong pour visiter les mines d'étain, jadis exploitées sous le sultan par les Chinois. La colline d'où l'on tirait le minéral se trouve à 600 pieds de la rivière; elle a environ 200 pieds de circonférence. Le minéral est à douze pieds environ au-dessous de la surface : on le trouve dans un sable mêlé d'argile, d'un pied d'épaisseur, et reposant sur un lit de quartz roulé et d'argile dure et blanche. Quelques morceaux de cette argile montrent dans leur cassure des traces de fer; mais l'extérieur est toujours sans couleur. Au-dessus du minéral est une couche d'argile blanche, d'environ six pieds d'épaisseur : vient ensuite, en remontant, une argile jaunâtre; puis le sol, formé de terreau végétal sur lequel on aperçoit des fougères, de grosses herbes, et quelques fraisiers. Il existe une autre mine qu'on dit être semblable à celle-ci, mais où le minéral était peu abondant. Les habitants prétendent qu'ils ne gagnaient que six fanams (1) par jour, en lavant le sable pour en extraire le minéral; mais il est à croire qu'un travail mieux entendu pourrait conduire à découvrir un filon plus riche. Le minéral a la

(1) Environ 1 fr. 50 cent.

forme d'un beau sable, comme celui des plus riches mines de Bangka. L'argile paraît très-propre à faire de belle poterie.

Géologie de Poulonias.

Le docteur Jack, qui avait accompagné sir Stamford Raffles à Sumatra et dans les îles voisines, a rédigé sur celle de Poulonias, un mémoire géologique auquel nous empruntons les faits suivans :

Sur toutes les hauteurs de cette île, dit l'observateur, des masses madréporiques reposent immédiatement sur des roches d'une autre nature, et tout démontre qu'elles y ont été formées, et non transportées. En général, elles ont éprouvé si peu d'altération, que le naturaliste y distingue aisément les différentes espèces de coraux et de madrépores, dont elles sont composées. Elles appartiennent toutes aux mers adjacentes. Quelquefois, pour passer du corail récent à celui que l'on peut nommer fossile, quoiqu'il soit à découvert, il suffit de partir du rivage et de s'avancer dans l'intérieur de l'île. On trouve aussi, sur les collines, de grandes coquilles (espèce de chama), que les indigènes détachent et dans lesquelles ils découpent les anneaux dont ils ornent leurs bras et leurs poignets. On ne peut douter que cette île tout entière n'ait fait autrefois partie du fond de la mer.

Le sol de l'île est composé de couches très-inclinées, rompues, et qui, dans quelques lieux, paraissent avoir été déplacées. Les côtes de Sumatra ne présentent nulle part des roches madréporiques, comparables à celles de Poulonias : le mode de formation de ces deux îles n'a donc pas été le même. Le docteur Jack, toujours plus convaincu que la terre qu'il décrit est sortie du sein de l'Océan, ajoute cette observation.

C'est un phénomène bien remarquable qu'une île aussi grande, couverte de montagnes, dont quelques unes n'ont pas moins de 3,000 pieds de hauteur, ait éprouvé si peu de commotions intérieures par l'action de la puissance qui l'a transportée à la place qu'elle occupe, que des productions marines extrêmement fragiles sont restées intactes. L'état de conservation parfaite dans lequel nous les voyons, témoigne que l'époque où cette île apparut au-dessus des flots, n'est pas d'une antiquité très-reculée.

La ville et la vallée d'Oaxaca,

Oaxaca, qui doit sa fondation à Nuno del Mercado, l'un des compagnons de Cortéz, et dont le véritable nom est *Guajaca*, qu'elle tire du grand nombre d'arbres, appelés *guages*, qui viennent dans les champs voisins, est située au-delà du 17° degré nord; elle est divisée en 4 quartiers principaux, et occupe une superficie de 2274 verges de l'est à l'ouest, et de 2899 du sud au nord. Le recensement de 1794, plus exact que celui de 1815, lui donne une population de 19062 habitants. Son ciel est pur, son sol est sec, sa température douce, son climat sain; une jolie brise d'orient y règne généralement; elle possède quelques édifices remarquables, entourés de beaux jardins. Ses principales rues sont arrosées par une eau limpide sortie des réservoirs del Carmen et Sangre de Christo, alimentés eux-mêmes par un aqueduc construit au nord de la ville. Toutes ces eaux viennent des montagnes San-Felipe, qui s'étendent jusqu'aux Andes. Les sites qui l'environnent sont presque entièrement consacrés aux arbres à cochenille.

Oaxaca s'élève au milieu d'une vallée de 17 lieues de l'est à l'ouest, et de 14 du nord au sud. De nombreux villages, remarquables par des souvenirs ou des beautés naturelles, s'y

rencontrent à de petites distances. C'est Talixtaca, renommé pour sa fertilité ; Huayapa, le jardin d'Oaxaca, qu'entourent un bois de citronniers, d'orangers, et une multitude d'arbres à fruits, que parfume la fleur blanche des cacaotiers, et que rafraîchissent les eaux limpides des fontaines ; Zachita, où les rois Tzapotèques tenaient leur cour, et dont les voyageurs n'ont point encore examiné les antiquités ; Etla, jadis Loohvanna (marché), dont les terres fertiles approvisionnaient la maison militaire des anciens rois, et où l'on récolta le premier froment apporté par les Espagnols ; Azompa, où l'on prépare la meilleure argile de la province, et qui, travaillée par des mains habiles, se transformerait en vases élégans ; Chilapa, qui n'offre que son église gothique comme une médaille de l'ancien monde. D'autres villages encore se présentent aux regards du voyageur ; et, dans cette liste, nous n'aurons garde d'oublier Ocotlan et Mitla. Ocotlan, pied de la montagne en Tzapotèque, situé à la base de la Sierra, se prolonge avec son territoire jusqu'au sommet, d'où le grand esprit, disaient les naturels, rendait ses oracles. Les superstitions ont disparu avec les pauvres Indiens, et la nature seule est restée inépuisable et pittoresque. Mitla garde d'autres souvenirs : son nom, contraction du mot *Miguïtlan*, en mexicain, lieu de désolation, lieu de tristesse, était bien choisi pour exprimer le caractère de son site sauvage, et tellement lugubre que l'on n'y entend presque jamais le ramage des oiseaux. Là, reposaient les cendres des monarques Tzapotèques, et, au-dessus de l'asile de la mort, s'élevait un édifice couvert d'ornemens remarquables, où le grand-prêtre tenait sa cour et veillait aux sacrifices expiatoires. Ces ruines portent, dans le pays, le nom de *Palais de Mitla*. On les appelle encore *Leaba* ou *Luiva*, sépulture, par allusion aux excavations qui se trouvent au-dessous des murs chargés d'ara-

besques. De telles constructions ne surprendraient pas dans la mystérieuse Égypte ; mais, quand on les retrouve chez un peuple sauvage, on est frappé d'étonnement, et l'on se demande si la nature seule a pu guider leurs architectes, ou si les traditions d'une autre civilisation ne les ont pas inspirées. On sait que ces ruines célèbres ont été décrites par le père Francisco Burgoa, et qu'elles ont trouvé, dans M. de Humboldt, un peintre bien autrement savant et un examinateur bien autrement habile.

La vallée d'Oaxaca produit un pastel meilleur que celui de Guatimala, du coton, du jalap, du liquidambar, du baume de Marie, du caracol très-fin, et dont la couleur passe à tort pour être indélébile, des perles qui abondent à Puerto Escondido, et dont la pêche n'a pas lieu faute de bateaux ; de l'or, de l'argent, du plomb, du soufre-vierge qu'on trouve dans la plage de Chacahua, du sel de Tehuantepec, du suif de la Mixteca, des peaux, du blé, du maïs, du poivre de Guinée, et cette belle cochenille, le véritable trésor de cette contrée, qui, dans le cours de soixante ans, de 1758 à 1820, lui a valu 95,937,509 pesos, sans y comprendre les sommes entrées en contrebande par suite de l'élévation du tarif des droits. Cette immense quantité de numéraire, qui appartenait en grande partie aux Indiens, est probablement enfouie dans la terre. C'est à la civilisation à l'en faire sortir, en introduisant chez ces peuples notre luxe, nos besoins et nos jouissances sociales.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 6 avril.

M. Graberg de Hemso, Consul général de Suède et de Norwège à Tripoli, adresse ses remerciemens à la Société qui l'a admis dans son sein. Sa lettre renferme, en outre, quelques renseignemens sur les Voyages de MM. Laing et Clapperton. (Voir documens, pag. 208.)

M. Denaix appelle de nouveau l'attention de la Société sur les Essais de géographie méthodique et comparative, dont il est occupé, depuis dix ans, à réunir les nombreux matériaux; il pense que, d'après le but de son institution et par l'influence qu'elle exerce, la Société peut encourager ses tentatives pour les progrès de l'enseignement.

La Commission centrale décide, conformément à l'usage, qu'elle ne peut porter de jugement sur les ouvrages de ses membres; mais voulant concourir aux vues estimables dont l'auteur est animé pour les progrès de la science, elle a chargé l'un de ses membres de lui faire un rapport verbal sur cet intéressant travail.

Un anonyme réclame l'appui de la Société en faveur de la famille de M. Malte-Brun; il desire qu'elle sollicite, pour les enfans de ce savant géographe, deux bourses dans un des collèges de Paris, et qu'elle procure une pension à sa veuve. Il offre, si sa proposition est accueillie, de souscrire pour une somme de trois cents francs.

La Commission arrête qu'ayant fait, à ce sujet, les démarches nécessaires auprès de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, elle en attendra le résultat avant de s'occuper de la proposition qui lui est soumise.

M. Jomard annonce que le bureau s'est présenté le 30 mars, à l'audience de M. le comte Chabrol de Crouzol, Ministre de la Marine et des Colonies, pour lui faire part de sa nomination à la place de Président de la Société. S. Exc. a répondu qu'elle acceptait avec plaisir les fonctions qui lui sont confiées, et qu'elle tenait à honneur de présider une association estimable, créée dans des vues d'utilité générale. Le Ministre a promis de seconder la Société pour tout ce qui regarde la navigation et le commerce maritime, et en général dans tous ses rapports avec le département de la Marine. Il a également promis son assistance particulière pour les relations que la Société se propose d'entretenir avec les colonies, et de recommander ses travaux à MM. les Ministres de l'Intérieur et des Affaires Etrangères.

La Commission centrale apprend avec douleur la mort de l'un de ses membres les plus zélés, M. le Colonel Jacotin, chef de la section topographique du dépôt de la Guerre. M. Jomard rappelle, avec une vive émotion, quelques uns des titres de ce savant laborieux et modeste à l'estime de ses collègues; M. le Secrétaire général paiera un tribut à sa mémoire dans la Notice annuelle des travaux de la Société.

La Commission centrale charge une députation de porter à la veuve l'expression bien sincère de ses regrets.

Elle nomme en même temps M. le chevalier Bonne, à la place vacante dans le sein de la Commission spéciale pour la carte hydrographique et le nivellement général de la France.

M. Jomard communique de nouveaux renseignements sur le voyage du major Laing en Afrique (*Voir Bulletin* N^o 47, pag. 128).

M. Dezoz de la Roquette lit une Note sur l'île d'Haï-nan, et sur les travaux géographiques des anciens missionnaires français en Chine. Après diverses observations, cette Note est renvoyée au Directeur du Bulletin, pour s'entendre avec lui sur les retranchemens que doit subir la partie polémique.

Séance du 20 avril 1827.

S. Ex. le Ministre de la Guerre écrit à la Société qu'elle la remercie de l'envoi du recueil de ses mémoires, et qu'elle s'empresse de joindre son suffrage à ceux qu'ont déjà obtenus son louable but et ses utiles travaux.

M. Becquey remercie aussi la Société pour le titre de *Président honoraire* qu'elle vient de lui conférer ; il se félicite d'appartenir à une association dont les travaux et les vues s'appliquent à des objets si utiles ; il continuera de seconder ses efforts qui sont appréciés de plus en plus, et qui doivent avoir une si heureuse influence.

M. le baron de Capellen, ancien gouverneur des Indes-Orientales, est admis dans la Société. Sur la proposition de M. Brue, la Commission centrale charge son président de lui écrire pour lui demander communication des nombreux renseignemens géographiques qu'il a recueillis, pendant un séjour de 10 ans, sur plusieurs îles de l'archipel d'Asie, et particulièrement sur les côtes et sur diverses parties de l'intérieur de Bornéo.

M. Barbié du Bocage communique l'extrait d'une lettre de M. Jorelle, chancelier du vice-consulat de France à Lattaquié, contenant un itinéraire de cette ville à celle d'Alep. (Voir documents, pag. 209.)

M. Jomard appelle l'attention de la Société sur un mémoire de M. Morin, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, relatif à une correspondance à établir pour l'avancement de la météorologie : cette entreprise lui paraît liée à la géographie sous le rapport des observations barométriques qu'il importe tant de multiplier ; il pense que la Société doit encourager le zèle et les vues estimables qui dirigent l'auteur. M. Cadet de Metz est invité à faire un rapport verbal sur cet intéressant projet.

M. Alex. Barbié du Bocage fait un rapport sur le grand Atlas

américain dont l'auteur, M. Tanner, a fait hommage à la Société.
(Voir documens, pag. 223.)

Le même membre est invité à faire un rapport sur la relation du voyage de M. Pachô, dans la Marmarique et la Cyrénaïque, dont la première partie est offerte à la Société par l'auteur.

La Commission centrale répartit dans ses diverses sections les quatre nouveaux membres élus dans la séance générale du 23 mars, savoir :

Section de Correspondance. MM. Jullien et Sueur Merlin.

Section de Publication. MM. Denaix et Duperréy.

Séance du 4 mai 1827.

M. le comte de Villeneuve écrit à la Société pour lui offrir le troisième volume de la Statistique des Bouches-du-Rhône, dont le Conseil général a décidé, sur sa proposition, qu'il lui serait fait hommage.

M. le comte de Balbe, au nom de l'Académie royale des sciences de Turin, remercie la Société de l'envoi du tome II du Recueil de ses Mémoires, et il l'informe que, par décision de cette académie, il lui sera adressé un exemplaire de ses actes, comme un témoignage de la haute estime que lui inspirent les recherches et les intéressans travaux de la Société.

Plusieurs Polonais, résidans à Paris, pleins de reconnaissance pour le savant professeur, M. Lelewel, de Varsovie, dont ils furent les élèves, et jaloux d'ajouter de nouveaux titres à ceux qu'il possède déjà, écrivent à la Société pour la prier de l'admettre dans son sein. Ils joignent à leur demande une Notice biographique des ouvrages dont ce savant est l'auteur.

M. Jomard entretient l'Assemblée de la nouvelle relative à la fin tragique du major Laing, annoncée dans les journaux. Il déduit les motifs qui font douter de l'exactitude de cette nouvelle.
(Voir documens, page 203.)

M. Warden soumet quelques observations relatives au rapport

de M. Alex. Barbié du Bocage , sur le *New-American Atlas* , offert à la Société par M. Tanner , de Philadelphie , et rend hommage au zèle et à l'habileté de l'auteur , comme géographe et comme artiste ; la difficulté et même l'impossibilité de réunir tous les matériaux nécessaires , sont la seule cause des imperfections signalées par le rapporteur dans les parties du travail qui ne sont point relatives à l'Amérique.

M. Alex. Barbié du Bocage répond aux observations de Warden , et persiste dans les conclusions de son rapport , en reconnaissant , comme lui , le mérite de l'Atlas pour la description spéciale de l'Amérique.

M. Cadet de Metz lit un Rapport sur le premier Mémoire de M. Morin , intitulé : *Correspondance pour l'avancement de la Météorologie*. Il conclut à ce qu'un court précis du Mémoire de M. Morin soit inséré dans le Bulletin , avec la mention des documens que l'auteur cherche à se procurer sur la Topographie. (Voir p. 248.)

Séance du 18 mai 1827.

MM. le vicomte Héricart de Thury et baron Capelle , nommés vice-présidens , et M. le vicomte de Vindé , nommé scrutateur à la dernière Assemblée générale , adressent leurs remerciemens à la Société , en l'assurant de tout l'intérêt qu'ils portent au succès de son utile institution.

M. Acosta , capitaine au service de la Colombie , et admis récemment dans la Société , lui écrit pour la remercier de son admission ; il s'offre , comme intermédiaire , pour établir des relations entre elle et l'Institut des sciences de Colombie , qui vient d'être créé par une loi ; et ils s'empressera de recommander les voyageurs dont la Société se proposerait de diriger les recherches vers les parties encore inconnues de cette contrée.

MM. le capitaine Sabine et Woodbridge adressent les mêmes remerciemens pour leur nomination de Membres correspondans ; ils s'efforceront de contribuer à l'avancement des objets impor-

tans qui sont le but des travaux de la Société. M. Woodbridge envoie l'annonce détaillée d'un Atlas des Etats-Unis, dressé sur un plan perfectionné, par M. E. Morse, géographe distingué. (Voir documens, page 238.)

M. Baulmont, maire de Vesoul, écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de l'annuaire de la Haute-Saône, pour 1827.

M. de Freycinet communique une lettre de MM. Quoy et Gaimard, datée du Port-Jackson, le 4 décembre 1826, et relative à l'expédition de M. le capitaine d'Urville, commandant l'*Astrolabe*. (Voir documens, page 205.)

Sur la proposition de M. Brué, la Commission invite M. le capitaine Duperrey à lui communiquer le résultat des observations sur la mesure du pendule, qu'il a faites pendant son voyage autour du monde.

M. Jomard annonce que M. Bouvard a communiqué à l'Académie des sciences le Recueil des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal depuis plusieurs années. Le nombre des observations s'élève à plus de cent mille.

Le même membre communique les nouvelles parvenues à Paris depuis la dernière séance, relativement au voyage du major Laing, et à l'expédition du capitaine Francklin. Il en résulte que les doutes relatifs à la fin tragique du premier étaient bien fondés; et que le second ne s'est point embarqué à bord du *Blossum* pour revenir en Angleterre. (Voir documens, page 204.)

M. Warden offre, au nom de M. le docteur Mease, de Philadelphie, l'empreinte d'une médaille trouvée dans l'ancienne colonie grecque de la Floride.

M. le Président rappelle l'invitation faite aux Membres de la Société de communiquer, à chaque séance, toutes les nouvelles scientifiques qui parviendraient à leur connaissance, soit dans les sociétés savantes dont ils font partie, soit ailleurs, et qui pourraient contribuer aux progrès de la Géographie. (Voir la circulaire, Bulletin n° 43).

Il rappelle également que la Bibliothèque est ouverte tous les jours de onze à quatre heures, et il exprime le désir de voir les collections géographiques de la Société, déjà nombreuses, s'enrichir des ouvrages de ses Membres, et des grands Voyages publiés sous les auspices du gouvernement.

La Commission centrale approuvant les vues de son président, l'invite à prendre, à cet effet, les mesures nécessaires pour obtenir des résultats favorables aux intérêts de la Société.

M. Jullien saisit cette occasion pour offrir un exemplaire de son ouvrage sur *l'Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi*.

M. Pachô qui, à la dernière élection, avait obtenu avec M. Denaix, un égal nombre de voix, pour la trente-sixième place de la Commission centrale, est nommé Membre adjoint. On arrête que les Membres adjoints participeront, comme les Membres titulaires, au jeton de présence.

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 avril.

M. DUBRA (J. F.), Voyageur dans l'Inde, ancien employé d'Administration de la Marine.

M. EPAILLY, Lieutenant-Colonel au corps royal des Ingénieurs-Géographes.

Séance du 20 avril.

M. ACOSTA (J.), Capitaine d'artillerie au service de Colombie, ancien Chef de la section d'artillerie, au Ministère de la Guerre.

M. le Baron de CAPELLEN, Secrétaire-d'Etat de S. M. le Roi des Pays-Bas, ancien Gouverneur général des Indes-Orientales.

Séance du 4 mai.

M. LELEWEL (J.), ci-devant Professeur à l'Université de Wilna.

Séance du 18 mai.

M. DAUPHIN (N.-D.), ex-Employé au Cadastre.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 avril.

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères : *Carte de la limite des Royaumes de France et des Pays-Bas*, 14^e livraison.

Par M. le Baron de Humboldt : *Rapport sur les voyages entrepris pour l'histoire naturelle, de 1820 à 1825, par MM. Ehrenberg et Hemprich, en Egypte, à Dongola, en Syrie, en Arabie, et le long de la pente orientale du haut pays de l'Abyssinie*, une broch. in-4^o, en allemand.

Par M. Vander-Maelen : *Suite de son grand Atlas universel*, 20^e à 25^e livraisons.

Par M. de Férussac : *Examen analytique de la conférence de M. d'Hermopolis, dans laquelle Moïse est considéré comme historien des temps primitifs* une broch. in-8^o. — *Bulletin des sciences géographiques*, cah. de février.

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages*, cah. de février.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cah. de mars.

Par la Société d'Agriculture de la Charente, *cahiers de janvier et de février de ses Annales*.

Par la Société d'Agriculture de l'Aube : N^o 21 de ses Mémoires.

Séance du 20 avril.

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères : *Carte de la limite des Royaumes de France et des Pays-Bas*, 15^e livraison.

Par M. Pachô : *Relation d'un Voyage dans la Marmarique, la Cy-*

renaïque et les Oasis d'Audjehah et de Maradèh, accompagnée de Cartes géographiques et topographiques et de planches représentant les monumens de ces contrées, 1^{re} part. Paris, 1827.

Par M. Brué : *Carte particulière de l'Angleterre, de la principauté de Galles, et de la partie méridionale de l'Écosse, 1827. — Carte générale de la partie nord de l'Afrique, de la mer Méditerranée et de l'Europe méridionale, 1827.*

Par M. Morin : *Correspondance pour l'avancement de la météorologie (1^{er} Mémoire), 1827.*

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des Voyages, cahier de mars.*

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences géographiques, cahier de mars.*

Par la Société Asiatique : *56^e cahier de son Journal.*

Par la Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure : *Extrait de ses travaux, trimestre d'octobre 1826.*

Séance du 4 mai,

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères : *Tableau historique et pittoresque de Paris, par M. de Saint-Victor, tome IV, 1^{re} partie.*

Par l'Académie Royale des Sciences de Turin : *tome xxx^e de ses Mémoires, 1826.*

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences géographiques, cahier d'avril.*

Par M. de Léuven : *Journal des Voyages, cah. de mars.*

Par le Comité Grec : *Documens sur la Grèce, n^o 6.*

Séance du 18 mai.

Par S. E. le Ministre des Affaires Etrangères : *Carte de la limite des royaumes de France et des Pays-Bas, 18^e livraison ;*

Par M. Baulmont : *Annuaire historique et statistique du département de la Haute-Saône, pour l'année 1827, 1 vol. in-8^e ;*

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier d'avril ;

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier d'avril et mai ;

Par M. Rauch : *Annales européennes*, nos 46, 47 et 48.

Documens et Communications.

OBSERVATIONS communiquées à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et à la Société de Géographie, le 4 mai 1827, par M. JOMARD.

Les journaux viennent d'annoncer la fin tragique du major Laing. Plusieurs motifs invitent à douter de l'exactitude de cette nouvelle : en premier lieu, on prétend, dans la lettre de Tripoli qui l'annonce, que le roi de Tombouctou a pris le voyageur sous sa sauvegarde, mais nous savons par le capitaine Clapperton que c'est une princesse qui exerce le pouvoir souverain dans cette ville. On ajoute que les Fellans (ou Fellatah) ont poursuivi le major avec acharnement ; tandis que la relation de Clapperton nous a appris que le souverain des Fellatah a fait le meilleur accueil aux voyageurs anglais en 1824, qu'il les a pressés de revenir près de lui, et qu'il a même écrit au roi d'Angleterre, une lettre pleine d'instances et de protestations d'amitié. Est-il probable qu'une année après ces dispositions soient tout-à-fait changées, au point d'envoyer trente mille Fellatah à la recherche d'un autre Anglais, et de l'arracher à la protection d'un prince voisin ? et cela au moment où le capitaine Clapperton revient auprès de lui, est dans le voisinage, accomplissant sa seconde mission sur le desir même de ce prince ? Une autre considération qui fait douter de l'authenticité de la nouvelle, c'est qu'un bruit semblable est arrivé à Tripoli pour la troisième ou la quatrième fois ; et que jusqu'ici il a toujours été démenti par l'événement : la première,

lorsque le major, au sortir de l'Ouâdy-Touât, fut attaqué et perdit deux de ses gens ; la seconde, lorsqu'on trouva, à une journée de Tombouctou, une arme qui lui avait appartenu (cette dernière nouvelle est arrivée en Europe, seulement depuis un mois, et elle a été démentie quelques jours après par celle du retour du voyageur, qui venait de faire une excursion dans le sud de Tombouctou); enfin, la lettre de Tripoli est datée du 5 avril 1827. Il est probable que dans peu ces doutes seront éclaircis.

4 Mai.

La confirmation des doutes qu'on vient d'exprimer ne s'est pas fait attendre; le courrier anglais du 4 mai (jour même de la communication précédente), porte les mots suivans. « On » a reçu, au bureau des colonies, une lettre de M. Warrington » (consul d'Angleterre à Tripoli), qui parle du bruit de l'assas- » sinat du major Laing, mais dit expressément qu'il n'est pas » fondé. »

8 Mai.

P. S. Une lettre de Londres, du 5 mai, annonce que des marchands maures ont annoncé à M. Warrington que le major Laing et le capitaine Clapperton étaient réunis à Tombouctou.

Nouvelles de l'Expédition du capitaine Franklin.

On a reçu des nouvelles du capitaine Beechey, qui commande le *Blossom*; il est revenu du détroit de Behring passer l'hiver à San Francisco, en Californie, sans avoir vu le capitaine Franklin; il l'avait attendu aussi long-temps que la saison lui avait permis de rester. Il se propose d'y retourner l'été prochain, pour faire la recherche du capitaine Franklin. On peut compter sur cette nouvelle qui vient de l'amirauté.

EXTRAIT d'une lettre de MM. QUOY et GAIMARD , datée du Port-Jackson , le 4 décembre 1826 , et adressée à M. Louis de FREYCINET.

Nous sommes arrivés ici le 2 décembre, et puisque nous trouvons dès le surlendemain une occasion de vous écrire par la voie de l'Angleterre, nous en profitons avec empressement.

Afin de vous tenir au courant de notre voyage, nous reprendrons les choses de la relâche d'un jour que nous avons faite à Praya (île du Cap verd), où M. d'Urville comptait encore trouver le capitaine Knig, qui l'avait attendu à Ténériffe. Il n'y était plus; mais nous y vîmes le capitaine Owen, qui, depuis quatre ou cinq ans, s'occupe à faire la géographie de l'Archipel de Madagascar, de la portion de la côte d'Afrique voisine et de celle qui se prolonge, à l'ouest et au nord du cap de Bonne-Espérance, jusqu'au Sénégal. Cette expédition se compose de trois navires, et depuis le commencement du voyage elle avait eu à regretter la perte de cent cinquante matelots et de vingt-quatre officiers; ceux qui restaient étaient des élèves. Le capitaine Owen paraît être un homme de mérite et de mœurs simples: nos officiers disent que ses travaux sont fort soignés. C'est à l'Île-de-France que M. Owen est allé recruter son équipage à différentes reprises.

De la Praya au port du Roi-George, à la Nouvelle-Hollande, nous n'avons vu de terre que la Trinité; mais nous avons passé sur deux ou trois des points où l'on place l'île Saxenburg, sans en avoir connaissance. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, nous avons presque sans cesse été accompagnés par les tempêtes d'hiver de cet hémisphère: des coups de vent nous ont assaillis qui pour la force approchaient beaucoup de celui que nous éprouvâmes ensemble près du cap Horn: heureusement ceux-ci nous poussaient en bonne route. On a passé près des îles Saint-Paul et Amsterdam sans les voir. Enfin après trois mois et

sept jours de navigation , le port du Roi-George nous a offert une relâche d'autant meilleure que les pêcheurs de phoques , qui y résident temporairement , nous ont fourni du gibier et du poisson. Nous ignorons si , lorsque vous y fûtes vous-même , vous communiquâtes avec les naturels ; mais ils ont été constamment avec nous. Les Anglais emploient leurs femmes pour la chasse , pour la pêche , etc. , etc. Cependant ces sauvages ne se servent d'aucune espèce de pirogues , et ne paraissent même pas avoir jamais eu l'idée d'en construire.

En passant par le détroit de Bass , *l'Astrolabe* a visité le port Western , où les Anglais se disposent à faire un établissement autre que celui plus précaire des pêcheurs que nous y avons trouvé. Il sera défectueux cependant , parce que l'eau douce y est rare. Nous nous sommes assurés sur les lieux que le capitaine Baudin , en envoyant ses embarcations à une aussi grande distance de son vaisseau , ne vous ménageait pas. Il y aura quelques rectifications à faire au plan de ce port levé par M. Faure , surtout dans la passe de l'Ouest qui est grande et large : nous en sommes sortis en louvoyant. Au milieu du détroit de Bass , on a été à même de rectifier la position du *récif du crocodile*.

Avant d'arriver au Port-Jackson , nous avons voulu jeter un coup d'œil sur la baie Jervis ; elle est très-belle , l'entrée en est large , et l'on y trouve un bon mouillage dans le fond , abrité de toutes parts par les terres ; mais il n'y a presque pas d'eau douce ; et c'est pour cette raison sans doute , que les Anglais n'y ont point fait d'établissement.

Nous avons appris au Port-Jackson qu'on allait changer et porter plus à l'ouest la colonie de Carpentarie , parce qu'elle était placée sur une île sablonneuse , où presque tous les hommes gagnaient le scorbut : il y a ici un vaisseau et deux frégates de guerre , dont une est chargée d'exécuter l'opération dont je viens de vous parler.

Du Port-Jackson nous irons à la Nouvelle-Zélande , aux îles

Fidji, et enfin dans le détroit de Torrès. Amboine sera notre première relâche en pays civilisé.

Si pendant un temps nous avons eu à souffrir de tenir la mer sur un petit navire, maintenant nous jouissons des avantages de pouvoir approcher la terre de plus près, de mouiller et d'affourcher plus promptement, etc. Tout est bien et très-bien à bord ; notre expédition nous est très-agréable ; mais, très-cher commandant, nous nous entretenons sans cesse de celle que nous espérons faire encore avec vous.

Vous recevrez bientôt, à votre académie, une assez grande quantité de dessins avec un Mémoire ; nous tâcherons de profiter, pour vous l'adresser, d'un navire anglais qui doit quitter le Port-Jackson dans un mois. Nous vous écrirons alors plus en détail que nous ne pouvons le faire aujourd'hui.

EXTRAIT d'une lettre de M. Eug. Chaigneau à M. Bajot, Membre de la Commission centrale.

Rivière de Calcutta, 17 janvier 1827.

MONSIEUR,

Lorsqu'après quarante années de recherches infructueuses qui ont illustré les noms de d'Entrecasteaux, des Bougainville, de Freycinet, Duperrey, etc., l'expédition de la corvette du roi *l'Astrolabe*, sous le commandement de M. Dumont d'Urville, poursuit encore, en ce moment, les travaux entrepris par ces hommes distingués, et donne au monde de nouvelles preuves de l'intérêt qu'inspire la mémoire du comte de la Pérouse, vous accueillerez sans doute avec intérêt la nouvelle que je communique au Ministère de la Marine, d'une expédition faite pour reconnaître le lieu du naufrage de ce célèbre et infortuné navigateur.

D'après des notions que vient d'acquérir sur ce naufrage le capitaine P. Dillon, la Compagnie vient de lui conférer le commandement de son navire *la Recherche*, pour qu'il aille vérifier lui-même la réalité des rapports qui lui ont été faits. Tout porte à croire que ce voyage sera couronné de quelque succès; car, outre qu'on désigne positivement la place du naufrage, on dit encore que plusieurs Français y ont survécu à leur exil et à leurs malheurs, depuis la perte de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*. Le navire de la Compagnie, *la Recherche*, à bord duquel je suis embarqué pour recueillir des documens tant désirés en France, devra être en mer dans peu de jours; il fera d'abord voile pour la terre de Van-Diëmen; de là, il se dirigera vers la Nouvelle-Zélande, dont un prince se trouve à bord; et enfin, vers les îles Mallicolo, où nous espérons trouver les malheureux Français qui ont dû habiter ces îles après le naufrage de la *Pérouse*. J'espère pouvoir donner moi-même le résultat de ce voyage sur lequel toute la France, et la marine surtout, vont avoir les yeux ouverts, et pour le succès duquel on ne saurait former trop de vœux.

Agréez, etc.

A bord du navire *la Recherche*.

EXTRAIT d'une lettre de M. Graberg de Hemso, Consul général de Suède et de Norwège à Tripoli.

Tripoli, 20 février 1827.

..... Je voudrais bien donner à la Société de Géographie quelques nouvelles de ce coin de l'Afrique. On ne sait absolument rien ici des voyageurs Clapperton et Gordon-Laing; cependant la jeune épouse de ce dernier attend son retour d'un jour à l'autre. Des gens venus du Fezzan prétendent avoir ouï dire que le capitaine Clapperton est actuellement au Bornou, chez son ancien ami le *Cheykh-el-kanemi*; dans ce cas, nous le reverrons bientôt, et l'on saura, une fois, à quoi s'en tenir à l'égard de cette

impénétrable terre inconnue qui constitue le bassin du Nil des Nègres. Ce qui est certain, c'est qu'il y a ici des lettres venues de l'Angleterre pour l'intrépide capitaine.

Depuis quelques années, je m'occupe de recherches sur les *Berbers* et sur le langage qu'ils parlent : mon travail s'avance lentement ; cependant j'espère bientôt être à même d'en soumettre une partie à l'examen de la Société de Géographie.

— — — — —

EXTRAIT d'une lettre de M. Jorelle, Chancelier du consulat de France à Lattaquié.

Lattaquié, 22 juin 1826.

De retour à mon poste, je ne veux pas laisser partir ma lettre sans vous faire une relation de mon voyage à Alep.

La première journée de mon départ de Lattaquié, je passai la chaîne de *Cassius*, et dormis à la belle étoile, à une heure plus loin que le *Gasar*, espèce de corps-de-garde occupé par des Turcs qui achètent, du Pacha, le droit de mettre les passans à contribution. Les croisés qui ont porté avec eux leurs idées d'administration, avaient, dit-on, établi dans toute la Syrie de semblables péages, usage que les Turcs ont trouvé bon de conserver.

Le lendemain, nous poursuivîmes notre route au milieu de gorges de montagnes, et poussâmes jusqu'à *Djesses-Chogr*, petite ville entièrement ruinée par le dernier tremblement de terre et située sur la rive gauche de l'Oronte, qui prend sa source à une heure de *Balbek*, dans le Mont-Liban, et va se jeter à la mer près de *Suedie*, l'ancienne Séleucie.

Une heure et demie avant le *Djesses-Chogr*, finit le district du pacha de Tripoli.

..... Le lendemain, à l'aube du jour, nous passâmes l'Oronte sur un pont de pierre qu'on croit être un ouvrage des anciens. Après l'Oronte, nous ne trouvâmes plus d'arbres, si ce n'est quelques oliviers. Nous arrivâmes, à trois heures et demie, à *Riha*,

village situé au pied des montagnes de sable qui courent vers le midi, entouré d'oliviers, de pistachiers, d'amandiers, de mûriers, de vignes, etc. Je passai la nuit comme les précédentes, mais dans un *khan* de pierre. Le jour suivant, la petite caravane ne marcha que jusqu'à midi; cette journée fut la plus agréable : car entre *Riha* et *Surmin*, la terre est cultivée, et on aperçoit plusieurs gros villages, tels que *Idleb* qu'on pourrait appeler la seconde Sodôme.

Sarmin est un gros bourg, à douze heures d'Alep, et qui m'a paru assez florissant. En général, toute la campagne entre l'Oronte et Alep, parsemée de villages, serait charmante et bien cultivée sans les avanies continuelles des pachas d'Alep, qui font désertier et abandonner les villages soumis à leur domination.

. Pour arriver à Alep, il nous fallait marcher douze heures : nous partîmes donc de *Sarmin* avant le jour, et après avoir traversé une plaine unie et inculte, nous arrivâmes à *Khan-Touman*, petit village à trois heures d'Alep. Enfin, à 4 heures après midi, j'arrivai à Alep après avoir un peu devancé notre petite caravane. Obligé de faire voir mes effets à la douane, je chargeai mon domestique de ce soin et me fis conduire au *Quettab*, enceinte de maisons de bois construites par les Européens après le dernier tremblement de terre.

. Ne pouvant passer par *Sarmin*, nous fûmes obligés de faire un détour : nous prîmes par *Tereb*, mauvais village tout ruiné, *Martavouan*, dont les femmes se prostituaient, dit-on, jadis à tous venans, et nous gagnâmes, après trois jours de marche, *Djesses-Chogr*, sans aucune rencontre des Arabes, qui viennent rarement de ce côté, à cause des chemins pierreux et des petites collines où ils ne peuvent aussi facilement manœuvrer leurs chevaux. J'en ai vu beaucoup à Alep où ils viennent librement vendre leur butin.

EXTRAIT du Rapport de M. le baron de HUMBOLDT, sur les Voyages entrepris pour l'Histoire naturelle par MM. EHRENBERG et HEMPRICH, en Égypte, à Dongola, en Syrie, en Arabie et le long de la pente orientale du haut pays de l'Abyssinie, dans les années 1820 à 1825.

.... M. le docteur Ehrenberg se propose de publier les matériaux réunis par feu M. Hemprich, son compagnon de voyage, et par lui-même. L'ouvrage sera intitulé : *Voyages de deux naturalistes dans le nord de l'Afrique et dans l'ouest de l'Asie.*

La première partie sera composée de deux volumes, et contiendra une carte de la mer Rouge ; le profil de toute la côte orientale de cette mer et celui d'une partie de la côte occidentale ; un Catalogue des îles de la côte de l'est et d'une partie de celle de l'ouest ; une vue du Mont-Sinaï ; une carte relative à l'avant-dernière expédition des troupes du pacha d'Égypte, dans l'Hedjaz, levée à la boussole par un Arabe ; la route de Berouth à Balbeck par la montagne neigeuse de *Sanin*, dans le Liban, et le retour à la côte, près de Tripoli, par un autre pic également neigeux, nommé *Makmel* ; un Catalogue, en caractères arabes et latins, de six cent dix-neuf lieux de la partie N. E. du Liban ; une série de sept cent soixante-treize Observations thermométriques, faites la plupart entre les Tropiques ; des Vocabulaires relatifs à divers dialectes de la langue arabe, à la langue des Berbers, à la langue Massana, à la langue Amhara, à la langue Tigré, à la langue Saho, à la langue *Jænké*, inconnue jusqu'à présent, que parle une tribu nègre du Haut-Sennaar ; divers portraits et costumes, des figures d'ustensiles, de plantes usuelles, etc.

La seconde partie devant être accompagnée de planches représentant beaucoup d'objets d'histoire naturelle, ne pourra être publiée que lorsque l'auteur aura obtenu les secours pécuniaires dont il a besoin pour exécuter cette entreprise.

NOTE sur l'île d'Hai-nan, sur les Religieux de la Mission de la Chine, et sur les Chinois, communiquée à la Société de Géographie par M. de la ROQUETTE.

Les travaux des religieux de la mission de la Chine, et particulièrement leurs travaux géographiques, ont été depuis long-temps appréciés par les savans de toutes les nations à quelque religion ou à quelque secte qu'ils appartiennent. Ces travaux sont immenses et leur ont fait obtenir l'estime et les faveurs des souverains de la Chine, et les éloges justement mérités de tous les hommes qui prennent intérêt aux progrès de la science. Personne n'ignore d'ailleurs que c'est à leur zèle infatigable que l'Europe est redevable des renseignemens les plus exacts que nous possédions encore sur l'empire le plus ancien du globe, et l'un des plus vastes.

Un anonyme anglais, dans une notice insérée d'abord au *Singapore Chronicle* du 3 mars 1825, reproduite depuis dans l'*Asiatic Journal* de janvier 1826, et traduite en partie par les rédacteurs des *Nouvelles Annales des voyages* du mois de novembre de la même année, critique avec aigreur les travaux des missionnaires de la Chine. Il prétend que leurs ouvrages sur l'empire de la Chine ne sont qu'un tissu d'erreurs et d'absurdités; qu'ils n'apprennent rien de vrai, ni même de sensé sur cette région; et que l'Europe ignore totalement ce qui concerne sa géographie.

Plusieurs de ces savans, si injustement attaqués, étant nés en France, nous avons pensé que la Société de Géographie nous saurait gré de ce que nous élevions la voix pour les défendre, malgré l'insuffisance de nos moyens: nous l'élèverions également quand bien même ils n'auraient pas été nos compatriotes, mes collègues m'accorderont, j'ose l'espérer, quelque attention lorsqu'ils sauront que MM. Abel-Remusat et Klaproth ont bien voulu m'aider dans mes recherches.

Il faut avouer qu'il est très-possible aujourd'hui de composer, en Europe, une description de la Chine, supérieure à celle du père Duhalde pour l'exactitude, l'importance et l'abondance des faits. Il existe certainement dans la partie du globe que nous habitons des sinologues aussi éclairés que ceux que la mission de la Chine a produits, quoique l'un de nos plus savans sinologues ait la modestie de penser le contraire; et les bibliothèques publiques de Paris, de Londres, de Berlin et de Saint-Pétersbourg renferment de riches collections d'ouvrages originaux et officiels qui peuvent fournir d'amples matériaux. Mais cela n'ôte rien, absolument rien au mérite des travaux des religieux de la mission de la Chine, auxquels on doit d'ailleurs en grande partie les ouvrages chinois qui enrichissent les bibliothèques que nous venons de citer.

Quoique le témoignage des deux plus habiles sinologues de notre époque, MM. Abel-Remusat et Klaproth dût nous suffire pour apprécier les critiques de l'anonyme, nous ne nous bornerons pas à invoquer seulement ces puissantes autorités.

Le premier déclare hautement, en parlant de la Chine, que
 « rien n'égale les travaux scientifiques et littéraires des mission-
 » naires catholiques et notamment des religieux français, aux soins
 » desquels on doit, pour ne citer que ce qui concerne la géogra-
 » phie, le vaste et important recueil de cartes qui a été publié par
 » Danville, etc., » et il nous a assuré que ces cartes sont encore
 les seules bonnes publiées en Europe, et que les anciennes cartes
 chinoises, revues par des missionnaires, peuvent *seules* servir de
 base à un travail plus parfait que celui de Danville.

Le second prouve encore mieux peut-être l'estime que lui inspirent les travaux des missionnaires jésuites, sur la géographie de la Chine, puisqu'il va publier la belle carte de l'empire chinois, dressée par le père Hallerstein; qu'il considère, ainsi que M. Abel-Remusat, comme ce qui a paru de plus exact sur ce pays, du moins en ce qui concerne les possessions chinoises de la Tartarie occidentale.

Après avoir déclamé contre le père Duhalde, Grosier, etc., l'anonyme anglais attaque les Chinois en masse et les déclare le peuple le moins religieux et le plus immoral de la terre.

Il faudrait d'abord savoir ce qu'il entend par *irreligieux*. Veut-il dire que les Chinois n'ont pas de culte, ou qu'ils ne pratiquent pas celui qu'ils ont ? veut-il dire qu'ils n'ont aucune croyance, ou qu'ils ne conforment pas leurs œuvres à leur croyance ? Cela malheureusement ne leur serait pas particulier, et on pourrait, ce nous semble, faire le même reproche à beaucoup de peuples qui n'habitent pas l'Asie. Ce qui paraît certain, c'est que les sectateurs de Fo et de Lao-Tseu, qui composent la presque totalité de la nation chinoise, semblent avoir une grande foi dans les principes de leur religion ; qu'ils en observent très-exactement le culte ; et qu'ils sont très-généreux envers leurs prêtres, lesquels sont prodigieusement nombreux et ne vivent que de charités ou du revenu des fondations faites par les sectateurs de leur culte.

M. Abel-Remusat, l'un des savans qui connaissent le mieux la Chine, quoiqu'il n'y ait jamais pénétré, ne partage pas les opinions de l'anonyme, sur l'immoralité prétendue des Chinois, lorsqu'il dit :

« La nation chinoise est polie, paisible et laborieuse, et l'on peut dire qu'après celles de l'Europe, il n'en est aucune qui ait fait d'aussi grands progrès dans la haute civilisation. Depuis la plus haute antiquité, le savoir a toujours été fondé sur des institutions calculées d'après l'intérêt général. Libre de ce despotisme militaire que le musulmanisme a établi dans le reste de l'Asie, ignorant l'odieuse division des castes, qui forme la base de la civilisation indienne, la Chine offre, à l'extrémité de l'ancien continent, un spectacle propre à consoler des scènes de violence et de dégradation qui frappent les yeux partout ailleurs. La piété filiale y est surtout en honneur ; le respect pour les parens est comme transformé en culte et se prolonge, par l'effet de diverses cérémonies, bien au-delà de leur vie. La vénération même et l'obéissance qu'on doit au souverain et aux ma-

gistrats, sont adoucies par une sorte de sentiment filial qui les inspire et les ennoblit. Le mariage n'est pas un vain nom comme chez les peuples musulmans, quoique la polygamie soit permise ou du moins tolérée, etc.»

Nous le demandons à tout homme impartial, si nous admettons que ce tableau soit fidèle, et peut-on élever le plus léger doute, lorsqu'on en connaît l'auteur ? est-ce là le portrait du peuple le plus immoral de la terre ?

La lecture d'un article sur l'île d'Hai-nan, dans la description de la Chine par l'abbé Grosier, paraît avoir enflammé la colère et excité l'indignation de l'anonyme anglais contre cet écrivain et ses prédécesseurs, et même contre les Chinois sans exception. Nous croyons avoir suffisamment démontré le peu de fondement de ses critiques amères. Voyons maintenant si les renseignemens fournis sur Hai-nan par les missionnaires sont aussi absurdes que le prétend l'anonyme, et voyons en même temps si ceux qu'il donne lui-même sont à l'abri de toute critique. Il débute en disant que l'île d'Hai-nan, qu'il croit devoir appeler pour plus d'exactitude Hai-lan (1) ou contrée du milieu, est située, etc.

Un autre anonyme anglais a fait observer dans *l'Asiatic journal*, n° de février 1826, que cette rectification pédantesque n'a pas le sens commun, et décèle une ignorance présomptueuse ; que l'île est appelée avec raison, par les missionnaires et, avec eux, par tous les sinologues, *Hai-nan*, qui signifie littéralement *mer méridionale* ; et qu'il n'y a pas un enfant à la Chine qui ne sache que ce nom lui a été donné parce que l'île est située dans la *mer du midi* (2). La même définition se trouve, à quelques mots près, dans l'ouvrage du père Martini.

Les géographes et les sinologues ne sont pas d'accord sur les dimensions de l'île d'Hai-nan.

(1) L'auteur anglais ne s'est trompé que sur la signification de ce mot. *Nan*, le *Sud* en chinois, est prononcé dans plusieurs provinces méridionales de la Chine *Lan*. KL.

(2) *Hai-nan*, signifie *au midi de la mer*. KL.

Danville, qui avait dressé ses cartes d'après celles des missionnaires de la Chine, lui donne environ.	long.	larg. (1)
	66 l.	sur 44
Grosier, d'après le père de Maillac, environ. t	70	40
La carte de la mer de la Chine, par Drummond, dans <i>l'Horsburgh's east india pilot</i> . . .	74	33
Lavigne Macey, dans sa <i>carte hydrographique des côtes de Siam et d'une partie de celles de la Chine</i> (1715).	67	1/2 54
Une carte dressée d'après les auteurs chinois, par M Abel-Remusat.	68	43
Une autre carte chinoise qui se trouve dans le <i>Hoan-Thian-Thou-Choue</i> , ou <i>Traité de la sphère</i> , publié à Pékin en 1819, et qui appartient à M. Abel-Remusat.	67	1/2 41 3/4
L'anonyme anglais, dédaignant les sentiers battus, lui donne 165 milles de long sur 75 de large, c'est-à-dire, environ.	59	1/4 27.

On voit, d'après cette nomenclature déjà fort longue, et qu'il aurait été facile d'allonger encore, que les dimensions de l'anonyme diffèrent essentiellement de toutes celles qui ont été données avant et après lui. Il nous semble qu'il aurait dû ne pas nous forcer à le croire sur parole, et faire connaître, pour sa justification, les sources où il a lui-même puisé.

Le même anonyme prétend que le sol de l'île est généralement stérile, que la population y est pauvre, et sans doute aussi corrompue que celle des autres parties de la Chine, puisqu'il ne l'excepte pas de sa réprobation; enfin, que Grosier, servile copiste des auteurs chinois, et qui, comme le père Duhalde et tous les

(1) Nous employons toujours des lieues communes de France de 25 au degré.

missionnaires, donne un air extravagant et incroyable à tout ce qu'il essaie de décrire, a tort de vanter les mines d'or de l'île d'Hai-nan, la quantité de bois rares et précieux qu'on y voit, etc.

Opposons à notre anonyme un voyageur dont il ne récusera pas sans doute le témoignage, puisqu'il est son compatriote et qu'il a parcouru récemment l'île d'Hai-nan; et voyons si ce critique n'est pas tombé lui-même dans les erreurs qu'il reproche si bénévolement et si poliment aux autres.

M. James Purefoy, dans le *Journal de son voyage de Manchao, sur la côte d'Hai-nan à Canton, fait dans les années 1804 et 1805*, émet une opinion à peu près semblable à celle que les missionnaires ont avancée.

Le navire anglais *the Friendship*, parti le 11 novembre 1804 de Macao pour se rendre à Touron, en Cochinchine, fut jeté par la tempête sur les côtes de l'île d'Hai-nan, dont les habitants accueillirent parfaitement les naufragés. L'un d'eux, le capitaine Purefoy, passager à bord du *Friendship*, a adressé aux rédacteurs de l'*Asiatic Journal* la relation de son excursion dans l'intérieur de l'île, dont il visita les principales villes, en partant de Manchao pour se rendre au port de Howi-Howie, où il s'embarqua pour Canton.

D'après sa relation, le pays autour de Manchao, ville située au nord-ouest du point du débarquement, et où les naufragés arrivèrent après avoir traversé un grand lac qui présente des vues romantiques et pittoresques, offre l'aspect d'une plaine immense, parsemée de villages et de hameaux; et la culture y est poussée au plus haut degré de perfectionnement.

On fit ensuite 12 milles au nord-nord-est, et 24 milles au nord-est, avant d'atteindre Lock-Hoi. Les chemins qui conduisent de cette dernière ville, à laquelle M. Purefoy donne de 85 à 90 mille habitants, sont en assez mauvais état; mais on n'aperçoit pas sur toute la route le moindre coin de terre qui ne soit cultivé.

De Lock-Hoi, nos voyageurs, en se dirigeant d'abord au nord,

puis au nord-ouest, passèrent à Hoi-Thun et à Ti-See, et virent en outre cinq autres villes ou villages.

L'aspect de la contrée est magnifique, de Ti-See à Thung-Ung ; on ne peut qu'admirer le bel état de la culture de cette partie de l'île, comme de toutes celles que le voyageur anglais a parcourues ; elle est entrecoupée de bosquets de cocotiers, de palmiers aréquiers, et divisée en champs et en jardins, ce qui lui donne de la ressemblance avec les pays de l'Europe.

De quelque côté que l'on tourne ses regards, l'œil aperçoit des arcs de triomphe élevés par les empereurs en l'honneur des hommes sages et vertueux, des enfans qui ont donné des preuves d'une grande piété filiale, des femmes qui se sont distinguées par leur chasteté, des mandarins qui ont gouverné avec justice et fidélité, qui ont rendu de grands services à l'état, ou qui ont fait ou inventé quelque chose d'avantageux pour le public en général.

Il existe des bibliothèques considérables à Hush-Eon, où M. Purefoy se rendit en quittant Thung-Ung, après avoir vu trois grandes villes entre cette dernière et Ti-See. Notre voyageur exagère probablement la population de Hush-Eon, puisqu'il la porte à 200 mille habitans ; il y visita une célèbre académie dont les bâtimens occupent une vaste étendue, et ont pour annexes des jardins, des bains, etc. La plupart des rues de cette ville sont pavées en dalles ; ses remparts bâtis en briques et en pierres ont 40 pieds de hauteur sur 30 d'épaisseur ; ses portes sont très-élevées et cintrées avec goût ; ses environs offrent la parfaite image d'un jardin, et fourmillent d'habitans qui paraissent contents et heureux. *Les plus pauvres d'entre eux, ajoute M. Purefoy, étaient mieux vêtus que ne le sont communément les individus de la même classe en Angleterre, et on n'y voit pas un seul mendiant.* On doit croire à l'exactitude de ce tableau, car les citoyens de la Grande-Bretagne ne passent pas pour vanter un pays aux dépens de la vieille Angleterre.

Dans le voisinage de Hush-Eon, il existe un temple dans lequel se trouve une idole représentant une femme de grandeur colossale,

richement dorée et pourvue de cinquante-quatre mains, ayant chacune un objet symbolique, tel qu'un œil, une oreille, etc.

La route qui conduit de Hush-Eon à Howi-Howe, résidence du Tsong-too ou vice-roi d'Hai-nan (1), est pavée de dalles de pierre dans toute sa longueur (environ 3 à 4 milles), et coupée par un beau pont également en pierre. Howi-Howe, situé sur une péninsule longue et étroite, au midi de laquelle une rivière coule de l'est à l'ouest, a, au nord-est, une baie très-profonde dont la moitié reste à sec à marée basse. Du côté de la mer, la place est défendue par plusieurs forts élevés sur des pointes de terre qui se projettent au loin, ainsi que sur des îles placées au dehors de la baie. La maison des douanes est un vaste édifice construit sur une jetée qui s'avance à une grande distance de la baie. Quelques unes des rues de Howi-Howe ont un mille et demi de longueur; elles sont passablement larges, propres, et, en général, pavées en dalles et en grandes pierres carrées. Durant la chaleur du jour, des bannes de différentes couleurs sont étendues devant les habitations; ce qui rend les rues fraîches et leur donne un aspect agréable. Cette ville est très-populeuse; les denrées y sont abondantes et à très-bon marché. Howi-Howe est la principale place de commerce de l'île; ses exportations consistent principalement en sucre, noix de betel, noix et huile de coco, sel et cuirs tannés; et ses importations en différens articles de la Chine, coton, fourrures, draps fins d'Angleterre, pierres à fusil et opium; objets que cette île reçoit du continent voisin. Les navires de la Chine y arrivent avec la dernière mousson nord-est, et en partent avec la première mousson sud-ouest.

On voit que la description du capitaine Purefoy est bien différente de celle de l'anonyme, en ce qui concerne la qualité du

(1) L'île d'Hai-nan ne formant qu'un département dépendant de la province de Kouang-thoung (Canton), n'a pas de vice-roi. Celui de la province réside à Kouang-thoung

sol de l'île d'Hai-nan, sa richesse, sa population, la moralité de ses habitans, etc. L'anonyme dit, il est vrai, que des navigateurs, embarqués à bord de deux vaisseaux anglais, qui ont récemment fait naufrage sur les côtes d'Hai-nan, représentent cette île sous un autre aspect que le capitaine Purefoy; qu'ils assurent que le sol en est stérile, les habitans misérables, etc. etc. Nous n'avons pas lu cette relation, qui n'existe peut-être pas; mais en supposant même qu'elle existe, qu'est-ce qui nous prouve que les nouveaux explorateurs anglais méritent plus de confiance que les missionnaires, que les Chinois et que le capitaine Purefoy? D'ailleurs, comme le sol n'est pas fertile sur tous les points de l'île de Hai-nan; que tous ses habitans ne sont pas riches, ne peut-on pas supposer que les voyageurs n'ont pas visité les mêmes parties, et alors, point de contradiction?

Au surplus, M. Abel-Remusat veut bien prendre la peine d'extraire et de traduire pour nous tout ce qui, dans les auteurs chinois les plus récents, est relatif à l'île d'Hai-nan et à ses habitans. Nous y réunirons les renseignemens que M. Klaproth a bien voulu nous fournir, et ceux que nous pourrions trouver dans les relations qui existent déjà sur cette île, ou qui paraîtront avant que notre travail soit terminé; nous y joindrons enfin une carte d'Hai-nan calquée sur celle que les Chinois ont publiée il y a peu d'années, et qui appartient à l'habile sinologue qui a la bonté de nous prêter le secours de ses lumières.

En attendant que cette notice puisse paraître, nous croyons devoir donner à la suite de cet article, d'après le *Kouang-Toung-Tchi*, description historique de la province de Canton, un tableau des villes de l'île d'Hai-nan, de leur position géographique, de leur population, en indiquant en même temps les principales productions de cette île. On remarquera que les noms donnés aux villes de l'île d'Hai-nan par les Chinois ressemblent peu à ceux que leur impose Purefoy: nous avons pensé que cette comparaison ne pouvait qu'être utile.

Nous l'avons déjà dit, c'est sur les descriptions de la Chine par le père Duhalde et par l'abbé Grosier que l'anonyme anglais fait tomber le poids de sa critique, en les confondant dans sa réprobation, comme si ces deux ouvrages étaient au même rang. Celui du premier, quoique plus ancien, est cependant supérieur à la description du second qui l'a composée, comme Duhalde a fait la sienne, d'après les écrits des missionnaires de la Chine; car ni l'un ni l'autre n'étaient allés dans ce pays, dont ils ne connaissaient ni la langue ni les caractères, et dont, par conséquent, ils n'ont pu copier servilement les écrivains, ainsi que le prétend le savant anonyme.

Pour être juste, il faut reconnaître que Grosier n'a pas toujours travaillé avec discernement; qu'il a souvent emprunté des erreurs et des bévues aux auteurs qu'il a consultés; mais, comme le dit Pinkerton: « On peut être jésuite et n'avoir pas toujours le sens commun. » Mais la plupart des reproches que l'anonyme fait à l'abbé Grosier ne sont pas fondés, et souvent il dénature le sens de cet auteur pour les rendre plausibles. Il avance, par exemple, que l'abbé Grosier a seulement dit, en parlant de la capitale de l'île d'Hai-nan, « qu'elle était située sur un promontoire (1), sans daigner apprendre sur quel promontoire d'une côte qui a 480 milles d'étendue, » tandis que le texte de la description critiquée porte que « Kion-Tcheou, capitale de l'île d'Hai-nan, est située sur un grand promontoire, dans la partie septentrionale; que son port est formé par la rivière de Li-Mou; et enfin qu'elle est au 20° 2' 26" de latitude, et au 6° 40' 20" de longitude occidentale. »

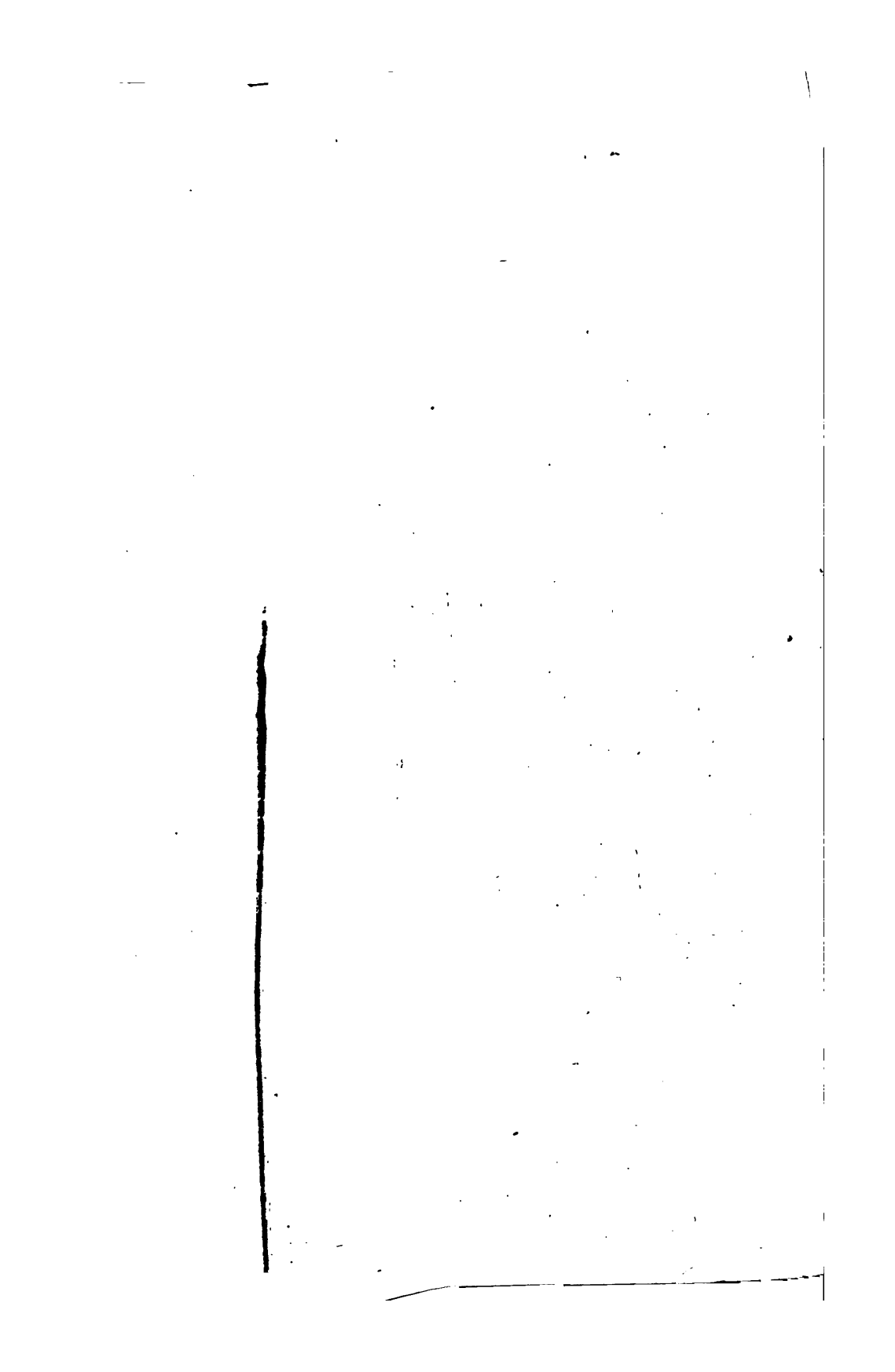
Peut-on mieux indiquer la situation d'une ville; et l'anonyme ne montre-t-il pas une mauvaise foi excessive?

(1) Il est évident que l'auteur anglais n'a connu que l'ancienne édition de l'ouvrage de l'abbé Grosier, publiée à Paris en 1785, in 4°. On y lit en effet à la page 80: « *Kiun Tcheou*, sa capitale (de l'île de Hai-Nan), est situé sur un promontoire; et les vaisseaux viennent mouiller jusqu'au pied des murs.

Il n'en montre pas moins quand il cite un court passage sur l'histoire naturelle d'Hai-nan, en ajoutant que c'est tout ce que Grosier nous apprend d'intéressant à cet égard. Cette citation est faite avec malveillance, puisque le texte de l'ouvrage de l'abbé Grosier, ainsi que l'a fort bien observé l'éditeur de *l'Asiatic Journal*, renferme un grand nombre de détails instructifs sur l'histoire naturelle, et qui n'offrent rien de ridicule comme le passage tronqué que l'anonyme nous donne comme un échantillon du savoir du religieux français.

Quant à Duhalde, il a puisé aux bonnes sources avec un esprit judicieux ; et son ouvrage , malgré sa date déjà reculée , peut encore être lu avec fruit. Nous dirons, en terminant, que les auteurs du grand ouvrage statistique sur la Chine, dont l'anonyme nous annonce la prochaine publication, ne partageront pas sans doute ses injustes préventions, et que, s'ils ont le désir de bien faire, ils consulteront la description de la Chine du père Duhalde et les écrits de ses savans collaborateurs sur cet empire ; ils feront aussi usage des belles cartes qu'on doit à ces derniers, et leur ouvrage ne pourra qu'y gagner sous tous les rapports.

NOMS CHINOIS	LONGITUDES ET LAT
des villes de l'île de Hai-nan, d'après le Kouang-toung-tchi.	ent de Kioung-tcheou, de ces villes l'île de Hai-nan. le même
Kiong-tcheou-fou..	latitude. (<i>integrifolia</i>), dont les long. occid. isseau; ils ressemblent à de Péking. et ont un parfum extra-
Kiong-chan.	lat.
Tching-maï.	long. és sont ceux de l'arron-
Ting-ngan.	lat.
Wen-tchang.	long.
Hoeï-toung.	lat.
Lo-hoeï.	long.
Lin-kao.	lat.
Tan-tcheou.	long.
Tchang-hoa.	lat.
Wan-tcheou.	long.
Ling-choui.	lat.
Yai-tcheou.	long.
Kan-ngèn.	lat.



RAPPORT sur le NEW-AMERICAN ATLAS, containing maps of the severals states of the NORTH-AMERICAN UNION, projected and drawn on a uniforme scale from documens found in the public offices of the united states, and state gouvernement, etc. , par HENRY S. TANNER (1).

Ce n'est pas une tâche facile que celle de porter un jugement sur une carte géographique, et de déterminer au juste le degré de confiance qu'elle mérite. Il faut en effet, pour la remplir, des connaissances positives sur les divers points du pays que cette carte représente, et de plus la tradition de tout ce qui a pu être fait avant la publication soumise ainsi à la critique. Quel que soit ce pays, pouvons-nous nous flatter d'être toujours assez heureux pour en bien connaître toutes les parties, et si cette carte embrasse le globe entier ou bien l'une de ses grandes divisions, combien alors notre embarras s'accroît ! C'est, Messieurs, ce que j'éprouverais ici surtout, si M. Tanner n'avait eu le soin de faire précéder son Atlas d'un Mémoire géographique, ou plutôt d'une Analyse dans laquelle il expose l'état des matériaux qu'il a mis en œuvre pour sa construction. En agissant ainsi, M. Tanner s'est montré imbu de ce principe rarement méconnu des bons auteurs, et qu'a si bien présenté en peu de mots le géographe d'Anacharsis, dans la savante analyse qu'il a lui-même donnée des cartes de son Atlas, « qu'en géographie, lorsqu'une carte est copiée ou réduite d'une » près une autre, il faut avoir la bonne foi de l'avouer ; quand » elle diffère essentiellement de toutes les cartes connues, il faut » en donner une analyse critique (2). » Cette marche ne peut produire que des résultats heureux, en nous aidant à discerner de suite

(1) Philadelphie, 1825, grand in-f°.

(2) J.-B. Barbié du Bocage. Analyse critique des cartes pour le voyage du jeune Anacharsis.

le vrai du faux, le certain de l'incertain, en nous apprenant à ne donner notre confiance qu'à ce qui la mérite réellement. L'adopter, c'est dégager la science de ces copies de cartes mille et mille fois recopiées elles-mêmes et toujours altérées, dont le nombre, sans cesse croissant, nous inonde, et ne peut que lui imposer des entraves en faisant même suspecter la fidélité d'une étude dont la vérité et l'exactitude forment essentiellement le caractère.

Avant de passer à l'examen détaillé de l'Atlas de M. Tanner, félicitons-le donc d'avoir eu la bonne foi de nous mettre à même de connaître son ouvrage, en nous citant les autorités sur lesquelles il s'est appuyé. Quant à nous, si nous nous montrons sévères dans le jugement que nous portons sur quelques unes de ses parties, c'est toujours en prenant cette bonne foi pour guide.

Comme l'indique son titre, cet Atlas, composé de 22 cartes, est particulièrement consacré aux divers pays de l'Amérique, et surtout de l'Amérique du Nord. Mais son auteur n'a cependant pas voulu se renfermer dans ces seules contrées; il a cru devoir, dans le but d'offrir un aperçu de géographie universelle, ajouter aux cartes générales et spéciales de cette partie du monde, celles des autres grandes divisions du globe.

Cet Atlas offre donc deux parties distinctes : 1^o la *carte générale des deux Hémisphères*, et celles de *l'Europe*, de *l'Asie*, de *l'Afrique* et des *deux Amériques*, ces deux dernières réunies sur la même feuille; et 2^o les *cartes générales séparées des deux Amériques*, et en particulier celles du territoire de chacun des états de l'Union.

Si nous insistons sur cette distinction, ce n'est pas sans motifs.

Il n'est en effet que trop facile de s'apercevoir au premier coup-d'œil que placées en tête de l'ouvrage, comme pour remplir uniquement le cadre que l'auteur s'était tracé, les cartes comprises dans la première division, et la carte générale des Amériques elle-même, n'ont point été faites avec le même soin que celles qui les suivent. Et si, comme il le dit dans son mémoire géogra-

phique, M. Tanner s'est basé dans leur rédaction sur les autorités reconnues les meilleures en Europe (*the most approved European authorities*), il s'est étrangement mépris en adoptant ainsi de confiance et sans discussion des matériaux si prodigieusement erronés. Nous ne fatiguerons point votre attention, Messieurs, en relatant ici toutes les erreurs, toutes les inexactitudes, toutes les omissions de choses essentielles qui vicient les cartes de M. Tanner, et les rendent même tout-à-fait indignes du reste de l'Atlas. L'auteur lui-même paraît si peu s'être dissimulé ces graves défauts, que dans son mémoire géographique, il ne dit à leur sujet rien autre chose que ce que nous venons de vous exposer, et qu'il a voulu en quelque sorte échapper à la responsabilité de les avoir produites, puisqu'il n'a pas couvert de son nom les cartes qui en sont entachées.

La seconde partie de cet Atlas est donc en définitive celle sur laquelle doit surtout porter notre examen. Cette seconde partie se compose des deux *cartes générales de l'Amérique du Sud* et de *l'Amérique du Nord*, et des *cartes détaillées du territoire des États-Unis*. Ici l'on s'aperçoit aisément d'une amélioration sensible; déjà la carte de *l'Amérique méridionale*, quoiqu'inférieure à celles qui la suivent, est cependant préférable à celles qui la précèdent.

Les travaux de John Cary, d'Arrowsmith, corrigés par La Cruz, la carte de Pazo, les rapports des envoyés des États-Unis, MM. Bland, Hodney et Poinsett, dans l'Amérique du Sud, l'ouvrage de M. Brakenbridge sur cette partie du Nouveau-Monde, et enfin, la constitution et les actes de la république de Colombie sont les bases sur lesquelles l'auteur s'est appuyé dans la construction de cette carte, qui porte le millésime de 1825.

Mais, ce qui doit nous étonner, c'est que l'auteur ait cité à l'appui de ce travail des autorités dont quelques unes ont peut-être le défaut d'avoir un peu vieilli, et qu'il n'a mentionné, ni les travaux de M. de Humboldt, ni ceux des navigateurs espagnols qui ont cependant fait de nombreuses observations; il n'a pas cité non

plus quelques autres géographes dont les ouvrages sont cependant antérieurs à sa publication. Et, à cet égard, nous devons dire que la carte de l'Amérique méridionale de M. Tanner offre, sous tous les rapports, de grandes différences avec celles que les amis des sciences géographiques doivent à l'un de nos confrères, M. Brué. Les vrais documens sur l'Amérique parviendraient-ils plus tardivement aux Américains qu'aux Européens? Bien des raisons peuvent, jusques à un certain point, nous le faire croire, mais que penser de la citation faite par M. Tanner, des documens et rapports de M. Poinsett, sur les divisioins territoriales, lorsque dans ses *Notes ou Mexico*, publiées en 1825, M. Poinsett se montre, d'après un acte du gouvernement de 1822, en contradiction avec le géographe. Celui-ci, par exemple, place la *province de Véragua*, qu'il ne comprend même pas dans sa carte, et une partie de *celle de Panama*, non-seulement en dehors de l'Amérique du sud, mais encore en dehors de la Colombie, tandis que celui-là porte les limites de l'état de Guatimala à la frontière occidentale de cette province, qu'il laisse, avec la totalité de l'isthme de Panama, dans la république actuelle de Colombie. Dans sa carte qui m'a paru faite avec le soin qu'en général il apporte dans ses travaux, l'auteur français s'est conformé aux actes qu'invoque M. Tanner. Cette différence n'est au reste pas la seule. Ainsi, sans parler de celle qui existe dans la *largeur de l'Amérique*, de *Panama à la pointe de Barima*, vers l'embouchure de l'Orénoque, largeur que M. Tanner paraît raccourcir de 6 lieues de 25 au degré, je citerai non point les côtes de Brésil, dont le relevé, par des marins français, a dû être ignoré de l'auteur américain et connu de l'auteur français, mais bien les côtes du nord et de l'occident, dont la configuration est dans beaucoup de parties très-sensiblement différente du tracé des cartes de M. Brué, même de celles de 1823. L'*isthme de Panama*, les *bouches de la Magdeleine*, le *grand lac Maracaïbo*, l'*enfoncement de Porto Cabello*, la *large baie ouverte au sud de l'île Tortuga*, ne se ressemblent assurément pas, et nous avouons que, quoique

le géographe français ne nous ait point dit encore quelles étaient les autorités sur lesquelles il s'était basé, nous sommes portés à lui accorder ici plus de confiance qu'au géographe américain. C'est une justice d'ailleurs que de meilleurs juges que nous ne pouvons l'être ont déjà rendue à plusieurs de ses utiles travaux. L'intérieur de la carte de M. Tanner offre, avec celle de M. de Brué, de non moins graves dissemblances, qu'il est facile de sentir à la seule vue des cartes de l'un et de l'autre auteur, et de la comparaison que l'on peut en faire sous le rapport de la configuration des terres, comme sous celui de la position de quelques lieux ou du tracé des limites territoriales. En général, ainsi que nous l'avons déjà dit, quoique cette carte porte le millésime de 1825, elle nous paraît au-dessous des connaissances acquises depuis sa publication, et nous ne saurions trop engager M. Tanner à y faire les changemens que réclament impérieusement et les notions nouvelles et les circonstances. Ces changemens ne peuvent d'ailleurs que donner plus d'ensemble à cette partie de son ouvrage, et la mettre plus en harmonie avec celle qui concerne l'Amérique du nord.

Nous arrivons à cette division du Nouveau-Monde, celle à laquelle M. Tanner a consacré la plus grande partie de son mémoire géographique, aussi bien que donné la plus grande étendue dans ses cartes; celle qui a été le but principal de son grand travail, et à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir, malgré les imperfections que nous avons pu remarquer dans la carte générale. M. Tanner s'occupe d'abord, dans son mémoire géographique, d'expliquer les motifs qui lui ont fait adopter pour *premier méridien* celui qui passe par le Capitole à Washington, et la méthode qu'il a suivie dans la construction de sa carte, c'est-à-dire la *projection* : méthode qui n'est autre que celle adoptée par Arrowsmith, dans sa carte générale du monde, et dont il rehausse les avantages dans la rédaction d'une carte aussi étendue que celle de l'*Amérique septentrionale*.

Le même amour propre national, la même vanité, qui a con-

duit plusieurs nations à choisir sur leur propre territoire un premier méridien , a également triomphé aux États-Unis d'Amérique, où tout ce qui tient à la gloire de la patrie est adopté avec un si vif empressement. Résultat d'un si noble sentiment, une semblable mesure, si généralement adoptée, peut cependant avoir de grands inconvénients par la confusion qui nécessairement en résulte, lorsque l'on consulte les cartes étrangères. Déjà l'esprit se fatigue à mettre en rapport les premiers méridiens de l'île de Fer, de Greenwich et de Paris, les huit premiers méridiens des Espagnols et ceux des autres nations, et enfin celui de Washington. C'est un inconvénient grave assurément. Signalé par plusieurs savans, cet inconvénient ne peut qu'augmenter encore, si l'on considère surtout le nombre des nouveaux états de l'Amérique. Ne serait-il point à désirer, particulièrement dans l'intérêt de la navigation, que toutes les nations s'entendissent pour faire choix d'un *premier méridien commun*, ainsi que l'aurait voulu l'illustre auteur de la *mécanique céleste* (1) ? Peut-être ce souhait est-il aujourd'hui prématuré, et pourtant, il arrivera une époque, probablement peu éloignée, où l'on en sentira toute l'importance. Ce vœu au reste est non seulement le nôtre, mais encore celui du savant M. de Humboldt (2) et de M. Tanner lui-même.

En examinant l'atlas de M. Tanner, on ne doit point perdre de vue qu'il est spécialement destiné à ses compatriotes, et qu'en conséquence, pour être mieux approprié à leur usage, son auteur devait adopter le premier méridien fixé par les actes de son pays au Capitole de Washington, qui, d'après les observations de M. W. Lambert, se trouve à $76^{\circ} 55' 30''$ à l'ouest de celui de l'observatoire de Greenwich; par conséquent à $79^{\circ} 15' 45''$ de celui de Paris.

(1) Exposition du système du monde, par La Place, p. 19.

(2) Essai sur la Nouvelle-Espagne, analyse des Cartes, tom. 1^{er}, édit. 8^o, p. 29.

Scrupuleux à rendre compte des matériaux qui ont servi à la confection de sa grande *carte du nord de l'Amérique*, M. Tanner en a classé l'analyse sous les titres suivans :

- 1^o Les *Possessions Russes* ;
- 2^o Les *Possessions Anglaises* ;
- 3^o Les *États de l'Union*.
- 3^e Le *Mexique* et l'*État de Guatimala*.
- 5^o Les *Indes occidentales*.

La première de ces divisions n'offre que des connaissances bien vagues, et encore ces connaissances se bornent-elles à la côte, depuis le cap de Glace jusqu'au 54^e degré de latitude, limite de l'*Amérique Russe*, d'après le dernier traité conclu entre les États-Unis et la Russie.

Quant à la *seconde*, les connaissances acquises même en 1825, mais dont probablement M. Tanner n'aura pas alors été instruit puisque le résultat des dernières entreprises du nord a d'abord été porté en Europe, la carte paraît devoir subir d'importantes améliorations. Certainement M. Tanner a rapporté la plus grande partie des notions fournies par Hearne et Mackensie ; par Harmon, sur la nouvelle Calédonie ; par le capitaine Franklin, sur la position du lac des Esclaves ; par les capitaines Ross et Parry, sur le nord, ce dernier, dans le cours de son expédition de 1819 et de 1820 ; par Bouchette et Smith, sur le haut et sur le bas Canada, aussi bien que par Purdy, sur les provinces de New-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, du cap Breton et de Terre-Neuve, que cet auteur appelle la *Cabotie* (1) : mais on aurait pu voir sa carte plus en harmonie avec les connaissances acquises sur le nord de la baie d'Hudson, où l'on est loin de reconnaître au-

(1) Ce nom donné en général à toute cette partie du pays est une innovation introduite par l'ingénieur Purdy, mais qui n'a point encore été reconnue par les géographes. Il le fut en l'honneur de Jean Cabot et de son fils Sébastien, qui en 1497, explorèrent, d'après une commission de Henry VII, les côtes de l'Amérique depuis le détroit de Baffin jusqu'à la Floride.

jourd'hui à la côte la même en configuration que celle qu'il lui attribue d'après les cartes antérieures à la sienne. La côte du Groënland, du côté de l'occident, laisse aussi à désirer ; et puisqu'il a consulté la description des régions arctiques de Scoresby, il est à regretter qu'il n'ait point indiqué l'opinion de cet intrépide navigateur sur la communication qu'il suppose exister, entre la mer de Baffin et celle du Groënland ; mais ce sont là des améliorations que M. Tanner s'empressera sans doute d'admettre, quand il se livrera à la révision de cette importante publication.

Pour les États-Unis qui forment sa *troisième* division, il a pu consulter une foule de matériaux et de documens plus accessibles pour des géographes américains que pour ceux des autres nations ; sous ce rapport, son travail offre un intérêt qui ne peut exister dans des publications faites ailleurs et à la même époque. Et en effet, pressée autant par l'importance des découvertes qu'elle peut faire, que par la nécessité d'une connaissance exacte des divers états de l'Union, l'administration aide de tout son pouvoir les expéditions géographiques et les levées de terrain : aussi, est-il fort peu d'états sur lesquels elle ne possède des notions positives. Une grande partie de ces richesses paraissent avoir été mises à la disposition de M. Tanner, soit par le gouvernement dans son précieux dépôt de Washington, soit par des particuliers.

Mais quel que soit l'intérêt qui nous porte vers les États-Unis à l'est, c'est surtout dans les pays de l'ouest que nous devons désirer de voir s'étendre le domaine de la géographie, dans ces pays qui, pour la plupart, soumis de nom seulement à leur puissance, sont encore l'asile des faibles débris de tribus indiennes, chassées des contrées de l'est.

De 1804 à 1806, eut lieu la célèbre expédition des capitaines Lewis et Clarke, dont le but était de rechercher les sources du Missouri. Arrivés sur la côte orientale de l'immense Océan Pacifique, les voyageurs plantèrent l'étendard de l'union à l'embouchure d'un fleuve que leur respect pour la mémoire de Colomb leur fit

appeler *Colombia*. Ils dressèrent une carte de leur route, mais les résultats furent, jusqu'à un certain point, contredits par les observations faites postérieurement par le lieutenant Graham, observations que M. Tanner a adoptées de préférence aux leurs, dans la possibilité où il s'est alors trouvé, dit-il, de concilier les distances qui, sans cela, auraient causé le plus grand embarras. C'est ainsi, par exemple, qu'il justifie la position des pays voisins des Monts-Orégon, qu'il a placés 3 degrés plus à l'est qu'on ne l'avait fait, et qu'il donne un accroissement proportionnel de largeur à la rivière *Colombia*, aussi bien qu'à ses affluens. Les observations récemment recueillies par le major Long, sur les bords de la rivière Platte, et sur ceux de l'Arkansas, devaient le confirmer d'ailleurs, comme ils l'ont fait, dans cette pensée que la position des Monts-Orégon se trouvait erronée. A-t-il parfaitement résolu la difficulté? C'est ce que de nouvelles découvertes peuvent seules nous apprendre.

Le major Long, le même qui, en 1823, fut encore chargé de remonter la rivière Saint-Pierre, partit au mois de mai 1819, à la tête d'une expédition dont la mission était d'explorer la contrée située entre le Mississipi et les Monts-Orégon ou les Monts-Rocky. La belle carte en huit grandes feuilles et sur l'échelle d'un pouce pour 25 milles, qui a été le résultat de cette mission est du plus grand intérêt. Dressée d'après des observations de longitude et de latitude faites à des intervalles très-rapprochés, et sur les informations les plus exactes, préparée d'ailleurs pour un service public, celui de la guerre, cette carte paraît avoir été consultée avec fruit par M. Tanner. C'est ainsi qu'il a pu corriger les erreurs jusque là répandues même dans les cartes les plus estimées. Munis de tous les instrumens nécessaires à leurs opérations, et mettant à profit les facilités que devait procurer toute l'exigence d'un service public, les membres de cette expédition ont dû faire des observations plus susceptibles d'acquérir une exactitude rigoureuse que celles de quelques autres voyageurs, qui, au milieu des difficultés de plus d'un

genre, qu'ils avaient à surmonter, ont pu quelquefois errer. Aussi est-ce là ce qui a porté M. Tanner à suivre de préférence les indications du major Long, relativement aux points qu'il a déterminés, et entre autres, relativement aux sources de la rivière Arkansas, à celles de la Platte et autres encore, ainsi qu'il l'établit dans le tableau comparatif qu'il en trace et que nous reproduisons ici :

La carte du major Long a encore donné à M. Tanner les moyens de rectifier plusieurs erreurs de position sur le Haut-Mississipi, erreurs reproduites dans les meilleures cartes. Le tableau qu'il en donne, et que nous retraçons également, suffira pour faire voir la source de ces erreurs, et l'importance des opérations du major américain :

Les limites des États-Unis au nord, tracées d'après les articles 6 et 7 du traité de Gand, ont été continuées d'après le traité de 1818 avec l'Angleterre, nous les prenons à partir du lac des Bois. De là elles suivent le 49^e parallèle jusqu'aux monts Oregon; mais au-delà de ces montagnes, dit M. Tanner, le traité ne règle rien : il annonce seulement que les droits de l'une et l'autre des parties contractantes resteront ouverts pour l'avenir. C'est donc à tort, ajoute-t-il, que l'on prétendrait regarder comme bien déterminée, jusqu'au rivage de l'Océan Pacifique, la limite des États-Unis de ce côté.

C'est surtout dans la rédaction de la partie de sa carte qui renferme *Mexico* et le *Guatimala*, que le géographe américain a senti l'importance des travaux de M. de Humboldt, sur la Nouvelle-Espagne. Mais, à l'exception des pays sur lesquels cet illustre voyageur a porté son examen, la carte de M. Tanner laisse apercevoir les plus grands vides, que le défaut de connaissances acquises ne permet point encore de remplir. La carte manuscrite de la partie la plus méridionale de la province de Texas, par M. W^m. Darby, a cependant fourni les moyens de fixer le cours des rivières *Sabine*, *Trinidad*, *Brussos de Dios*, *Colorado* et *Guadalupe*, quoi- qu'elle présente cette dernière comme se jetant dans la baie de

NOMS DES LIEUX.	LEWIS ET CLARKE.		DE HUMBOLDT.		ROBINSON.		PIKE.		LONG.	
	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.
Source de la rivière Arkansas. . .	41° 47' 00"	35° 10' 10"	39° 50' 00"	29° 20' 00"	41° 40' 00"	35° 00' 00"	41° 50' 00"	36° 40' 10"	40° 12' 00"	31° 20' 17"
— du Rio del Norte.	42 20 00	35 00 00	40 12 00	30 34 00	41 30 00	35 12 00	41 12 15	36 48 00		
— De la Platte.	41 40 00	34 50 00			41 15 00	34 30 00	41 15 30	35 40 00	39 55 00	30 21 00
Embouchure de la Platte. . . .	41 05 00	19 28 00	39 55 00	17 14 00	41 04 00	19 20 00	40 10 00	20 40 00	41 02 00	18 50 07
M. Pike ou James Peak.					41 30 00	34 40 00	39 45 00	34 30 00	38 47 50	28 36 30
Source de la rivière Canadienne.					34 05 00	21 30 00	33 30 00	23 17 00	36 52 10	27 16 34
— de la rivière Rouge.			36 21 00	17 34 00	38 45 00	36 20 00	36 20 00	33 30 00	35 05 00	27 12 00
Santa-Fé.			36 15 00	27 56 00	36 25 00	36 20 00	36 20 00	34 40 00		

(1) Cette position est extraite d'une carte de l'intérieur de la Louisiane, dressée sur les originaux de M. Z. M. Pike, et publiée avec la relation de son voyage. En comparant cette carte avec celle de l'intérieur de la Nouvelle Espagne, que M. Pike a également publiée dans son ouvrage, je trouve entre elles, dit M. Tanner, les différences tout-à-fait inconciliables sur la détermination de quelques places importantes. Ainsi, d'après la première, la source de l'Arkansas est à 40° 50' de latitude nord, et 36° 40' de long, à l'ouest de Washington, tandis que dans la seconde elle est à 40° 30' latitude, et 31° 00' longitude ouest : la différence en latitude est de 1° 20', et en longitude 5° 40'.

NOMS DES LIEUX	PIKE.		MELISH.		SCHOOLCRAFT.		LONG.	
	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.
Source du Mississipi.	47° 49' 00"	18° 34' 16"	47° 48' 00"	18° 28' 00"	49° 07' 00"	19° 45' 00"		
Chutes des Pechagama.	44 31 00	18 02 00	44 31 00	18 03 00	47 37 00	17 40 00	45° 20' 00"	17° 37' 00"
Chutes de Saint-Antoine.	44 00 00	16 37 00	44 05 00	16 42 00	44 08 00	16 32 00	45 05 00	16 08 00
Fort des États-Unis à la riv. St-Pierre.	43 55 30(t)	16 34 00	43 57 00	16 41 00	43 59 00	16 30 00	45 00 00	16 06 00
Embouch. de la Rivière Visconsin. .	42 35 00	16 50 00	42 39 00	14 41 00	42 37 30	14 20 00	43 02 12	13 51 00

(t) La latitude du fort des États-Unis, a été, il est vrai, déterminée par le capitaine Pike; mais il est cependant prouvé que cette latitude est erronée, M. Tanber nous apprend effectivement que les officiers du fort l'ont fixé à 45° 00' 30"; la différence serait par conséquent de 1° 05'.

Saint-Joseph, au lieu de se perdre dans celle de *Saint-Bernard*. C'est une erreur corrigée par M. Tanner, d'après le voyageur La-salle. Depuis la baie de Saint-Joseph jusqu'à l'île de Ubero, proche de Yucatan, la carte du golfe du Mexique par Juan de Langara, dont le mérite est surtout apprécié pour la partie qu'elle retrace, depuis le Rio del Norte jusqu'au Yucatan, et qui a été publiée par le dépôt hydrographique de Madrid, lui a servi de guide dans le tracé de la côte.

Pour ce qui tient aux *Indes occidentales*, vous applaudirez sans doute, Messieurs, à l'usage que M. Tanner a fait de quelques uns des travaux de nos compatriotes, MM. Lapie et Brué, conjointement avec ceux de quelques Anglais et Américains. La carte générale des Antilles, de M. Brué, est, dit-il, un excellent document ; elle offre le meilleur ensemble des Indes occidentales que j'aie vu.

A la suite de la carte générale de l'Amérique du nord, viennent celles de chaque état de l'Union, dans l'analyse desquelles M. Tanner passe en revue les divers matériaux qu'il a mis en usage pour leur construction. A même de consulter les documens les plus authentiques et les plus circonstanciés, il a reproduit et fait connaître une foule de renseignemens presque ignorés. Une idée heureuse a été de leur donner à toutes une échelle uniforme d'un pouce pour 50 milles, ce qui les rend plus faciles à consulter. Notre but n'est point d'entrer, à leur égard, dans un examen détaillé, qui nécessiterait de notre part une connaissance plus positive, que nous ne pouvons l'avoir, des documens qu'il a employés. Nous nous contenterons donc d'ajouter à ce que nous avons dit déjà, que l'exécution de ces cartes particulières est très-soignée, et digne du grand ouvrage dont elles font partie, et que sous le rapport de l'art, elles semblent même l'emporter sur celle des cartes générales. Elles prouvent que la gravure a fait dans le Nouveau-Monde de grands progrès. La belle vignette qui est en tête du volume, et qui représente l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique, est parfaite-

ment gravée. Elle est due au burin de M. Tanner, lui-même, qui prouve ainsi que l'étude et la pratique des beaux arts ne lui sont pas plus étrangères que celles des sciences.

Tels sont, Messieurs, les travaux auxquels M. Tanner s'est livré, et dont nous avons tenté de vous retracer le résultat. Quoiqu'inégal dans sa rédaction, cet Atlas mérite cependant d'être vu de vous avec cet intérêt que vous mettez à tout ce qui est bon et utile. Il était particulièrement destiné aux Américains; aussi, est-ce cette partie seulement de son ouvrage à laquelle l'auteur a réellement apporté tous ses soins, et celle pour laquelle il nous paraît mériter des éloges. Il s'y est montré habile à discuter les matériaux qu'il a mis en œuvre; il en a tiré un excellent parti; il nous a éclairés, et les géographes de l'Europe pourront à leur tour puiser chez lui plus d'un renseignement utile. Il nous offre d'ailleurs, sur l'intérieur de l'Amérique, beaucoup de connaissances, dont mieux que personne il a pu et su reproduire l'ensemble.

Signé ALEX. BARBIÉ DU BOGAGE.

ATLAS DES ÉTATS-UNIS SUR UN PLAN PERFECTIONNÉ.

L'auteur de cet ouvrage est fils de feu le Révérend docteur Morse, géographe des États-Unis, d'une grande réputation. Il s'est distingué lui-même comme habile collaborateur de son père, et comme son successeur dans ses travaux géographiques.

Outre cet Atlas, qui est son ouvrage le plus récent, il a publié un *Système de Géographie universelle*, formant un vol. in-8°; et un *Abrégé de Géographie universelle*. Ces deux ouvrages sont mis au rang des meilleurs et des plus complets du même genre, qui aient été publiés aux États-Unis; ils sont suivis dans un grand nombre de collèges et d'écoles publiques. Il a aussi publié, de concert avec son frère, M. Richards C. Morse, un *Dictionnaire de Géographie universelle*, très-estimé pour son exactitude. C'est à lui que notre pays est principalement redevable des *Tableaux de Statistique* les

plus exacts et les plus ingénieux que nous possédions ; ils sont formés d'après des documens spéciaux , et montrent , sous des points de vue intéressans et nouveaux, les progrès et l'état de la population, du commerce , des finances et des établissemens publics des Etats-Unis. Ces tableaux qui se trouvent dans le Système de Géographie universelle de l'auteur , donnent un prix particulier à l'*Atlas américain*, publié par les libraires *Carey et Lea*, et que M. Buchon a également publié à Paris.

L'Atlas qui est en particulier l'objet de cette notice , est un des plus récents ouvrages de M. Morse , et se distingue par la simplicité et la commodité du plan , autant que par l'exactitude et la pureté d'exécution.

La plupart des cartes qui le composent ont été copiées sur d'autres cartes de dimensions plus grandes , représentant chacune un des États particuliers de l'Union , lesquelles ont été publiées par ordre des gouvernemens respectifs de chaque province, ou par des géographes dont l'exactitude est incontestée. Plusieurs de ces cartes ont été tirées de l'Atlas de Tanner , qui , pour un certain nombre d'Etats , contient les meilleurs matériaux que l'on possède. Malheureusement aucune carte originale et correcte de quelques-unes des plus anciennes provinces n'ayant été publiée dans ces derniers temps , on ne peut avoir , pour ces pays , qu'une exactitude approchée , en faisant usage des cartes anciennes ; on a pu cependant y ajouter de nouveaux détails. On a également ajouté à l'ouvrage les changemens nombreux qui , pendant sa confection, ont eu lieu dans la topographie des Etats-Unis. On pourra se former une idée de l'étendue et de la rapidité de ces changemens par ce seul fait , que *quatre-vingts* bourgs et villages nouveaux , dont quelques-uns assez considérables , ont surgi dans l'état de New-York , de 1820 à 1823.

Les moyens à la disposition du feu docteur Morse et de son fils pour obtenir des renseignemens , et leur vaste correspondance , ne laissent aucun sujet de douter que l'auteur n'ait eu en sa possession

les meilleurs matériaux ; et quant à l'exactitude de l'ouvrage , les soins minutieux et pénibles dont il a contracté l'habitude , en sont la meilleure garantie.

Mais c'est surtout à cause de son *plan perfectionné* que l'Atlas est digne de fixer l'attention.

C'était l'intention du docteur Morse de donner , sous un *format portatif* , une suite de cartes des Etats-Unis qui eussent fourni , de la manière la plus commode, un *ensemble complet de détails topographiques* , exempt de la confusion qui résulte de la multitude des noms que l'on rencontre sur les cartes ordinaires.

Pour atteindre le même but , l'auteur de l'Atlas a seulement inséré sur la carte les noms des objets les plus importants.

Les carrés formés par les lignes de latitude et de longitude sont désignés par des lettres placées à la marge , comme sur le plan ordinaire de Paris.

Des chiffres de renvoi pour les villes moins importantes , et des lettres pour les rivières , sont , dans chaque carré , mis à la place des noms.

En regard de chaque carte se trouve une liste alphabétique de tous les lieux qui sont placés sur la carte ; un renvoi y indique le carré et le chiffre auxquels ces lieux correspondent.

La facilité qu'offrent ces cartes pour trouver la position d'un lieu quelconque , est trop manifeste pour n'être pas remarquée. Leur grande clarté et leur netteté frappent surtout à la simple vue. Mais elles ont encore un avantage d'une plus grande importance.

Dans tous les Etats du Nord , qui sont les plus populeux de l'Union et dont la topographie est le mieux connue , on aperçoit au premier coup-d'œil , tous les lieux dont il est fait mention dans le *Recensement* des Etats-Unis , jusqu'aux moins importants et aux plus petits ; et dans les autres Etats on voit , avec une égale facilité , tous ceux qui se trouvent sur les cartes les plus grandes et les plus complètes qui aient été publiées jusqu'à ce jour.

Cet avantage que l'on ne rencontre nulle part , si ce n'est sur des

cartes qu'il est difficile de se procurer à cause de leur prix trop élevé, ou qui sont trop embarrassantes pour un usage ordinaire, donne à l'Atlas de M. Morse une supériorité marquée sur tous ceux du même genre qui ont paru jusqu'ici; l'auteur mérite donc la reconnaissance de tous ceux qui s'adonnent à l'étude de la Géographie américaine; il la mérite et par l'habileté et par la patience dont il a fait preuve.

C'est sous ce point de vue que je desirais surtout soumettre cet ouvrage à la Société; et je ne puis m'abstenir d'émettre ici l'idée qu'une pareille série de cartes d'Europe serait un présent bien précieux fait aux hommes de lettres.

Paris, 18 mai 1827.

W. C. WOODBRIDGE.

NÉCROLOGIE.

Le colonel Jacotin, dont on vient d'annoncer la mort, était un des officiers les plus distingués du dépôt général de la guerre. De grands travaux de topographie, une expérience consommée dans l'art de diriger et d'exécuter ce genre d'opérations, l'avaient fait placer à la tête de la section topographique, où il a rendu, depuis vingt-cinq ans, les plus grands services. Dès l'âge de dix-huit ans (en 1781), il fut attaché au cadastre de la Corse, sous les ordres de son oncle, M. Testevuide, directeur du terrier, et de M. Tranchot, chargé de la partie géodésique. Treize ans après, lorsque Bastia fut forcée de capituler, il revint en France et y resta jusqu'au moment de l'expédition d'Egypte. Son oncle fut mis à la tête des ingénieurs géographes, et l'emmena pour le seconder: mais bientôt il périt assassiné avec plusieurs centaines de Français, le jour de l'insurrection du Caire. Nommé directeur du corps, M. le colonel Jacotin s'occupa du travail de la carte d'Egypte, avec un talent rare, une ardeur, une activité et un dévouement infatigables. C'est un témoignage que se plaisent à lui rendre tous ses com-

pagnons de voyage. Personne à sa place n'eût fait davantage, n'eût obtenu un plus grand succès dans les circonstances difficiles où il était placé, au milieu des périls de la guerre et de toutes sortes d'ennemis. Non content de diriger au Caire le corps des ingénieurs, de provoquer, de rassembler et de coordonner leurs travaux, il se livrait lui-même aux opérations topographiques et parcourait les provinces. C'est bien à lui qu'on doit appliquer cette expression heureuse, qui peint fidèlement les travaux faits pour la carte d'Égypte : « Qu'il fallait sans cesse disputer les armes à la main le terrain qu'on allait mesurer. » Ni les fatigues du désert, ni les maladies, ni les dangers d'aucune espèce, ne l'ont arrêté. C'est au milieu de ces occupations si actives, qu'il fut blessé à la suite d'un grave accident, premier germe de la maladie à laquelle il a succombé. De retour en France, il a fait éclater une habileté, une intelligence peu communes dans l'emploi et la rédaction de tant de matériaux divers, fruit des soins de plus de cinquante ingénieurs ou officiers de l'armée, et dont une grande part est son propre ouvrage; ce n'est pas avec moins de succès qu'il a dirigé l'exécution de l'atlas de l'Égypte et de la Syrie, en 53 feuilles, et formé, à cette occasion, une pépinière d'artistes, qui continuent d'assurer à la France la supériorité dans la gravure topographique. Cet ouvrage, malgré quelques imperfections inévitables, suffirait pour assurer à son auteur une réputation durable. Mais, par une sorte de fatalité, les circonstances politiques ne lui permirent pas de jouir du fruit de ses travaux et de recueillir la part de gloire qu'il avait méritée. Dès 1807, cette carte était terminée, mais le chef du gouvernement voulut qu'elle demeurât secrète; ce n'est que depuis peu de temps qu'elle a vu le jour.

Pendant ces vingt dernières années, M. le colonel Jacotin a dirigé un grand nombre de travaux topographiques; il a fait graver la belle carte de Corse, en huit feuilles, qui est la réduction des feuilles du cadastre, travail dont l'importance s'accroît encore dans un moment où on cherche à élever ce pays au niveau des autres

départemens de la France, sous le rapport de l'instruction, des arts et de l'industrie. Il a rassemblé les matériaux d'une carte de l'Espagne, préparé les cartes nécessaires aux campagnes du Maréchal Gouvion-Saint-Cyr, et enfin, surveillé les opérations qui le concernaient dans l'exécution de la nouvelle carte géométrique de la France. C'était avec le secours d'une constitution robuste, d'un zèle et d'une activité soutenus qu'il venait à bout d'exécuter sans peine, et de faire marcher de front tant d'opérations différentes. On lui a surtout de grandes obligations pour l'école de gravure, formée au dépôt de la guerre. Cependant, tant d'occupations variées pour lesquelles le jour et la nuit suffisaient à peine, ont fini par altérer sa santé; elles ont abrégé sa vie, et elles ont enlevé à la science géographique un ingénieur bien difficile à remplacer, en même temps qu'à sa famille et à ses amis, un homme plein d'honneur et de vertus, de désintéressement et de générosité. Puisse sa veuve, née dans le levant, trouver dans ce juste éloge, un adoucissement à l'irréparable perte qu'elle vient de faire, et recueillir une partie des récompenses qu'allaient obtenir quarante-six ans de travaux utiles et honorables!

JOMARD.

A la suite d'un rapport de M. Cadet de Metz (séance du 14 mai 1827), qui a fait sentir l'utilité de la correspondance météorologique, établie par M. Morin, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, la Commission centrale a décidé que les questions suivantes, publiées par M. Morin, seraient reproduites dans le Bulletin de la Société (1).

« QUESTIONS PROPOSÉES. — I. *Sur la Topographie.*

1^{re} Quelle est la latitude et la longitude du lieu où l'on observe?

(1) Toutes les lettres et paquets devront être adressés autant que possible, *francs de port*, chez M. Carillan-Gœury, libraire, quai des Augustins, n° 41, à Paris.

2^e Quelle est sa hauteur approximative au-dessus de la mer ?

3^e Le pays qui entoure immédiatement l'observateur jusqu'à quelques lieues de distance, est-il un pays de plaines, et j'entends par-là un pays dont les sommets des collines ne sont pas plus élevés que les bas-fonds d'une hauteur de cinquante mètres ?

4^e Ce pays est-il un pays de montagnes ?

5^e L'habitation de l'observateur est-elle située sur une plaine étendue et élevée, ou près d'un grand fleuve, ou entre la crête d'une chaîne de montagnes, et un fleuve situé au pied de cette chaîne ?

6^e Quelle est la direction de cette chaîne de montagnes, ou du versant sur lequel l'observateur est situé, et sa position par rapport aux vents ?

7^e Si l'observateur est situé dans un pays de plaines, quelle est la chaîne de montagnes la plus proche à quinze ou vingt lieues de son habitation, l'éloignement de son pied ou de ses sommets du lieu d'observation, les hauteurs approximatives de ceux-ci au-dessus de la mer, et leur situation par rapport à l'horizon ?

» II. *Sur la superficie du terrain.*

1^{re} Quelle est la superficie de la province ou du canton, etc., où se trouve l'observateur ?

2^e Le terrain qui le forme est-il entièrement calcaire ou sablonneux, ou argileux, ou volcanisé, ou l'un et l'autre mélangés, et dans quelle proportion environ ?

3^e Quelle est la superficie approximative des six choses suivantes, savoir : *a* des forêts, *b* des terrains cultivés ou prairies artificielles, *c* des produits naturels, *d* des terrains incultes et arides, *e* des terrains couverts ordinairement par les eaux, *f* des terrains couverts par les neiges ou glaces éternelles, *g* enfin des terrains couverts par les habitations ?

4^e Les arbres qui forment les forêts sont-ils toujours verts, ou se dépouillent-ils de leurs feuilles l'hiver ?

» III. *Sur les Résultats généraux météorologiques.*

1^{re} Quelle est la nature des huit vents principaux , E. , S.-E. , S., S.-O., O., N.-O., N. et N.-E. : c'est-à-dire , sont-ils humides ou secs , chauds ou froids ? S'ils ne sont pas de même nature en hiver ou en été , l'indiquer en désignant la manière dont ils agissent.

2^e Quelle est la durée proportionnelle approximative de chacun d'eux , dans une année ordinaire , dans chaque saison de l'année ?

3^e Quel est le vent , s'il en existe , qui , amenant toujours des nuages , n'amène que très-peu de pluie , ou n'en amène point , vent qu'on appelle , dans certains pays , *vent blanc* ? A quelle époque vient-il ordinairement ?

4^e Quels sont les vents qui précèdent les orages ? et j'entends toujours par orage une pluie accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

5^e Les vents éminemment pluvieux , le sont-ils toujours jusqu'à la fin , ou se terminent-ils quelquefois par du beau temps , quoi- qu'ils soufflent encore ? ou lorsque du beau temps survient avec un autre vent , le vent pluvieux se termine-t-il par une pluie très-forte et continue de quelques heures ou de quelques jours ? quel vent succède alors au vent humide ?

6^e Quelle est la durée ordinaire de la saison froide , c'est-à-dire , quel est l'intervalle compris entre la première et dernière gelée , ou entre les premières neiges tombées et les dernières ?

7^e Jusqu'à quel mois la neige se tient-elle sur terre , dans une année ordinaire , et quand commence-t-elle à la couvrir presque continuellement ? Quel vent l'apporte ?

8^e Quels sont les caractères météorologiques de chaque mois , dans une année ordinaire ?

Dans une année ordinaire.

9^e Quel est le degré moyen , le plus haut et le plus bas du

thermomètre placé au nord , à l'ombre et à quelque distance de terre ?

10° Quelle est la hauteur moyenne , la plus grande et la plus petite du baromètre ? Donner en même temps le rapport des mesures qu'on emploiera avec les mesures françaises.

11° Quel est le degré moyen , le plus fort et le plus faible , de l'hygromètre comparé à celui de Saussure ?

12° Quelle est la quantité moyenne de pluie tombée ?

13° Quelle est la quantité moyenne d'évaporation dans un vase posé au nord , et à l'ombre ?

14° Donner , si l'on peut , pour chaque mois , ce qui fait l'objet des articles 9 , 10 , 11 , 12 et 13 ;

15° Quand arrivent les fortes crues du fleuve ou de la rivière qui est proche de la demeure de l'observateur ? Quelle est la section , la pente et la vitesse moyenne de ce cours d'eau dans les basses eaux , les moyennes et les hautes eaux ordinaires ?

16° Si l'on est près de la mer , par quel vent arrivent les tempêtes , et dans quel mois ?

17° Dans une année ou une saison extraordinaire , quelles sont les variations que subissent les qualités qui font l'objet des questions précédentes ?

18° Recueillir les règles , plus ou moins probables , d'après lesquelles on tâche de prédire le temps dans chaque pays.

On pourra , quant aux observations météorologiques , suivre le modèle ci-après , en exprimant toujours les dates.

« *Modèle n° I^{er}.*

ANNÉE

Département ou province de ville de

JANVIER. — Du 1 au 12 , vent du nord , gelée , temps généralement couvert.

Du 13 au 31 , vent du sud ; neige et pluie alternativement.

Le fleuve ou la rivière de s'est tenu moyennement

à un mètre au-dessus de l'étiage, c'est-à-dire, au-dessus des plus basses eaux.

FÉVRIER. — Du 1 au 8, vent du sud et d'ouest, pluies presque continuelles.

Du 9 au 20, vent du nord, temps couvert d'abord, beau ensuite.

Du 21 au 28, vent d'est, beau temps.

Hauteur moyenne des eaux du fleuve, ou de la rivière de
au-dessus de l'étiage, 1 mètre 50 centimètres.

La crue du 7 février a été de 3 mètres au-dessus de l'étiage.

MARS. — Du 1 au 31, vent très-variable avec peu de pluie.

Hauteur du fleuve au-dessus de l'étiage, 80 centimètres.

AVRIL. — Du 1 au 6, calme, très-beau.

Le 7 tonnerre, pluie et grêle.

Du 8 au 15, vent du sud-est, pluie très-forte, etc. »



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 50. — JUIN.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

NOTICE sur les Expériences du Pendule invariable, faites dans la campagne de la corvette de S. M. la Coquille, pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825; par L.-I. DUPERREY, Capitaine de frégate, commandant l'expédition.

DEPUIS la paix, deux expéditions, sorties des ports de France, ont effectué le tour du monde dans l'intérêt des sciences physiques et naturelles. Dans ces deux entreprises, dues à la munificence du Gouvernement, des pendules invariables ont été transportés sur plusieurs points du globe, et les expériences faites avec ces pendules indiquent que l'aplatissement de la terre est sensiblement le même dans les deux hémisphères. Ces expériences indiquent aussi, dans certaines stations, une influence locale, qui altère plus ou moins la marche du pendule.

Cette influence se manifeste principalement à l'Île-de-France, à Morvi, à Guam et à l'Ascension.

A l'Île-de-France, par exemple, nous trouvons, comme M. de

Freycinet, que le pendule invariable fait, dans un jour moyen, 13 à 14 oscillations de plus qu'il ne le devrait, en supposant l'aplatissement de $\frac{1}{105}$ d'après la théorie de la lune.

A l'île de l'Ascension, nous avons trouvé, comme le capitaine Sabine, une accélération de 5 à 6 oscillations, même en supposant l'aplatissement de $\frac{1}{105}$.

Dans d'autres stations, les différences sont presque nulles; et, dans quelques-unes, la marche du pendule est retardée. Nous remarquerons avec le capitaine Sabine, qui a si judicieusement traité cette matière dans l'important ouvrage où il a recueilli et discuté les nombreuses observations qu'il a faites en différents points du globe, que l'accélération du pendule a généralement lieu sur les terrains volcaniques, et le retard sur les terrains sablonneux et argileux; d'où nous sommes portés à croire que ces anomalies peuvent être occasionnées par la différence des densités du sol.

On avait d'abord attribué à des erreurs d'observations ces écarts entre l'expérience et la théorie; mais l'accord des résultats obtenus en différents temps, par divers observateurs, ne laisse plus de doute sur l'influence de certaines localités; et, en effet, il est impossible d'admettre une erreur de 13 à 14 oscillations dans la marche du pendule.

Pour expliquer ces anomalies, quelques physiciens ont pensé que la courbure des méridiens et des parallèles n'était point régulière, et qu'en conséquence la terre n'était pas un solide de révolution; d'autres ont admis qu'elles sont occasionnées par le défaut d'homogénéité de la Terre considérée dans sa masse, ou peut-être aussi, par de simples variations de densité dans les couches superficielles.

Nous n'aborderons pas ces grandes questions, qui seront l'objet des méditations des géomètres physiciens. Nous présenterons à l'Académie des Sciences les résultats des observations du pendule, que nous avons faites en divers points du globe, durant le voyage de la corvette *la Coquille*.

Pour ne pas abuser des momens de l'Académie, nous nous dispenserons d'entrer dans le détail des méthodes d'observation et de calcul dont nous avons fait usage. Cependant, nous croyons devoir dire que, pour augmenter la durée de l'expérience, qui ne peut guère aller au-delà de 6 à 7 heures, nous avons suivi un procédé qui nous a été indiqué par M. Arago. Il consiste à augmenter l'amplitude des arcs décrits par le pendule, au moment où elle devient si petite qu'il n'est plus possible de compter les oscillations. En faisant usage de cet ingénieux procédé, la durée de chaque expérience a été d'environ 12 heures.

Les pendules invariables en cuivre jaune et à tige cylindrique, n^o 1 et 3, que M. de Freycinet avait employés dans l'expédition de l'Uranie, sont ceux qui nous ont été confiés en 1822. A ces instrumens ont été joints un compteur, deux baromètres, plusieurs thermomètres, deux montres marines de Louis Berthoud, une de Bréguet et une de Motel, une lunette garnie de fils horaires, et enfin un cercle répétiteur astronomique, qui nous a servi à prendre des hauteurs absolues pour régler nos chronomètres.

Les expériences auxquelles nous nous sommes livrés, avec tout le soin qu'exige ce genre d'opération, ont été faites à Paris, avant le départ de l'expédition, à Toulon, durant l'armement de la corvette *la Coquille*, aux îles Malouines, au Port-Jackson, à l'Île-de-France et à l'île de l'Ascension. Renouvelées à Paris au retour de la campagne, elles ont fait connaître que nos deux pendules n'avaient éprouvé aucune altération sensible pendant la durée du voyage. En effet, ramené aux mêmes circonstances physiques, le n^o 1, observé en 1822 et 1825, ne donne qu'une différence de 0,9 d'oscillation. Le n^o 3 présente encore plus de régularité : la différence entre les résultats des deux époques ne s'élève pas à 0,2 d'oscillation.

Quoique nos expériences aient été faites dans des lieux qui ne présentent pas de grandes différences en latitude, il était cependant curieux de voir ce qu'elles donnent pour l'aplatissement de la

terre. Nous les avons discutées par la méthode des moindres carrés de M. Legendre, et nous avons trouvé $\frac{1}{266.4}$. La plus grande erreur tombe sur l'expérience de l'Ile-de-France, où il y a, comme nous l'avons dit, une très-forte accélération dans la marche du pendule. Si nous ne tenons pas compte de cette expérience, nous trouvons $\frac{1}{273}$ et, si nous rejetons encore celle de l'Ascension, nous trouvons enfin $\frac{1}{281}$.

Combinons maintenant deux à deux nos stations les plus éloignées en latitude. Nous trouvons, avec Paris et l'Ascension, $\frac{1}{270}$ Paris et le Port-Jackson, $\frac{1}{276.2}$ avec les Malouines et l'Ascension, $\frac{1}{273.4}$ les Malouines et le Port-Jackson, $\frac{1}{283.5}$. On retrouve ici l'influence de l'Ascension qui augmente l'aplatissement.

En élaguant de la totalité de nos expériences celles de l'Ile-de-France et de l'Ascension, la différence de 17 à 18°, qui existe entre les latitudes des stations conservées, est trop petite pour que nous puissions vérifier d'une manière convenable la loi du décroissement de la pesanteur, et déterminer l'aplatissement du globe; mais si nous empruntons à l'expédition de M. de Freycinet les expériences faites à l'équateur dans l'île de Rawak, avec les mêmes instrumens, nous trouvons les résultats suivans :

Toutes nos expériences, moins celles de l'Ile-de-France, combinées avec celles de Rawak, donnent $\frac{1}{281}$. Si nous retranchons celles de l'Ascension, nous trouvons $\frac{1}{289}$.

Après avoir obtenu ce dernier résultat, nous avons cherché quelle serait l'expression de l'aplatissement pour chaque hémisphère, en combinant toujours nos expériences avec celles de M. de Freycinet, à Rawak. Nous avons trouvé que les stations de Rawak, des Malouines et du Port-Jackson donnent, pour l'hémisphère austral, $\frac{1}{291}$; et nous avons obtenu $\frac{1}{288}$ pour l'hémisphère boréal, en combinant les stations de Rawak, de Paris et de Toulon.

On voit par là que l'aplatissement de la terre est sensiblement le même dans les deux hémisphères, et égal à $\frac{1}{290}$.

Il ne nous reste plus qu'à faire connaître le résultat que nous avons obtenu, en combinant toutes les expériences de M. de Freycinet avec les nôtres. Nous avons alors quinze équations de condition, qui, résolues, comme les précédentes par la méthode des moindres carrés, donnent $\frac{1}{268}$. Les écarts, qui surpassent de beaucoup les erreurs possibles d'observation, tombent sur l'Ile-de-France, de Morvi, de Guam et de l'Ascension. Si nous faisons abstraction de ces quatre stations, nous trouvons $\frac{1}{288}$ résultat qui s'accorde avec le précédent et avec ceux qui ont été obtenus, dans ces derniers temps, par MM. de Freycinet et le capitaine Sabine.

Les limites de cette notice, sur les expériences qui ont été faites pendant la campagne de la corvette *la Coquille*, ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur les conséquences qui peuvent en résulter. C'est dans la partie physique du voyage, dont la rédaction nous est confiée, que nous nous proposons d'entrer à cet égard dans de plus grands détails. Mais nous n'attendrons pas que ce travail soit terminé pour exprimer toute la reconnaissance que nous devons aux personnes qui ont bien voulu nous guider dans ces recherches: c'est une dette que nous avons contractée particulièrement envers MM. Arago et Mathieu, qui nous ont aidé de leurs conseils, et qui nous mettent encore tous les jours en position de profiter de leurs lumières.

EXTRAIT d'un Mémoire sur la Température intérieure de la terre,
par M. Cordier, de l'Académie des Sciences.

La supposition d'un feu central est extrêmement ancienne. Elle remonte peut-être au premier temps de la civilisation. Elle a fourni le fonds de quelques-unes des fables dont le genre humain a été bercé dans son enfance; on en trouve des traces dans la mythologie de presque tous les peuples. Elle est née de l'observation très-imparfaite de certains phénomènes naturels trop apparens pour que dans aucun temps ils aient pu échapper au vulgaire.

Confondue pendant des siècles au milieu des notions vagues et conjecturales qui composaient presque toute la physique des anciens et celle du moyen âge, cette hypothèse n'a commencé à prendre quelque consistance que depuis la découverte des lois du système du monde. Descartes, Halley, Leibnitz, Mairan, Buffon, surtout, et plusieurs autres philosophes des temps modernes, l'avaient adoptée en se fondant principalement sur des considérations déduites, soit de la figure de la terre, soit de certains phénomènes astronomiques, soit de la mobilité du principe souterrain qui produit les actions magnétiques, soit de la comparaison des températures superficielles avec celles observées à de petites profondeurs, soit enfin de diverses expériences sur le refroidissement des corps incandescens.....

La Grange et Dolomieu, Hutton et Playfair sont les premiers qui soient revenus à l'hypothèse de la chaleur centrale. Dans les temps actuels cette question a été abordée par l'illustre géomètre dont les sciences déplorent la perte récente, M. de Laplace, et avant lui par M. Fourier, que ses mémorables travaux sur la théorie générale de la chaleur, ont naturellement conduit à ce genre de recherches; on pourrait citer encore un assez grand nombre de savans qui, depuis vingt ans, ont successivement adopté la même opinion, surtout en Angleterre....

Les expériences publiées jusqu'à ce jour, qu'il s'agissait d'abord d'examiner, sont de deux espèces.

Les unes ont pour objet d'étudier la température des sources d'eau douce ordinaires, celles des rivières qui sortent immédiatement de la terre en certaines contrées, celles des fontaines artificielles, celles des eaux sortant soit des cavernes, soit des galeries qui assèchent de grands travaux de mines. Ces expériences sont peu nombreuses, il est aisé d'établir qu'elles confirment l'accroissement de la chaleur souterraine; mais leur témoignage n'a rien que d'approximatif. On explique d'ailleurs un petit nombre d'anomalies, telles que celles observées par Saussure aux sources de

Macugnaga, près du **Mont-Rose**, dans les **Alpes**, et par nous-mêmes aux belles fontaines de **Médouze**, dans les **Pyrénées**, en ayant égard aux circonstances locales. Les eaux qui alimentent ces sources proviennent d'une grande hauteur et de neiges fondues.

Les autres expériences ont eu pour but d'observer la température des cavités naturelles ou artificielles, au moyen desquelles nous pouvons pénétrer dans le sein de la terre; elles sont nombreuses; elles se prêtent à des déterminations que l'on a regardées comme précises; elles ont été poussées à des profondeurs de 4 à 500 mètres, c'est-à-dire d'environ 12 à 1500 pieds; elles ont été recueillies dans des contrées fort éloignées les unes des autres, en France, en Suisse, en Saxe, en Angleterre, au Pérou et au Mexique. Le nombre des mines dans lesquelles les observateurs ont opéré est de plus de 40; celui des notations de température est de près de 300.

Les expériences de toute espèce auxquelles nous nous sommes livrés nous-mêmes, ont eu lieu dans diverses parties de la France. Les principales ont été faites dans les mines de charbon de terre de Carmaux, de Decise et de Littry, qui sont situés dans les départemens du Tarn, de la Nièvre et du Calvados. Ces mines ne sont pas les plus profondes de la France, quoique l'une d'elles descende jusqu'à 320 mètres, c'est-à-dire à environ 1000 pieds; on les a choisies parce qu'elles offraient des circonstances très-favorables pour le succès des observations....

En résumé la première partie de notre travail conduit aux conséquences suivantes :

1° Si l'on écarte un certain nombre d'observations comme offrant trop d'incertitudes, toutes les autres annoncent d'une manière plus ou moins positive qu'il existe un accroissement notable de température de la surface de la terre vers l'intérieur.

2° Les résultats recueillis à l'Observatoire de Paris sont les seuls dont on puisse conclure avec certitude une expression numérique de la loi qui suit cet accroissement. Cette expression porte à

28 mètres la profondeur qui correspond à l'augmentation d'un degré (centigrade) de chaleur souterraine.

3° Parmi tous les autres résultats qui sont susceptibles d'être portés en ligne de compte, un petit nombre seulement fournissent des expressions numériques, assez approximatives de la loi cherchée, pour qu'on puisse les employer avec confiance.

Ces expressions varient de 57 à 13 mètres pour un degré d'accroissement; leur moyenne annonce en général une augmentation plus rapide que celle qu'on avait admise jusqu'à présent : leur témoignage a d'autant plus de poids qu'elles comprennent les produits de plusieurs séries d'observations sédentaires.

4° Enfin, en groupant, par contrées, tous les résultats admissibles, à quelque titre que ce soit, on est conduit à pressentir une notion nouvelle et importante, savoir : que les différences entre les résultats de même espèce, tiennent moins à l'imperfection des expériences qu'à une certaine irrégularité dans la distribution de la chaleur souterraine d'un pays à un autre.

Les mines dans lesquelles nous avons opéré étant de même nature, les résultats obtenus sont comparables.

On trouve, que l'accroissement de la chaleur souterraine est à Carmeaux, dans le département du Tarn, d'un degré pour 28 mètres, à Littry, dans le Calvados, d'un degré pour 23 mètres, et à Decize, dans la Nièvre, d'un degré pour 15 mètres.

On voit que ces expériences confirment pleinement l'existence d'une température intérieure, qui ne tient point à l'influence des rayons solaires, qui est incontestablement propre à la terre, et qui augmente rapidement avec les profondeurs. En les rapprochant de toutes celles qui ont été faites antérieurement, on est, en outre, autorisé à conclure :

1° Que l'augmentation de la chaleur souterraine ne suit pas la même loi partout; qu'elle peut être double et même triple d'un pays à un autre;

2^o Que ces différences ne sont en rapport constant ni avec les latitudes ni avec les longitudes ;

3^o Enfin que l'augmentation est certainement plus rapide qu'on ne l'avait supposée ; qu'elle peut aller à un degré pour 15, et même pour 13 mètres en certaines contrées ; et que , provisoirement , le terme moyen ne peut être fixé à moins d'un degré pour 25 mètres.

Telles sont ces conclusions générales de notre travail.

Elles fortifient les inductions desquelles on a conclu que la fluidité dont le globe a très-probablement joui avant de prendre sa forme sphéroïdale, était due à la chaleur ; que cette chaleur était immense ; qu'elle subsiste encore à l'intérieur ainsi que la fluidité originaire ; en d'autres termes, que la terre est un astre éteint superficiellement, dont l'écorce a cristallisé, par l'effet d'un refroidissement successif, qui est infiniment loin d'avoir atteint sa limite.

Elles ajoutent à la vraisemblance de l'hypothèse déjà ancienne de Halley, qui attribue les actions magnétiques à l'existence d'une masse de fer métallique irrégulière, et jouissant d'un mouvement particulier de révolution au centre de la terre.

On trouve que la température de 100 degrés du pyromètre de Wedgwood, qui est capable de tenir en fusion toutes les laves et une partie des roches connues, existe à une profondeur très-petite, et qui n'égale pas, terme moyen, la quarantième partie du rayon terrestre. D'autres faits concourent pour faire présumer que l'écorce consolidée a moins de 20 lieues d'épaisseur moyenne, d'après l'inégalité des températures souterraines d'un pays à un autre : on est d'ailleurs fondé à croire que cette épaisseur est très-variable ; cela résulte évidemment de l'influence que la différente conductibilité des matières consolidées a dû exercer sur les progrès du refroidissement depuis l'origine des choses.

On obtient aussi ce singulier résultat, que les terrains primordiaux sont d'autant plus anciens qu'ils sont plus voisins de la

surface, ce qui est l'opposé de ce qu'on a cru jusqu'à présent en géologie.

M. Fourier, considérant la distribution de la chaleur souterraine dans les profondeurs qui nous sont accessibles, la température moyenne des pôles et l'existence du rayonnement continu de la chaleur superficielle vers les espaces célestes, a démontré, en vertu d'une théorie mathématique incontestable, que la terre continue de se refroidir, et que ce refroidissement n'est insensible à la surface, que parce que les pertes y sont incessamment compensées par l'effet d'une propagation qui procède uniformément du dedans au dehors. Les pertes de chaleur n'ont donc d'influence qu'à de grandes profondeurs; d'où il résulte que l'écorce du globe continue de s'accroître intérieurement par de nouvelles couches solides. Ainsi la formation des terrains primordiaux n'a pas cessé et ne cessera qu'après un temps immense; phénomène que les géologues n'avaient pas même soupçonné.

Enfin on est conduit à une explication toute nouvelle des phénomènes volcaniques, explication qui n'a besoin d'invoquer ni les combustions souterraines, ni la pénétration de l'eau de la mer dans les entrailles de la terre, ni aucune autre supposition aussi peu probable. Ces phénomènes semblent un résultat simple et naturel du refroidissement intérieur du globe. L'épanchement des laves, par exemple, paraît un effet purement thermométrique provenant d'une inégalité très-faible qui existe entre la contraction séculaire de la masse intérieure et celle de son enveloppe; il est aisé de rendre cet effet vraisemblable par des nombres: les matières qui sont rejetées, pendant le cours de deux siècles, par tous les volcans brûlans, suffiraient à peine pour couvrir la terre d'une couche ayant un millimètre d'épaisseur. Ainsi une contraction de l'enveloppe, capable de diminuer d'un millimètre le rayon de la masse intérieure, suffirait pour forcer cette quantité de matières d'arriver à la surface.

MÉLANGES.

LES ILES HARVEY.

Les détails suivans sur les fles Harvey, petit archipel situé près des fles des Amis, dans l'Océan Pacifique, sont extraits du journal de quelques missionnaires qui les visitèrent en 1825.

Manaia.

Cette île, que le capitaine Cook appelle improprement *Manghia*, est entourée d'une barrière de rochers de corail, de vingt à soixante pieds de hauteur, et qui y laissent accès par trois ouvertures seulement. Six grandes vallées constituent la partie de l'île cultivée, et portent des plantations de taros, de cocotiers, de bananiers et d'arbres à pain; mais ce dernier n'est pas abondant. Quelquefois une disette affreuse se fait sentir, et est suivie de la mort d'un grand nombre d'habitans. Deux causes concourent à amener cette calamité : d'abord, la paresse du peuple, ensuite sa propension au vol qui fait que fort souvent les plantations d'arbres à pain commencent à peine à croître qu'elles sont entièrement enlevées. Les vols se multiplient tellement, que les propriétaires sont dans l'usage d'entourer de feuilles sèches les troncs des cocotiers, afin d'être avertis par leur bruit, des tentatives des voleurs.

Le nombre des habitans de Manaia s'élève de 1000 à 1500. Quelques uns ont embrassé le christianisme; mais le chef et les principaux du pays ont conservé leur culte.

L'île était partagée entre cinq chefs ou rois, appelés Numanatini, Teao, Paparani, Teournorongo et Kaiaou. Mais le premier ayant vaincu les autres, gouverne seul en ce moment et a sous son autorité, les chefs des six districts qui divisent le pays.

Les habitans reconnaissent cinq divinités : Oro, Tamé, Teahio, Tohiti et Motoro. Ils offrent à la première, mais peu fréquem-

ment, des sacrifices humains. Ils ont aussi une espce de vêtement sacré appelé *maraes*, qu'il n'est pas permis à tout le monde de porter. Les hommes et les femmes ne peuvent manger ensemble.

Leurs funérailles méritent d'être rapportées; sur une colline élevée est un goufre profond qui communique probablement avec la mer. Ils y jettent leurs morts de tout âge et de tout sexe, après leur avoir attaché autour du corps un morceau de drap avec une corde. On les apporte en cet endroit de toutes les parties de l'île, où il n'y a jamais eu d'autre mode d'enterrement. Il s'exhale de ce rpeçtacle l'odeur la plus infecte.

L'infanticide est inconnu dans le pays. Cette cause, jointe au petit nombre de maladies épidémiques qu'on y connaît et à la rareté des relations avec les Européens, fait que la population s'y accroît. Les missionnaires et le capitaine du bâtiment qui les amena étaient les premiers hommes blancs qui eussent débarqué à Manaïa.

L'idiôme de l'île se rapproche plus de celui de la Nouvelle-Zélande que de celui de Taïti. Le *ng* et le *ky* prédominent; l'*h* et l'*f* n'y sont point usités. Les habitans déploient beaucoup d'adresse dans la confection de leurs vêtemens, de leurs pirogues, de leurs haches de pierre et de leurs pendans d'oreilles. Ils ont la tête couverte d'étoffes peintes, entrelacées de grains et d'ornemens d'un beau travail. Aucun insulaire de ces mers n'égale les Manaïens dans la fabrication de leurs bandelettes.

Rarotonga.

Le nombre des habitans de cette île est de six à sept mille. Trois chefs; Makê, Tinomana et Pa, la gouvernaient jadis, et se faisaient fréquemment des guerres sanglantes. Mais, par un consentementunanime, le pouvoir souverain a été déferé à Makê qui s'est converti au christianisme, et a prouvé la sincérité de sa conversion en renvoyant ses femmes à l'exception d'une seule, et en adoptant tout ce qui pouvait contribuer au bonheur temporel et spirituel de son peuple. C'est un fort bel homme qui a huit fils et quatre filles.

Les progrès du christianisme ont été plus rapides dans cette île que dans celles de la Société. On le doit aux travaux de deux missionnaires, taïtiens pendant les deux dernières années. On soupçonnait à peine, avant cette époque, l'existence de l'île Rarotonga.

Les habitans avaient jadis quatre divinités principales : Taaroa, Botea, Tohiti et Motoro. Les deux dernières ont le même nom que celles de Manaia. Ils n'offraient point de sacrifices humains. Ils avaient une association semblable à celle des *Arréoïs*, mais ils ne massacraient point leurs enfans, excepté les filles, au moment de la naissance. Dans leurs guerres, les têtes des vaincus étaient coupées et mises en tas; les corps formaient un repas pour les vainqueurs. Avant que ceux qui s'étaient convertis eussent acquis la supériorité qu'ils ont maintenant, ils eurent à combattre les idôlâtres qui les menaçaient journellement de les détruire, eux et leur religion. Les derniers furent vaincus, et laissèrent leurs dieux au pouvoir de leurs antagonistes. Les vainqueurs traitèrent leurs ennemis avec douceur, et renvoyèrent les prisonniers. Mais ils revinrent en corps et déclarèrent que puisque leurs dieux les avaient trompés, ils voulaient se faire chrétiens. Les images des dieux qu'on avait prises, au nombre de quatorze, et ayant vingt pieds de hauteur, étaient à terre, dans la demeure des missionnaires, comme jadis Dagon devant l'arche.

L'établissement des missionnaires est situé à l'entrée d'une belle vallée de trois milles de longueur. Il contient plusieurs centaines de maisons. La demeure du roi, qui a cent trente-six pieds sur vingt-quatre, est enduite de ciment, et ornée de coquillages disposés avec goût. Elle contient huit appartemens avec des planchers. A côté, il y en a une autre où mange le roi et où demeurent ses domestiques. La maison des deux missionnaires est meublée de lits, de sofas, fauteuils et tables, le tout confectionné dans le pays, et par les insulaires.

L'île entière ne forme qu'un jardin. Tout est couvert de taro, de bananiers, de potirons et de patates : le cocotier y est très-rare, ainsi que l'arbre à pain dont les habitans font peu de cas.

Ils sont en général portés à l'agriculture. Les hommes, les femmes et les enfans sont sans cesse occupés aux travaux des champs.

Le roi et les principaux chefs savent lire, et l'instruction fait de rapides progrès chez le peuple. La pluralité des femmes est entièrement abolie.

Aitoutaké.

L'établissement formé dans cette île a environ deux milles de long; il consiste en un grand nombre de chaumières blanches, bâties à l'ombre de grands *aïtos*, ce qui forme un coup d'œil très-pittoresque. On a construit, pour que les bateaux puissent plus facilement prendre terre, une espèce de môle en rochers de corail, où l'on hisse un pavillon quand il y a un bâtiment en vue. Ce môle a 660 pieds de long sur 18 de large.

Le nombre des maisons s'élève à 144; plusieurs sont meublées de lits et de sofas. Celles des chefs, quoique bien construites, ne valent pas cependant celles de Rarotonga. Une grande quantité d'habitans savent lire, et sont très-disposés à s'instruire, quoique l'on reconnaisse encore quelques uns des usages de la vie sauvage.

Souvent la disette a lieu dans cette île comme à Manaja et Rarotonga. Elle manque d'eau, et de juin à novembre, tous les ruisseaux tarissent; les habitans sont obligés de faire des trous dans la terre pour avoir une eau noire et putride; ce qui est dû en partie aux rats qui se précipitent dans ces trous pour étancher leur soif, s'y noient et y pourrissent.

Maoutii.

Cette île est entièrement entourée d'un récif de corail qui ne laisse pas d'accès au plus petit canot. Ce récif est formé de bandes circulaires de dix à vingt pieds de hauteur, en dedans desquelles s'en trouvent d'autres moins élevées, mais séparées les unes des autres par des cavités profondes. Le seul moyen d'arriver à l'île est de descendre sur le récif dans les endroits où le ressac est le moins fort et où la mer est la plus basse, et d'aller tantôt à gué, tantôt en

marchant sur les rochers, ce qui est aussi difficile que dangereux. La distance à traverser de cette manière est d'environ deux milles tout autour de l'île.

L'établissement des missionnaires est à 4 milles dans l'intérieur. Le nombre des habitans n'excède pas deux cents. Ils sont très-propres, et les femmes sont bien mises. On en voit peu qui ne portent des chapeaux ou des bonnets. Lord Biron, sur la frégate la *Blonde*, visita cette île en 1825, et se plut à rendre justice à l'état de civilisation de la peuplade.

Mitiaro.

Cette petite île est nue, inculte et stérile. Les habitans, au nombre d'environ une centaine, ont beaucoup de peine à subsister, et paraissent très-misérables. Ils desirent aller s'établir aux îles de la Société. Ils aiment le travail, et sont fort disposés à s'instruire.

Atoui.

Le sol de l'île d'Atoui est inégal. Les collines, peu élevées, sont planes à leur sommet et les vallées profondes et spacieuses. Sur une de leurs extrémités, au centre de l'île, d'où l'on jouit d'un coup-d'œil agréable, est la demeure du chef et celle des missionnaires. La masse du peuple est retournée à l'idolâtrie, mais les chefs et quelques individus se prêtent encore aux instructions qu'on leur donne. Les femmes paraissent être dans un état complet de dégradation et d'avilissement. On les contraint à labourer la terre, à apprêter les repas, et à faire les travaux les plus rudes. Les hommes, lorsqu'ils ne sont pas occupés à pêcher, passent leur vie dans l'oisiveté. Les vallées sont couvertes de cocotiers, mais l'arbre à pain est très-rare; l'*auté*, ou mûrier de la Chine, a été détruit par les cochons. Le vol est sévèrement puni à Atoui.

HISTOIRE ANCIENNE DE CEYLAN (1).

On sait que les premières époques de l'histoire de toutes les nations sont enveloppées de ténèbres. Mais cette observation s'applique plus particulièrement aux contrées de l'Asie. Dans l'Orient, berceau des fictions, l'histoire même de nos jours ne marche point encore entièrement séparée de la fable. Les souvenirs des temps anciens y sont liés à des traditions superstitieuses, à des romans absurdes, dont l'origine, si elle était connue, pourrait intéresser encore les philosophes, parce qu'ils la veraient rappeler des événemens dont la tradition eût été perdue sans un tel secours. Ainsi les connaisseurs apprécient la rouille qui conserve, en les cachant, l'empreinte et l'inscription des médailles.

On a fait de nombreuses tentatives pour percer le mystère qui enveloppe l'histoire ancienne de Ceylan. On n'a obtenu jusqu'à présent aucun résultat satisfaisant, et il est impossible d'assigner une origine précise et une date authentique à la population de cette île. Comme tout ce qui contribue à jeter le moindre jour sur un point aussi important, ne peut que présenter un vif intérêt, nous nous estimons heureux de pouvoir transmettre ici un extrait de la relation de Diego de Louta, l'un des premiers historiens portugais de Ceylan. Nous le devons à un de nos compatriotes, qui occupa jadis un poste important dans l'île, où il eut la facilité, par ses relations avec les habitans, d'obtenir des renseignemens précieux sur la politique et l'histoire du pays.

Selon la tradition moderne des prêtres Candiens (2), la population de Ceylan vint du continent. Ils disent qu'environ 2300 années lunaires avant 1769, époque où ces prêtres furent interrogés

(1) Nous suivons dans cet article l'orthographe anglaise des noms d'hommes et de lieux.

(2) Relation de Ceylan de Bertolacci.

par le gouverneur hollandais de l'île, un prince, appelé Wijaya Raja, fils aîné de Sinbaha, empereur de Lala, dans le Dambo-diva, débarqua à Ceylan, alors appelée Lanka ou Lakdiwa, à la tête de sept cents géans, conduits par le tout parfait Buddha, et chassa les diables qui habitaient l'île. Le prince fonda une ville appelée Tambraparnin, et sa postérité, composée de 179 souverains, y compris lui-même et le roi régnant en 1769, gouverna l'île jusqu'à cette dernière époque. Siam fut, dit-on, l'endroit d'où partit l'expédition, et c'est de là que les prêtres de Ceylan tirent l'origine des Cingalais. Le *Ramayana* rapporte que la conquête de l'île fut faite par Rama, roi d'Oude, avec une armée de singes gigantesques.

Le récit de Diego de Louta, qui prétend l'avoir extrait des histoires écrites par les Cingalais, et dont étaient en possession quelques princes de Ceylan qui vinrent à Goa, rapporte que 500 ans avant Jésus-Christ, l'île fut peuplée par Tenasserim, « royaume le plus vaste de l'Orient, s'étendant des bords du Gange à la Cochinchine. » Le souverain de cet empire avait un fils appelé Riga Rayah, ou Affrigia Rayah, tellement débauché et cruel, que les sujets de son père ne pouvant plus supporter ses excès, en demandèrent justice. Le roi voyant que, malgré ses nombreux avis, son fils était incorrigible, fit équiper et approvisionner en secret quelques vaisseaux. Lorsque tout fut prêt, il plaça son fils à bord d'un de ces bâtimens. D'après un usage du pays, tous les enfans mâles, nés le même jour que l'héritier présomptif du trône, étaient inscrits sur un registre, et à l'âge de sept ans conduits à la cour, et élevés avec le prince, dont ils devenaient les compagnons. Les jeunes gens élevés avec le prince de Tenasserim eurent le même caractère que lui, et commirent les mêmes crimes. Quoique le nombre des enfans mâles, nés le même jour que ce prince, fût immense, il n'y en avait plus que sept cents en vie à cette époque. Ils furent tous saisis et jetés à bord des vaisseaux. Le roi ordonna alors à son fils de mettre à la

voile avec sa flotte, et d'aller découvrir quelque terre pour la peupler, lui défendant de retourner dans ses états, sous peine d'être mis à mort, lui et ses compagnons.

Le prince Riga Rayah abandonna sa flotte à la direction des vents, qui, après vingt jours de navigation, le conduisirent à une île inhabitée; c'était Ceylan. La flotte entra dans un havre entre Trinquemale et Djaffnapatnam. Le prince et ses compagnons, enchantés de la beauté de la végétation, des ruisseaux et d'une atmosphère embaumée, résolurent de se fixer en cet endroit. La première ville qu'ils bâtirent fut à Mantotte, vis-à-vis Manar. Ils trouvèrent d'amples moyens de subsistance dans l'abondance des poissons que fournissait la rivière, et les fruits nombreux du rivage, tels que citrons, oranges, etc. Cette raison leur fit donner à l'île, qui n'avait pas de nom auparavant, celui de *Lancave*, c'est-à-dire paradis terrestre.

Quelques mois après l'arrivée des étrangers, il vint quelques vaisseaux pour la pêche des perles. Le prince apprit que les gens des équipages étaient sujets d'un roi appelé le Cottah Rayah, dont le royaume était sur le continent opposé, et à une journée de distance. Il forma le projet, après avoir pris quelques autres renseignements, de se lier avec ce souverain, auquel il envoya, par le retour des vaisseaux, quelques uns de ses hommes, pour lui offrir, comme voisins, de s'unir par des mariages, demandant pour lui-même la fille du roi.

Les messagers furent conduits au roi, qui les reçut affectueusement. Il avait entendu parler du père de leur prince, et, considérant la proposition qu'on lui faisait comme avantageuse, il consentit au mariage. Après des visites nouvelles, le roi envoya au prince, sa fille, accompagnée de dames d'honneur, destinées à épouser ses compagnons.

Après cet événement, il se forma une liaison étroite entre les deux peuples. Plusieurs des sujets de Cottah vinrent s'établir à Ceylan, entre autres des artisans et des cultivateurs, portant des

semences et tous les instrumens nécessaires à l'agriculture. Dès ce moment, l'île se peupla dans toutes ses parties; les montagnes furent habitées, et l'on construisit plusieurs forteresses.

Dans la suite, la postérité du prince posséda la souveraineté de Cottah, dont Ceylan dépendait alors. Mais, selon notre auteur, elle finit par s'éteindre, par la mort d'un dernier roi de Cottah, sans enfant mâle.

Ce récit n'a rien d'extraordinaire et prend un caractère de vérité par sa ressemblance avec les parties croyables de la tradition des prêtres candiens, ainsi que par les rapports de religion et de langage, entre les Cingalais et les habitans de Siam, dont Tenasserim dépendait jadis.

L'auteur du récit précédent dit que les Cingalais, voulant rehausser l'origine de leurs rois, les font descendre du soleil. Voici comment ils racontent cette fable : avant l'établissement de l'empire de Tenasserim, les peuples des pays connus maintenant sous le nom de Pégou, Tenasserim, Siam, Cambodge, vivaient dans les cavernes des montagnes, sans lois et sans chefs. Ils ignoraient l'agriculture, et, comme les bêtes fauves, se nourrissaient de fruits et de racines. Un matin, les habitans de Tenasserim virent le soleil se lever avec plus d'éclat qu'à l'ordinaire, s'ouvrir et laisser sortir de son sein un être extraordinaire, dont la forme différait de celle des hommes. Ceux qui avaient été témoins du prodige allèrent au-devant de ce personnage, lorsqu'il fut descendu sur la terre, et lui demandèrent qui il était. Il leur répondit, dans l'idiôme de Tenasserim, qu'il était fils du soleil, et venait pour les gouverner. Là-dessus, ces habitans se prosternant à ses genoux, l'adorèrent et lui déclarèrent qu'ils étaient prêts à le reconnaître pour leur souverain. Il commença dès ce moment à les gouverner.

La première chose qu'il fit, fut d'apprendre aux habitans à bâtir des maisons, et de les civiliser. Il rédigea ensuite un Code de lois douces et équitables, à la grande satisfaction du peuple, qui

commença à jouir d'un état très-heureux, comparativement à celui où il avait vécu jusqu'alors. Le roi vécut fort long-temps et laissa plusieurs fils, entre lesquels il divisa son royaume. Ses descendants régnèrent pendant deux mille ans. Ils s'appellent *Soryawas*, c'est-à-dire descendants du soleil, et de cette famille était issu, dit-on, Affrigia Rayah, qui fut banni de son pays, comme on l'a vu, et alla peupler l'île de Ceylan.

Il est impossible de ne pas être frappé du rapport qui existe entre cette fable et celles de la plupart des nations sauvages. Ainsi, Manco-Capac, dans l'Histoire du Pérou, et Kin Sih Jin ou Ken Seh Djen, dans celle de la Chine, descendent du ciel sur une étoile, pour instruire et gouverner les hommes.

Notre auteur cherche à trouver l'étymologie des noms donnés à l'île par les anciens et les modernes. Taprobane, dit-il, ne correspond à aucun nom de port, de baie, de fontaine ou de rivière, et ne se trouve pas dans les chroniques des Cingalais. Il en conclut que ce nom fut inventé par Ptolémée, ou les Grecs, pour désigner quelque particularité de l'île, quoique cette dénomination n'ait, à notre connaissance, aucune signification spécifique. Il explique le nom moderne de Ceylan, de la manière suivante : le nom de Ceylan a été donné à l'île, à cause des bas-fonds qui l'entourent, par les navigateurs chinois, et cette désignation devint si commune, que les Persans et les Arabes, au lieu de se servir du nom usité auparavant, finirent par dire qu'ils allaient à *Cenlao*, aux bancs des Chinois ; et par la suite ce nom devint, par corruption, celui de Ceylan, et demeura à l'île.

L'auteur portugais a essayé de démontrer aussi que Ceylan était connue des Romains. Il explique la différence de l'étendue que Pline donne à la Taprobane et celle de Ceylan, par une tradition du pays, portant que jadis l'île s'étendait jusqu'aux Maldives, mais que tout à coup la mer en submergea une grande partie. Le premier méridien des Hindous passe par la ville d'Oudjain, dont la

position est bien connue. Mais comme Lanka, Lenka ou Lenke qui signifie *point équinoxial*, se trouve, d'après cela, à l'est de Ceylan ; les Hindous et les Cingalais croient que jadis l'île avait une plus grande étendue. Notre auteur ajoute que des restes de monumens romains ont été trouvés à Ceylan, et notamment à Mantotte, « où l'on voit encore, dit-il, des débris d'un ouvrage romain en marbre. » On trouva aussi à Mantotte deux médailles de cuivre, avec une tête d'homme, la lettre romaine G dans un coin, et les autres lettres R. M. N. R. faisant partie de l'inscription. Le vaisseau qui portait ces médailles a péri à la mer. (*Asiatic J. mars 1827.*)

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 1^{er} juin 1827.

M. Vallot, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, écrit une lettre relative aux commentaires que la Société se propose de joindre au volume de Marco-Polo. M. Raynouard, de l'Académie Française, à qui elle a été communiquée par M. le président, a reconnu que, sous le rapport de l'ancien langage, elle était digne d'intérêt. La lettre est renvoyée à la section de publication.

M. le baron de Hammer adresse à la Société plusieurs exemplaires d'une carte qui termine le 1^{er} volume de son Histoire de l'Empire Ottoman ; il appelle son attention sur les points qui lui paraissent douteux, et la prie de soumettre ce travail à l'examen d'une commission spéciale.

La Commission nomme MM. Bianchi, Eyriès et Lapie commissaires pour examiner la carte de M. de Hammer, et les invite à communiquer, dans une des prochaines séances, le résultat de leurs observations.

D'après le désir de M. de Hammer, la Société l'admet au nombre de ses membres.

M. Moreau, vice-consul de France à Londres, adresse plusieurs tableaux relatifs au commerce, à l'industrie et à la navigation de la Grande-Bretagne. Ces ouvrages, résultat de nombreuses recherches, sont fondés sur des documens officiels et sur les pièces manuscrites les plus authentiques.

Il renouvelle à la Société l'offre de faire connaître ses travaux en Angleterre, et de la mettre en relation avec les corps savans de ce pays.

La Commission vote des remerciemens à M. Moreau; et, aux termes de l'article 6 du règlement supplémentaire, lui accorde le titre qu'il sollicite de correspondant à l'étranger. Il est décidé que désormais ce titre ne sera accordé qu'à la séance qui suivra celle dans laquelle la demande aura été présentée.

Elle invite en même temps MM. Bottin, de la Roquette et Sueur-Merlin à lui faire un rapport sur les divers tableaux offerts par M. Moreau.

M. Moris dépose sur le bureau un tableau statistique et comparatif de la population et de la superficie de la France. L'auteur, qui s'occupe à rassembler les élémens d'un ouvrage sur la statistique générale, accompagne ce premier essai d'une note dans laquelle il fait sentir l'importance des tableaux *figurés* pour le perfectionnement de la statistique.

La Commission lui vote des remerciemens, et l'invite à continuer ses intéressantes recherches.

M. Mac-Carthy écrit à la Société pour lui offrir la première livraison d'un nouveau dictionnaire universel qu'il publie.

M. Bajot communique une lettre écrite de la rivière de Calcutta, le 27 janvier 1827, par M. Eugène Chaigneau, embarqué à bord du navire *la Recherche*, destiné à aller recueillir les restes de l'équipage de la *Pérouse*. (Voir Bulletin, n° 48, page 207.)

M. le président annonce qu'il s'est présenté à l'audience de S. E.

le Ministre de la Marine pour lui recommander divers objets relatifs aux intérêts de la Société ; M. le comte Chabrol de Crouzol a bien voulu faire auprès de son collègue, le ministre de l'intérieur, des démarches qui ont pour but de faire consacrer l'existence de la Société par une ordonnance royale.

S. E. a promis également de compléter à la bibliothèque de la Société, la collection des voyages publiés sous les auspices du ministère de la marine.

M. de la Roquette fait un rapport sur le *Traité complet de cosmographie et de géographie*, dont l'auteur, M. Giraldez, a fait hommage à la Société. (Voir documens, page 284.)

M. Bottin lit une note sur les attérissemens de la Seine, extraite d'un mémoire publié pour plusieurs communes des environs du Havre, relativement à la propriété des marais qui existent dans le canal de la Seine. Les notions que l'on trouve dans ce mémoire confirment ce qui a été dit sur les attérissemens de ce fleuve, dans le rapport de M. le comte Andréossy sur le concours ouvert par la Société. (Voir documens, page 274.)

Aux termes de la décision par laquelle la Commission centrale invite les membres à communiquer les nouvelles relatives aux progrès de la Géographie et de ses divers branches, le président communique le résultat du concours ouvert par l'Académie des Sciences, pour les prix de *statistique* fondés par M. de Monthyon. Le premier prix a été décerné à M. Brayer, chef de bureau à la préfecture de l'Aisne, auteur d'une statistique complète de ce département, fondée sur les renseignemens les plus authentiques.

Le deuxième prix a été décerné à M. Cavoleau, auteur d'un ouvrage complet et exact sur l'OEnologie française. Une première mention honorable a été décernée à M. d'Ornano, auteur d'une statistique de la Corse ; et deux autres ont été accordées *ex æquo* à l'atlas statistique de la France, de MM. Perrot et Aupick, et au travail de M. Alexandre Baudouin sur le même sujet.

Séance du 15 juin 1827.

S. E. le comte de Chabrol, Ministre de la Marine, adresse deux lettres à la Société : la première a pour but d'informer la Commission centrale qu'il s'est empressé de seconder ses vues en faveur de la famille de M. Malte-Brun, en appuyant ses demandes auprès des ministres de l'Intérieur et des Affaires Ecclésiastiques ; dans la seconde, S. E. veut bien annoncer l'envoi de plusieurs ouvrages récents, publiés sous les auspices du ministère de la marine, et entre autres les parties nautiques des voyages de MM. de Freycinet et Duperrey.

M. Herpin, reçu membre de la Société, dans la dernière séance, adresse ses remerciemens à la Commission centrale pour son admission.

M. le Président communique un mémoire de M. Bouvard sur les observations météorologiques faites à l'Observatoire royal de Paris, et un mémoire de M. Cordier sur la température intérieure de la terre. (Voir pages 251 et 280.)

Le même membre communique le résumé d'un mémoire de M. Gail fils, ayant pour but de déterminer l'âge du *Stadisme*, publié par Iriarte dans la notice des manuscrits grecs de Madrid, et d'examiner la nature des élémens géographiques dont il se compose. (Voir documens, page 277.)

M. Barbié du Bocage lit une note sur un ouvrage relatif à l'hydrographie des anciennes possessions espagnoles, tant des îles que du continent d'Amérique, publié à Philadelphie, sous la direction de M. le contre-amiral Cortès.

M. Brué communique le résumé d'un rapport fait par M. Duleau à la Société Philomathique, sur deux documens présentés au Président des États-Unis d'Amérique : le premier traitant des opérations préliminaires exécutées relativement à cinq projets de canaux à pratiquer dans les États-Unis ; et le second ayant pour objet spécial l'étude détaillée du canal de l'Ohio à la Chesapeake. (Voir documens, page 273.)

M. Warden observe que l'opinion des ingénieurs américains est que ce dernier projet de canal présente de grandes difficultés.

M. Brué communique aussi une note de M. Parrot, ingénieur des mines, sur un nouveau puits artésien, creusé à Presles, près de Mézières. (Voir documens, page 274.)

M. Jullien propose à la Commission centrale de nommer des commissaires pour visiter le Géorama et pour faire un rapport sur l'utilité de cet établissement qui est sur le point d'être détruit.

Sur la proposition d'un membre, et après une longue discussion, la Commission autorise l'insertion au Bulletin, d'un article destiné à faire connaître le Géorama.

M. le Président annonce le retour de l'expédition de M. l'amiral Rosamel, qui vient de terminer sa station au Chili, où elle est restée près de quatre ans. Il serait à désirer qu'on se procurât des renseignemens sur les résultats géographiques que cette expédition a pu obtenir.

M. Warden offre, au nom de MM. Mease et Tanner, de Philadelphie, plusieurs ouvrages sur l'Amérique; il est invité à faire un rapport sur l'un d'eux, intitulé : *A view of West Florida embracing its geography, topography, etc.*

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 1^{er} juin.

M. le Baron Joseph de HAMMER, Conseiller aulique et Interprète de S. M. l'Empereur d'Autriche, etc., à Vienne.

M. J.-Ch. HERPIN, Docteur en Médecine, Professeur des Sciences physiques, etc.

Séance du 15 juin.

M. Frédéric DEGEORGE, à Londres.

M. GÉRARD JACOB, Écuyer, Membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par M. Jomard : *Remarques sur les Découvertes faites dans l'Afrique centrale et le degré de civilisation des peuples qui l'habitent*; extrait de l'introduction d'un Mémoire, ayant pour titre: *Notions des anciens sur l'Afrique centrale, comparées aux découvertes récentes*, une broch. in-4°.

Par M. Mac-Carthy : *Dictionnaire universel de géographie physique, politique, historique et commerciale*, 1^{re} livraison, Paris, 1827.

Par M. Moreau : *Origine et progrès du commerce des soieries en Angleterre, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1826. — État annuel des produits du sol et de l'industrie de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, sortis des ports de la Grande-Bretagne pour être exportés dans les quatre parties du monde, depuis 1698 jusqu'à 1824 inclusivement. — État ancien et État actuel de la Navigation, entre la Grande-Bretagne et toutes les parties du monde. — Tableau chronologique de la marine royale et commerciale de la Grande-Bretagne, depuis les premiers temps (année 827) jusqu'à cette époque (1827), établi sur des documens officiels. — Situation financière de la Compagnie des Indes orientales, d'après des documens officiels, etc. — Londres, 1825.*

Par M. Moris : *Tableau comparatif de la population et de la superficie des départemens de la France*, 1827.

Par M. Jullien : *Lettre de M. le Capitaine Sabine à M. Jullien. — L'Amérique, par M. de Sismondi. — Lettre écrite par un Américain à M. Jullien. — Le Tombeau d'une jeune Philhellène; Élégie.*

Par M. Ferry : *Nouvelles idées sur la population avec des remarques sur les théories de Malthus et de Godwin*. Paris, 1826, une brochure in-8°.

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages*, cah. d'avril.

Par la Société de la Morale Chrétienne : N° 44 de son *Journal*.

Par la Société d'Agriculture de la Charente : *Cahiers de mars et d'avril de ses Annales*.

Séance du 15 juin.

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Étrangères : *Auteurs classiques latins*, tomes 81, 82 et 82 bis.

Par M. le Docteur Mease, de Philadelphie : *Tableau de Philadelphie*, pour 1824, contenant le tableau de cette ville pour 1811, par J. Mease. Philadelphie, 1826, 1 vol. in-8°. — *Description géologique des environs de Philadelphie*, par G. Troost. Philadelphie, 1826, une broch. in-8°. — *Discours d'introduction à un cours sur l'anatomie comparée et les maladies des animaux domestiques*, par J. Mease. Philadelphie, 1814, une brochure in-8°. — *Thèse ou Dissertation inaugurale sur la maladie produite par la morsure d'un chien enragé, ou d'un autre animal furieux*, par J. Mease. Philadelphie, 1792, une broch. in-8°. — Le N° de janvier 1823, de l'*Archiviste médical américain* (Journal de médecine), contenant des observations sur les argumens de feu le professeur Rush, en faveur de la nature inflammatoire de la maladie occasionnée par la morsure d'un chien enragé, par J. Mease. — *Vie de Robert Morris*, par J. Mease, une brochure in-4°. — *Éloge de T. Jefferson*, par N. Biddle. — *Statuts de l'Athénée de Philadelphie*. 1820, une brochure in-8°.

Par M. Tanner : *Coup-d'œil sur la Floride occidentale, embrassant la géographie, la topographie, etc. de cette province, avec carte et plans*, par J. Lee Williams. Philadelphie, 1827, un vol. in-8°.

Documens et Communications.

NOTES communiquées par M. Brud.

M. Duleau a fait un rapport à la Société philomathique, sur deux documens présentés au Président des États-Unis d'Amérique: le premier document a pour objet les opérations préliminaires qui ont été exécutées en 1824, relativement à cinq projets de canaux à pratiquer dans les États-Unis, pour joindre l'Ohio à la Chesapeake, l'Ohio au lac Érié, l'Ohio et la Schuylkill, la Delaware et

le Rareton, la Chesapeake et la Delaware. Dans l'étude de ces projets, les ingénieurs ont été conduits à annoncer comme un fait général, que, quand deux rivières principales coulent dans le même sens, des deux côtés d'une chaîne de montagnes, elles indiquent, dans le faite de cette chaîne, un abaissement dans le sens de leur cours, abaissement dont le point le plus bas doit correspondre aux points où les rivières se détournent pour couler dans d'autres directions.

Le message du Président des Etats-Unis, fait au sénat, en 1826, a pour objet spécial l'étude détaillée du canal de la Chesapeake à l'Ohio ; il renferme la discussion des divers points de partage qu'on peut choisir. Ce canal aurait 48 pieds à la ligne d'eau, 5 pieds de profondeur, et aurait 341 milles de longueur, 3158 pieds de montée et de descente.

Sa dépense est évaluée à 22,375,000 dollars ; le point de partage est élevé de 580 mètres au-dessus du niveau de la mer ; il serait alimenté par des réservoirs contenant 22 millions de yards cubiques d'eau, c'est-à-dire deux fois et demie ce que contient le bassin de Saint-Féréol (au canal du midi).

M. Hachette lit une note de M. Parrot, ingénieur des mines, sur un nouveau puits artésien, creusé à Presles, près Mézières, et donnant de l'eau salée à deux degrés, qui s'élève d'une profondeur de 143 mètres jusqu'au-dessus du niveau de la Meuse. M. Hachette fait observer que cette localité est très-voisine du lieu où l'on extrait une pierre à chaux semblable à celle de Lorraine, cela porte à croire à la prolongation du terrain salifère de Vic jusqu'à Mézières.

NOTE sur les attérissemens de la Seine, communiquée par M. Bottin.

Un mémoire a été récemment publié pour les communes de Rogerville, Oudalle, Lacerlague, Tancarville et Sandouville,

toutes situées à une distance de 15 à 30 kilomètres du Havre , relativement à la propriété des marais existant dans le canal de la Seine. Dans ce mémoire on trouve des notions sur les attérissemens de la Seine, qui viennent en confirmation du grave argument que M. le comte Andréossy a tiré des attérissemens de ce fleuve , dans les conclusions de son rapport sur le concours qui avait été ouvert par la Société de Géographie , et dont l'objet était de *déterminer les effets que tendrait à produire , tant sur les attérissemens que sur les marées de la côte méridionale de la Manche , à l'égard surtout des points du Havre et de Honfleur, un barrage qui serait établi à l'embouchure de la Seine*. C'est ce motif qui a engagé à reproduire un extrait du mémoire dont il s'agit.

« Il se forme, par intervalles, sur les différens points de la partie inférieure du canal de la Seine, depuis Quillebeuf jusqu'à Orcher, des attérissemens considérables qui , à peine produits , sont détruits par l'action des marées, pour faire place à un nouveau canal que ce fleuve se creuse sur l'emplacement qu'ils occupaient , et sont reportés sur un autre point, où ils sont également bientôt détruits pour être reportés ailleurs.

» En général on attribue ce phénomène à l'action des marées : on sait en effet que la mer remonte dans la Seine jusqu'à une très-grande distance , et qu'elle s'élance , en quelque sorte , dans le lit de ce fleuve avec une violence et une impétuosité qu'aucune force humaine ne pourrait arrêter.

» Le premier effet de ce mouvement est de faire remonter les eaux du fleuve vers sa source , et de les élever à une hauteur considérable.

» Cette élévation est plus ou moins sensible , selon que les marées sont plus ou moins fortes.

» Les eaux, ainsi élevées au-dessus du niveau du sol voisin , le couvrent , minent les terres légères et sablonneuses qui le composent , et, se trouvant arrêtées dans des cavités , se pratiquent par infiltration des issues dont l'action des marées augmente l'éten-

due, et bientôt en enlèvent des masses énormes qui semblent tomber au fond du lit du fleuve avec un fracas épouvantable, mais qui réellement sont reportées sur un autre point où elles forment un nouvel attérissement.

» L'apparition de ces attérissemens est en général subite; cependant ils s'accroissent encore pendant l'espace de six mois à un an; alors ils restent stationnaires pendant un temps plus ou moins long, mais bientôt les causes qui les avaient produits viennent les détruire et en former de nouveaux sur un autre point.

» C'est ainsi que se forment, sur la rive droite de la Seine, les attérissemens qu'on trouve par intervalles en face de Radicatel, Tancarville, Saint-Vigor, Sandouville, Oudalle, Rogerville et Orcher.

» La rive gauche et le milieu du fleuve en présentent aussi de semblables, qui sont également soumis aux mêmes variations.

» L'étendue de ces attérissemens est immense; chaque portion se compose d'une superficie qu'on peut évaluer de mille à deux mille hectares.

» Les modifications que le cours du fleuve éprouve dans ces circonstances, n'ont rien de fixe ni pour les époques, ni pour la durée: on en a vu subsister à peine pendant deux ou trois ans, et d'autres prolonger leur existence pendant quinze à vingt ans.

» Enfin on évalue à cinq environ le nombre des changemens que le lit du fleuve éprouve pendant la durée d'un siècle.

» Dans la première année qui suit la formation d'un attérissement, le sol abandonné par le fleuve est absolument nu et improductif; les pêcheurs seuls en usent pour y tendre leurs filets et se préparer les moyens d'y faire des pêches plus abondantes.

» Dans les années suivantes on y aperçoit une mousse légère, on y voit poindre quelques plantes de criste marine, au milieu desquelles quelques autres plantes échappées présentent aux moutons une nourriture agréable et salubre. Bientôt ces plantes s'y multiplient, et ce terrain, en quelque sorte reconquis sur

les eaux, se couvre d'herbe et devient un pâturage abondant.

» Il ne faut pas croire cependant que jamais le fleuve l'abandonne en entier; aux époques mêmes de sa plus grande prospérité il le couvre de ses eaux deux fois chaque mois, c'est-à-dire lors des grandes marées, des nouvelles et des pleines lunes.

» L'origine de ces oscillations est inconnue; des documens certains prouvent qu'elles étaient les mêmes dans les siècles déjà reculés, et sans doute elles sont aussi anciennes que le fleuve lui-même.

» Quoi qu'il en soit, aussitôt que les cultivateurs y aperçoivent la criste marine, ils y envoient leurs moutons au pâturage, et bientôt on voit de nombreux troupeaux sur ces terrains, que, peu de temps avant, la mer et la Seine couvraient entièrement de leurs eaux.

» Ils deviennent alors, pour les communes qui les avoisinent, une source de prospérité et de richesse; telle ferme dont l'étendue ne permet pas au cultivateur de se livrer à l'éducation des moutons, peut alors en avoir cent ou deux cents.

» Les habitans des communes riveraines de la Seine sont en possession immémoriale de faire conduire leurs bestiaux au pâturage sur ces terrains, aussitôt que l'herbe s'y laisse apercevoir, et continuent à les faire dépouiller jusqu'à l'instant de leur disparition. »

RÉSUMÉ d'un Mémoire ayant pour but de déterminer l'âge du stadiasme, publié par Iriarte, dans la notice des manuscrits grecs de Madrid, et d'examiner la nature des élémens géographiques dont il se compose, par M. Gail, fils.

(Communiqué à la Société de Géographie, à sa séance du 15 juin 1827.)

1^o Des traces d'une grécité récente, qu'on y rencontre par intervalles, ou des traces d'une syntaxe altérée, ne doivent rien faire conclure sur l'âge du fragment en lui-même; ils prouvent seu-

lement, ce que l'on sait d'avance, c'est-à-dire qu'un portulan à force d'être transcrit, reçoit des altérations, des substitutions partielles, effets inévitables de la négligence des copistes. Or, on trouve fort peu de ces indices d'une grécité récente : quant aux détails géographiques qui pourraient avoir été ajoutés, et appartenir à une époque également récente, on ne peut pas affirmer qu'il en existe, parce que les conjectures à ce sujet portent sur un très-petit nombre de mots corrompus, d'où l'on ne peut tirer aucune conclusion certaine.

2° On peut considérer comme évident que l'éditeur de ce *Stadiasme* est un chrétien : plusieurs formules de son prologue ne laissent pas de doute à cet égard, et la conviction devient encore plus forte, lorsque l'on compare à cette dédicace celle du géographe anonyme de Ravenne, également adressée par un chrétien à un chrétien, et qui offrent toutes deux plusieurs points de conformité. Un indice sur lequel j'ai insisté, c'est la dénomination de *grande mer*, donnée à la Méditerranée, et qu'aucun Grec, depuis Homère jusqu'à mon auteur, n'avait donné à cette mer. Orose seul, d'après Josué, l'appelle *mare magnum*; l'anonyme de Ravenne l'emploie également; mon auteur l'appelle Μεγάλη θάλασσα. C'est une dénomination empruntée aux Juifs, qui distinguaient ainsi cette mer de la mer Asphaltite ou du golfe Arabe.

3° Mais si l'auteur est juif, il n'est pas moins évident que les matériaux géographiques qu'il a compilés, sont plus anciens que lui. Plusieurs détails géographiques, des noms qui n'ont existé qu'à certaines époques, des villes mentionnées quand elles avaient cessé d'exister, prouvent que la description primitive et originale de ces rivages avait été faite vers le milieu du dernier siècle avant l'ère vulgaire. La géographie du *Stadiasme* diffère peu de celle de Strabon et de Ptolémée, et si elle en diffère, c'est pour se rattacher à une époque plutôt antérieure que postérieure.

4° Quant à la teneur du fragment, il est à remarquer que l'auteur du prologue promettait la description de l'Asie littorale de-

puis Alexandrie jusqu'à Dioscurias, dans le Pont-Euxin, et devait repartir de l'entrée du Bosphore pour continuer sa description le long de l'Europe jusqu'aux Colonnes-d'Hercule. Or, par une contradiction assez notable, le fragment qui nous reste commence par donner la description de la Libye, à l'occident de l'Égypte jusqu'à Utique, côte qui ne devait pas entrer dans le plan du prologue. D'Utique il passe subitement à *Carnus*, port situé sur les limites septentrionales de la Phénicie, et décrit de là le littoral jusqu'à Rhode. Notre anonyme y joint la description de la Crète et de l'île de Chypre, et donne enfin l'intervalle entre la plupart des Cyclades et des Sporades. Le reste est perdu.

5° De ce que l'auteur primitif de cette description avait omis les côtes de Libye et les côtes septentrionales du Pont-Euxin, j'ai tiré la conjecture que ces contrées étaient peut-être passées sous silence, parce que le périple était tracé à une époque où elles avaient peu d'importance politique, c'est-à-dire avant les guerres de Mithridate et la prise de Carthage. Cette réticence n'était plus naturelle du temps de la grande domination des Romains en Orient et en Libye.

6° Notre auteur emploie constamment les stades de 700 au degré, pour mesures d'intervalle, et si le mot de *μῖλια* se rencontre deux fois, M. Mannert a montré que, dans un passage, il était mis par inadvertance au lieu de *στάδια*, et je crois avoir montré qu'il n'est pas mis avec plus de raison dans le second endroit. Cet usage constant et exclusif des stades concourt à faire croire que ces matériaux n'étaient pas tracés sous l'influence immédiate des Romains.

7° On ne peut donc s'expliquer l'espèce d'oubli où est resté ce fragment curieux, qu'en se rappelant qu'il est comme enfoui dans une collection rare et peu maniable. MM. Mannert et Leake sont les seuls qui en aient fait un usage suivi; M. Pachô n'a pas omis quelques rapprochemens qui tournent à l'avantage de mon auteur. Il faut donc considérer ce stadiasme comme un ouvrage ancien,

malgré le titre de chrétien du compilateur ; c'est un monument qui doit servir de complément aux notions géographiques qui se rattachent au dernier siècle avant l'ère vulgaire : et si beaucoup de chiffres numériques sont fautifs, ces erreurs peuvent être signalées à l'aide de la géographie positive, tandis que les distances reconnues bonnes sont une confirmation précieuse des autres indications données par l'antiquité.

EXTRAIT d'un *Mémoire sur les observations météorologiques, faites à l'Observatoire royal de Paris, par A. Bouvard, de l'Académie des Sciences.*

Les observations météorologiques que je me suis proposé de discuter dans ce mémoire sont au nombre de plus de cent mille, tant barométriques que thermométriques ; elles sont extraites de la grande collection d'observations de même nature, que les astronomes de l'observatoire, et la personne préposée pour cet objet, forment, depuis plusieurs années, tant pour fournir des données à la météorologie, que pour leur utilité dans les calculs des phénomènes célestes.

Ces observations ont été faites régulièrement et sans interruption, jour par jour, au lever du soleil, à 9 heures du matin, à midi, à 3 heures et à 9 heures du soir : celles qui sont relatives à la marche du baromètre, embrassent un intervalle de onze années complètes, comprises entre le 1^{er} janvier 1816 et le 1^{er} janvier 1827, et celles qui concernent la marche du thermomètre, forment une masse de vingt-une années, qui s'étendent depuis le 1^{er} janvier 1806, jusqu'au 1^{er} janvier 1827.

Je n'entrerai point dans les détails des longs calculs que cette discussion m'a donné lieu d'effectuer ; je les ai consignés dans le mémoire que j'ai l'honneur de présenter à l'académie, et à la suite duquel on trouve les nombreux tableaux qui en renferment toutes les conséquences. Je me bornerai donc ici à communiquer les résultats

les plus dignes d'intéresser les savans qui s'occupent de météorologie.

Les tableaux I, II, III et IV mettent d'abord en évidence les variations régulières du baromètre et les valeurs des principales périodes du jour à la latitude de Paris ; on trouve ainsi que par onze années, la période de 9 heures du matin à 3 heures du soir égale 0^{m.m}, 763, et que celle de 3 heures à 9 heures du soir n'est que de 0^{m.m}, 373, c'est-à-dire environ la moitié de la première. Ces tableaux montrent non-seulement les différences de hauteur qui existent entre les diverses heures du jour, mais encore celles qui ont lieu d'un mois à l'autre aux mêmes heures. Il en résulte la confirmation des remarques importantes que M. Ramond, notre confrère, a faites depuis long-temps, savoir, que le choix des heures et des mois d'observation n'est pas indifférent, quand il s'agit de déterminer la pression moyenne de l'atmosphère et l'étendue de la période diurne dans un lieu donné. A l'égard de la pression moyenne de l'atmosphère à Paris, les plus grandes hauteurs barométriques de l'année semblent avoir lieu au mois de janvier et les plus petites aux mois d'avril et d'octobre. L'excès du *maximum* sur le *minimum* est de 3^{m.m}, 39, quantité qui indique que l'incertitude de la hauteur moyenne absolue du baromètre est d'environ 0^{m.m}, 15, en plus ou en moins. A l'égard de la période barométrique de 9 heures du matin à 3 heures du soir, les tableaux montrent que sa valeur, pendant les mois de novembre, décembre et janvier, est certainement moins considérable que celle qu'elle a dans les trois mois suivans, février, mars et avril, et que, pendant les six autres mois, elle n'éprouve que de légères oscillations autour de la moyenne, déduite d'un grand nombre d'observations. Il y a donc une cause annuelle qui domine la variation diurne dans les mois de novembre, décembre et janvier, qui l'augmente dans les mois de février, mars et avril, et qui la soutient dans une valeur intermédiaire, pendant les six autres mois de l'année.

D'autres tableaux font aussi ressortir l'influence que la direction

du vent exerce sur les hauteurs barométriques et les variations extrêmes qu'elles éprouvent dans le cours de l'année à Paris. Les hauteurs moyennes sont les plus faibles par le vent du *sud*, et elles atteignent leur *maximum* par le vent du *nord*, et la différence moyenne s'élève jusqu'à 7 ^m.m.2. En prenant le milieu entre les hauteurs qui correspondent à des vents diamétralement opposés, on trouve des résultats qui sont presque égaux ; de là la confirmation de cette remarque de M. Ramond, que pour déterminer exactement la hauteur moyenne du baromètre, il faut employer autant que possible un nombre égal d'observations, faites par des vents de direction contraire.

On trouvera dans mon mémoire une application du calcul des observations barométriques, à la détermination des oscillations de l'atmosphère dues à l'action de la lune. Les formules dont j'ai fait usage pour cette recherche sont celles que M. de Laplace a déduites de sa théorie des marées, et qui forment le sujet du dernier mémoire que ce savant illustre a lu au Bureau des longitudes, peu de jours avant la dernière maladie qui nous a enlevé un si grand géomètre, et m'a privé, en particulier, d'un si noble et si constant ami ! Le résultat de cette application est que le nombre qui exprime la quantité du flux atmosphérique s'élève à peine à 0^m.m. 018 ; une valeur aussi petite nous autorise donc à regarder l'action de la lune sur l'atmosphère comme absolument insensible à la latitude de Paris.

Enfin, pour compléter les élémens nécessaires à la discussion d'une longue suite d'observations barométriques, j'ai calculé de nouvelles tables pour réduire ces observations à zéro de température, et pour les corriger des dépressions dues à la capillarité du tube et à la position du zéro de l'échelle de l'instrument.

Après les indications des résultats généraux, qui ressortent de la discussion des observations barométriques, il ne me reste plus qu'à exposer très-brièvement les résultats de la seconde partie de mon mémoire. Cette seconde partie est relative aux observations

thermométriques, faites jour par jour, depuis le 1^{er} janvier 1816 jusqu'au 1^{er} janvier 1827, et aux phénomènes atmosphériques correspondans à ces observations.

Les observations thermométriques, *maximum* et *minimum*, m'ont d'abord fait connaître la température moyenne des jours, des mois et des années. J'ai également déterminé la température moyenne à midi, par l'ensemble des observations de vingt-une années, écoulées entre les deux époques citées. Elles m'ont également fait connaître la température moyenne des jours, des mois et enfin la température moyenne de l'année.

J'ai aussi cherché la température moyenne à 9 heures du matin, par onze années d'observations, ainsi que les températures des douze mois, et enfin la température moyenne de l'année.

Après avoir établi la température moyenne des jours, des mois et des années, par les observations *maximum* et *minimum*, et pour midi, j'ai cherché à représenter ces températures au moyen d'une formule déduite de températures observées. Un petit tableau contient les résultats de cette comparaison.

Je termine mon mémoire par vingt-un tableaux, qui renferment les phénomènes généraux de l'état de l'atmosphère. On y distingue le nombre des jours couverts, de pluie, de brouillard, de gelée, de neige, de grêle et de tonnerre. On y trouve également le nombre de jours où le vent a soufflé des huit principaux points de l'horizon.

Un dernier tableau contient les résultats moyens des vingt-un tableaux précédens. J'ai trouvé, pour une année moyenne, 182 jours de ciel couvert, 183 de nuageux, 142 de pluie, 58 de gelée, 180 de brouillard, 12 de neige, 9 de grêle ou grésil et 14 de tonnerre; que le vent souffle 43 jours du *sud*, 67 du *sud-ouest*, 70 de l'*ouest*, 34 du *nord-ouest*, 45 du *nord*, 40 du *nord-est* et 23 de l'*est* et du *sud-est*; enfin que la pluie, mesurée sur l'Observatoire, est de 490 millimètres, et dans la cour à 28 mètres au-dessous de la plate-forme, de 566 millimètres, ou environ $\frac{1}{8}$ en plus.

Tratado completo de cosmographia e geographia historica, physica e commercial, antiga e moderna; par M. Casado Giraldez, Consul de portugal au Havre, Membre de plusieurs Sociétés savantes. 1825-1826, chez M. Fantin.

Chargé depuis long-temps par la Société de Géographie de lui rendre compte du premier volume du *Traité complet de cosmographie et géographie historique, physique et commerciale, ancienne et moderne*, que M. Casado Giraldez, a publié à Paris en langue portugaise, et dont il lui a fait hommage, j'avais cru devoir attendre que l'ouvrage fût terminé, afin de pouvoir présenter un rapport général sur la totalité de cette grande composition. Puisqu'on a témoigné le desir de connaître mon opinion sur le premier volume qui avait d'abord paru, et sur le second, qui a été également publié, je vais essayer de remplir la mission qui m'a été donnée, quoique je sache que le troisième volume ne tardera pas à être livré au public, et que les trois derniers les suivront de près.

Le plan adopté par M. Casado Giraldez est vaste, trop vaste peut-être; mais quelque opinion qu'on puisse se former sur le cadre qu'il s'est tracé, on ne peut disconvenir qu'il n'ait montré un zèle ardent pour la science géographique, et qu'il n'ait rendu un véritable service à sa patrie; car ce qui ne saurait trop étonner, c'est que le pays qui a vu naître le prince Henri, Vasco de Gama, Albuquerque et tant d'autres grands hommes, le pays qui a ouvert à l'Europe la carrière des grandes découvertes, et qui en a fait d'immenses dans les deux continens, ne possédait pas encore un bon traité de géographie.

M. Casado Giraldez s'est proposé de remplir cette lacune, et on doit reconnaître qu'il a atteint son but si l'on juge l'ensemble de son ouvrage sur les parties qu'il en a déjà publiées.

Dans le discours préliminaire placé en tête du premier volume, l'auteur nous donne une idée générale de son ouvrage et annonce

qu'il a consulté les meilleurs écrivains anciens et modernes, et qu'il a pris pour guides Danville, Busching, Mentelle, Malte-Brun, Pinkerton, Smith, etc., etc., dont il avoue qu'il a quelquefois traduit des passages entiers.

On ne saurait que le louer de ces emprunts, qu'il reconnaît si franchement avoir faits; c'est la méthode suivie par plusieurs bons géographes, et surtout par notre ancien collègue, le célèbre Malte-Brun, qui a fait, dans son Précis de la Géographie universelle, de semblables emprunts à de grands écrivains, parmi lesquels nous citerons M. de Humboldt, d'après le principe que tout ce qui était bon, lorsque cela rentrait dans son sujet, lui appartenait tout aussi bien que s'il en avait été lui-même l'auteur.

Après avoir annoncé qu'il divisera la géographie en *Géographie ancienne*, du *moyen âge*, *moderne*, *naturelle*, *politique*, *historique*, *sacrée*, et *Géographie physique et mathématique*, M. Giraldez donne un traité de géographie élémentaire à l'usage des jeunes gens, et le fait précéder de la définition de quelques-uns des termes les plus usuels. Quoique l'auteur soit Portugais, et qu'écrivant surtout pour ses compatriotes, il ait dû s'étendre davantage sur ce qui les intéresse plus particulièrement, cependant sa description des possessions portugaises et le résumé historique qui en fait partie me semblent hors de proportion avec l'étendue qu'il a donnée aux divisions de sa géographie élémentaire. Cette observation paraîtra d'autant mieux fondée, que M. Giraldez annonce lui-même que le sixième et dernier volume de son traité sera entièrement consacré au Portugal, d'où il résultera nécessairement des répétitions, inconvénient qu'il aurait pu éviter facilement en resserrant davantage son résumé, qui aurait alors mérité véritablement ce nom. Quoi qu'il en soit, ce résumé nous offre, sur les possessions portugaises hors d'Europe, des renseignemens curieux et peu connus dont les géographes sauront profiter. Il eût été à désirer, ainsi qu'on l'a au surplus fait observer dans le *Bulletin des Sciences géographiques*, que les noms portugais ou brésiliens des arbres à fruits, des quadru-

pêdes , des oiseaux , des poissons , etc. , du Brésil , dont M. Giraldez nous présente la nomenclature dans des tableaux , fussent accompagnés du nom scientifique adopté par toutes les nations de l'Europe. Ces tableaux offriraient alors plus d'utilité.

En parlant des possessions portugaises en Afrique , M. Giraldez avance que Gasco de Gama en a découvert toute la côte orientale depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la mer Rouge. L'auteur est certainement plus instruit que moi sur ces matières ; mais j'avais cru jusqu'à présent , et je crois encore que l'illustre navigateur portugais , dont il est ici question , s'était arrêté à Melinde , qui est éloignée de plus de 300 lieues de l'espèce de canal ou manche qui précède l'entrée de la mer Rouge ; et que , vers 1487 , Pierre de Covilhan avait dépassé Sofala et découvert la côte orientale en venant par le Nord. Ce sont des doutes que je lui soumets.

M. Giraldez a adopté pour premier méridien celui qui passe par l'île de Fer , la plus occidentale des Canaries ; rien de mieux assurément ; mais ce qui surprendra , c'est qu'au lieu de compter toujours sa longitude du même méridien , il ait pris pour la Grande - Bretagne seulement le méridien de Greenwich. S'il est fâcheux que les savans de toutes les nations n'aient pu s'accorder jusqu'à présent pour l'adoption d'un seul et même premier méridien commun à toutes , et s'il résulte de cette diversité de graves inconvéniens , évitons du moins cette bigarrure dans l'ouvrage d'un seul individu.

Le résumé de la *Géographie historique des possessions portugaises* est suivi d'une *Géographie historique ancienne* , et d'un *Cours de cosmographie* , qui aurait dû , ce me semble , précéder la *Géographie élémentaire*. Du moins aurait-il fallu donner d'abord aux élèves quelques notions succinctes sur les principaux rapports de la terre avec le reste du monde , avant de leur décrire la terre elle-même. C'est la marche qu'a suivie notre savant collègue M. Letronne , dont je partage complètement l'opinion à ce sujet. Je ferai la

même observation pour les élémens de chronologie qui forment la quatrième partie du premier volume, et le terminent. M. Giraldez les a accompagnés d'élémens de mythologie et d'un grand nombre de tableaux biographiques et autres. Les cartes qui doivent faire partie de ce volume ne s'y trouvent pas jointes. Il est probable qu'elles seront réunies dans un atlas avec les cartes dont l'auteur parle dans les autres volumes.

Ce second volume est divisé en trois sections.

M. Giraldez traite, dans la première, de la *Géographie mathématique, physique et politique*; dans la seconde, de la Géographie du moyen âge jusqu'en 1453, et il nous offre enfin, dans la troisième, une série de tableaux chronologiques des événemens qui se sont passés pendant le moyen âge, des maisons souveraines qui ont occupé le trône pendant le même temps, des papes, anti-papes, grands-maîtres de Malte, etc., des savans, hommes d'État, guerriers, artistes, etc., les plus distingués, des ordres religieux, des sectes et hérésies, etc. etc.

Chacun des tableaux dont je viens de parler est précédé d'un résumé historique fait avec toute la concision et la clarté désirables.

Le prospectus que M. Giraldez avait joint au premier volume annonçait un *résumé chronologique des principales découvertes*, comme devant figurer dans le second. La table n'en parle pas, et nous n'avons pu le découvrir dans l'ouvrage. Je n'ai pas trouvé non plus les deux cartes qui devaient accompagner ce volume; je me réfère à ce sujet à l'observation que j'ai faite plus haut.

Les deux volumes que j'examine en ce moment ne me paraissent pas exempts d'erreurs, et cela ne doit pas surprendre lorsqu'on réfléchit aux nombreuses et minutieuses recherches qu'a dû faire l'auteur, et aux détails immenses qu'ils présentent.

M. Giraldez n'est pas toujours d'accord pour les dates de ses *Tableaux chronologiques*, avec l'*Art de vérifier les dates*, et le *Tableau des Révolutions de l'Europe*, du savant et consciencieux Koch;

et je pense que M. Giraldez n'a pas souvent raison lorsqu'il ne les suit pas. Sa chronologie diffère aussi quelquefois de celle qui a été adoptée par M. Simonde Sismondi dans son *Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*. Pour ne pas donner trop d'étendue à ce rapport, je me bornerai à un petit nombre de citations. M. Giraldez donne, par exemple, pour successeur à François Giustiniano, doge de Gênes, Antonio Guarco, et il indique Nicolas Zoaglio comme ayant succédé au second ; tandis que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* font succéder Zoaglio à Giustiniano, et Guarco à Zoaglio.

Marco Polo serait mort en 1298, suivant M. Giraldez : nous croyons qu'il se trompe, car ce célèbre voyageur était alors prisonnier à Gênes, où il composait sa relation, dont la Société a donné, dans le premier volume de ses mémoires, une édition qui fera époque ; et l'on sait qu'après avoir obtenu sa liberté, Marco Polo revint dans sa patrie, s'y maria et eut plusieurs enfans. Il paraît, en outre, certain que le testament qu'il a laissé porte la date de l'an 1323. M. Marsden le fait mourir l'année suivante 1324, et tout porte à croire qu'il se rapproche beaucoup de la vérité. Genghîs-Kan ou Djenghis-Khan, ainsi que l'écrivent quelques orientalistes modernes, n'est point mort en 1176, comme le pense M. Giraldez ; mais le 10 de ramadhan 624 ou le 24 août 1227. Enfin pour terminer notre minutieux contrôle des dates, la mort de Pausanias, que M. Giraldez place à l'an 174, doit avoir eu lieu plus tard, puisque cet illustre écrivain travaillait, à cette époque, à la relation de ses voyages ; et quoiqu'il ne soit pas possible de fixer d'une manière précise l'année où il cessa d'exister, on a du moins la certitude qu'il mourut postérieurement à Rome dans un âge très-avancé.

C'est sans doute par la faute de l'imprimeur que le Portugais, qui, suivant M. Giraldez, a découvert l'île de Madère, est appelé João Goncalves Zargo. L'auteur de la *Bibliotheca historica de Portugal e seus Dominios*, d'accord avec le père Freire, historien de

l'infant dom Henri, et avec Gonçalo Aires Ferreira, qui nous a donné le *Descubrimiento da ilha da Madeira*, l'appelle João Gonçalves Zarco et non pas Zargo. Ces mêmes écrivains font partager l'honneur de la découverte de Madère à Tristão Vaz.

Au surplus, l'opinion émise presque unanimement par les Portugais, au sujet de la découverte de Madère, n'est pas une preuve qu'ils en soient réellement les auteurs.

Notre savant collègue, M. le baron Walckenaër, que ses occupations publiques nous privent de posséder parmi nous, paraît avoir prouvé que Madère était connue long-temps avant la prétendue découverte qu'en auraient faite J. G. Zarco et Tristão Vaz, par l'examen comparé de trois anciennes cartes, dont l'une se trouve à la Bibliothèque royale (en castillan, et collée sur bois), manuscrit 6816, et qui porte la date de 1346; l'autre à la Bibliothèque de Parme, et qui porte celle de 1357; et dont la troisième enfin, acquise à Londres par notre collègue, provient de la Bibliothèque Pinelli, de Venise, et porte la date de 1384. L'île de Madère se trouve sur ces trois cartes, elle est bien placée sur celle qui appartient à M. le baron Walckenaër, et nommée *Isola di Legname*. Or, ce dernier mot signifie en italien la même chose que *Madeira* en espagnol.

J'ignore si M. Walckenaër a fait paraître le mémoire qu'il annonçait devoir publier, pour faire connaître le résultat de son examen des trois cartes mentionnées ci-dessus; mais s'il ne l'est pas, ceux qui désireront des détails plus circonstanciés, non-seulement sur la découverte de Madère, mais sur celle de plusieurs îles situées à l'ouest de l'Afrique et de la côte occidentale de ce continent, attribuées généralement jusqu'ici aux Portugais, peuvent consulter les tomes III et VI de la traduction de Pinkerton.

L'intérêt du sujet m'a entraîné, peut-être un peu loin; je vais, sans transition, revenir à l'ouvrage de M. Giraldez, en disant, pour me résumer, que les deux volumes que j'ai sous les yeux renferment une masse énorme de faits et de renseignements puisés

en général à de bonnes sources. La manière dont ils sont disposés et groupés ne satisfera pas, sans doute, tous les esprits; mais on doit féliciter l'auteur pour le talent qu'il a montré et pour le soin infatigable qu'il a mis dans ses nombreuses recherches. Par le peu de lignes que j'ai consacrées à ces deux premiers volumes du *Traité complet de Géographie*, on a dû s'apercevoir que l'auteur a tenu plus qu'il n'avait promis.

Dans son troisième volume, que M. Giraldez a divisé en deux sections, il traitera de l'Europe en général, des royaumes unis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, du Danemark, des États suédois de l'empire russe, de la Pologne ancienne et de la Pologne actuelle. Chacun de ces états sera accompagné d'une carte descriptive.

Le quatrième volume, divisé également en deux sections, renfermera tout ce qui concerne la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, la confédération germanique, la monarchie prussienne, l'empire d'Autriche, l'Espagne, l'Italie et le reste de l'Europe.

Ces deux volumes auront de nombreuses tables chronologiques, et d'autres documens qu'il serait trop long d'énumérer ici.

L'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie et les terres nouvellement découvertes seront décrites dans le cinquième volume, qui sera accompagné de plusieurs cartes.

Le sixième volume enfin sera entièrement consacré à la monarchie portugaise dans les deux hémisphères; il aura deux cartes, l'une du Brésil, l'autre du Portugal, et un appendice dans lequel on traitera de la Géographie ancienne et moderne.

M. Giraldez aura sans doute un à sa disposition les nombreux documens qui existent en Portugal sur les parties intérieures de l'Afrique, et qui jusqu'à nos jours sont restés enfouis dans les archives. Il en aura fait, j'en suis convaincu, d'amples extraits qui augmenteront l'intérêt de son cinquième et de son sixième volume, où ils trouvent naturellement leur place, et qui lui mériteront la reconnaissance des savans, à laquelle il a déjà tant de droits.

DE LA ROQUETTE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME.

N^{os} 45 à 50.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

— Recherches sur les Druzes et sur leur religion, par M. Regnault, consul du roi à Saint-Jean d'Acre. . .	Pages. 5
— Catéchisme à l'usage des Druzes.	22
— Notice sur la colonie grecque établie à New-Smirna, en Floride, dans l'année 1768, par M. James Mease. .	31
— <i>Travels in Mesopotamia.</i> — Voyages dans la Mésopotamie, etc., par J. S. Buckingham.	163
— Nouvelles recherches sur le cours du Bourampoutre. .	175
— Notice sur les expériences du pendule invariable, faites dans la campagne de la corvette <i>la Coquille</i> , par M. L. J. Duperrey.	247
— Extrait d'un mémoire sur la température intérieure de la terre, par M. Cordier.	251

REVUE.

— <i>Personal narrative of a journey from India to England</i> , etc.	
— Voyage de l'Inde en Angleterre, par Bassora, Bagdad, les ruines de Babylone, le Curdistan, la cour de Perse, les rives occidentales de la mer Caspienne et Astracan, par le capitaine G. Keppel.	85

MÉLANGES.

— Voyage à Manipor.	40
— Détails sur un volcan de l'Himalaya.	45
— Côte septentrionale de Sumatra.	182
— Hâvre de Ko-si-chang.	186
— Mines d'étain de Johore.	189
— Géologie de Poulanos.	190
— La ville et la vallée d'Oaxaca.	191
— Iles Harvey.	257
— Histoire ancienne de Ceylan.	262

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

— Expédition du capitaine Franklin.	47
— Correspondance du docteur Richardson.	53
— Id. de M. Drummond.	57
— Id. de M. Douglas.	61
— Id. de M. Douglas à M. Scouler.	63
— Retour du docteur Blume.	65
— Permission de l'empereur de Russie au docteur Sjogren, pour l'entreprise d'un voyage en Finlande, etc.	66
— Découverte d'un manuscrit de l'Evangile dans un couvent du Mexique.	id.
— Nouvelle expédition par les vaisseaux de la marine impériale russe <i>le Moller</i> et <i>le Seniavin</i>	67
— Manuscrit du journal du célèbre voyageur Seetzen, retrouvé à Vienne.	id.
— Découverte d'une île et d'un récif de corail, inconnus jusqu'à ce jour, par le navire <i>la Valetta</i>	id.
— Lettre du capitaine Clapperton. — Départ du colonel Denham. — Fernando-Po. — Le major Laing.	68

DEUXIÈME SECTION. — ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

— Procès-verbaux des séances.	69, 116, 194 et 267
— Liste des membres nouvellement admis.	76, 200 et 271
— Liste des ouvrages offerts à la Société.	77, 118, 201 et 272

DOCUMENTS ET COMMUNICATIONS.

— Découverte d'un nouveau rocher par le brick <i>Aurora</i> , de Boston.	80
— Découverte de plusieurs îles nouvelles, par le bâtiment américain <i>le Loper</i>	81
— Lettre de M. de Laporte, vice-consul à Tanger, à M. Jomard.	82
— Note relative à l'expédition du capitaine Franklin. . .	119
— Extrait d'une lettre écrite de Buénos-Ayres, le 1 ^{er} décembre 1826, par M. Douville, membre de la Société.	120
— Observations sur le voyage du major Laing, communiquées par M. Jomard.	203
— Nouvelles de l'expédition du capitaine Franklin. . .	204
— Extrait d'une lettre de MM. Quoy et Gaimard, datée du port Jackson, le 4 décembre 1826.	205
— Extrait d'une lettre de M. Eug. Chaigneau, datée de la rivière de Calcutta, le 17 janvier 1827.. . . .	207
— Extrait d'une lettre de M. Graberg de Hemso, datée de Tripoli d'Afrique, le 20 février 1827.	208
— Extrait d'une lettre de M. Jorelle, datée de Lattaquié, le 22 juin 1826.	209
— Extrait du rapport de M. de Humboldt, sur les voyages de MM. Ehrenberg et Hemprich en Égypte, etc. . .	211
— Note sur l'île d'Hai-nan, sur la mission de la Chine et sur les Chinois, communiquée par M. Dezoz de la Roquette.	212
— Rapport sur le New-Américan atlas, de M. Tanner, de Philadelphie, par M. Alex. Barbié du Bocage. . .	223
— Atlas des États-Unis, sur un plan perfectionné, par M. E. Morse (article communiqué par M. Woodbridge).	236
— Notice nécrologique sur M. le colonel Jacotin. . .	239
— Questions sur la topographie, et sur la superficie du terrain, sur les résultats généraux de la météorologie ex-	

traites du premier mémoire de M. Morin , relativement à la correspondance à établir pour l'avancement de la météorologie.	241
— Note relative à cinq projets de canaux à établir en Amérique.	273
— Note sur un nouveau puits artésien.	274
— Note sur les attérissemens de la Seine.	id.
— Résumé d'un mémoire ayant pour but de déterminer l'âge du Stadiasme, publié par Iriarte, etc.	277
— Extrait d'un mémoire sur les observations météorologi- ques faites à l'Observatoire royal de Paris.	280
— Rapport sur un Traité de cosmographie et de géogra- phie de M. C. Giraldez.	284

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 MARS 1827.

— Procès-verbal de la séance.	121
— Lettre de M. Berghaus , professeur à l'université de Berlin , sur le nivellement de l'Oder.	124
— Notes sur le voyage du major Laing à Tombouctou , communiquées par M. Jomard.	128
— Rapport sur un mémoire relatif à la question de savoir <i>suivant quelle direction le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche</i> , par M. le comte Andréossy.	130
— Rapport sur un mémoire relatif au nivellement de la vallée de la Meuse , par M. le Général Haxo.	140
— Rapport sur le concours de 1827, par M. Alex. Bar- bié du Bocage.	141
— Liste des nouveaux membres admis.	147
— Liste des ouvrages offerts.	148
— Programme des prix (6 ^e année, 1827).	149

FIN DE LA TABLE ET DU VOLUME.

